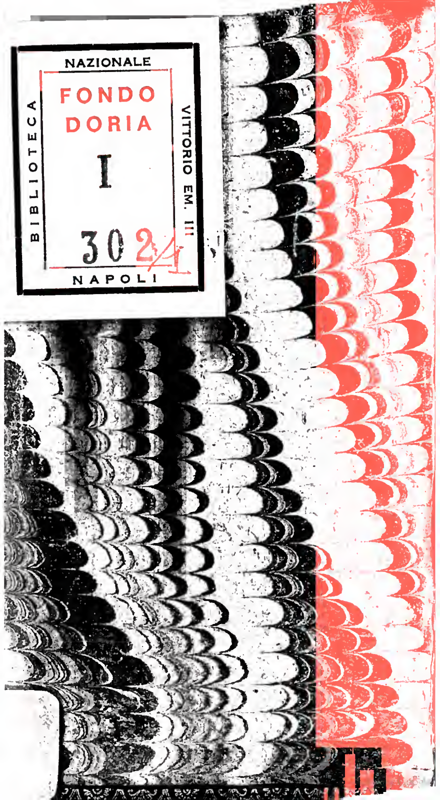
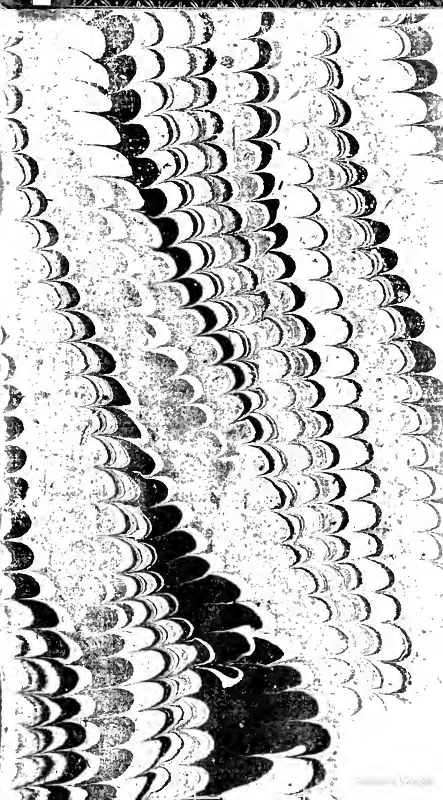

VITT. EMANUELE III


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM. III NAPOLI
FONDO DORIA
I
302
4



LES FACECIEUSES NUICTS DU SEIGNEUR STRAPAROLE.

TOME I.



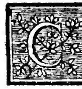
M. DCC. XXVI.



EPISTRE DEDICATOIRE
DE
GUILLAUME ROVILLE,
Qui se trouve au devant de l'Edition de 1615.

A MONSEIGNEUR
MONSIEUR
FRANCOIS ROGIER,

Chevalier, Baron de Ferrals & de Sainct Benoist, Seigneur de Tournebois & de Malras, Conseiller du Roy, Thresorier de France, Secretaire & Controolleur general de ses Guerres.



OMME jadis & à present maints excellens & doctes personnages addonnez à l'étude des sainctes lettres de Philosophie, de Mathematique, ou de Medecine, telles

autres ſciences graves & arduës, donnant quelquefois intermiſſion à leur labeur journalier, n'ont deſdaigné & ne deſdaignent encore la lecture de quelques Livres facecieux, comme Fables, & autres nouvelles joyeuſetez, recréans par ce moyen leurs eſprits du travail enduré; & encore meſmement y ont prins telle delectation, que abbaiſſans le vol de leurs plumes, ils ont eſcrit & composé ſemblables volumes pleins de ſinguliere allegreſſe: Ainſi, MONSIEUR, *induict par leur exemple, je me ſuis propoſé ce but de ne devoir encourir blaſme aucun, ſi ayant par cy-devant imprimé notable nombre de Livres, yſſus d'Autheurs exquis & renommez en diverſes Facultez, je m'addonne à mettre en lumiere aucunesfois quelques petits Livres, eſquels on peut cueillir quelque plaiſir & contentement d'eſprit. Pour ce en viſitant ces jours paſſez pluſieurs copies de Livres nouveaux*

que je me retrouve en mon estude, d'adventure me tomba ès mains le Livre des Facecieuses Nuicts & Enigmes du Seigneur Jean-François Straparole; lequel pour sa naïve recréation j'avois ja dès l'an passé faict traduire d'Italien en François, par Maistre Jean Louveau; celuy mesme qui fut aussi le traducteur des Problemes de Garimbert, que vous reçeutes de moy n'a gueres, alors qu'estiez en Cour vers la Majesté Royale. Et ayant entendu par auncuns de vos plus familiers amis, le gracieux accueil avec lequel le Livre presenté a trouvé grace devant vos yeux, mon desir a esté excité à perseverer, & dedier à vostre Illustre nom ce facecieux & plaisant recueil de Straparole; lequel je vous presente pour tesmoignage de l'obeyssance & sincere affection que je vous dois: par laquelle je proteste m'employer à jamais à vous donner quelque contentement de mes impressions.



PREFACE.



E goût que le siecle témoigne aujourd'huy pour l'antique, nous a fait croire que les FACECIEUSES NUITS DE STRAPAROLE, luës autrefois avec plaisir, retrouveroient dans l'esprit des Lecteurs la même disposition. Les Livres, à le bien prendre, les plus charmans, sont ceux qui ont le don d'amuser: ce qui est si vray, que de nos jours, à l'occasion d'une *Histoire Ecclesiastique*, dont il s'agissoit de faire l'éloge, un de nos Journalistes crût ne la pouvoir mieux loüer, qu'en disant qu'elle étoit fort *amusante*. Cette expression qui parut alors n'être pas tout à fait en sa place, y sera parfaite-

ment,ſi on l'applique auxContes dont nous donnons une nouvelle édition. La naïveté du langage, jointe à l'agrément de la fiction, ſera la preuve de ce que nous diſons. Les momens coulent le plus doucement du monde dans ces lectures : elles attachent, elles enchantent. Nous nous en rapportons à cette dévote, ſous les mains de laquelle par hazard un Décameron tomba. Les premieres lignes qu'elle en lut l'ayant engagée à paſſer outre, elle mordit ſi bien à la grappe, qu'elle ne pût s'empêcher de voir la concluſion. Après quoy, de l'abondance du cœur : *Ah*, s'écria-t'elle, *que n'eſt-ce ici dire ſes heures !*

Bocace a trouvé des imitateurs ſans nombre, des faiſeurs, & même des faiſeuſes de Journées ; témoin la Reine de Navarre. Straparole, pour diverſifier, s'eſt

avifé de donner des *Nuitées:* il a plus fait; pour mieux reveiller l'attention, il a propofé des Enigmes; invention dont les *De Vifez* François & Lorrains fçavent tous les mois fi bien enrichir leur travail. Nous ne nions pas que Straparole, outre la négligence du ftyle, & le mépris outré du vraifemblable, n'ait encore très-ouvertement péché contre la bienféance des caracteres, lorfqu'à de jeunes Damoifelles, qu'il fuppofe vertueufes & bien élevées, il prête des paroles & des maniéres qui ne conviennent ni à l'innocence de leur âge, ni à la retenuë de leur fexe. On voit que nous ne pallions point les fautes de nôtre Auteur; mais en même temps que nous les avoüons avec tant d'ingenuité, nous prétendons que, bien loin de rabaiffer fon mérite, cet aveu tout au contraire le releve, & fait conce-

voir qu'il falloit néceſſairement que les FACECIEUSES NUITS euſſent un attrait bien prédominant, puiſqu'on ne pouvoit s'empêcher de les lire avec avidité, malgré les défauts que nous venons d'y remarquer.

On ne connoit gueres au reſte le Seigneur Jean-François Straparole que par le titre de ſon Livre. Straparole ne paroît pas autrement un nom de famille : on croiroit plutôt que ce ſeroit un de ces noms bizarres qu'on ſe donne en certaines Academies d'Italie, tels que *Stordito*, de *Balordo*, de *Capaſſone* ; car *Straparola*, c'eſt un homme qui parle trop : Il eſt même nommé *Streparola*, par alluſion, ce ſemble, à *Strepere*, dans le recueil de ſes Poëſies, imprimées à Veniſe *in* 8. l'an 1508. leſquelles conſiſtent en *Sonetti*, *Strambotti*, *Epiſtole*, & *Capitoli*. A la verité on

pourroit croire que ce feroit une corruption à la Venitienne, parce qu'au lieu de *Giovan Francesco Straparola da Caravaggio*, il eſt là nommé, *Zoan Francesco Streparola da Caravazo.* Cette datte de 1508. fait voir qu'il devoit être fort âgé en 1553. temps auquel il vivoit encore, comme l'atteſte la feconde partie de fon ouvrage dediée aux Dames, par une courte Epître du 1. de Septembre de cette année-là. Il s'y plaint amérement de fes envieux, qui l'accufoient d'avoir volé de tous côtez les Fables de fes deux volumes. Il déclare qu'il ne fe les eſt jamais attribuées, & fe contente du mérite de les avoir fidélement rapportées d'après les dix Damoifelles, de qui elles venoient. Cela, comme tout bon entendeur le comprend, ne fignifie autre chofe, finon qu'il avoit tiré d'ailleurs la matiére de ces

Fables, mais qu'il leur avoit donné la forme. Il seroit à souhaiter qu'il en eût indiqué les sources. Heureusement feu M. Laisnez, homme versé dans ces sortes de recherches, avoit travaillé à celle-ci quelque temps avant sa mort arrivée le 18. Avril 1710. Il n'a pas véritablement deterré le tout, mais ce n'est pas peu qu'il ait pû découvrir quelques-uns, non seulement des modéles, mais aussi des copistes de Straparole. Il a de plus, chemin faisant, reconnu que les deux Traducteurs ont par-ci par-là substitué d'autres Enigmes & d'autres Fables à celles de l'original. Jean Louveau d'Orleans, qui donna en 1560. la traduction des cinq premieres Nuits, n'y a rien changé, hors un seul petit endroit. Pierre de Larivey Champenois, qui seize ans après traduisit les huit dernieres, y fit des changemens con-

siderables. Ces remarques & les suivantes, toutes écrites de la main de M. Laisnez, nous ayant été communiquées, nous avons pris soin de les rapporter ici dans leur ordre, pour la satisfaction tout ensemble & l'instruction des curieux.

REMARQUES

Sur les Nuits de Straparole.

I. NUIT.



ABLE II. Cette Fable contient quelques-uns des tours subtils de Cassandrin, habile larron. J'ignore d'où Straparole a tiré l'invention dont il dit qu'usa ce matois pour enlever au Juge de Perouse, sans qu'il s'en apperçût, le propre lit où il étoit couché; j'observerai seulement que ce conte a été depuis emploié dans le Livre François, qui a pour titre : *Inventaire generale de l'Histoire des Larrons*, *in* 8. *à Paris* 1625. & que le nom de Cassandrin y a été changé en celui d'Adraste.

FABLE III. C'eſt une imitation de la *Novella di Campriano*, en rime octave à Veniſe 1524. *in* 4.

II. NUIT.

FABLE II. C'eſt la même que la 2. Nouvelle de la 2. Journée du *Pecorone di Ser Giovanni Fiorentino, nel quale ſi contengono cinquanta Novelle antiche*. Ce Ser Giovanni commença en 1378. trois ans après la mort de Bocace, à écrire ſon Livre, imprimé pour la premiére fois à Milan *in* 8. par les ſoins de Loüis Domenichi. Straparole en avoit vû quelque part le Manuſcrit. L'édition de Milan eſt l'unique bonne : celle de Trevis a paſſé par les mains de l'Inquiſition, & contient deux Nouvelles de moins. Une choſe encore à remarquer touchant cette Fable 2. c'eſt qu'elle reſſemble aſſez à la 3. du tome 1. des Nouvelles de Bandel, contemporain de Straparole.

FABLE III. Elle eſt tirée de la Comedie intitulée *Dulcitius*, une des ſix que Roſwite Religieuſe Saxonne a compoſées vers la fin du X. ſiecle, ou de la Legende dorée de Jacques de Voragine, Vie de ſainte Anaſtaſe.

FABLE IV. C'eſt, comme tout le monde ſait, le Belphégor de Machiavel. Le Doni pourtant, fueillet 89. de ſa *ſeconda Libraria* de l'édition du Marcolini *in* 12. à Veniſe 1551. dit que cette Nouvelle, après

avoir eu cours ſous le nom de Machiavel, a été depuis imprimée parmi celles du Brevio à Florence, enſuite de quoi il la rapporte lui tout au long, telle que l'Auteur, dit-il, l'avoit originairement écrite. Ce qui a toute la mine d'être une ſuppoſition du Doni. Un Chanoine de S. Martin de Tours m'a dit que dans un vieux Manuſcrit Latin de la Bibliotheque de cette Egliſe, l'Hiſtoire du mariage du Diable ſe trouvoit redigée en cinq ou ſix lignes.

III. NUIT.

FABLE I. Aloïſe Cinthio de gli Fabritii dans le Livre où il donne *in terza rima* l'origine de quelques proverbes Italiens, raconte la Fable d'un Pêcheur, qui par l'opération merveilleuſe d'un poiſſon fée, ſentit tout à coup croître en lui copieuſement la partie qui le faiſoit homme, & de plus parut ſi ſemblable, tant de taille, que du viſage au Roy du pays, qu'on n'auroit pû diſtinguer l'un de l'autre, ſi s'étant dépoüillez tous deux, la difference ſeule que mit entre eux la nudité, n'eût déterminé la Reine à reconnoître pour Roy le Pêcheur. A propos de quoi dans le Poëme ſur la mort du Roy d'Ethiopie, on peut voir la déciſion de Proſerpine en faveur de Zagachriſt au préjudice de Pluton.

IV. NUIT.

FABLE IV. Moliére doit l'idée de ſon Ecole des femmes à cette Fable, que de ſon côté Straparole a tirée du *Pecorone de Ser Giovanni*, Journée 1. Nouvelle 2.

V. NUIT.

FABLE III. On a fait de cette Fable une farce que les Bateleurs repreſentent, & qui eſt imprimée.

VI. NUIT.

FABLE I. Voyez la 8. Nouvelle de la 8. Journée de Bocace, la 3. des cent Nouvelles nouvelles, le 9. Conte de ceux qu'on attri-à des Periers, le 16. Proverbe d'Aloïſe Cinthio, & enfin le Faiſeur d'oreille, & le Racommodeur de moule de la Fontaine.

FABLE V. Elle eſt tirée de Jerôme Morlin, Nouvelle 61. *Parcus Sacerdos.* Les Nouvelles Latines de Morlin, Docteur *in utroque* Napolitain, furent imprimées à Naples *in* 4. l'an 1520. plus de 30. ans avant la 1. édition des *Nuits* de Straparole.

VII. NUIT.

FABLE V. de Morlin, Nouvelle 79. *Egenus vir.*

VIII. NUIT.

FABLE III. Cette Fable a une Enigme Italienne différente de l'Enigme Françoise. Le mot de l'Italienne c'est *la plume*, & celui de la Françoise *le vent.*

FABLE VI. De Morlin, Nouvelle 32. *Medicus quidam.*

IX. NUIT.

FABLE III. L'action faussement attribuée ici à François Sforce, est véritablement de Maximilien d'Autriche, depuis dit Maximilien II. Empereur, jeune alors, dans le temps qu'en 1548. il passa en Espagne pour y épouser sa Cousine germaine, fille de Charles Quint. On peut voir la relation Latine que Jean Justinien Candiot en écrivit l'an 1550. imprimée à Bâle chez Oporin, 1554. *in* 16.

FABLE IV. Cette Fable, dont voici le titre dans l'original : *Frate Tiberio Palavicino apostata, poi fatto Prete Secolare, e Maestro in Theologia, ama la moglie di Maestro Checino Intagliatore. Ella con consenso del marito in casa l'introduce, e trovato da lui, con una ignominiosa beffa fuori lo manda, e da morte lo libera;* est supprimée dans la plûpart des éditions Italiennes, même dans celle où l'on a conservé sans changement la 4. Fable de la 6. Nuit. On a en la place de la Fable de

Frate Tiberio, ſubſtitué celle de la vengeance qu'un Eſcolier prit de ſon Curé qui avoit voulu paſſer pour plus ſavant que lui en Latin. Le titre en Italien eſt ainſi conçû : *Pre Papiro Schizza preſumendoſi molto ſapere, e d'ignoranza pieno, e con la ſua ignoranza beſſa il figlivolo d'un Contadino, il quale per vendicarſi gli abbruſciò la caſa, e quello che dentro ſi trovava.* Ce Conte eſt auſſi le 21. du prétendu des Periers. Pour l'Enigme, le mot de la Françoiſe eſt *la langue*, & de l'Italienne *le Balon*.

X. NUIT.

FABLE II. Cette fiction de l'Ane & du Lion eſt divertiſſante. J'ai inutilement cherché l'ancien Manuſcrit qu'on m'a dit qui contenoit des gentilleſſes que n'a pas le nouveau *Brancaleone*, imprimé pour la derniere fois à Veniſe *in* 8. l'an 1617. C'eſt apparemment d'après l'ancien que Straparole a produit ſa Fable. Le Bruno Nolano, venu depuis, en a donné une plaiſante ſcéne dans ſon *Candelaio*, où il rapporte l'expedient dont au paſſage d'une riviere l'Ane s'aviſa dans le danger, pour ſe tenir ferme ſur le Lion qui lui ſervoit de monture.

XI. NUIT.

FABLE II. Le Traducteur a changé l'Enigme

nigme Italienne de cette Fable en une Françoiſe, dont le mot eſt *le fuſeau.*

FABLE IV. De Morlin, Nouvelle 26. *Hector Carafa.*

FABLE V. De Morlin, Nouvelle 36. *Ex nobili proſapia.*

XII. NUIT.

FABLE I. De Morlin, Nouvelle 26. *Vir quidam.*

FABLE II. De Morlin, Nouvelle 30. *Venuſtiſſima mulier.*

FABLE III. De Morlin, Nouvelle 71. *Pu.eolanus.*

FABLE IV. De Morlin, Nouvelle 27. *Famigerabilis.*

FABLE V. Au lieu de la Fable Italienne tirée de la 5. Nouvelle de Morlin, le Traducteur François ſubſtituë ici le 142. Conte du Livre 2. des Faceties de Bebelius. *Quidam hiſtrio.*

XIII. NUIT.

FABLE I. Au lieu de la Fable Italienne tirée de la 76. de Morlin, qu'il avoit emprunté de la 2. de Pogge, le Traducteur ſubſtituë la 25. du Livre 2. de Bebelius: *Properarunt olim Romam.*

FABLE II. Au lieu de la Fable Italienne tirée de la 13. de Morlin, c'eſt la 126. du Livre 2. de Bebelius: *In montibus & Alpibus.*

FABLE III. Au lieu de l'Italienne tirée de la 6. de Morlin, c'est la 143. du Livre 3. de Bebelius : *Filiam quædam mater rogavit.*

FABLE IV. De Morlin, Nouvelle 21. *Aromatarii famulus.*

FABLE V. De Morlin, Nouvelle 20. *Nummosus Cerdo.*

FABLE VI. De Morlin, Nouvelle 29. *Mater desidiosum.* L'Enigme Italienne de cette Fable est ici changée en une Françoise, dont le mot est *le feu & la cendre.*

FABLE VII. De Morlin, Nouvelle 73. L'Enigme Italienne de cette Fable est aussi changée ici en une Françoise, dont le mot est *le jeu des tarots*, sorte de jeu de cartes aujourd'hui hors d'usage. Quant à la Nouvelle que j'ai dit être la 73. de Morlin, elle commence par : *Argutulus famulus.* On en a fait une farce en vers François.

FABLE VIII. Au lieu de la Fable Italienne tirée de la 59. de Morlin, c'est la 129. du Livre 2. de Bebelius : *Wormatiæ erant duo sutores.*

FABLE IX. De Morlin, Nouvelle 22. *Pulchra scitulaque puella.*

FABLE X. De Morlin, Nouvelle 68. *Civis Parthenopæus.*

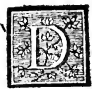
FABLE XIII. De Morlin, Nouvelle 51. *Asotus juvenis.*

PREFACE

PREFACE

DES FABLES ET PLAISANS Enigmes du Seigneur Jean François Straparole. intitulées.

Les Facecieuses Nuicts.



EDANS Milan (qui est l'une des anciennes, & principales citez de Lombardie, garnie de belles & gracieuses Dames, ornée de magnifiques Palais & abondante de toutes choses, qui appartiennent à une triomphante cité) habitoit Octavian Marie Sforce, esleu Evesque de Lode, auquel appartenoit par droict de succession la Seigneurie & Duché, après la mort de François Sforce Duc de Milan; mais par la mutation des temps dangereux & pervers, par les cruelles haines, par les sanglantes batailles, par le continuel changement & revolution des Seigneurs; se vint à partir de là, & se retira secrettement à Lode avec sa fille Lucrece, espouse de Jean

François Gonzaga,cousin de Federic Marquis de Mantoüe : & demeura quelque temps en ce lieu, ce que entendans ses parens le commencerent à poursuivre à son grand dommage & desplaisir:tellement que le pauvre gentilhomme voyant la persecution de ses propres parens, & le mauvais vouloir qu'ils avoient contre luy, & sa fille (qui peu de temps auparavant estoit demeurée vesve) print ce peu de bagues, & deniers qu'il avoit peu sauver,& s'en alla avec sa fille à Venise : où il trouva le fourrier Bertrand, homme de grand lignage, de nature benigne, amiable & gentille, lequel le receut avec grand honneur & courtoisie, en son propre logis. Or pour autant que la trop longue conversation des choses d'autruy engendre le plus souvent ennuy, & fascherie, iceluy d'un meur jugement, & rassis, se voulut partir de là, & trouver en quelque autre part un logis pour estre sien particulierement. Et de fait estant un jour monté sur une nacelle, s'en allant à Muran, où ayant contemplé, & choisi à son gré (entre les autres) un palais de merveilleuse beauté, qui pour lors estoit vuide,il entra dedans,& ayant consideré la plaisante situation du lieu, la court spacieuse,la magnifique galerie,le delectable jardin, remply de riantes fleurs, mille petites mignardises, abondant aussi de diverses sortes de fruicts & verdoyantes herbes, tant y a que le lieu luy pleut merveil-

leusement. De là montant par les riches degrez de marbre, arriva en une magnifique sale accompagnée de bonnes chambres, & autres commoditez, avec la plate forme sur l'eau, qui descouvroit tout le lieu circonvoisin, en belle veuë. Alors la fille ravie de ceste plaisante & recreative situation, fit tant envers le pere avec ses douces & amiables paroles, que pour satisfaire à sa requeste, il print ce palais à loüage : dont elle receut un merveilleux contentement : parceque soir & matin elle s'en alloit sur la plate forme, & voyant la diversité des poissons voltiger çà & là à grosses troupes dedans les eaux claires de la mer, prenoit un doux & agreable plaisir. Et pour autant qu'elle n'avoit plus après soy les belles Damoiselles, qui luy souloient autrefois faire la cour, elle en esleut dix autres, non moins gracieuses que belles : les graces & vertus desquelles seroient longues à raconter. La premiere d'icelle s'appelloit Loyse, qui par ses beaux yeux luisans, comme claires estoiles, donnoit grand esbahissement à ceux qui la regardoient. L'autre estoit Vincende, de loüables mœurs, de beau corsage, de maintien gratieux ; le beau & delicat visage de laquelle donnoit aux assistans un contentement incroyable. La troisiesme estoit Alienor, laquelle nonobstant que par sa naturelle beauté sembloit estre quelque peu hautaine, si estoit elle autant gracieuse & courtoise, que quelque au-

tre Damoiſelle qu'on euſt peu trouver. La quatrieſme eſtoit Alterie aux blonds cheveux:la quelle par fidelité & devoir de femme, eſtoit continuellement au ſervice de Madame. La cinquieſme eſtoit Laurette d'un gracieux regard,vray eſt qu'elle eſtoit un peu depiteuſe, toutesfois ſon friand & amoureux regard enchainoit ceux qui la contemploient.La ſixieſme eſtoit Enritrée, la quelle nonobſtant qu'elle fuſt petite, ſi n'eſtoit elle point inferieure aux autres en grace & beauté; parce qu'elle avoit les yeux plus flamboyans,& clairs que le Soleil, une petite bouche, le ſein un peu eſlevé:finalement n'y avoit choſe en elle qui ne meritaſt ſinguliere loüange.La ſeptieſme eſtoit Catherine ſurnommée Brunette, laquelle avec ſa bonne grace, & ſes amoureuſes parolles, non ſeulement auroit attiré les hommes, mais auroit fait deſcendre Jupiter du ciel. La huictieſme eſtoit Ariane encores jeune, d'un viſage honorable, d'une contenance grave,& d'eloquence ſinguliere,joint que ſes divines vertus, accompagnées de loüanges infinies,reluiſoient en elle comme les eſtoilles au ciel. La neufieſme eſtoit Iſabelle, de grand eſprit,laquelle avec ſes ſubtils & gracieux propos,rendoit les aſſiſtans eſmerveillez.La derniere eſtoit Fleurdiane, ſage,garnie de grand entendement; & veux bien dire que ſes façons de faire honneſtes & vertueuſes, ſurmontoient toutes celles que je veis oncques.Ainſi ces dix gracieuſes

Damoiselles toutes ensemble & chacune en son endroit servoit Madame Lucrece ; laquelle avec icelles esleut deux venerables & honnestes matrones de noble race, d'aage competant, & grandement estimées, afin que par leurs sages conseils, elles ne se partissent de la presence de leur maistresse. L'une d'icelles s'appelloit Madame Claire, femme de noble Jerosine Guidiss on, gentilhomme Ferrarois. L'autre estoit Madame Veronique, jadis femme de feu Orbat, gentilhomme de Creme. A ceste douce & notable compagnie, se vindrent joindre plusieurs gentilshommes & doctes personnages : entre lesquels estoit l'Evesque Casal de Bologne, Ambassadeur du Roy d'Angleterre, le docte Pierre Bembo Chevalier de Rhodes, Evangeliste des citoyens Modenois, homme de grande entreprinse, qui estoient des premiers de ceste Cour. Après eux estoient Bernard Capel grand Poëte, l'Amoureux Antoine Bembo, le Familier Benoist Trevisan, le Faceecieux Antoine Moulin, dit Bourquiella, le cerimonieux fourrier Bertherand, & beaucoup d'autres gentilshommes, qui seroient longs à raconter. Estant donc ainsi ceste notable compagnie, où la plusspart assemblée quasi tous les soirs au logis de Madame Lucrece, passans le temps en dansses & plaisans propos, l'entretenans avec sons & chants, tellement que par un moyen & par l'autre, le soudain temps se passoit

joyeusement, dont elle recevoit un plaisir merveilleux avec ses Damoiselles. Outre cela, on proposoit souventesfois quelques problemes, desquels ceste Dame donnoit la resolution. Or pour autant que Caresme-prenant s'approchoit, qui sont jours dediez à resjouissance & passe-temps, Madame commanda à tous que chacun retournast le soir ensuivant au consistoire, sous peine d'encourir son indignation, afin qu'on peust dechifrer l'ordre, & le moyen qui devoit estre tenu entr'eux. Parquoy les tenebres de la nuict ensuivante n'eurent pas si-tost couvert la terre, que tous comparurent suivant le commandement à eux fait. Et quand chacun se fut assis selon son degré, la Dame commença ainsi à dire: Mes Gentilshommes honorables, & vous gracieuses Dames, nous sommes icy assemblez à la maniere accoustumée, pour donner ordre à nos doux & joyeux esbatemens, afin que ce Caresme-prenant, qui s'aproche en peu de jours, nous puissions prendre quelque galante recreation. Au moyen dequoi chacun de vous proposera ce qui luy sera plus agreable, & tout ce qui sera deliberé par la plus grande partie, soit tenu pour fait. Alors les Dames & les Gentilshommes respondirent tous d'une voix, qu'il estoit très-convenable qu'elle determinât tout. Ainsi donc la Dame se voïant telle charge imposée, se tourna vers toute ceste belle compagnie, en disant: Puisqu'il vous plaist qu'à vostre consentement je determine l'ordre qui se doit tenir, quant

à moy je ferois d'advis qu'on dançast tous les soirs jusques à Caresmeprenant: cela fait il feroit bon que cinq Damoiselles chantassent quelque belle petite chanson à leur plaisir, & que chacune d'icelles sur qui tombera le sort, viennent à raconter une Fable, adjoustant tousjours un Enigme, qui sera par nous autres tous subtilement interpreté & resolu; ce passetemps finy, chacun se retirera à son logis pour se reposer: mais si vous ne trouvez mon opinion bonne en cela, je proteste de suivre vostre vouloir, & chacun de vous dira ce qu'il trouvera mieux à son goust. Ceste deliberation fut louée de tous grandement. Alors elle se fist apporter un petit vaisseau d'or, où elle mit les noms de cinq Damoiselles: & le premier qu'on tira, ce fut celuy de gracieuse Laurette, laquelle rougissant de la honte qu'elle avoit, devint comme la rose du matin. Puis consequemment selon l'ordre commencé, le second qui vint dehors, ce fut celuy de la belle Alterie. Le troisiesme de Catherine. Le quatriesme d'Eritrée. Le cinquiesme d'Ariane. Incontinent après elle commanda qu'on fit venir les instrumens de musique: & ayant fait apporter une petite couronne de Laurier verd, en signe de souveraineté & excellence, la posa sur la teste de Laurette, en luy commandant que le soir ensuivant elle deust commencer le doux & plaisant deduit des Fables. Puis voulut que le seigneur Antoine Bembo menast une dance avec les autres

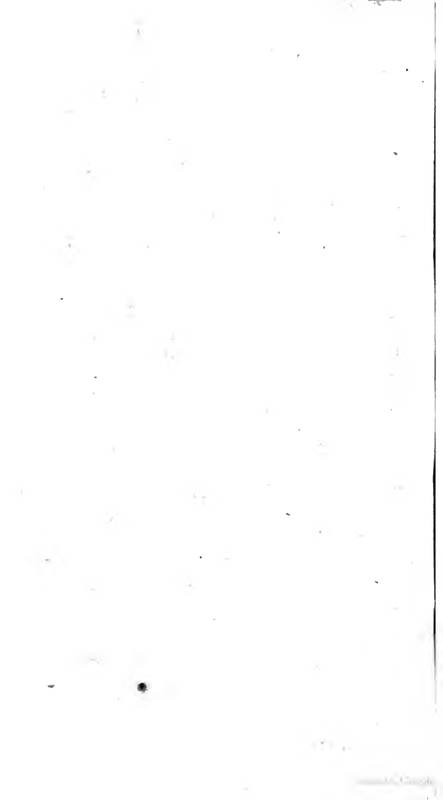
Gentilshommes. Elle n'eust pas si tost ouvert la bouche, pour satisfaire à son commandement, il print par la main Fleurdiane, de laquelle il estoit un peu passioné, & les autres firent le semblable. La dance finie assez lentement, avec propos amoureux, les jeunes Gentilshommes avec les Damoiselles se retirerent en une chambre, où estoit preparée une colation excellente, de confitures exquises, & vins delicieux. Alors chacun d'une grande resjouyssance & contentement, se mit à deviser qui d'un propos, qui d'un autre. Puis les gracieux propos finis, chacun print congé de Madame, en se partant avec sa bonne grace. Quand ce vint au soir ensuivant, & que toute l'honorable compagnie fut assemblée après quelques dances à la maniere accoustumée, Madame fit signe à Laurette, qu'elle commançast à chanter, & raconter la Fable, suivant l'assignation donnée le soir precedent: ce qu'elle fit promptement: car s'estant levée, & ayant fait une grande reverence à Madame, & à toute la compagnie, vint à monter en un lieu éminent, où il y avoit une belle chaire, garnie de riches paremens de soye: & ayant faict venir les quatre compagnes esleuës & deputées à ce, chanterent ce petit motet ensuivant, composé à la louange & honneur de Madame, avec voix angeliques, & harmonieuses.

Ce beau maintien & port qui tant aggrée:

Modeste accueil tant rare & gracieux,
Gentille Dame en la troupe sacrée,
Des esprits saincts monter vous fait ès cieux :
Et vostre estat de Royalle excellence,
Pour qui le cœur si doucement me faut,
Cest ornement plein d'un loz, qui tant vaut
En me paissant de vostre alme presence,
Sont le subjet qui mes esprits dedie
Si fort à vous, que si d'autruy je veux
Faire propos, soudain contre mes vœux,
Faut que de vous seule au monde je die.

Après que les cinq Damoiselles eurent mis fin à leur chanson plaisante, les instrumens commencerent à sonner, & la gracieuse Laurette, à qui estoit escheu le premier lieu pour ceste nuictée, sans plus attendre autre commandement de Madame, commença sa Fable en la maniere qui s'ensuit.







LA

PREMIERE NUICT

Des Fables & Enigmes du Seigneur Jean François Straparole.

FABLE I.

Un nommé Salard, se partant de Genes, vint à Montferrat, où il desobeit à trois commandemens du pere, ordonnez par son testament : & estant condamné à la mort, fut délivré, & retourna au pays.



DE toutes les choses que l'homme fait, ou propose de faire, soient bonnes, ou mauvaises, il en doit tousjours considerer, & diligemment prevoir l'issuë. Au moyen de quoy, puis que sommes reduicts à ce poinct qu'il nous faut commencer nos plaisans propos, & recrea-

tives nouvelles, il m'euſt eſté beaucoup plus aggreable qu'une autre Dame euſt ouvert ceſte douce & louable entrepriſe, veu meſmement que je ne me ſens pas aſſez capable & ſuffiſante en telles matieres, me ſentant privée du tout d'eloquence, qui eſt principalement requiſe en tels propos, par faute de m'eſtre exercée en l'art de bien & proprement dire comme ont très bien fait nos gracieuſes compagnes. Mais puis qu'ainſi vous plaiſt, & que le ſort a voulu que je ſois la premiere à deviſer, afin que mon ſilence ne mette quelque deſordre en ceſte notable & amiable compagnie, je commenceray aſſez maigrement nos propos, avec ce peu de moyen qui me ſera donné & departy par la divine faveur, laiſſant le champ ample & ſpacieux aux compagnes qui me ſuivront, pour mieux & plus eloquemment raconter leurs fables. Je dis donc que bien heureux, & très-heureux eſt l'enfant qui en bonne & redevable reverence eſt obeyſſant au pere: parce qu'il accomplit le commandement que Dieu luy a donné, vivant longuement ſur terre, & ayant bonne yſſuë de toutes ſes affaires. Au contraire, le deſobeyſſant eſt touſiours eſtimé miſerable & malheureux: car la fin de ſes entreprinſes eſt couſtumierement dommageable & pernicieuſe, comme vous pourrez aiſément comprendre par la preſente Fable que je vous diray.

Vous devez donc ſçavoir, gracieuſes Dames, qu'à Gennes (cité très ancienne, & poſ-

ſible autant plaiſante & recreative que quelque autre que ce ſoit) y avoit depuis peu de temps en ça un Gentil-homme, nommé Renaud Scaille, homme veritablement non moins abondant aux biens de la fortune, qu'aux graces de l'eſprit. Outre plus, eſtant ainſi riche & docte, il avoit un fils nommé Salard, qu'il aimoit ſur toutes choſes. Au moyen dequoy il l'inſtruiſoit & façonnoit comme doit faire un bon & amiable pere, ne luy laiſſant avoir faute de choſe qui luy fuſt utile & loüable. Or advint que Renaud, eſtant desja parvenu à vieilleſſe, tomba en une groſſe maladie, & ſe voyant en extremité de mort, fit appeller un Notaire pour faire eſcrire ſon teſtament, par lequel il inſtitua Salard ſon heritier, en le priant, comme bon pere, qu'il ſe ſouvinſt de trois commandemens, ſans jamais s'eſloigner d'iceux. Le premier eſtoit, que pour quelque amour qu'il portaſt à ſa femme, qu'il ne luy revelaſt aucunement ſon ſecret. Le ſecond, qu'il ne deuſt en façon quelconque nourrir & entretenir comme fils, un qui ne ſeroit point engendré de luy, en le faiſant ſon heritier. La troiſieſme, qu'il ne s'aſſujettiſt jamais à aucun Seigneur, qui gouvernaſt ſon pays à ſa teſte. Cela fait, luy ayant donné ſa benediction, tourna le viſage vers la muraille, & en moins d'un quart d'heure vint à rendre l'eſprit. Incontinent après ſa mort Salard demeure ſeul heritier. Et ſe voyant jeune, ri-

che, & de grosse lignée, en lieu de penser aux commandemens, du pere, & à la multitude des affaires qui luy servenoient, comme nouveau possesseur des biens paternels, luy vint en fantasie de prendre femme, & la prendre telle, & yssuë de telle maison, qu'il s'en trouvast content. Tant y a qu'il ne passa pas un an après la mort du pere qu'il se maria, & print pour femme Theodore, fille du Seigneur Odescalque Doria, Gentil-homme Genevois, & des plus apparens de la ville. Et pour autant qu'elle estoit belle, & de bonne grace, nonobstant qu'elle fust quelque peu dépiteuse, si estoit elle tant aymée de son mary, que jour & nuict il ne l'abandonnoit jamais. Ayant demeuré quelque espace de temps ensemble, sans en pouvoir avoir ou nourrir enfans, il print fantasie à Salard, par le consentement de sa femme, d'en prendre un pour son fils adoptif, contre le commandement du pere, & iceluy nourrir & entretenir comme son propre fils legitime & naturel, & finalement le faire son heritier en tous ses biens. Et de fait, tout ainsi qu'il avoit determiné, & resolu en son esprit, aussi tost fust-il mis en execution : car il print pour fils adoptif un jeune enfant d'une pauvre femme vefve, nommé Postume, lequel fut par eux nourry & entretenu un peu plus mignardement qu'il ne luy appartenoit. A quelque temps de là Salard print sa quinte de se partir de Gennes pour aller demeu-

rer autre part, non point que la ville ne fust belle & honorable à son gré, ains fut esmeu d'un certain appetit, qui le plus souvent vient à esbranler ceux qui vivent sans le gouvernement d'aucun superieur.

Ayant donc fait une bonne bourse de deniers, avec bagues, & autres richesses, après avoir mis en bon équipage ses chevaux, & harnois, se vint à partir de Gennes avec sa femme Theodore, & son fils adoptif Postume, & prenant son chemin vers le Piedmont, s'en vint à Montferrat, où s'estant accommodé assez honorablement, commença à prendre amitié avec les uns & les autres, & s'en alloit bien souvent à la chasse avec les Bourgeois & Citoyens, prenant avec eux mille autres passe-temps, en quoy il se delectoit. Au reste sa magnificence estoit desja si notoire à un chacun, qu'il n'estoit pas seulement aimé, mais grandement honoré des plus apparens. Desja si grande liberalité estoit venuë aux oreilles du Marquis, & le voyant jeune, riche, noble, sage, & metable en toutes choses, luy commença à porter si grande amitié, qu'il ne se pouvoit passer qu'il ne l'eust tous les jours en sa compagnie. Bref l'amitié du Marquis estoit si grande vers Salard, que quiconques vouloit impetrer grace de luy, il falloit passer par ses mains, autrement la grace n'avoit point de lieu. Au moyen dequoy, se voyant Salard estre en si grand credit, taschoit par tous moyens de luy

complaire en ce qu'il pensoit luy faire chose aggreable. Le Marquis qui estoit pareillement jeune, prenoit grand plaisir à la chasse des oyseaux & bestes sauvages, & de fait, il tenoit ordinairement chiens & oyseaux, selon l'estat d'un magnanime Seigneur, & jamais on ne l'eust veu aller à la chasse si Salard n'eust esté avec luy. Advint qu'un jour entre les autres se trouvant Salard seul en sa chambre, commença à penser au grand honneur que luy faisoit le Marquis, puis venoit à contempler la bonne grace, l'honneste maintien, & les bonnes mœurs de son fils Postume, & comment il luy estoit obeyssant. Estant sur ces discours, il disoit en luy-mesme : Mon pere n'estoit-il pas bien abusé ? certes j'estime que il radotoit, comme font coustumierement les vieilles gens, je ne sçay quelle frenesie, ou quelle sottise l'incita à me commander expressement, de ne nourrir jamais enfant qui ne fust engendré de moy, ny de me sousmettre au vouloir d'un seigneur qui gouvernast ses sujets à sa seule fantaisie : je cognois bien maintenant assez evidemment que les commandemens estoient bien esloignez de la verité, par ce que Postume est mon fils adoptif, & jamais ne l'engendray : si est-il bien fils sage, gentil, bien nay, & assez obeyssant. D'avantage pourrois-je estre mieux caressé que je suis du Marquis ? il est certain qu'il ne connoist aucun superieur sur soy,

& neantmoins l'amour est si grand qu'il me porte, & me fait tant d'honneur, qu'on diroit que je suis son superieur, & qu'il tient de moy. En quoy je suis si fort esmerveillé, que je ne sçay que dire. Il y a un tas de vieillards radotez & insensez qui ne se souvenans plus de ce qu'ils ont fait en leur jeunesse, veulent donner loy & ordonnances à leurs enfans, & se veulent messer de leur imposer charges, qu'ils ne toucheroient pas avec le doigt. Et font cela non point d'un amour qu'ils leur portent, mais incitez d'une simplicité, afin qu'ils soient longuement en quelque travail. Mais tant y a que de deux poincts que m'avoit ordonné mon pere, j'en ay eu contre mon espoir trèsbonne yssue, & quant au troisiéme, j'en veux faire en brief experience, car je suis asseuré que ma chere & douce compagne & amie m'en confirmera d'auantage en son cordial & loyal amour. Alors elle, que j'ayme beaucoup plus que la lumiere de mes yeux, donnera à connoistre quelle simplesse ou sottise est celle de la miserable vieillesse qui se baigne quand elle peut emplir son testament de conditions ridicules. Je cognois bien maintenant que mon pere estoit privé de sa bonne memoire, en faisant son testament, & comme vieillard insensé & hors de bon iugement, faisoit des actes d'enfant. En qui me pourray-je plus seurement fier, qu'en ma propre femme, laquelle a abandonné le pere, la mere, les

freres, les sœurs de sa propre maison pour estre une mesme ame, & un mesme cœur avec moy ? tellement que je me puis bien asseurer que je luy peux bien reveler mon secret, de quelque importance qu'il soit. Je feray donc experience de sa loyauté, non pas en mon endroit, veu que je suis asseuré qu'elle m'ayme plus que soy-mesme, mais j'en veux un peu faire l'essay, suivant la coustume des autres jeunes gens, qui sottement croyent estre un peché irremissible de contrevenir aux lourds, & bestiaux commandemens des peres, qui entrent continuellement en quelque frenaisie, comme ceux qui resvent. Se mocquant ainsi Salard en soy-mesme des sages, & proffitables commandemens paternels, il se delibera de rompre le troisiéme. Et de fait, il se partit sur le champ de sa chambre, & estre descendu des degrez, s'en alla droit au Palais du Marquis, & s'estant approché de la perche, où y il avoit assez grand nombre de Faucons, print le meilleur, & celuy que le Marquis tenoit le plus cher, & sans estre veu de personne, l'emporta sans dire mot, au logis d'un sien amy nommé François, & en le luy presentant le pria estroitement pour l'amitié qui estoit entr'eux deux, de le luy garder jusques à ce qu'il entendroit son vouloir. Cela fait, il s'en alla en son logis, & print un des siens qu'il tua secretement sans que personne s'en apperceust, puis le porta à

ſa femme, en luy diſant tels propos : Mamie Theodore, je ne puis avoir, comme vous pouvez ſçavoir, une heure de repos avec noſtre Marquis : car en chaſſant, oyſelant, maniant les armes, ou faiſant autres braveries, il me tient continuellement occupé en quelque exercice : tellement que le plus ſouvent, je ne ſçay ſi je ſuis mort ou vif. Parquoy à fin de le divertir d'aller tous les jours à la chaſſe, je luy ay donné une telle trouſſe qu'il ne s'en trouvera gueres content : & peut-eſtre qu'il ſera de repos quelque temps, & en ce faiſant nous nous repoſerons pareillement. Alors la femme luy dit : Que luy avez-vous donc fait? Et il luy reſpondit : J'ay tué le meilleur faucon, & le plus cher qu'il euſt point, & penſe que quand il ne le trouvera point, qu'il en mourra de deſpit, & de rage. En diſant cela, il tira de deſſous ſa cappe le faucon mort, & le bailla à ſa femme, en luy enchargeant de le faire cuire, & qu'il le mangeroit pour l'amour du Marquis. La femme, oyant les paroles du mary, & voyant le faucon mort, en fit une grande plainte, & ſe tournant vers luy, luy commença à reprocher l'offence qu'il avoit fait. Je ne ſçay, dit-elle, comme vous avez peu commettre un ſi grand forfait à l'encontre du ſeigneur Marquis, qui vous porte ſi grande affection. Il vous complaiſt en ce que luy demandez, vous donnant le premier lieu vers ſa perſonne. Helas mon

amy Salard, mon amy vous avez procuré une grande ruine. Si de malheur le Marquis en a la moindre cognoissance de ce monde, que sera-ce que de vous? Certes vous seriez en danger de mort. A quoy luy respondit Salard : Comment voudriez-vous qu'il en fust adverty? Homme du monde ne le sçait que vous & moy : au moyen dequoy je vous voudrois bien prier pour l'amour que m'avez tousjours porté, & me portez à present, que ne le manifestiez à personne, autrement ce seroit ma ruine, & la vostre. Ne doutez point de cela, dit-elle, j'aymerois mieux souffrir mille morts, que jamais reveler un tel secret. Après que le faucon fut bien cuit, Salard, & Theodore se mirent à table, & pour autant qu'elle ne vouloit point manger du faucon, ny faire conte des paroles du mary, qui la prioit amiablement d'en manger, il vint à hausser la main, & luy donna si beau horion sur le visage, que la jouë dextre luy en devint rouge, tellement qu'elle se mit à plorer, & faire les plus grandes plaintes de ce monde, de ce qu'il l'avoit ainsi aspremement battuë. Puis se leva de table, & en grondant entre ses dents le menassoit disant qu'il s'en souviendroit à tout le temps de sa vie, & s'en vengeroit à temps & lieu. Et de fait, le matin ensuyvant elle se leva assez tost, & sans plus retarder s'en alla trouver le Marquis, en luy racontant de poinct en poinct la mort du faucon. Ce

que entendant le Marquis, se mit si fort en colere, qu'il le fit prendre, & sans ouyr aucune raison n'y deffense, le condamna sur le champ à estre pendu & estranglé, & que tous ses biens seroyent confisquez, & divisez en trois parties. La premiere seroit baillée à sa femme qui l'auoit accusé, l'autre au fils, & la troisiéme seroit assignée à celuy qui le pendroit.

Or Postume qui estoit d'une corporance assez bien formée, & assez adroit de sa personne, ayant esté abreuvé de la sentence donnée contre son pere, s'en alla trouver incontinent la mere, & luy dit: Mere, ne vaudroit-il pas mieux que je pendisse mon pere, & que je gaignasse plustost le tiers de son bien que quelque autre estrange personne? Alors la mere luy respondit: Certes, mon fils, c'est trèsbien dit à toy: car en ce faisant tout le bien demeurera à nous deux. Incontinent après ce fils s'en alla trouver le Marquis, & luy requist d'avoir ceste faveur de luy, qu'il pendist son pere, afin qu'il fust successeur de la tierce partie du bien, comme il avoit ordonné pour le bourreau. Ceste requeste luy fut gracieusement par le Marquis octroyée. Or Salard avoit prié un sien fidele amy, nommé François, à qui il avoit descouvert son secret, que quand la justice le meneroit au gibet pour le faire mourir, il s'en allast soudainement au Marquis le priant, que Salard fust mené devant luy, & que ce fust

son plaisir l'escouter devant qu'il fust executé, ce qu'il fit de poinct en poinct. Cependant, estant le pauvre Salard en la dure prison ayant les fers aux pieds, & attendant d'heure en heure, d'estre mené au supplice souffrir mort ignomineuse, commença à dire en soy-mesmes en pleurant amerement : Je cognois bien maintenant, que mon bon vieillard de pere avec sa longue experience, me conseilloit mon proffit, & mon salut. Iceluy comme prudent, & sage me donnoit un bon conseil, & moy malheureux, & insensé n'en fis conte. Pour me sauver il me commanda que je deusse fuyr ces miens domestiques ennemys, & moy pour leur donner occasion de me mettre à mort, & prendre plaisir en icelle, je me suis mis à leur discretion. Cognoissant pareillement la nature des Princes, qui en une mesme heure ayment, & hayssent, exaltent, & abaissent, me conseilla de m'eslongner d'eux ; & moy lourdaut que je suis, pour perdre les biens, l'honneur, & la vie, les ay imprudemment cherchez. Pleust à Dieu que je n'eusse jamais experimenté ma desloyable femme. O Salard, Salard, combien t'eust-il esté plus profitable si tu eusses suivy les traces de ton pere, laissant les flateurs, & badins faire la court aux Princes, & Seigneurs ? Je voy bien maintenant où je suis reduit pour m'estre trop fié en moy-mesme, en ma femme, & en mon maudit enfant, &

ſur tout pour avoir trop creu à ce Marquis tant ingrat. Je ſuis maintenant tout aſſeuré combien il m'aimoit. Mais que me pouvoit-il faire pis ? rien certainement : car il m'offenſe mon bien, mon heur, & ma vie tout à un coup. Helas comment ſon amour s'eſt ſoudainement changé en cruelle & ſanglante haine ! Je cognois bien que ce proverbe n'eſt pas dit ſans cauſe, c'eſt à ſçavoir, que le ſeigneur eſt ſemblable au vin du flaſcon, qui eſt bon au matin & le ſoir corrompu. O malheureux Salard, où es tu reduit ? où eſt ta nobleſſe ? où ſont tes chers parens, où ſont tes magnifiques richeſſes ? où eſt ta loyauté, integrité, & courtoiſie ? O pere debonnaire, je croy que mort comme vous eſtes en regardant au miroir de l'eternelle bonté, me voyez en ce lieu preſt à eſtre pendu, non point pour autre raiſon, ſinon parce, que je n'ay pas voulu croire vos ſages & amiables commandemens : & croy fermement, que vous m'aymez pour le preſent d'auſſi grande affection, que vous fiſtes oncques, & priez inceſſamment le bon Dieu qu'il ait pitié de mes jeunes folies, fautes & ignorances : & de ma part comme fils ingrat en voſtre endroit, & deſobeyſſant à vos bons, & loüables commandemens, je vous ſupplie me pardonner. Cependant que Salard ſe reprenoit ainſi en luy-meſme, faiſant telles plaintes, ſon fils Poſtume, comme bon bourreau bien apprins, s'en alla avec tou-

te la court vers la prison, & se representant assez arrogamment devant le pere luy tint tels propos : Mon pere, puis que la fortune veut que par la sentence de Monseigneur le Marquis, vous devez auiourd'huy estre infailliblement pendu, & estranglé, & que le tiers de vos biens doit estre appliqué à celuy qui vous pendra, cognoissant l'amitié que me portez, je pense qu'il ne vous desplaira point si je fais tel office moymesme : car en ce faisant vos biens ne tomberont point en autre main, ains demoureront au logis comme auparavant, en quoy me semble, que vous devez estre content. Salard, qui escoutoit attentivement les paroles de son fils, respondit ainsi: Dieu te benie mon fils, ta raison est fort bonne: & me plaist, & si auparavant je mourois mal content, je t'asseure que je mourray maintenant fort content. Fay donc ton office mon fils, & n'attens plus. Alors Postume luy demanda premierement pardon, & le baisa en la bouche, puis print le cordeau & le luy mit au col en le confortant, & priant de prendre la mort en patience. Salard voyant le soudain changement des choses demeura tout estonné, & en sortant de la prison ayant les mains liées par derriere, avec le cordeau à l'entour, du col, accompagné du bourreau & de tous les Sergens & ministres de justice, se mist à cheminer assez hastivement vers le lieu de la justice : où estant arrivé il tourna

les

les eſpaules à l'eſchelle, qui eſtoit appuyée au gibet, &. ainſi monta d'eſchelon en eſchelon iuſques au plus haut; où d'un courage conſtant & aſſeuré, il commença à regarder le peuple à l'entour, en racontant par le menu la cauſe pour laquelle il eſtoit ainſi mené au gibet: puis avec douces, & amiables paroles demanda humblement pardon de toutes les fautes commiſes, exhortant principalement les enfans à eſtre obeiſſans à leurs peres anciens. Le peuple ayant entendu la cauſe de la condamnation de Salard, il n'y eut celuy en la compagnie qui ne pleuraſt, & regretaſt le malheur de ce pauvre jeune homme, & qui ne deſiraſt ſa grace. Cependant ces entrefaictes François s'en eſtoit allé au Palais vers le Marquis luy diſant telles parolles: Illuſtriſſime Seigneur, ſi jamais aucune eſtincelle de pitié fut allumée au cœur d'un juſte Seigneur, je ſuis aſſeuré qu'elle ſe redoublera, & multipliera en vous, ſi avec voſtre accouſtumée clemence, & douceur vous eſcoutez, & conſiderez l'innocence de l'amy reduict en extremité de mort par erreur,non apperceu. Quelle cauſe (Monſeigneur) vous eſmeut à condamner le pauvre Salard, qui vous aymoit d'un tel cœur? il ne vous offença jamais, & n'y penſa oncques. Mais ſi c'eſt voſtre plaiſir le faire venir icy devant qu'il meure, je vous feray cognoiſtre apertement ſon innocence. Le Mar-

quis, ayant les yeux enflambez de colere, sans donner autre response à François, le vouloit chasser, quand il se jetta en terre, & luy ayant embrassé les genoux commença à dire en plorant: Ayez pitié, Seigneur bening, je vous supplie, que l'innocent Salard ne meure point pour vostre regard: cessez vostre perturbation, & je monstreray son innocence; cessez pour une heure, Seigneur, & attendez pour l'amour de justice, que vous avez tousjours maintenuë avec vos ancestres. Monseigneur je vous prie, qu'on ne die point de vous, que vous faciez si precipitamment mourir vos amis. Le Marquis d'un grand despit dit contre François telles paroles: Je voy bien que tu veux estre compagnon de Salard, & si tu attens plus gueres le feu de mon courroux, je t'en feray incontinent autant. Alors François luy respondit: Je suis content, Monseigneur, que ma longue servitude aye ceste recompense, que vous me faciez pendre avec Salard, si vous ne le trouvez innocent. Le Marquis considerant la grande amitié de François vers son amy Salard, pensast en soy-mesmes, qu'il ne s'obligeroit pas à estre pendu avec luy, s'il n'estoit asseuré de son innocence: tellement qu'il accorda d'attendre encores une heure, & si François ne prouvoit qu'il estoit innocent, qu'il se deliberast de souffrir mort avec luy. Puis fit appeller un serviteur, & luy commanda qu'il s'en allast

en diligence au lieu de la justice, & qu'il commandast en son nom aux ministres, qu'ils ne passassent point outre; ce que Salard ainsi lié avec le cordeau au col, fut amené devant luy, estant accompagné du bourreau, & de tous les satellites. Si tost que Salard fut arrivé en la presence du Marquis & le voyant encores enflambé du visage, commença d'un hautain courage & d'un visage asseuré, & couvert, sans estre aucunement troublé, à luy dire tels propos: Monseigneur, le service, que je vous ay fait, & l'amour que je vous porte, n'avoient point merité l'outrage, & la honte que vous m'avez fait, en me condamnant à si vituperable, & ignominieuse mort. Et combien que le desdain, que vous avez prins pour ma grande folie, si folie se doit nommer, vous incitoit à devenir cruel à l'encontre de moy, contre vostre naturel, si ne me deviez vous point si soudainement condamner à la mort, sans oüyr mes raisons & defenses: car le faucon pour lequel vous estes tant courroucé, pensant qu'il soit mort, est encores vivant & au mesme estat qu'il estoit auparavant: & ne pensez point que je l'aye jamais prins pour le tuer, ny pour faire tort en façon quelconques; mais pour faire experience de quelque object, lequel je vous manifesteray. Et ayant appellé son amy François, qui estoit là present, le pria de porter ce faucon, & le rendre à son maistre. Cela fait depuis le

commencement jusques à la fin luy raconta les bons commandemens du pere, & la desobeyssance d'iceux. Le Marquis oyant les propos de Salard, qui sortoient du profond du cœur, & voyant son faucon aussi gras, & en bon point qu'il estoit auparavant, devint quasi muet. Mais après qu'il fut revenu un peu en soy-mesme, il vint à considerer sa faute d'avoir ainsi inconsiderément condamné à mort l'amy innocent. Puis vint à hausser les yeux enflez de larmes, & en regardant au visage de Salard luy dit ces parolles : Salard, si tu pouvois maintenant penetrer avec tes yeux la partie interieure de mon cœur, tu cognoistrois infailliblement, que le cordeau qui t'a jusques à present, environné le col, & les mains, ne t'a point donné tant de douleur, qu'à moy de fascherie, ny tant de peine à toy, que de douleur à moy : tellement que je ne pense plus vivre joyeux, & content, puis que je t'ay offensé en telle maniere, veu mesmement que tu m'aimois, & servois d'une si grande loyauté. Et s'il estoit possible de pouvoir annuler ce qui s'est faict, ne doute point que je ne le fisse. Mais pour autant qu'il est impossible, je m'efforceray de tout mon pouvoir de reparer si bien ceste offence, que tu en seras content. Cela fait, le Marquis de ses propres mains luy osta le cordeau du col, & luy deslia les manettes, & l'embrassant de grande affection, & le baisant par plu-

ſieurs fois, le print avec ſa main dextre, & le fit aſſeoir prés de ſoy. Puis voulant, que le cordeau fuſt mis au col de Poſtume, pour ſon meſchant abominable forfait, & qu'il fuſt pendu, & eſtranglé; Salard ne le voulut jamais permettre, mais l'ayant faict venir devant ſoy, luy dit telles paroles : Mon fils Poſtume, qui as eſté nourry, & entretenu de moy juſques à preſent pour l'amour de Dieu, je ne ſçay que je dois faire de toy : Dieu le ſçache : car d'un coſté l'amour que je t'ay porté juſques à preſent m'attire, de l'autre coſté le deſpit que j'ay de ton mauvais, & impitoyable vouloir me vient à esbranller. L'un veut que je te pardonne comme bon pere, l'autre m'incite d'exercer vengeance à l'encontre de toy. Que doy-je donc faire en cecy ? Si je te pardonne, on me monſtrera au doigt; ſi je fais auſſi juſte vengeance de ton forfaict, je deſobeyray au divin commandement. Mais à fin que je ne ſois point trop pitoyable, ny trop cruel, je prendray la voye du milieu, & ne ſeras point de moy corporellement puny, auſſi ne te ſera-il point du tout pardonné. Prens donc ce cordeau que tu m'avois, n'agueres, lié à l'entour du col, & en recompenſe des biens que tu eſperois avoir après ma mort, porte-le avec toy en te ſouvenant tousjours de moy, & de ta vilennie, eſtant de moy ſi eſloigné que je n'entende jamais nouvelles de toy. Cependant Theo-

dore estant abreuvée de ceste nouvelle deliberation de Salard, s'enfuit, & se retira dedans un monastere de Nonnains, où elle finit miserablement ses jours. Alors Salard estant adverty de sa mort print congé du Marquis, & se partit de Montferrat, & retourna à Genes où il vesquit longuement en grande liesse, & donna pour Dieu la pluspart de ses biens, retenant seulement ce qu'il luy estoit bastant pour soy vivre.

Ceste Fable de Laurette, avoit desia faict plorer par plusieurs fois les compagnes : mais entendans que Salard estoit delivré du gibet, & Postume vituperamment chassé, & Theodore miserablement morte, se resjouyrent grandement, rendans graces à Dieu qui l'avoit ainsi delivré. La Dame qui avoit attentivement escouté la piteuse Fable, plorant quasi de joye, commença ainsi à dire : Si ces autres damoiselles se portent aussi bien, en racontant leurs Fables, comme a faict la plaisante, & gracieuse Laurette, chacun de nous se pourra bien contenter, & sans dire autre chose, ny sans attendre aucune responce, commanda qu'elle proposast son Enigme afin que l'ordre du soir precedent fust observé, tellement que pour obeyr à son commandement, dit avec un visage riant :

Entre deux serrures née
Je fus & emprisonnée :

Fils de moy mauvais nasquit,
Lequel de grandeur n'acquit
Qu'à la mesure d'vn grain
De millet, & qui par faim
Me devora sans respect,
Ny conseil: ô dur aspect!
Quand ma fortune proterve
Mere ne souffre pour serve.

Ce docte & subtil Enigme proposé par la gracieuse Laurette, fut de tous diligemment escouté, au grand contentement & plaisir d'un chacun; & qui l'interpretoit en une maniere, & qui en l'autre; mais il n'y eut aucun qui frappast au but: tellement que la gentille Laurette le voyant ainsi douteux, dit en se sousriant: L'enigme par moy proposé, si je ne suis deceuë, ne signifie autre chose, sinon la feve seche, laquelle estant née se tient enclose entre deux serrures, c'est à sçavoir deux escorces: puis naist en icelle un petit ver de la forme d'vn grain, qui la ronge & consomme si asprement, que de mere elle ne peut demeurer servante. Ceste exposition donnée par Laurette, pleut merveilleusement à un chascun: en quoy elle fut louée de tous generalement. Puis ayant fait une grande reverence à la compagnie, se mit à seoir en sa place. Alors Alterie, qui estoit assise près de Laurette, à qui estoit escheu le second lieu pour dire sa Fable, desirant beaucoup plus de raconter,

que d'escouter, sans attendre autre commandement de Madame, commença à dire ainsi:

FABLE II.

Un fameux larron nommé Cassandrin, amy du Prevost de Perouse, luy desroba son lict & son cheval. Puis luy ayant presenté Messire Severin lié dedans un sac, devint homme de bien & de grande entreprinse.



LA vertu de l'entendement humain, très-honorables dames, est si haute & subtile, qu'il n'y a chose en ce monde si griefve & si malaisée, qu'estant presentée devant elle ne luy semble legere & facile. Au moyen de quoy le menu peuple dit coustumierement, que l'homme fait ce qu'il veut; lequel proverbe me donne matiere de vous raconter une Fable, laquelle nonobstant qu'elle n'est pas à rire, si est-ce que vous y prendrez grand plaisir, & delectation: veu qu'elle nous apprendra facilement à cognoistre la ruse, & finesse de ceux, qui continuellement volent & desrobent les biens, & l'a-

voir d'autruy en mille sortes.

En l'ancienne Perouse, noble cité de Romagne, fameuse aux lettres, & très-abondante en vivres, habitoit, depuis peu de temps en ça, un jeune rustre autant bien dispos de sa personne, qu'il y eut onc; & s'appelloit Cassandrin. Il avoit si bon bruit, que par ses larrecins, & pilleries tout le peuple de Perouse le cognoissoit tellement que plusieurs citoyens & artisans s'estoient allé souventesfois plaindre au Prevost, avec grosses charges, & informations pour les biens qu'il leur avoit volé: si n'en fut-il jamais pourtant chastié, sinon par menaces. Or combien que Cassandrin fust pour ses larrecins, & forfaits, infame & du tout desesperé, si est-ce qu'il avoit en soy une loüable vertu, veu qu'il exercoit son larrecin non point par avarice, mais pour pouvoir à temps & lieu monstrer sa liberalité, & magnificence, vers ceux qui luy estoient benings, & favorables. Et pour autant qu'il estoit affable, plaisant & facecieux, le Prevost l'aymoit de si grande affection, qu'il ne pouvoit estre un jour sans l'avoir en sa compagnie. Perseverant ainsi Cassandrin en ceste vituperable partie: & d'autre costé en une loüable vie; venant aussi le Prevost à considerer les justes plaintes, qui luy estoient portées de jour en jour contre Cassandrin, ne le pouvant pareillement punir pour l'amour grande qu'il luy

portoit; un jour l'appella ſecrettement en ſon arriere chambre, & commença à l'admonneſter charitablement, en luy conſeillant de laiſſer ceſte mauvaiſe vie, & ſuivre la vertu, fuyant les precipitans dangers où il pouvoit encourir pour ſa malheureuſe vie. Caſſandrin qui diligemment avoit entendu les paroles du Prevoſt, reſpondit: Monſeigneur, j'ay ouy, & clairement entendu les amiables & doux admoneſtemens qu'il vous a pleu me faire, de voſtre grace: & cognois que cela depart de la claire fontaine de l'amitié que me portez, dont je vous remercie grandement. Vray eſt qu'il me fait mal qu'un tas d'inſenſez envieux du bien d'autruy, taſchent à ſemer ſcandales, & oſter avec leurs venimeuſes paroles, l'honneur, & bonne renommée d'autruy. Ces gens quels qu'ils ſoient, feroient beaucoup mieux à tenir leurs langues entre les dents, que de blaſmer autruy. Le Prevoſt qui avoit faute d'un peu de levain, adjouſta foy aux paroles de Caſſandrin, ne ſe ſouciant gueres des plaintes, qui eſtoient journellement faites contre luy, pour autant que l'amour que le Prevoſt luy portoit, luy avoit tant esblouy les yeux, qu'il ne voyoit point plus outre. Advint un jour, ſe trouvant Caſſandrin avec le Prevoſt à table, en deviſant de diverſes matieres plaiſantes & facecieuſes, luy vint à raconter entre autres choſes, d'un jeune homme, que nature

avoit doüé d'une telle astuce, qu'il n'y avoit chose au monde si cachée & diligemment gardée, que par son art il n'emporta furtivement. Ce que entendant le Prevost luy dit : Ce jeune homme que tu dis, ne peut estre autre que toy, qui es homme prompt, malicieux, & rusé : mais quand tu me pourrois desrober ceste nuict le lict où je couche, je te promets ma foy de te donner cent florins d'or. Oyant Cassandrin les propos du Prevost, se troubla grandement, & luy respondit en telle maniere : Monseigneur, à ce que je puis cognoistre, vous m'estimez un larron, si est-ce que je ne le suis pas, sous correction, & ne suis point fils de larron : ains je gaigne ma vie avec mon industrie, & à la sueur de mon corps, & ainsi je passe ma vie le mieux qu'il m'est possible. Mais si c'est vostre plaisir de me faire mourir pour tel cas, je suis content de vous faire ce plaisir là, pour l'amitié que je vous ay tousjours portée, & vous porte maintenant, puis je mourray content. Desirant donc Cassandrin de complaire au Prevost, sans attendre autre response, se partit incontinent, songeant & imaginant tout ce jour là, comment il luy pourroit desrober son lict, & qu'il ne s'en apperceust point. Estant en ceste deliberation, il luy vint en la fantasie un tel moyen. Le propre jour de ceste imagination il estoit mort à Perouse un pauvre coquin qui avoit esté enterré en

une ſepulture hors de l'Egliſe des Jacobins. Quand ce vint ſur le premier ſommeil de la nuict, il s'en alla ſecrettement à ceſte ſepulture, & tira dehors par les pieds ce corps mort, & l'ayant deſpoüillé tout nud, le reveſtit de ſes propres accouſtremens, qui luy eſtoient ſi bien accommodez ſur luy, qu'on ne l'euſt point eſtimé un beliſtre, mais pluſtoſt Caſſandrin. Cela fait, l'ayant chargé ſur ſes eſpaules le mieux que il peut, s'en alla vers le Palais, où eſtant arrivé avec ce corps ſur les eſpaules, monte par une eſchelle qu'il avoit portée, & fit tant qu'il monta ſur la couverture du Palais. Puis commença dextrement à deſcouvrir les tuiles, & avec ſes ferremens il perça ſi bien les lattes & chevrons, qu'il fit un pertuis ſur la chambre où eſtoit couché le Prevoſt, lequel ne dormoit pas, ains oyoit clairement tout ce que faiſoit Caſſandrin: & combien qu'il ſentiſt ſon dommage par ceſte ouverture, ſi eſt-ce qu'il prenoit plaiſir, attendant tousjours le point qu'il deſrobaſt ſon lict, diſant en ſoy-meſme: Fay le pis que tu pourras, Caſſandrin, car je t'aſſeure bien que tu n'auras pas ceſte nuict mon lict. Eſtant ainſi le Prevoſt avec les yeux ouverts, & les oreilles au guet, attendant que le lict luy fuſt volé, voila Caſſandrin qui laiſſa tomber par le pertuis du plancher ce corps mort, qui donna ſi grand coup ſur les carreaux de la chambre du Prevoſt, qu'il en fut tout

eſpouvanté: & croyant pour vray que Caſſandrin meſme fuſt tombé, parce qu'il avoit ſes accouſtremens, dit en ſoy-meſme, en ſe plaignant : Helas ! qu'ay-je fait? voila comment par un mien ſot appetit, je ſuis cauſe de la mort de cet homme icy. Que dira-t'on de moy quand on ſaura qu'il eſt mort en ma maiſon ? Comment les hommes doivent eſtre prudens & raſſis ? Eſtant le Prevoſt en ſes regrets, il vint à heurter à l'huis de la chambre d'un ſien loyal & fidele ſerviteur, & l'ayant eſveillé luy raconta ce piteux inconvenient, le priant de faire une foſſe au jardin pour mettre le corps mort dedans, afin qu'un tel ſcandaleux cas ne vint en lumiere. Or cependant que le Prevoſt & le ſerviteur eſtoient empeſchez après la ſepulture, voicy Caſſandrin qui eſtoit au deſſus, voyant tout le myſtere ſans dire mot, ne voyant & entendant perſonne en la chambre, premierement ſe laiſſa devaler par une corde, & ayant fait un fardeau du lict, l'emporta à ſon ayſe ſur le champ. Si-toſt que le corps mort fut enſevely, & que le Prevoſt fut retourné en ſa chambre pour ſe repoſer, il vit que ſon lict n'y eſtoit pas : dont il fut tout eſtonné, & s'il voulut repoſer force luy fut trouver autre party, penſant touſjours à la ſubtilité & fineſſe de ce ruſé larron. Le matin enſuivant, Caſſandrin, ſuivant la couſtume, s'en alla au Palais, & ſe preſenta devant le Prevoſt, lequel luy dit:

Asseurément Cassandrin, tu es un gentil larron. Qui se seroit jamais imaginé de voler si finement mon lict que toy? Cassandrin ne respondit rien, ains faisoit de l'esbahy, comme s'il n'y eust jamais touché. Tu m'as donné une belle trousse, disoit le Prevost; mais je veux que tu m'en fasse une autre; alors je cognoistray ton esprit: si tu me desrobes la nuict ensuivant mon cheval que je tiens si cher, je te promets, outre les cent florins que je te promis, de t'en donner autres cent. Cassandrin oyant l'intention du Prevost, fit semblant d'estre troublé, se plaignant grandement de ce qu'il avoit si mauvaise opinion de luy, le priant continuellement de n'estre point cause de sa ruine. Le Prevost voyant que Cassandrin luy refusoit sa demande, se mit en colere, en luy disant: Si tu ne fais ce que je te dis, n'attens autre chose de moy, sinon d'estre pendu & estranglé aux creneaux des murailles de ceste ville. Voyant Cassandrin la chose estre dangereuse, & que c'estoit à bon escient, dist au Prevost: Je feray tout mon pouvoir de vous contenter, quoy qu'il en advienne, combien que je ne sois pas propre à ce faire, & print congé de luy. Le Prevost, qui vouloit encore esprouver l'esprit subtil de Cassandrin, appella un sien serviteur, & luy dit: Va t'en à l'estable, & selle & bride mon cheval, puis monte dessus, & fay que tu n'en descende point de ceste

nuict : mais donne toy bien garde, & aye l'œil qu'il ne te soit osté. Puis commanda à un autre qu'il se tint à la garde du Palais : & ayant très-bien fermé les portes, tant du Palais que de l'estable avec bonnes & puissantes clefs, se partit. La nuict venuë, Cassandrin print ses ferremens, & s'estant approché de la porte du Palais, trouve que le gardien dormoit assez doucement. Et pour autant qu'il sçavoit bien tous les lieux secrets du Palais, le laissa dormir à son aise, & ayans prins un autre chemin vint à entrer en la cour, de là en l'estable; & la trouvant close, il besongna si bien avec ses ferremens, qu'il ouvrit la porte : & voyant le serviteur dessus, tenant la bride en sa main, il s'estonna quelque peu, & s'approchant de plus près cogneut qu'il dormoit asprement. Alors le fin & rusé larron, voyant le serviteur dormir comme un marmot, trouva la plus belle ruse que jamais homme vivant sceut imaginer : car il print la mesure de la hauteur du cheval, en luy donnant toutefois l'avantage qui convenoit à son œuvre; puis s'en alla au jardin, où il print quatre grands paux qui soustenoient les treilles, & les ayans aiguisez s'en retourna en l'estable, où ayant veu le serviteur dormir comme une pierre, commença à couper la bride du cheval, que le serviteur tenoit en sa main, puis vint couper le poitral, les sangles, la cropiere, & toutes autres choses qui luy

sembloient nuire à son entreprise : & ayant planté l'un des paux sous l'un des coings de la selle, l'enleva posément de dessus le cheval, & l'assist sur le pau. Cela fait, il en mit un autre sous l'autre coin, & consecutivement aux deux autres : tellement qu'il enleva du tout la selle, cependant que le serviteur dormoit tousjours sur la selle assise sur quatre paux, puis il print le licol, & le mit à la teste du cheval & l'emmena. Le Prevost s'estant levé de grand matin, s'en alla droit à l'estable pensant trouver son cheval, trouva son serviteur qui dormoit fort pesamment sus la selle, soustenuë par quatre paux. L'ayant esveillé, il luy dit les plus grandes injures de ce monde, puis comme un homme estonné, se partit de l'estable. Le jour apparu, Cassandrin, suivant sa coustume, s'en vint au Palais, & se presenta d'un visage joyeux devant le Prevost, en le saluant. Alors le Prevost luy dit : Vrayement Cassandrin tu emporte le prix sur tous les larrons, & qui plus est, je te puis bien appeller le Roy & Prince de tous les larrons. Mais je cognoistray bien maintenant si tu as de l'esprit & habileté : tu cognois, comme je pense, messire Severin, curé de la paroisse de sainct Gal, qui n'est gueres loin de la ville, si tu me le portes icy lié dedans un sac, je te promets outre les deux cens florins promis, t'en donner autant, & si tu ne le fais, delibere toy de mourir. Ce messire Severin estoit un

un homme de bonne vie, & meilleure renommée, vray est qu'il n'estoit pas des plus fins de ce monde, se meslant seulement de servir à l'Eglise, sans avoir soin d'autre chose. Voyant Cassandrin le vouloir du Prevost si mal disposé à l'encontre de luy, dit en soy-mesme: Cest homme icy, comme je voy, tasche de me faire mourir, en quoy il pouroit bien estre deceu: car je me veux deliberer de luy satisfaire en ce que je pourray. Voulant donc faire Cassandrin tous les moyens pour contenter le Prevost, s'imagina de donner une trousse au Prestre, laquelle seroit mise en execution selon son desir. La trousse fut telle, qu'il emprunta d'un sien amy une aube de Prestre, qui luy descendoit jusques aux talons, avec une estolle faite en broderie, & la porta en son logis. Puis accoustra deux cartons & en fit deux belles aisles, peintes de diverses couleurs, & un diademe qui donnoit un grand lustre. Quand le soir fut venu il sortit hors la ville avec ces belles fanfares, & s'en alla au village où se tenoit messire Severin, & là se cacha dedans un boccage de piquantes espines, où il demeura jusques à l'aube du jour. Alors Cassandrin se vestit l'aube de Prestre, & se mit l'estole au col, le diademe en la teste, & les aisles aux espaules: puis se cacha, & se tint quoy jusques à ce que le Prestre vint sonner *Ave Maria*. A grand peine s'estoit Cassandrin vestu, & mussé en ce bocage,

que messire Severin avec son petit clerc arriva à l'huis de l'Eglise qu'il laissa ouvert en entrant, & s'en alla faire ce qu'il avoit à faire. Cassandrin qui avoit l'œil au guet, voyant l'huis de l'Eglise ouvert, cependant que le bon Prestre sonnoit *Ave Maria*, il sortit de son boccage, & entra secrettement en l'Eglise, où s'estant approché de l'Autel, estant sur ses deux pieds avec un grand sac, qu'il tenoit entre ses mains, commença à dire tout bas par deux ou trois fois ce qui s'ensuit : Qui veut aller en gloire, qu'il entre dedans ce sac. Continuant ainsi Cassandrin ce propos, le petit clerc vint à sortir de la Sacristie, & voyant ceste aube blanche comme neige, & le diademe qui reluisoit comme le Soleil, avec les aisles, qui sembloient plumes de Paon, oyant ceste voix, fut tout estonné : mais estant un peu revenu en soy-mesme s'en alla trouver le Prestre, luy dist : Monsieur mon amy, n'ay-je pas veu un Ange du ciel, avec un sac en la main, qui disoit : Qui veut aller en gloire, qu'il entre dedans ce sac: j'y veux aller moy, dit le clerc. Le Prestre, qui n'avoit gueres la teste bien faite, adjousta foy aux paroles du clerc, & si-tost qu'il fut sailli de la Sacristie, il apperceut l'Ange tout revestu, & entendit ses paroles, tellement qu'ayant grand desir d'aller en gloire : & craignant que le clerc ne luy ostast d'avantage en entrant dedans le sac, fit semblant d'a-

voir oublié ſon breviaire au logis, & dit à ſon clerc: Va t'en à la maiſon, & cherche bien par la chambre, & m'apporte mon breviaire que j'ay oublié ſur le banc. Cependant que le clerc s'en alla au logis, meſſire Severin s'approcha reveremment de l'Ange, & avec grande humilité ſe mit dedans le ſac. Caſſandrin qui eſtoit fin, ruſé, & malin, voyant que ſon entreprinſe alloit bien, ferma incontinent le ſac, & le lia eſtroitement: & s'eſtant deſpouillé l'aube, le diademe, & les aiſles, fit un fardeau de tout cela, & ayant chargé tout cela ſur ſes eſpaules, s'en alla vers Perouſe, & ſi-toſt que le jour fut eſclarcy, il entra en la ville, & à heure competente s'en alla preſenter le ſac au Prevoſt, & l'ayant deſlié tira hors meſſire Severin, lequel ſe trouvant en la preſence du Prevoſt, plus mort que vif, cognoiſſant auſſi d'eſtre moqué, fit une grande plainte à l'encontre de luy, criant à haute voix qu'il avoit eſté brigandé, & mis finement dedans le ſac, non pas ſans ſon grand dommage & deshonneur: le priant humblement d'en faire juſtice, & ne laiſſer point un ſi grand forfaict ſans quelque punition, pour donner exemple manifeſte à tous les autres malfaicteurs. Le Prevoſt, qui avoit desja entendu le fait depuis le commencement juſques à la fin, ne ſe pouvoit tenir de rire, & ſe tournant vers meſſire Severin, luy dit: Mon pere ſpirituel, mon amy, ne

dites mot, & ne vous faschez point, car ma faveur & la justice ne vous manquera point, nonobstant que ce soit une cassade, comme nous avons peu entendre. Tant y a que le Prevost sceut si bien faire & dire, qu'il l'appaisa, & print un petit sachet, avec quelques pieces d'or, & le luy mit en main, & ordonna qu'il fust accompagné jusques hors la ville. Et se tournant vers Cassandrin, luy dit : Cassandrin, Cassandrin, les effets de ton larrecin sont plus grands que le bruit n'est semé par le monde. Parquoy prens les quatre cens florins d'or que je t'avois promis, parce que tu les as gaignez fort honnorablement : mais fay que pour l'advenir tu vives plus modestement que tu n'as fait par le passé : s'il me vient plus quelques plaintes de toy, je te promets que je te feray pendre par ton col. Cassandrin ayant receu les quatre cens florins, & ayant remercié le Prevost, se partit, & se mit à trafiquer marchandise, tellement qu'il devint après sage, & homme de bien, & de grande entreprinse.

La fable racontée par Alterie pleut merveilleusement à toute la compagnie, & mesmement aux dames, en la loüant grandement. Mais le Moulin d'un amoureux visage & contenance joyeuse, dit : Mademoiselle Alterie, vous estes pareillement une petite larronnesse, comme j'ay peu comprendre, veu que vous avez si manifestement descouvert les malices des larrons,

qu'on n'y pouvoit rien adjouster, ce qui demonstre que vous avez quelque intelligence avec eux. Le Bembe respondit, elle n'est pas larronnesse du bien d'autruy; mais avec ses yeux flamboyans desrobe le cœur de ceux qui la regardent. Alors Alterie rougie par telles paroles, se tourna vers le Moulin, & le Bembe, en leur disant: Je ne suis point larronnesse du bien d'autruy, ny moins brigande du cœur d'autruy: mais nous vous vendons à deniers contans la fable de Cassandrin, tout ainsi que nous l'avons achetée. Mais pour autant que les paroles s'augmentoient, Madame vint à commander que chacun se teust, & que Alterie poursuivist son Enigme: laquelle ayant laissé sa colere, & adoucie quelque peu, dit ainsi:

Haut & bas cheminant d'un lent & tardif pas
Un j'apperceus qui regardoit en bas:
Lors m'en allay criant coucher, coucher, vuidez,
Assez, sire Bernard, icy plus ne tardez.
Deux le deschaussent, quatre de bon guet vont
Fermer portes, huis aussi, huict sont à mont:
Cependant toutesfois que je fais telle feinte
S'enfuit descouvert l'un tout à net sans crainte.

Cest Enigme ne donna point moins de plaisir à la compagnie, que la Fable subtilement racontée par Alterie. Et combien

que chacun dist son opinion, il n'y en eut aucun toutesfois qui le peust entendre, & dechiffrer : tellement que Alterie voyant que le temps se perdoit, & que nul n'arriveroit au poinct, s'estant levée dit. Non point que je merite cest honneur, mais afin que les paroles ne se sement point en vain, je diray ce qu'il m'en semble.

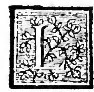
Il y avoit un Gentilhomme, qui estant allé aux champs avec toute sa famille, comme il advient le plus souvent, mesmement en esté, avoit laissé en son Palais une vieille pour le garder, laquelle comme prudente, & bonne mesnagere, tous les soirs visitoit le logis par tout, de peur qu'il ne se fust caché quelqu'un pour desrober, & piller la maison. Un soir la bonne femme allant par la maison, & feignant de faire quelques negoces, apperçut un larron qui estoit sur la planche, & espioit par un pertuis ce que faisoit ceste femme: laquelle ne se voulut pas escrier, mais faignant sagement que le maistre estoit au logis avec beaucoup de serviteurs, dit : Allez-vous-en coucher, messire Bernard, & deux servans le voisent deschausser, & quatre ferment la porte, & les fenestres, & huict soyent dessus à faire bon guet. Cependant que la bonne femme faisoit cest office, le larron craignant de n'estre descouvert s'enfuit, & par ce moyen elle eschappa.

Estant fini & interpreté le docte & subtil Enigme raconté par Alterie; Catherine,

qui estoit assise près d'elle, cogneut que la troisiéme harangue de la premiere nuict luy appartenoit, tellement qu'avec un visage riant, luy commença à dire en ceste maniere.

FABLE III.

Messire Scrapafigue deceu une fois seule par trois brigands, les abusa par trois fois; & finalement s'en retourna victorieux avec sa Nine.



LA fin de la Fable de Mademoiselle Alterie, assez prudemment racontée, me donne matiere d'en raconter une, laquelle vous sera non moins plaisante que agreable, mais elle sera en un seul poinct differente, c'est à sçavoir, qu'en icelle messire Severin fut par Cassandrin abusé, mais en ceste-cy messire Scrapafigue abusa par plusieurs fois, ceux qui le pensoient abuser, comme vous pourrez entendre par le discours de ceste presente fable.

Assez près d'Imola, qui est une cité assez vindicative, & de nostre temps quasi rereduite à l'extremité par les factions &

partialitez, y a un village nommé Posteme, où estoit autresfois pour Curé de la paroisse, un Prestre, nommé messire Scrapasigue, homme veritablement riche, & merveilleusement chiche, & avaricieux, lequel tenoit pour son gouvernement une femme fine & rusée, nommée Nine, laquelle estoit si prompte, qu'il n'y avoit si gentil compagnon à qui elle n'eust la hardiesse de dire ce qui luy appartenoit. Et pour autant qu'elle estoit fidelle, gouvernant prudemment son bien, il l'aimoit grandement. Ce bon Prestre lors qu'il estoit jeune, estoit un des plus gentils compagnons qui fust en tout le territoire d'Imola: mais estant reduit sur la vieillesse, il ne pouvoit plus endurer le travail d'aller à pied, tellement que sa bonne servante luy conseilla souventesfois qu'il deust acheter un cheval, afin qu'il ne vint à abbreger ses jours en cheminant tant à pied sur sa vieillesse. Messire Scrapasigue, vaincu des prieres, & persuasions de sa chambriere, s'en alla un jour au marché; où ayant veu un mulet, qui luy sembloit propre pour son affaire, il l'acheta sept florins d'or. Or advint qu'il y avoit à ce marché trois bons compagnons, qui prenoyent plus de plaisir à vivre du bien d'autruy que du leur, comme on fait pour le jourd'huy. Si-tost qu'ils eurent veu que messire Scrapasigue avoit acheté un mulet, l'un d'entre eux vint à dire aux autres: Mes compagnons

pagnons, je veux que ce mulet soit à nous. Comment se pourra faire cela? dirent les autres. Je veux, dit-il, que nous l'allions espier sur le chemin où il doit passer, & que l'un soit à demy quart de lieuë de l'autre, & chacun de nous separément luy dira que le mulet qu'il a acheté est un asne: & si nous sommes fermes en ce propos, facilement le mulet sera nostre. Et de fait, s'estans partis de commun consentement, se vindrent à accommoder sur le chemin tout ainsi qu'ils avoyent proposé. Or quand messire Scrapafigue vint à passer, l'un des brigands feignant de venir d'ailleurs que du marché, luy dit: Dieu vous gard', Monsieur. A qui respondit messire Scrapafigue: Tu sois le bien venu frere. D'où venez-vous? dit le voleur. Du marché, respondit le Prestre. Qu'avez-vous acheté de beau? dit le compagnon. Ce mulet, respondit le Prestre. Quel mulet? dit l'autre. Cestuy-cy que je chevauche, dit le Prestre. Dites-vous à bon escient, ou si vous vous moquez? Pourquoy, dit le Prestre? Parce qu'il ne me semble pas un mulet, mais plustost un asne. Comment un asne, dit le Prestre: & sans dire autre chose s'en alla son chemin, & ne fut pas à deux traits d'arc, qu'il rencontra l'autre compagnon, qui luy dit: Bon-jour, Monsieur, d'où venez-vous? Du marché, respondit le Prestre. Y a il beau marché, dit le com-

pagnon? Ouy bien, respondit le Prestre. Avez-vous point fait quelque bon achet? J'ay acheté ce mulet que vous voyez, respondit le Prestre. Est-il possible? dit l'autre; l'avez-vous acheté pour un-mulet? Oüy, respondit le Prestre. Allez, c'est un asne, dit le compagnon. Comment un asne, respondit le Prestre, si quelqu'un m'en parle plus, je luy en feray un present. Ainsi poursuyvant son chemin, il rencontra un troisiéme compagnon, qui luy dit: Vous soyez le bien venu, Monsieur, vous venez volontiers du marché. Oüy vrayement, respondit le Prestre. Qu'avez-vous donc acheté? dit le compagnon. J'ay acheté ce mulet, que vous voyez. Comment mulet? dites-vous à bon escient, ou si c'est moquerie. Je vous dit vray, dit le Prestre, & ne me moque point. O pauvre homme, dit le brigand, ne cognoissez-vous pas bien que c'est un asne, & non pas un mulet: voylà de mauvaises gens de vous avoir ainsi trompé. Ce qu'entendant messire Scrapafigue, luy dit: Il y en a desja deux autres qui me l'ont dit n'a gueres, je ne les pouvois croire. Et en descendant de son mulet, luy dit: Tenez, je vous en fais un present. Le bon compagnon le print, en le remerciant de sa courtoisie; puis s'en alla trouver ses compagnons, laissant aller le Prestre à beau pied sans lance. Si-tost que messire Scrapafigue fut arrivé au logis, il

commença à raconter à la Nine, comment il avoit acheté une monture, & pensant avoir acheté un mulet, il avoit acheté un asne: & pour autant que plusieurs le luy avoient dit sur le chemin, il en avoit fait un present au dernier. Alors la Nine luy dist: Et pauvre homme que vous estes, ne cognoissez-vous pas que c'est une trousse qui vous a esté donnée? je pensois bien que vous fussiez plus fin que n'estes: par mon serment ils ne m'en eussent pas fait autant. Messire Scrapafigue luy va dire: Ne te soucie point de cela, que s'ils m'en ont donné d'une, je leur en feray deux, n'en doute point: car ceux qui m'ont ainsi abusé ne se contenteront pas de cela, ains avec nouvelles ruses viendront voir s'ils me pourront arracher quelque autre chose d'entre les mains. Or y avoit-il en ce village-là un paysan assez près de la maison du Prestre, qui avoit entre les autres deux chevres, qui se ressembloient si fort, que l'une ne se pouvoit pas bonnement cognoistre d'avec l'autre. Le Prestre les acheta toutes deux, & les paya deniers contans. Le jour ensuivant il ordonna à la Nine qu'elle appareillast un beau disner, parce qu'il vouloit semondre quelques-uns de ses plus familiers amis, pour venir avec luy disner, enchargeant qu'elle print de la chair de veau pour mettre bouillir, & qu'elle fist rostir les poulets, & la longe: puis

luy bailla quelques bonnes espices, & luy ordonna qu'elle fist quelque bonne sausse, avec une tartre, selon qu'elle avoit accoustumé de faire. Cela fait, le Prestre print une des chevres, & la lia à un sep dedans le jardin, luy donnant à manger ; & lia l'autre d'une corde, & la mena au marché : où il ne fut pas si-tost arrivé, que les trois compagnons de l'asne l'eurent incontinent descouvert, & s'estant approchez, luy dirent : Vous soyez le bien venu, Monsieur ; que faites-vous icy ? vous voulez possible acheter quelque chose de beau. Je suis icy, dit-il, pour acheter des vivres, parce que je donne aujourd'huy à disner à aucuns de mes amis, & quand ce seroit vostre plaisir d'y venir, vous me feriez service & honneur. Les bons compagnons accepterent volontiers l'offre. Messire Scrapafigue, ayant acheté ce qu'il luy faisoit de besoin, mit tout ce qu'il avoit acheté sur le dos de la chevre, & en la presence des trois compagnons, dist à la chevre : Va t'en au logis, & dy à la Nine qu'elle mette boüillir ce veau, & qu'elle fasse rostir les poulets, & la longe : dy luy aussi que avec ces espices elle fasse quelque bonne tartre, avec quelque bonne sausse selon nostre coustume. Entends-tu ? Or va t'en de par Dieu. La chevre chargée de ces bagages & laissée en sa liberté, se partit : mais on ne sçait pas entre les mains de qui elle tomba. Cela fait, le

Prestre & les trois compagnons, avec quelques autres de ses amis, firent un tour ou deux par le marché, & leur semblant l'heure de se partir, s'en allerent au logis du Prestre, & estans entrez en la cour, apperceurent la chevre liée au sep, qui ruminoit l'herbe qu'elle avoit broutée, croyans que ce fust celle, à qui le Prestre avoit baillé ces viandes pour porter au logis; dont ils furent grandement estonnez. Si-tost qu'ils furent entrez au logis, messire Scrapafigue dist à la Nine: As tu fait ce que je t'avois mandé par la chevre? Elle qui estoit rusée, & qui entendoit le mot de guet, oüy (dit-elle) j'ay rosty les poulets, & la longe, & ay mis le veau boüillir. Voila qui va bien, dit le Prestre. Ces trois compagnons voyans le rosty, le boüilly, & la tartre au four, & ayant oüy les paroles de la Nine, s'esmerveillerent plus qu'ils n'avoient fait auparavant, & commencerent à penser entr'eux à la chevre comment il la pourroient avoir. Quand ce fut sur la fin du disner, & ayans desja entr'eux arresté de derober la chevre, & de donner une trousse au Prestre, & voyans de n'en pouvoir avoir leur honneur, luy dirent: Monsieur, il faut que vous nous vendiez ceste chevre. Le bon Prestre leur respondit, qu'il ne la vouloit pas vendre, parce qu'on ne la pouvoit payer avec tous les deniers du monde: toutesfois quand ils auroient fan-

tasie de l'avoir, il la prisoit cinquante florins d'or. Les bons compagnons pensans avoir trouvé la feve au gasteau, luy conterent incontinent cinquante florins d'or. Je vous veux advertir, dit le Prestre, afin que vous ne vous plaignez après de moy, parce que la chevre ne vous cognoissant pas du commencement, à cause qu'elle n'est pas encores apprivoisée avec vous, elle ne fera pas possible l'effect qu'elle devroit. Mais les compagnons sans luy donner autre response, s'en allerent tous resjoüis, & menerent la chevre en leur maison, & dirent à leurs femmes : Demain ne nous apprestez point à disner, jusques à tant que nous vous le mandions au logis. Celà fait, ils s'en allerent en la place, & acheterent poulets, & autres vivres pour leur disner : & ayans chargé tout cela sur le dos de la chevre, qu'ils avoient amené avec eux, luy dirent tout ce qu'ils vouloient qu'elle fist, & dist à leurs femmes. La chevre chargée ainsi de vivres, se trouvant en liberté, se partist, & s'en alla en si bonne heure, qu'ils ne la veirent jamais depuis. Quand l'heure du disner fut venuë, les bons compagnons s'en retournerent au logis, & demanderent à leurs femmes si la chevre estoit point venuë au logis avec des vivres, & si elles avoient fait ce qu'ils avoient mandé par elle. Les femmes leurs respondirent : Pauvres lourdaux & insensez que vous estes, estimez-

vous qu'une beste puisse faire vos services ? vous estes bien abusez : il n'y a point de danger que vous soyez trompez, puis que vous voulez tous les jours tromper autruy: & certes vous serez à la fin abusez. Les compagnons se voyans ainsi moquez du Prestre, qui leur avoit arraché les cinquante florins, monterent en si grande colere qu'ils le vouloient tuer, quoyqu'il en advinst : & de fait ayans prins leurs armes s'en allerent le trouver. Mais le fin galand de Prestre, qui n'estoit pas sans quelque soupçon de sa vie, ayans tousjours ces compagnons devant les yeux, de peur qu'ils ne luy fissent quelque desplaisir, dit à sa servante : Tien, Nine, prens ceste vessie pleine de sang, & la mets sous ta cotte : car quand les brigands viendront je mettray toute la faute sur toy, & feignant d'estre courroucé à l'encontre de toy, je te donneray un coup de cousteau en la vessie, alors tu tomberas par terre tout ainsi, que si tu estois morte, puis laisse faire à moy. Le Prestre n'avoit à grand peine finy ces propos, que les brigands arriverent, qui coururent sur le Prestre, pour le tuer. Mais le Prestre leur dit : Messieurs, mes amis, je ne suis pas cause de ce que vous me voulez offenser. Possible que ceste mienne servante vous a fait quelque desplaisir, que je ne sçay pas. Et se tournant contre elle, mit la main au cousteau, & en luy tirant d'un coup de pointe,

luy perça la vessie, qui estoit pleine de sang. Et elle feignant d'estre morte tomba par terre, & le sang couloit à grands ruisseaux de toutes parts. Puis le Prestre voyant ce cas estrange, fit semblant d'en estre repentant, & commença à crier à haute voix : Helas ! malheureux que je suis, qu'ay-je fait? comment ay-je sottement mis à mort ceste femme qui estoit le baston de ma vieillesse ? comment pourray-je plus vivre sans elle? Alors il va prendre un hautbois fait à sa fantasie, & luy leva ses habits, & luy mit entre les fesses, & y souffla tant dedans que la Nine retourna saine & sauve, & se leva sur ses pieds. Ce que voyans les brigrands furent plus estonnez que jamais, & laissans toute leur colere ils acheterent ce hautbois deux cens florins, & s'en retournerent tous joyeux en leurs maisons. Advint cependant que l'un des brigands se courrouça contre sa femme, & en ceste chaude colere, il luy donna d'un cousteau en l'estomach, dont elle mourut sur le champ. Le mary print le hautbois qu'il avoit acheté du Prestre, & le luy mit entre les fesses, tout ainsi que le Prestre avoit fait, esperant de la resusciter ; mais en vain il souffloit, parce que sa pauvre ame estoit desja hors de ceste vie pour aller en l'autre. L'autre compagnon qui estoit là present, oyant ces paroles là, dit : Va, sot que tu es, tu n'y entens rien, laisse faire à moy ;

& print sa femme par les cheveux, puis luy couppa d'un rasoir le fiflet de la gorge, & print son hautbois, & luy souffloit par dedans; mais pour cela elle ne resuscita pas. Autant en fit le troisiéme, tellement qu'ils demeurerent tous trois sans femme. Au moyen de quoy, estans comme enragez, s'en allerent au logis du Prestre, deliberez de ne plus ouyr ses fables, mais le prindrent & le mirent dedans un sac pour le porter noyer dedans le prochain fleuve. Cependant qu'ils le portoient ainsi l'un après l'autre, il leur survint quelque chose dont ils furent contraints le laisser là dedans le sac, & s'enfuir. Bien-tost après par fortune vint à passer un berger, avec son troupeau paissant l'herbe deliée: & ainsi qu'il se pourmenoit, il entendit une voix plaintive, qui disoit: Ils me la veulent bailler, & je ne la veux pas, car je suis Prestre, & ne la puis prendre. Dequoy fut tout estonné le berger, ne pouvant sçavoir d'où venoit cette voix reiterée tant de fois. Et se tournant ça & là, finalement il apperceut le sac, où le Prestre estoit lié : s'estant approché, continuant tousjours le Prestre ceste plainte, il delia & trouva le Prestre auquel il demanda, pour quelle cause il estoit ainsi clos dedans le sac, criant à haute voix : & il luy respondit, que le Seigneur de la ville luy vouloit faire espouser une sienne fille, mais qu'il ne vouloit pas, à cause qu'il se

trouvoit desja trop aagé, joint qu'il estoit Prestre, & que de raison il ne la pouvoit prendre. Le pauvre berger qui adjoustoit foy entierement aux paroles du Prestre, luy dit: Pensez-vous, Monsieur, que le Seigneur me la baillast? Je croy que oüy, respondit le Prestre, si tu estois lié en ce sac comme j'estois. S'estant mis le berger dedans le sac, le Prestre le lia estroittement, & s'esloigna assez de ce lieu avec son troupeau. Devant qu'il fust une heure de-là voycy les trois brigands qui arriverent au propre lieu, où ils avoient laissé le Prestre dedans le sac, & sans regarder dedans ils prindrent le sac sur leurs espaules, & le jetterent dedans le fleuve. Voylà comment le pauvre berger, en lieu du Prestre, finit miserablement sa vie. Les brigands pensans estre bien vengez, prindrent leur chemin vers leurs maisons, & ainsi qu'ils devisoient ensemble, ils apperceurent un troupeau de brebis qui paissoient assez près de là : tellement qu'ils se vont deliberer de desrober une couple d'agneaux : & s'estant approchez du troupeau, ils apperceurent messire Scrapasigue, qui en estoit le gardien, dont ils resterent tous confus, pensans l'avoir noyé dedans le fleuve. Au moyen dequoy ils luy demanderent comment il avoit fait à sortir de ce fleuve, il leur respondit: Allez, vous n'estes que des gros asnes: vous ne sçavez rien. Si vous m'eussiez un peu jetté

plus avant, je m'en fusse retourné avec dix fois autant de brebis. Ce que entendans les trois compagnons, luy dirent: Monsieur, nous voulez-vous faire ce bien de nous porter en un sac, & nous jetter dedans le fleuve? en ce faisant, de volleurs nous deviendrons gardiens de brebis. Je suis prest (respondit le Prestre) à faire ce qu'il vous plaira, & n'y a chose en ce monde, que je ne fisse pour l'amour de vous. Et ayant trouvé trois bons sacs, de fort & puissant canevat, les mit dedans & les lia si estroictement qu'ils n'en pussent jamais sortir, puis les jetta dedans le fleuve: & ainsi leurs ames prindrent le chemin du lieu qu'ils avoient deservy, & messire Scrapasigue s'en retourna vers sa Nine, riche de deniers, & de bestial, & vescut encore quelque temps assez joyeusement.

La Fable racontée par Catherine, pleut à toute la compagnie, dont elle fut loüée & encore plus la finesse du Prestre, qui pour avoir donné un mulet, acquist beaucoup deniers & de brebis, sans la vengeance qu'il print contre ses ennemis du tort qu'il avoit receu: & en ce faisant demeura joyeux avec sa Nine: & afin que l'ordre commencé ne se vint point à rompre, proposa son Enigme en la maniere qui s'ensuyt.

Un forgeron & sa femme à leur table,
N'avoient qu'un pain, qu'un seul pain & demy.

Un Prestre fut avec sa sœur aimable,
En ce souper appellé, comme amy :
Ces quatre dont, de ce pain favorable
Firent trois parts, fendans l'entier parmy :
Le droit meilleur dont chacun eut sa part,
Faisant grand chere ainsi jusqu'au depart.

Estant finy le sententieux Enigme proposé par la gracieuse Catherine, & escouté d'un chacun avec grande admiration, ne se trouvant aussi personne en toute la noble, & ingenieuse compagnie, qui de la dure escorce en peut tirer la vraye substance, Catherine dit : Mesdames, le sens de mon Enigme est, que se trouvant un forgeron avoir espousé la sœur d'un Prestre, ainsi qu'ils s'estoient tous deux assis à table pour souper, voycy arriver le Prestre, tellement qu'ils estoient quatre, c'est à sçavoir, la femme d'un forgeron avec son mary, puis le Prestre avec sa sœur: & nonobstant qu'ils semblassent estre quatre, si est-ce qu'ils n'estoient que trois, & chacun d'eux print la moitié d'un pain, tellement que chacun d'eux demeura content. Après que Catherine eut finy son subtil Enigme, la Dame fit signe à Eritrée qu'elle continuast l'ordre, laquelle d'un visage riant commença ainsi à dire.

FABLE IV.

Thibaut Prince de Salerne veut espouser sa fille Doralice, laquelle estant sollicitée du pere, arriva en Angleterre, où Genese l'espousa, & a deux enfans d'elle qui furent mis à mort par Thibaut: dont Genese se vengea depuis.



E pense qu'il n'y a aucun d'entre vous, qui par experience n'ait esprouvé quelle est la puissance d'amour, & les esguillons de la chair corruptible. Iceluy comme puissant Seigneur conduit & gouverne son Empire sans espée; ains de son seul vouloir, comme vous pourrez entendre par le discours de ceste presente Fable, que j'espere vous raconter.

Vous devez donc sçavoir, gracieuses Dames, que Thibaut, Prince de Salerne, comme j'ay souventesfois ouy dire à nos anciens, eut pour femme une prudente, & gentille Damoiselle d'assez bon lignage: de laquelle il eut une fille, qui en beauté & bonne grace surmontoit toutes les autres Dames de Salerne. Mais

mieux euſt valu à Thibaut de ne l'avoir jamais euë; car il ne luy ſeroit advenu ce qu'il luy advint. Sa femme jeune d'aage & aagée de ſens, venant à l'extremité de la mort, pria le mary qu'elle aimoit très affectueuſement, qu'il ne prinſt jamais autre femme, ſi l'anneau qu'elle portoit au doigt, ne s'accommodoit au doigt de celle qu'il prendroit pour la ſeconde femme. Le Prince qui n'aymoit pas moins ſa femme qu'elle luy, fit ſerment qu'il maintiendroit tout cela. Après que ceſte Dame fut allée de vie à treſpas, & qu'elle fut honorablement enſevelie, il vint en fantaiſie à Thibaut de prendre femme : mais ſe ſouvenant de la promeſſe faite à ſa femme, ne voulut aucunement rompre ſon ordonnance. Le bruit eſtoit desja ſemé par tout, que Thibaut ſe vouloit remarier, tellement que ces nouvelles vindrent aux aureilles de beaucoup de pucelles, qui en biens & vertus, n'eſtoient point inferieures à luy. Mais luy qui deſiroit ſur toutes choſes, d'accomplir le vouloir de ſa feu femme, voulut premierement eſſayer à toutes les pucelles qui luy eſtoient offertes en mariage, ſi l'anneau de ſa femme leur convenoit, & n'en trouvant aucune à qui l'anneau s'accommodaſt, ou qu'il eſtoit trop eſtroit à l'une, ou trop large à l'autre tant y a qu'il leur donna à toutes congé, ſans dire autre choſe. Or advint que la fille de Thibaut, nommée Doralice, diſ-

nant un jour avec ſon pere, & ayant veu ſur la table l'anneau de ſa feu mere, lequel elle ſe mit au doigt, & ſe tournant vers le pere, luy dit : Voyez, mon pere, comment l'anneau de ma mere me convient bien; ce que voyant le pere le confirma. Mais il ne fut pas long-temps qu'une eſtrange, & diabolique deliberation entra au cœur de Thibaut, de prendre pour femme ſa fille Doralice, & demeura longuement entre ouy & non. A la fin eſtant vaincu de ceſte diabolique penſée, & embraſë de ſa beauté, un jour l'appella à ſoy, & luy dit : Ma fille Doralice, quand ta mere vivoit, ſe trouvant à l'extremité de la mort, me pria eſtroittement que je ne deuſſe point prendre pour femme, ſinon celle à qui convenoit l'anneau qu'elle portoit en ſon doigt, lors qu'elle vivoit. Alors je luy fis ferment de faire tout ce qu'elle voudroit; tellement qu'ayant experimenté beaucoup de pucelles, je n'en ay peu trouver aucune à qui s'accommodaſt l'anneau de ta mere, ſinon a toy : Au moyen dequoy j'avois deliberé de te prendre pour femme; car en ce faiſant j'accompliray mon vouloir, & ne violeray point la promeſſe faicte à ta mere. La fille qui n'eſtoit pas moins honneſte que belle, entendant la malheureuſe intention du mauvais pere, ſe troubla fort en elle-meſme, & conſiderant ſon meſchant & abominable vouloir, craignant de ne le mettre en cole-

re, ne luy voulut rien respondre pour lors, ains se monstrant joyeuse au visage, se partit d'avec luy. Et n'ayant aucun de qui mieux elle se fiast, que de sa nourrice, recourut franchement à elle, comme à la fontaine de son salut, pour en avoir son conseil. Icelle cognoissant l'execrable desir du pere, remply d'iniquité, voyant aussi la constante & ferme intention de la jeune fille, preparée d'endurer plustost tout grand tourment, que de consentir à la fureur du pere; la reconforta, luy promettant faveur & ayde, afin que sa virginité ne fust point souïllée avec son deshonneur. Cependant la nourrice, qui pensoit continuellement quel remede elle pourroit trouver pour sauver la pauvre fille d'un tel inconvenient, entroit tantost en une deliberation, tantost en l'autre, & ne trouvoit aucun moyen où elle se peut bonnement asseurer: car elle trouvoit bon de la faire fuir, & esloigner du pere; mais la crainte de sa finesse qu'elle ne tombast entre ses mains, l'en desgoustoit grandement, estant asseurée qu'il la mettroit à mort. Ainsi donc que ceste fidelle nourrice faisoit ces discours en son esprit, il luy vint une nouvelle deliberation en son entendement, qui fut telle que vous entendrez. Il y avoit en la chambre de sa feu mere un beau garderobe, fort magnifiquement ouvré, où la fille tenoit ses riches accoustremens & bagues, & n'y avoit person-

personne qui le peust ouvrir, sinon ceste sage nourrice ; laquelle osta secrettement toutes les robes & bagues qui estoient dedans, & mit dedans ce garderobe d'une certaine liqueur, qui avoit une telle vertu, que quiconques en prenoit une cueillerée, ou bien peu, il vivoit long-temps sans prendre autre refection : & ayant appellé ceste fille, l'enferma là dedans, luy conseillant d'y demeurer jusques à ce que Dieu luy envoyast meilleure fortune, & que le pere fust hors de ceste bestiale deliberation. La fille obeyssante à sa bonne nourrice, fit tout ce qu'elle luy enchargea. Le pere qui perseveroit en sa mauvaise intention, sans aucunement se divertir de son desordonné appetit, demanda par plusieurs fois nouvelles de sa fille, & ne la trouvant pas, & ne sçachant où elle estoit, monta en si grande fureur, qu'il la menassoit de la faire mourir vilainement. Peu de jours après advint que Thibaut entra un matin sur la levée du Soleil, en la chambre où estoit ce garderobe, & le voyant devant ses yeux, & ne le pouvant souffrir, du despit qu'il en avoit, commanda qu'il fust osté de-là, & porté ailleurs, & qu'il fust vendu, afin d'oster cest object de devant ses yeux. Les serviteurs qui furent diligens à obeyr au commandement de leur maistre, le chargerent incontinent sur leurs espaules, & le porterent en la place: Advint que sur ce poinct

arriva en ce lieu un bon & riche marchand Genevois, lequel ayant contemplé ce beau garderobe si magnifiquement ouvré, en fut ravy, deliberant en soy-mesme de ne le laisser point aller, quoy qu'il coustast. S'estant approché du serviteur qui avoit charge de le vendre, & ayant fait marché avec luy, le fit incontinent charger sur le dos d'un porte-faix, & le fit emmener en sa navire. La nourrice qui avoit veu tout cela, trouva le moyen fort bon, combien qu'elle fust grandement marie en elle-mesme de sa fille qu'elle avoit perduë. Toutesfois elle se venoit un peu à consoler, considerant que quant il advient deux grands inconveniens, il faut tousjours eviter le plus grand. Le marchand s'estant party de Salerne avec son garderobe, & autres riches marchandises, vint en l'Isle de Bretagne, aujourd'huy appellée Angleterre, & estant descendu en un lieu où il y avoit assez spacieuse campagne, apperceut Genese, qui avoit esté de n'agueres créé Roy d'Angleterre, lequel courant à bride avalée le long de la plage, poursuivoit une fort belle biche, qui par crainte s'estoit jettée en l'eau de la mer. Le Roy se trouvant las & fasché d'avoir si longuement couru, se reposoit; & si-tost qu'il eut veu la navire, il demanda à boire au patron, lequel feignant de ne cognoistre pas le Roy, le receut amiablement, en luy faisant le plus bel accueil qu'il estoit

possible, & fit tant qu'il le fit monter en la navire. Le Roy qui avoit desja veu ce beau garderobe si bien ouvré, eut grand desir de l'avoir; & de fait il demanda au patron de la navire combien il l'estimoit, on luy respondit qu'il valoit un grand prix. Le Roy estant ravy d'une chose si precieuse, ne se partit pas de là qu'il ne convint du prix avec le marchand. Et ayant fait venir argent à suffisance, & contenté le marchand de tout, il print congé de luy, & le fit porter tout droict au palais, le faisant mettre en sa chambre. Or Genese estant encore trop jeune, n'avoit point encore esté marié, & prenoit son plaisir d'aller tous les jours de grand matin à la chasse. Cependant Doralice, fille de Thibaut, qui estoit cachée en ce garderobe, qui estoit assis en la chambre de Genese, entendoit tout ce qui se faisoit en la chambre du Roy: & pensant aux dangers passez, commença à esperer quelque bonne fortune. Et si-tost que le Roy s'estoit party de sa chambre pour aller à la chasse, selon sa coustume, la jeune fille sortoit de son garderobe, & d'un grand artifice & subtilité accoustroit la chambre, en nettoyant, dressant le lict, & accommodant les oreilliers, en les mettant sur une coüette ouvrée à certains compas de grosses perles, & autres merveilleuses braveries. Outre cela, la belle jeune fille semoit sur le lict, roses, vio-

lettes, & autres fleurs odoriferantes, meſlées de precieux parfums, qui ſentoient fort bon, & confortoient le cerveau. Tant y a que ceſte jeune Dame tint cet ordre par pluſieurs fois, ſans eſtre veüe de perſonne. Ce qui donnoit un merveilleux contentement au Roy Geneſe : car quand il venoit de la chaſſe, & qu'il entroit en la chambre, il luy ſembloit eſtre au milieu de toutes les drogues & eſpiceries du pays de Levant. Un jour le Roy voulut ſçavoir de ſa mere & des Damoiſelles, qui eſtoit celle tant gentile & gracieuſe, qui ſi magnifiquement luy accouſtroit ſa chambre. On luy reſpondit qu'on n'en ſçavoit rien, parce que quand on alloit accouſtrer la chambre, on trouvoit ordinairement le lict couvert de roſes, violettes, & de parfums odoriferans. Le Roy entendant telles merveilles, delibera de ſçavoir du tout d'où cela procedoit, & fit ſemblant d'aller ce matin à un chaſteau, qui eſt à dix lieües de là : puis ſe cacha ſecrettement en la chambre, regardant par une fente, en attendant ce qui en pourroit advenir. Il ne fut pas long-temps que Doralice, plus claire que le Soleil, ſortit hors de ſon garderobe, & ſe mit à nettoyer la chambre, & à dreſſer les tapis, & appareiller le lict, & toutes les autres choſes, comme elle avoit fait les jours precedens. Ayant donc la gentille pucelle accomply le digne & loüable office, ſe

voulut retirer en son garderobe : mais le Roy, qui attentivement avoit prins garde à tout, la vint incontinent surprendre, & la print par la main, & la voyant belle & fraische comme un lys, luy demanda à qui elle estoit. La jeune fille luy respondit qu'elle estoit fille d'un Prince, du nom duquel elle ne se pouvoit bonnement souvenir, parce qu'il y avoit desja trop long-temps qu'elle estoit cachée en ce buffet, & ne voulut manifester la cause pourquoy elle estoit ainsi leans. Le Roy entendant tout cela, par le consentement de sa mere, la print pour femme, & engendra avec elle deux enfans. Cependant Thibaud perseverant en son meschant & execrable vouloir, ne trouvant point sa fille qu'il avoit long-temps cherchée & recherchée, se vint à imaginer qu'elle pourroit bien estre en ce garderobe qu'il avoit vendu. Au moyen dequoy il se delibera d'aller chercher par le monde, pour voir s'il la pourroit point trouver, tant il estoit vaincu d'un despit & courroux. Et s'estant accoustré en marchand, print force bagues, & autres ouvrages d'or, & se partit ainsi desguisé de Salerne, & en ayant couru divers pays, il vint par fortune à rencontrer celuy qui l'avoit premierement acheté, & luy demanda s'il en avoit bien fait son profit, & entre les mains de qui il estoit tombé. L'autre marchand luy respondit qu'il l'avoit vendu au Roy d'An-

gleterre, & qu'il y avoit gaigné la moitié par dessus. Ce qu'entendant Thibaut, se commença à resjouyr, & print son chemin vers Angleterre ; & si-tost qu'il fut entré en la ville où se tenoit le Roy, il commença à mettre par ordre toutes ses bagues & ouvrages contre la muraille du palais, & y mit pareillement des quenoüilles & fuseaux, & commença à crier : ça femmes, à mes belles quenoüilles & fuseaux. Ce qu'entendant l'une des Damoiselles, se mit à la fenestre, & voyant ce marchand avec si precieuses bagues, courut incontinent vers la Royne, luy dit qu'il y avoit en la ruë un marchand avec quenoüilles & fuseaux d'or, qui estoit la plus riche chose qu'on vit onc. La Royne commanda qu'on le fit monter au palais, & ayant monté les degrez, & estant venu en la sale, la Royne ne le cogneut aucunement, parce qu'elle ne pensoit plus à son pere ; mais le marchand la recogneut fort bien. La Royne donc ayant veu ces quenoüilles & fuseaux de merveilleuse beauté, demanda au marchand combien il les prisoit : je les prise beaucoup, dit-il, mais quand ce seroit vostre plaisir que je couchasse une nuict en la chambre de vos enfans, je vous en feray après un present. La bonne Dame, pure & simple, qui ne se fust jamais doutée de la maudite entreprinse de ce marchand, à la persuasion de ses Damoiselles, y consentit. Mais

devant que les serviteurs l'eussent mené reposer, les Damoiselles delibererent de luy bailler un breuvage pour le faire dormir. Quand la nuict fut venuë, le marchand feignant d'estre las, l'une des Damoiselles le mena en la chambre des enfans du Roy, où on avoit appareillé un magnifique lict : & devant qu'on le mit reposer, la Damoiselle luy dit : mon pere, avez-vous point de soif? Ouy bien (dit-il) ma fille, & en prenant le verre, qui luy sembloit d'argent, le luy presenta ; mais luy qui estoit malicieux jusques au bout, & feignant de boire tout, le versoit petit à petit sur ses vestemens, puis s'en alla reposer.

Or il y avoit un petit huis en la chambre des enfans, par lequel on pouvoit aller en la chambre de la Royne. Quand ce vint sur minuict, il s'en alla secrettement en la chambre de la Royne, & s'approchant du lict, luy osta un petit cousteau, qu'il avoit desja espié le jour precedent, qu'elle portoit à son costé : & s'approchant du berceau où estoient les enfans, les tua tous deux, puis remit le cousteau tout saigneux en la gaine : & ayant ouvert une fenestre, se devala à bas avec une corde noüée, & de grand matin sur le poinct du jour s'en alla en la boutique d'un barbier, & se fit abbatre sa longue barbe, de peur qu'il ne fust cogneu, & se vestant de nouveaux habits, s'en alla par la ville. Cependant les nourrices, qui

s'estoient endormies au besoin, se leverent à l'heure accoustumée pour allaicter les enfans, & se mettant sur les berceaux trouverent les enfans tuez. Au moyen dequoy elles s'escrierent, & se mirent à plorer, en s'arrachant les cheveux, & rompant leurs vestemens par devant : tellement qu'elles monstroient l'estomach. Incontinent les piteuses nouvelles furent portées au Roy & à la Royne, qui se leverent tous deschaussez, & accoururent à ce piteux spectacle : & entendans que leurs enfans estoient morts, se mirent à plorer amerement. Desja toute la cité estoit abbreuvée de ce miserable meurtre, & qu'il estoit arrivé un fameux Astrologien, qui selon le cours des estoiles sçavoit les choses, & predisoit ce qui est à venir. Ayant esté le Roy adverty de la renommée d'iceluy, le fit appeller, & luy demanda s'il pourroit point sçavoir par son art qui auroit tué ses enfans, & il luy respondit que ouy : & s'approchant à l'aureille du Roy, luy dit secrettement : Sire, faites que tous ceux qui portent un cousteau à leur costé, en vostre cour, viennent & se presentent devant vous, & celuy qui seroit trouvé saisi d'un cousteau qui estoit encore saigneux, seroit le vray meurtrier de ses enfans. Alors tous les courtisans par son commandement comparurent par devant luy, & de ses propres mains les voulut visiter l'un après l'autre, regardant

gardant diligemment si leurs cousteaux estoient point saigneux, & n'en trouvant aucun qui fust soüillé, s'en retourna vers l'Astrologue, & luy raconta de point en point tout ce qu'il avoit fait, & qu'il avoit generalement tout visité, hors mis sa mere & la Royne. Sire, dit-il, cherchez bien, & n'ayez respect à personne, pource que vous trouverez infailliblement le malfaicteur. Le Roy ayant visité la mere n'en trouva aucun indice, finalement appellant la Royne, luy print la gaine qu'elle portoit à son costé, & trouva le cousteau tout soüillé de sang. Alors le Roy voyant l'evident argument, se tourna d'une rage vers elle, luy disant: Ah meschante & cruelle femme, ennemie de ton propre sang, traistresse de tes propres enfans, comment as tu peu jamais avoir le courage de soüiller tes mains avec le sang innocent de tes pauvres enfans? Je te jure mon Dieu, que tu porteras la penitence d'un si grand forfaict. Et combien que le Roy fust enflambé d'un courroux & despit, desirant de se venger sur le champ, en la faisant mourir vilainement & malheureusement; toutefois afin qu'elle souffrist plus grand & plus long tourment, luy vint une nouvelle fantasie en son esprit, & commanda que la Royne fust despoüillée, & qu'elle fust ainsi toute nuë ensevelie en terre jusques à la gorge, estant tousjours nourrie de viandes exquises, afin

que vivant ainsi longuement, en ce faisant elle enduraſt plus grande punition. La Royne, qui par le paſſé avoit enduré beaucoup d'autres miſeres, cognoiſſant ſon innocence, print la mort en patience. Ce bon Aſtrologue, qui eſtoit le pere, entendant que la Royne, comme coulpable, avoit eſté condamnée à ſouffrir une très-cruelle mort ſe resjouyt grandement, & prenant congé du Roy, ſe vint à partir d'Angleterre en grand contentement: & ſi-toſt qu'il fut ſecrettement arrivé en ſon palais, il raconta de poinct en poinct à la nourrice tout ce qu'il luy eſtoit advenu, & comment ſa fille avoit eſté ainſi condamnée. Ce qu'entendant la nourrice, demonſtra par dehors ſigne de resjouyſſance; mais par dedans elle ſe trouvoit en grande faſcherie, & ayant pitié de ſa pauvre fille, vaincuë du tendre amour qu'elle luy portoit, ſe partit un jour de grand matin de Salerne, & chevaucha ſi fort jour & nuict qu'elle arriva au Royaume d'Angleterre; & eſtant montée au palais, trouva le Roy qui donnoit audience à tous en une ſpacieuſe ſale, & s'eſtant miſe à genoux devant les pieds du Roy, luy demanda une ſecrette audience, pour choſes concernantes l'honneur de ſa Couronne. Le Roy l'ayant embraſſée, la fit lever: & l'ayant prinſe par la main, fit abſenter toute la compagnie, & s'aſſit tout ſeul avec elle. La nourrice fort bien inſtruite des choſes

passées, luy dit assez reveremment : Vous devez sçavoir, Sire, que Doralice vostre femme, & ma fille (non pas que je l'aye portée dedans ce miserable ventre, mais parce que je l'ay allaitée & nourrie avec ces mammelles) est innocente du faict qui luy est faussement imposé, dont elle est cruellement condamnée à mort. Et quand vous auriez par le menu entendu & touché avec le doigt qui a esté le meurtrier inhumain, & la cause qui l'a esmeu de mettre ainsi à mort malheureusement vos enfans ; je suis asseurée que vous seriez esmeu de pitié, & la delivreriez incontinent de si grand tourment. Et si vous me trouvez que je mente d'un mot, je m'offre de souffrir la mesme punition que souffre maintenant la Royne. Et commençant depuis le commencement jusques à la fin, luy raconta de poinct en poinct tout ce qui estoit advenu. Le Roy entendant ce discours, adjousta foy à ses paroles, & commanda que la Royne, qui estoit plus morte que vive, fust ostée de sa sepulture & l'ayant fait medeciner en grand diligence, fit tant qu'elle revint en peu de temps à convalescence.

Cela fait, le Roy fit un grand preparatif par tout son Royaume, & assembla une grosse armée, qu'il envoya à Salerne, où on ne fut pas long-temps que la ville fut conquestée, & Thibaut fut prins, & pieds & poings liez, fut mené prisonnier en

Angleterre. Le Roy voulant avoir plus grande asseurance du fait proceda contre luy rigoureusement, & le fit mettre à la question, où il confessa de poinct en poinct tout ce qui estoit advenu; & le jour ensuivant fut mené par toute la ville sur un chariot, tiré par quatre chevaux, & fut tenaillé, puis fut mis en quatre quartiers comme Grenes, & ses membres jettez aux chiens. Voylà comment le meschant & abominable Thibaut finit miserablement sa vie : & le Roy & la Royne Doralice vesquirent encore longuement en grande felicité, laissans après leur mort de beaux enfans, qui succederent au Royaume.

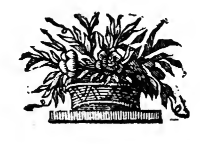
Chacun fut estonné, & esmeu à pitié en escoutant la piteuse Fable, laquelle estant finie, Eritrée sans autre commandement de Madame, proposa ainsi son Enigme.

Nature nous produit entr'autres animaux,
Un animal si vil, & de vile nature,
Qu'il deteste, & hait sa propre geniture,
J'entends qu'à ses petits il fait cent mille maux,
Les voyant prosperer, devenir grands & beaux,
Avec son bec crocheu de leur chair fait fracture :
Tellement qu'au moyen d'une telle piqueure,
Il les vous rend si bas, que d'iceux les plus hauts
Ne se peuvent mouvoir pour chercher nourriture.

Il y eut grande varieté d'opinions entre les hommes & les femmes : car l'un disoit une chose, & l'autre l'entendoit autre-

ment, ne se pouvans imaginer qu'il se trouvast aucun animal si cruel & inhumain, qui contre le cours naturel porte envie, & devienne cruel à l'encontre de sa propre lignée : mais la gentile Etitrée dit avec douces paroles, en souzriant : Messieurs, ne vous esbahissez point de cela, car on trouve des peres qui portent envie à leurs enfans, comme fait le ravissant Milan : lequel estant maigre & sec, voyant ses petits engraisser, leur porte envie & haine, tellement qu'avec son bec les vient tant à piquer, qu'il les fait devenir maigres & minces.

La resolution de cest argument pleust merveilleusement à un chacun, en la loüant grandement. Puis elle ayant fait l'honneur qu'il appartenoit, se mist à son siege. Cela fait, la Dame fist signe à Ariane qu'elle poursuyvist l'ordre : laquelle s'estant levée de sa place, commença ainsi sa Fable.



FABLE V.

Demetrius Baſſariot ſe faiſant nommer Gramotivege, ſurprint ſa femme Poliſſene avec un Preſtre ; & l'ayant envoyée vers ſes freres, qui la mirent à mort, il eſpouſa après ſa ſervante.



ON voit plus ſouvent, amoureuſes Dames, qu'en l'amour y a grande diverſité de vouloir ; car ſi l'homme ayme la femme, il ne ſera point aymé d'elle, & au contraire, ſi la femme ayme l'homme, il luy portera haine. De là vient la rage de la ſoudaine jalouſie, ennemie de tout noſtre bien, & contraire à la vie honneſte. De là naiſſent les deshonneurs, les morts ſcandaleuſes, non pas ſans grand blaſme & reproche de nous autres femmes. Je laiſſe là les precipitans dangers ; je me taiz des maux innumerables, que peuvent encourir, tant les hommes, que les femmes, à cauſe de ceſte maudite jalouſie. Somme, ſi je voulois de part en part amener les grands inconveniens qui en adviennent, je ſerois pluſtoſt facheuſe & ennuyeuſe, que plaiſante & agreable

à la compagnie. Mais afin que nous puissions ce soir mettre fin à nos plaisans propos, j'ay deliberé vous raconter une Fable de Gramotivege, non point encore entenduë, de laquelle je pense que prendrez plaisir & edification.

Il vous est assez notoire, que Venise est une très-noble cité, veu le bon ordre des Magistrats, abondante pareillement de nations estranges, & très-heureuse par les bonnes loix, & statuts qui y sont; estant assise en l'extreme destour de la mer Adriatique, & est appellée Royne de toutes les autres citez, refuge des miserables, receptable des foulez: ayant la mer pour muraille, & le ciel pour couverture. Et combien qu'il n'y croisse aucune chose, si est-ce qu'elle est abondante en ce qu'il fait de besoin en une cité. Tant y a qu'en ceste noble & magnifique cité y avoit autresfois un marchand nommé Demetrius, homme loyal, & de bonne vie; au reste il estoit d'assez basse condition. Iceluy ayant grande affection d'avoir enfans, espousa une belle & gracieuse fille, nommée Polissene; laquelle il aymoit si ardemment, qu'il n'y eut jamais homme qui tant aymast femme que luy; & la tenoit vestuë si magnifiquement, qu'il n'y avoit à Venise femme, exceptées les nobles, qui la passast en accoustremens, bagues & grosses perles. Outre cela, elle avoit abondance de viandes exquises, ne

convenans pas à son estat, qui la rendoient plus fresche,& en bon poinct qu'elle n'eust esté autrement. Advint que Demetrius, qui par le passé avoit fait beaucoup de voyages par mer, delibera de s'en aller en Cypre avec sa marchandise : & ayant fourny sa maison de vivres, & autres choses qui appartiennent à un mesnage, laissa sa chere femme Polissene avec sa chambriere, jeune & assez belle, & s'estant party de Venise, s'en alla poursuivre son voyage. Cependant Polissene, qui faisoit grandissime chere, & s'adonnoit à toutes mignardises, se sentant gaillarde de sa personne, & ne pouvant plus souffrir les dards piquans d'amour, jetta l'œil sur un Prestre de sa parroisse, & s'embrasa merveilleusement de luy. Le Prestre pareillement estant jeune, dispos & de belle apparence, s'apperceut un jour que Polissene luy en vouloit, & la voyant jolie de visage, d'un gentil corsage, & garnie de toutes qualitez de beauté qui appartiennent à une belle femme, luy commença donner des œillades de grand affection : & elle faisoit le semblable ; tellement que leurs cœurs si fidelles, & liez d'un amour reciproque, firent tant qu'il ne passa pas long-temps que Polissene, sans estre veuë de personne, tira le Prestre en sa maison pour en avoir son plaisir : & continuerent ainsi furtivement leur amour par quelques mois, reiterans par plusieurs fois les es-

troittes accolades, & baisers amoureux, laissans le pauvre lourdaut de mary à la discretion des dangers de la mer troublée. Ayant esté Demetrius quelque temps en Cypre, & ayant raisonnablement fait son profit sur mer, s'en retourna à Venise, & si-tost qu'il fut descendu de la navire, trouva sa chere femme qui pleuroit amerement. Et luy ayant demandé la cause de ses pleurs, respondit que c'estoit tant pour les mauvaises nouvelles entenduës, que par l'incroyable joye qu'elle sentoit de sa venuë; parce qu'elle avoit entendu qu'il estoit pery grand nombre de navires Cyprianes,& craignoit qu'il ne luy fust survenu quelque inconvenient. Mais maintenant, dit-elle, vous voyant (la Dieu grace) estre sain & sauve, retourné par deça, je ne me puis tenir de pleurer. Le pauvre homme, qui estoit retourné de Cypre à Venise, pour recompenser le temps que la femme avoit perdu par longue absence, pensoit bien que les larmes & souspirs de sa femme procedoient d'un pur & loyal amour qu'elle luy portoit; mais le pauvre malheureux ne consideroit pas qu'elle disoit en elle-mesme: Pleust à Dieu que tu fusses noyé au milieu de la mer; parce que je me donnerois du bon temps plus seurement, & avec plus grand contentement avec mon amy qui m'ayme tant. Devant qu'il fust un mois de là, Demetrius s'en retourna à son voyage, dont

Polissene fut autant joyeuse qu'elle fut jamais: & ne mit gueres à en advertir son muguet, lequel n'estoit pas moins vigilant qu'elle; & quand l'heure convenable & assignée fut venuë, il s'en alla secrettement. Mais les menées du Prestre ne peurent estre si secrettes, qu'il ne fust apperceu de Manusse, qui demeuroit vis-à-vis du logis de son compere Demetrius. Au moyen dequoy ce Manusse qui aymoit grandement Demetrius, d'autant qu'il estoit assez compagnable, & prest à faire service, ayant quelque soupçon sur sa commere, souventesfois y print garde. Ayant donc veu evidemment, qu'à certains signes & certaines heures l'huys estoit ouvert au Prestre, tellement qu'il entroit dedans, & joüoit avec la commere un peu plus indiscrettement qu'il ne appartenoit, il delibera de n'en dire mot, afin que ce fait qui estoit caché, ne vint à se manifester, & qu'il ne s'en ensuivist quelque scandale, mais voulut attendre la venuë de son compere Demetrius, afin qu'il y donnast ordre plus à loisir. Quand le temps fut venu de s'en retourner au pays, Demetrius monta sur mer, & avec vent favorable s'en retourna à Venise, & estant descendu de la navire il s'en alla tout droit à son logis, & ayant frappé à la porte, la servante ouvrit la fenestre, & l'ayant recogneu, courut incontinent pour luy ouvrir, pleurant quasi de joye. Polissene

entendant la venuë du mary descendit incontinent à bas, & en ouvrant les bras l'embrassa & baisa, luy faisant les plus grandes caresses de ce monde. Et pour autant qu'il estoit un peu las, & tout rompu de la navire, s'en alla coucher sans souper, & se mit si fort à dormir, que sans recueillir le dernier fruict d'amour, le jour vint. La nuict passée, & le jour clair retourné, Demetrius s'esveilla, & s'estant levé du lict sans luy complaire d'un seul baiser, s'en alla prendre un petit coffre, duquel il tira quelques petites gentillesses & mignardises, qui n'estoient pas toutefois de grand prix, & estant retourné au lict, les presenta à sa femme; laquelle ayant autres choses en la fantasie, ne fist pas grand estime de ces dons. Advint cependant à Demetrius une occasion d'aller en Pouille faire son emplaite d'huile & autres choses: & l'ayant manifesté à sa femme, se commença à preparer pour son voyage. Alors sa femme rusée & malicieuse feignant d'estre marrie de son departement, le caressoit en le priant de demeurer quelque temps avec elle: mais en son cœur une heure luy sembloit mil ans, qu'il s'ostast de devant ses yeux, afin de se pouvoir mettre plus seurement entre les bras de son mignon. Or Manusse qui avoit veu souventesfois le Prestre faire la court à sa commere, & faire choses qu'il ne convient pas dire, estima faire tort à son

compere s'il ne luy reveloit ce qu'il avoit veu faire : tellement qu'il delibera, quoy qu'il en advint, de luy raconter & faire le recit. Et l'ayant un jour invité à disner, après s'estre assis à table, Manusse dit à Demetrius : Mon compere, vous sçavez (si je ne suis deceu) que je vous ay tousjours aymé, & aymeray tant que l'esprit gouvernera ce mortel corps; & n'y a chose en ce monde, tant difficile soit elle, que je ne fisse pour vous : & quand vous ne le prendriez point en mal, je vous raconteray choses qui vous porteroient plustost ennuy que plaisir; mais je n'ay pas la hardiesse de vous en parler craignant de vous troubler l'entendement. Toutesfois si vous estes sage & prudent (comme je pense) vous appaiserez vostre fureur & desdain, qui empesche l'homme à cognoistre la verité. Ne sçavez-vous pas bien (respondit Demetrius) que vous me pouvez communiquer tout ce qu'il vous plaist? Avez-vous point possible tué quelqu'un ? dites-le, & ne craignez point. Je n'ay tué personne (dist Manusse) mais j'ay bien veu quelqu'un tuer & destruire vostre honneur & renommée. Parlez-moy clairement, dit Demetrius, & ne m'entretenez plus avec ces propos tant obscurs. Voulez-vous que je vous le die en un mot, dit Manusse, escoutez, & portez en patience ce que je vous diray : Vostre Polissene, que vous aymez tant, cependant que vous

estes absent, couche toutes les nuicts avec un Prestre, en se donnant du bon temps avec luy. Comment cela est-il possible? respondit Demetrius, veu qu'elle m'ayme de si grande affection: car toutes les fois que je me viens à partir d'icelle, me vient à remplir le sein de larmes, & l'air de souspirs: & si ne le voyois avec mes yeux, je ne le croyrois jamais. Si vous estes sage (comme je pense) dit Manusse, & s'il y a raison en vous ne vous bandez point les yeux, comme font un tas de niaiz, & lourdaux, & je vous feray voir avec vos yeux, & toucher avec le doigt, tout ce que je vous dis: vous en serez du tout asseuré. Mais faites que vous soyez secret, luy montrant bon visage: autrement la queuë du faisant se gasteroit. Le jour que vous voudrez partir, vous feindrez de monter sur mer; puis le plus secrettement que pourrez, vous viendrez en mon logis, & je vous feray voir tout le mystere. Quand ce vint au jour que Demetrius se vouloit partir, il fit de grandes caresses à sa femme, en luy recommandant le mesnage; & ayant prins congé d'elle fit semblant d'aller en la navire, & se retira secrettement au logis de Manusse. La fortune voulut que devant qu'il fust deux heures il s'eleva un mauvais temps, avec une pluye si terrible, qu'il sembloit que le ciel deust ruiner, & ne cessa toute la nuict de plouvoir. Le Prestre qui avoit desja esté

adverty du departement de Demetrius, ne craignant ne pluye ne vent, attendit l'heure accoustumée pour aller visiter ses amours : & si-tost qu'il eut donné le mot du guet, on luy ouvrit la porte; & après estre entré, elle luy donna un doux & savoureux baiser. Ce que voyant le mary qui estoit caché près d'un pertuis, ne pouvant contredire à ce que le compere luy avoit dit, fut tout estonné, & pour la juste douleur qu'il en avoit, il se mit à pleurer. Alors le compere luy dit : Or bien, que vous en semble ? avez-vous pas veu ce que ne pensiez pas ? mais ne dictes mot, & ne vous troublez point : car si vous m'escoutez, en faisant ce que je vous diray, vous verrez encore mieux. Allez poser ces habits que vous portez, & prenez ceux de quelque belistre & les vestez, & vous barboüillez les mains & le visage de fange, & en contrefaisant vostre voix, allez-vous-en à vostre logis, & feignez de mendier & demander logis pour ce soir : la chambriere possible, voyant ce mauvais temps aura pitié de vous & vous logera ; en ce faisant vous pourrez voir ce que vous ne voudriez pas. Si-tost que Demetrius eut entendu ces propos, il s'en alla despoüiller ses habits, & se vestit les haillons d'un pauvre homme qui estoit entré en la maison demandant logis pour Dieu, & cependant qu'il pleuvoit ainsi asprement, il s'en alla à la porte de son logis, & frappa

trois fois à la porte en pleurant & souſpirant amerement. La chambriere ayant ouvert la feneſtre, demanda qui eſt là ? Et luy d'une voix caſſée & contrefaicte, reſpondit : Je ſuis un pauvre vieillard, qui ſuis quaſi noyé de la pluye, & demande logis pour Dieu pour ceſte nuict. La bonne ſervante qui n'eſtoit pas moins pitoyable aux pauvres, que la maitreſſe envers le Preſtre, s'en alla vers la maitreſſe, & la pria que ce fuſt ſon plaiſir de contenter un pauvre homme qui eſtoit tout mouïllé de la pluye, & le loger juſques à tant qu'il ſe fuſt rechauffé & eſſuyé. Il pourra aller tirer de l'eau (dit-elle) & faire du feu, afin que les poulets ſe puiſſent roſtir pluſtoſt. Cependant je pourray mettre le pot au feu, & appreſteray les eſcuelles, faiſant d'autres ſervices par la cuyſine. La maiſtreſſe conſentit à cela, & la chambriere luy ayant ouvert l'huis, le fit entrer, & le mit près du feu : & cependant que le pauvre homme tournoit la broche, le Preſtre & la maiſtreſſe eſtoient en la chambre à paſſer leur temps. Advint qu'en ſe tenant par la main s'en allerent à la cuyſine, & ſaluërent ce pauvre en ſe moquant de luy, de ce qu'il eſtoit ainſi ſoüillé de fange. Et s'eſtant approché de luy, la maiſtreſſe luy demanda ſon nom : à quoy il reſpondit : J'ay nom Gramotivege, Madame ; ce que entendant la maiſtreſſe, commença à rire ſi fort qu'on luy eut peu

arracher les dents. Puis vint embraffer le Preftre, en difant : Or fus, mon petit cœur doux, que je vous baife, & en voyant tousjours ce pauvre, ne laiffoit pas de l'accoler & baifer. Vous pouvez penfer quelle fantafie avoit le mary, voyant ainfi fa femme eftre baifée & embraffée du Preftre en fa prefence. Quand l'heure du fouper fut venuë, la fervante mit ces amoureux à table, & eftant retournée en la cuyfine s'approcha de ce pauvre, & luy dit : Mon pere, mon amy, vous devez entendre, que ma maiftreffe a un autant bon mary & auffi homme de bien qu'on puiffe trouver en cefte ville, & ne luy laiffe avoir faute de rien. Dieu fçait où il eft maintenant par ce mauvais temps. Et elle ingrate, ne fe fouciant aucunement de luy & moins de fon honneur, s'eft laiffée aveugler d'un amour lafcif, careffant fon mignon, & fermant la porte à tous, hors mis à luy. Mais je vous prie, allons tout doucement à l'huis de la chambre, & voyons ce qu'ils font & comme ils mangent. Eftans venus à l'huis, ils virent comme l'un & l'autre fe traittoient fort bien, continuant leurs amoureux propos. Quand ce vint fur l'heure de s'aller repofer, ils s'en allerent tous deux coucher, & en joüant enfemble & paffant le temps, commencerent à moudre fort & ferme, & soufflans & remuans les talons de fi grande puiffance, que le pauvre qui eftoit couché en une chambre tout joignant,

joignant, pouvoit facilement tout entendre : tellement qu'il ne ferma jamais les yeux de toute la nuict, mais si-tost que le jour fut venu il s'en alla au logis de Manusse, lequel dit en se sousriant. Or bien (compere) comment se porte le mestier ; avez-vous trouvé ce que ne vouliez ? Ouy certes, dit-il, & ne l'aurois jamais creu, si je ne l'eusse veu de mes propres yeux ; mais patience, puis que mon malheur le veut ainsi. Or Manusse qui estoit assez fin, luy dit : Mon compere, il faut que vous fassiez ce que vous diray. Lavez-vous fort bien & prenez vos accoustremens, & sans perdre plus temps, allez-vous-en vers vostre logis, feignant de n'avoir jamais peu partir, à cause du mauvais temps, & vous prenez garde que le Prestre ne se sauve ; car cependant que vous serez au logis, il se cachera en quelque lieu, & ne se departira point jusques à tant qu'il ait loisir de se partir à son ayse, & cependant vous manderez les parens de vostre femme, qu'ils viennent disner avec vous, & quand vous aurez trouvé le Prestre chez vous faictes-en après ce que bon vous semblera. Ce conseil de Manusse pleut merveilleusement au compere, & ayant despoüillé ses meschans habits, s'en alla vers son logis, & commença à frapper à la porte. La chambiere voyant que c'estoit le maistre, courut incontinent vers sa maistresse, qui estoit encore dedans le lict avec le Prestre,

& luy dit : Madame, voicy mon maistre qui est retourné. Ce que entendant la maistresse fut toute effrayée, & s'estant levée le plustost qu'elle peut, cacha le Prestre (qui estoit en chemise) en un coffre où elle tenoit les plus beaux vestemens qu'elle eust : Puis s'en courut avec sa robbe fourrée, & luy alla ouvrir, estant toute deschaussée, & luy dit : Mon mary, vous soyez le bien venu ; je n'ay jamais clos les yeux pour l'amour de vous, pensant tousjours à ceste grande fortune qui a esté depuis ; mais Dieu soit loüé de ce que vous estes retourné sain & sauve. Si-tost que Demetrius fut entré en la chambre, il dit à sa femme : Mamie Polissene, je n'ay jamais peu dormir ceste nuict, à cause du mauvais temps ; tellement que je me voudrois bien un peu reposer ; & cependant la chambriere s'en ira vers vos freres, & les invitera en nostre nom pour venir disner ce matin avec nous. Alors Polissene luy respondit : Attendez plustost un autre jour, à cause qu'il pleut ; & la chambriere est empeschée à faire la lessive pour nos chemises, linceux & autres draps de lin. Demain il fera peut-estre meilleur temps, respondit Demetrius, & me faudra partir. Alors Polissene luy dit : Vous y pourriez bien aller, & si vous n'y voulez aller, à cause que vous estes las, appellez nostre compere Manusse qui vous fera ce service. C'est bien dit à vous, respondit Deme-

trius. Ayant fait appeller ſon compere, il fit tout ce qu'on luy avoit enchargé. Les freres venus, ils diſnerent tous joyeuſement de compagnie. Les tables deſſervies, voilà Demetrius qui va dire à la compagnie : Meſſieurs mes beaux freres, je ne vous ay jamais monſtré ma maiſon, ny les beaux veſtemens que j'ay fait faire à ma femme Poliſſene voſtre ſœur : parquoy il vous plaira conſiderer comment elle eſt traictée avec moy. Or ſus Poliſſene, levez-vous belle Dame, & monſtrez un peu la maiſon à vos freres. S'eſtant Demetrius levé, il leur montra les magaſins remplis de froument, de bois, d'huiles & autres marchandiſes : puis les bottes pleines de malvoiſie, de vins Grecs & exquis. Puis dit à ſa femme : Monſtrez-leur vos bagues, & les belles perles que je vous ay achetées, prenez un peu ces belles eſmeraudes, qui ſont en ce petit coffre, les diamants, les rubis, & autres precieuſes bagues. Or que vous en ſemble, mes freres ? Voſtre ſœur n'eſt-elle pas bien traictée ? Alors tous luy reſpondirent d'une voix : Nous le ſçavons bien, frere, & ſi nous n'euſſions eſté aſſeurez de voſtre preud'hommie, nous ne vous l'euſſions pas baillée. Et non content de ce, luy commanda qu'elle commençaſt à ouvrir les coffres, & leur monſtraſt ſes beaux habillemens. Mais Poliſſene qui trembloit toute de crainte, luy dit : Qu'eſt-il maintenant

de besoing d'ouvrir les coffres, & leur monstrer mes accoustremens? Ne sçavent-ils pas bien que vous me tenez tousjours honorablement vestuë, & beaucoup plus qu'il n'appartient à nostre estat? Ouvrez ce coffre, dit-il, & vous depeschez, & cest autre pareillement; & leur alloit monstrant tous les accoustremens. Or n'y avoit-il plus qu'un seul coffre à ouvrir, duquel on ne pouvoit trouver la clef, à cause que Monsieur le Prestre estoit caché dedans. Demetrius voyant qu'il ne pouvoit trouver la clef, print un marteau, & cogna tant qu'il rompit la serreure, & ouvrit le coffre. Alors le Prestre ne se peut si bien cacher qu'il ne fust cogneu de tous. Les freres de la femme voyant le fait evident, en eurent si grand despit, que peu s'en fallut qu'ils ne les tuassent tous deux sur le champ; mais le mary ne le voulut jamais permettre, estimant estre un grand deshonneur de tuer un homme en chemise, quelque vaillant homme que ce fust. Puis se retourna vers les freres, & leur dit: Que vous semble maintenant de ma truande de femme, en laquelle j'avois mis tout mon espoir? meritois-je un tel honneur de toy, dy vilaine? qui me tient maintenant que je ne te coupe la gorge, malheureuse que tu es. La pauvre desolée ne se pouvant autrement excuser, ne disoit mot, pour ce que le mary luy disoit au visage tout ce qu'elle avoit fait, & veu la

nuict precedente ; tellement qu'elle ne le pouvoit nier. Puis se tournant vers le Prestre, qui baissoit la teste comme un canard, luy dit : Prenez vos habits (Monsieur le rustre) & vous en allez en la mal'eure, que je ne vous voye jamais ; car je ne veux pas soüiller mes mains au sang sacré pour une mastine. Or sus levez-vous, qu'attendez-vous plus ? Le Prestre sans ouvrir la bouche se partit, pensant tousjours avoir Demetrius après luy, & ses beaux freres avec leurs cousteaux à sa gorge. Cela fait, il se tourna vers ses beaux freres, & leur dit : Mes freres, menez vostre sœur où bon vous semblera, car je ne la veux plus souffrir devant mes yeux. Les freres remplis de desdain & courroux, ne furent pas si-tost au logis qu'ils la tuerent. Ce que entendant Demetrius, & considerant sa chambriere qui estoit assez belle & de bonne grace : se souvenant aussi de la pitié qu'elle avoit eu de luy, la print pour sa femme, en luy faisant un present de toutes les bagues & accoustremens qui estoient à sa premiere femme, & vesquit long-temps avec elle en joye & paix.

Si-tost que Ariane eut finy sa Fable, toute la compagnie dit d'une voix, que la vertu & constance du pauvre Demetrius avoit esté grande, mesmement ayant devant ses yeux le Prestre qui estoit cause de son deshonneur, si est-ce que la crainte ne fut pas moindre du Prestre, lequel estant

en chemiſe & deſchauſſé, & ſe voyant le mary & les freres près de luy, trembloit comme la fueille esbranlée par le vent. Cela fait, la Dame oyant pluſieurs & variables diſcours qui ſe faiſoient ſur ceſte matiere, impoſa ſilence à tous, & commanda à Ariane de propoſer ſon Enigme, laquelle d'un beau & gracieux maintien, avec viſage affable & riant, commença ainſi :

Trois compagnons eſtans à table,
Cherchans touſjours les bons morceaux,
Vint un valet fort ſerviable,
Qui preſentoit aux jouvenceaux
Trois beaux pigeons (choſe aggreable)
Pour en fretter leurs gras muſeaux :
Lors que chacun eut prins le ſien,
Deux y reſtoient à dire bien.

Ceſt Enigme ſembla aſſez difficile à la compagnie:tellement que tous l'eſtimoient quaſi impoſſible, ne ſe pouvans imaginer comme ſe pouvoit faire que les trois pigeons eſtans mangez, il en demeura encore deux ſur table; mais ils ne conſideroient pas que le ſerpent eſtoit ſous le buiſſon. Voyant donc Ariane, que ſon Enigme n'eſtoit pas entendu, & conſequemment qu'il eſtoit inextricable, ſe tourna d'un viſage delicat vers la Dame, & luy dit : Madame, combien que l'Enigme par moy propoſé, ſemble à tous quaſi impoſſible, ſi eſt-ce

qu'il n'eſt point ſi obſcur, qu'il ne ſe puiſſe ayſément entendre. La reſolution donc eſt telle : Il y avoit trois compagnons, l'un deſquels s'appelloit Chacun ; & eſtans tous trois à une table, aprés avoir remply leur ventre de viande, comme beſtes brutes, arriva un ſerviteur qui leur preſenta trois pigeons, donnant à chacun le ſien. Or celuy qui avoit nom Chacun, mangea le ſien, & les autres qui eſtoient ſaouls, laiſſerent les autres deux ſur la table, & ſe partirent. La reſolution de ceſt obſcur Enigme, fut grandement loüée d'un chacun, non pas ſans rire abondamment : & n'y avoit celuy en la compagnie qui l'euſt jamais peu imaginer. Aprés que ceſte derniere charge de deviſer pour icelle nuict fut finie, la Dame commanda à un chacun de ſe retirer au logis pour repoſer, & qu'on retournaſt neantmoins le ſoir enſuivant, ſous peine d'encourir ſa mauvaiſe grace. Les torches furent allumées, qui eſtoient blanches comme neige, les Gentilshommes accompagnez juſques au rivage; & ainſi chacun ſe retira.





LA SECONDE NUICT DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.



ESJA Phebus avoit trempé ses rouës dorées dedans les eaux salées de la mer Indiene, & ses luysans rayons ne donnoient plus de splendeur sur la terre : sa sœur cornuë pareillement dominoit desja par tout les obscures tenebres avec sa claire & flamboyante lumiere : aussi les belles & estincellantes estoilles avoient desja par leur lueur donné la nayve peinture au Ciel, quand l'honneste & honorable compagnie se retira au lieu accoustumé, pour continuer leurs plaisans propos. Et s'estant assis selon leur degré, Madame Lucrece commanda qu'on eust à poursuivre l'ordre tenu le soir precedent. Et pour autant qu'il restoit encore cinq Damoiselles pour raconter leurs nouvelles,

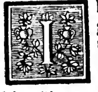
velles : la Dame enchargea au Trevisan qu'il eust à mettre en escrit leur nom, & le mettre en un vaisseau d'or : puis l'extraire l'un après l'autre, comme on avoit desja fait le soir precedent. Le Trevisan obeyssant au commandement de Madame, mit incontinent son vouloir en execution, & par fortune le premier qui saillit, ce fut le nom de la belle Isabelle; le second de Fleurdiane; le troisiéme d'Alienor; le quatriéme de Loyse; le cinquiéme de Vincende : puis au son des fleutes ils commencerent à danser des branles que Moukin conduisoit, & Alienor, dont les Dames & les Gentilshommes en firent si grands ris, & en rient encore à present. Le branle rond finy, chacun s'assist. Alors les Damoiselles commencerent ceste belle chanson à la loüange de Madame :

Je dy tousjours, & sans cesse diray,
Sans que jamais je change de propos:
Quand vos vertus à tous j'annonceray,
Quand tout honneur en vous prend son repos.
Quelle beauté à vous compareray?
Quel cœur gentil, à bien du tout dispos?
Digne n'est pas du bien de l'autre vie,
Si vostre los tousjours ne le convie.

La chanson amoureuse finie, Isabelle, à qui estoit escheu le premier lieu de la seconde nuict, commença joyeusement à raconter ce qui s'ensuit.

FABLE I.

Galiot Roy d'Angleterre, eut un fils nay porc, lequel se maria par trois fois, & ayant perdu sa peau de porc, devint un très-beau jeune fils, qui depuis fut appellé le Roy porc.



L n'y a au monde (mes gracieuses Dames) langue tant eloquente & excellente en bien dire, qui peust assez suffisamment exprimer combien l'homme est tenu à son Createur, de l'avoir fait & formé homme en ce monde, & non point beste brute. Et sur ceste matiere il me souvient d'un conte qu'on a fait de nostre temps d'un personnage qui nasquit porc, & depuis devint un très-beau jeune fils, appellé de tous le Roy porc. Vous devez donc sçavoir, mes très-cheres Dames, que Galiot fut Roy d'Angleterre, homme non moins riche aux biens de fortune, qu'en ceux de l'esprit, & avoit pour sa femme la fille de Matthias, Roy de Hongrie, nommée Hersile, qui en beauté, vertu & courtoisie, surmontoit toutes les autres Princesses de son temps. Au re-

ste, Galiot gouvernoit si bien son Royaume, qu'il ne se trouvoit aucun qui raisonnablement se peut plaindre de luy. Ayans demeuré par longue espace de temps ensemble, fortune voulut que jamais Hersile ne se peut engrossir; ce qui desplaisoit grandement à l'un & à l'autre. Advint que Hersile se pourmenant une fois par son jardin s'en alloit recueillant des fleurs, & se trouvant desja un peu lasse, apperceut un lieu plein de verdoyantes herbes, où elle s'assist, & invitée du sommeil, à cause des oyseaux qui chantoient sur la ramée, se vint à endormir. Cependant voila trois hautaines Fées qui vont passer en l'air, lesquelles voyans ceste jeune Dame endormie, s'arresterent, & ayans consideré la beauté & bonne grace d'icelle, vont deliberer entr'elles de la faire inviolable & Fée. Elles furent donc en cela toutes trois d'accord. La premiere va dire: Je veux qu'elle soit inviolable, & la premiere nuict qu'elle couchera avec son mary qu'elle soit engrossie, & enfante le plus beau fils de ce monde. La seconde dist: Je veux que personne ne la puisse offenser, & que le fils qui naistra d'elle soit doüé de toutes vertus & gentillesses qui se peuvent imaginer. La troisiéme dit: Je veux qu'elle soit la plus sage & la plus riche femme qui se puisse trouver; mais que le fils qu'elle concevra, naisse tout couvert de poil de porc, avec les contenances & maintien d'un porc,

& ne se puisse jamais changer de tel estat ; s'il ne prend premierement trois femmes. Ces trois Fées parties, Hersile s'esveille, & se leva incontinent, & ayans prins ses fleurs qu'elle avoit recueilli, s'en retourna au palais. Il ne passa pas long-temps que Hersile s'engrossit, & quand ce vint au temps d'enfanter, elle fit un fils qui n'avoit point les membres d'homme, mais plustost de porc. Ce qu'estant venu aux aureilles du Roy & de la Royne, ils en conceurent une douleur merveilleuse : & afin que tel enfantement ne redondast point au deshonneur de la Royne qui estoit debonnaire, le Roy eut souventesfois fantasie de le faire tuer & le jetter en la mer. Mais considerant en son esprit, & pensant discrettement que le fils, quel qu'il fust, estoit engendré de luy, & estoit de son sang, laissant toute mauvaise intention qu'il pouvoit avoir en son cœur, ayant meslé la pitié avec la douleur, voulut qu'il fust nourry & entretenu, non point comme beste brute, mais comme animal raisonnable. Ce petit enfant estant nourry en toute diligence, venoit souventesfois vers la mere, & se levant sur deux pattes, luy mettoit le petit groin en son giron, & les petites pattes sur ses genoux. Et la bonne mere ne laissoit pas de le caresser, en luy mettant les mains sur sa peau pelue, & le baisoit & embrassoit tout ainsi qu'une creature humaine. Cependant le

petit fils ſe tourtilloit la queuë, monſtrant par ſignes evidens que les careſſes maternelles luy eſtoient fort aggreables. Eſtant ce petit porc creu, commença à former la parole humaine, & s'en aller par la ville, & ſe fourroit par les ordures & immondices, comme font les autres porcs. Puis ſe trouvant ainſi ord & ſale, s'en retournoit en la maiſon, & en s'approchant du pere & de la mere, ſe frottoit à leurs beaux accouſtremens, en les ſoüillant de fange & puanteur : & pour autant qu'ils n'avoient autre enfant que luy, ils portoient tout en patience. Un jour entre les autres, s'en venant au logis, ord & ſale comme de couſtume, ſe mit ainſi ſur les veſtemens de ſa mere, & luy dit en grondant : Ma mere, je me voudrois marier. Ce qu'entendant la mere, luy reſpondit : Va fol que tu es, qui eſt celle qui te voudroit bien prendre? tu es puant & ſale, & tu veux qu'un Baron ou un Chevalier te donne ſa fille? Il luy reſpondit en grondant, qu'il vouloit eſtre marié, quoy qu'il en fut. La Royne ne ſçachant comment s'y gouverner, s'en alla trouver le Roy, en luy diſant : Que ferons-nous? vous voyez en quel eſtat nous ſommes, noſtre fils veut à toutes forces eſtre marié, & n'y a aucune qui le vueille prendre pour mary. Bien-toſt aprés le petit Cochon retourna vers ſa mere, en grondant encore plus haut qu'il ne faiſoit auparavant, & diſoit : Je veux eſtre

marié, & ne cesseray jamais jusques à tant que j'aye ceste jeune fille que j'ay aujourd'huy veu, car elle me plaist grandement. C'estoit la fille d'une pauvre femme qui avoit trois filles, & chacune d'icelles estoit belle à merveille. Ce qu'entendant la Royne, envoya incontinent querir ceste pauvre femme avec sa fille aisnée, & luy dit : Mere m'amie, vous estes pauvre, & chargée de filles, si vous voulez consentir à ce que je vous diray, vous deviendrez incontinent riche. J'ay ce fils que vous voyez lequel je voudrois bien marier à vostre fille la plus grande. N'ayez point d'esgard à luy qui est porc, mais au Roy & à moy : car à la fin elle demeurera joüissante de ce Royaume avec luy. La fille oyant ces paroles, se troubla grandement: & estant devenuë rouge comme la rose du matin, dit franchement qu'elle ne vouloit consentir par aucun moyen à telle chose. Toutesfois sa pauvre mere luy sceut si bien persuader avec plusieurs douces paroles, qu'elle en fut à la fin consentante. Le Cochon estant de retour au logis, tout foüillé, courut vers sa mere, qui luy dit : Mon fils, nous t'avons trouvé une femme selon ton desir. Et ayant fait venir l'espousée, accoustrée de riches vestemens, selon l'estat d'une Royne, se presenta devant le Porc, lequel la voyant belle & gracieuse, s'en resjoüissoit tout : & ainsi puant l'environnoit, & avec le groin &

les pattes luy faisoit les plus belles caresses de ce monde, & pour autant qu'il luy soüilloit tous ses accoustremens, elle le repoussoit en arriere. Et le Porc luy disoit: Pourquoy me repoussez-vous ainsi? ne vous ay-je pas fait faire ces accoustremens? Et elle luy respondit d'une voix hautaine: Ne toy, ni ton Royaume des Porcs ne me les fis onc faire. Quand l'heure fut venuë de s'en aller reposer, la jeune mariée dit: Que feray-je de ceste puante beste & infecte? je le veux tuer ceste nuict quand il sera sur le premier sommeil. Le Cochon, qui n'estoit pas trop loing de là, entendant ce propos ne dit autre chose, mais s'en alla mettre en ce lict tant magnifique, estant tout couvert de fumier & de charogne puante; & avec son sale groin & ordes pattes, se mit à lever les linceulx deliez, & ayant tout soüillé de puantes infections, se coucha près de l'espousée, laquelle ne demeura gueres quelle ne s'endormist. Mais le Porc feignant de dormir, luy vint à donner si grand coup en l'estomach avec ses crochets, qu'elle demeura incontinent morte. Le Porc se levant le matin assez tost s'en alla suivant sa coustume à paistre & se soüiller. Cependant la Royne s'en alla visiter sa belle fille, & l'ayant trouvée mise à mort par le Porc, en receut une très-grande douleur. Estant le Porc de retour au logis, & estant rigoureusement reprins de sa mere, il respondit qu'il luy avoit fait ce qu'elle

luy avoit voulu faire : puis se partit tout courroucé. Bien-tost après le Porc vint à solliciter sa mere de le vouloir remarier à l'autre sœur, & quand la Royne luy voudroit refuser sa demande, luy comme obstiné la vouloit avoir à toute force, menassant de mettre tout en ruine s'il ne l'avoit. La Royne entendant ces rudes propos, s'en alla vers le Roy, & luy raconta tout : & il respondit qu'il vaudroit mieux le faire mourir, de peur qu'il n'advint pour son regard quelque grand inconvenient en la ville : mais la mere, laquelle luy portoit fort grande affection, ne pouvoit endurer d'estre privée de son enfant, nonobstant qu'il fust Porc. Et ayant fait appeller la susdite pauvre femme, avec sa seconde fille, devisa longuement avec elle touchant le mariage; tellement que après longs propos, la seconde fille consentit à ce mariage, mais son intention ne vint pas en si bon terme comme elle pensoit : car le Porc la tua, comme il avoit fait la premiere, puis se partit incontinent de la maison. Estant de retour à l'heure accoustumée avec son orde & si grande puanteur, qu'on ne se pouvoit approcher de luy, fut aigrement injurié du Roy & de la Royne pour les excez commis, ce neantmoins il leur respondit franchement, qu'il luy avoit fait comme elle luy vouloit faire. Et devant qu'il fust peu de temps, Monsieur le Porc assaillit de rechef la Royne

pour se remarier, & prendre la troisiéme qui estoit encore plus belle que les autres deux. Mais pour autant que sa demande luy fut refusée, il sollicita tant plus fort de l'avoir, menassant la Royne avec les plus espouventables paroles du monde, de la faire mourir, s'il ne l'espousoit. La Royne oyant les vilaines & deshonnestes paroles, en sentoit en son cœur si grand tourment, qu'elle en devint quasi folle : & laissant aller toutes autres fantasies, fit venir la pauvre femme avec la troisiéme fille, nommée Meldine, & luy dit : Meldine, ma fille, je veux que tu prennes ce mien fils pour ton mary, & n'ayes point esgard à luy, mais à son pere & à moy; car quand tu pourras temporiser avec luy, tu seras la plus heureuse & la plus contente fille de ce monde. Alors Meldine luy respondit d'un visage riant & gracieux, qu'elle en estoit fort contente, la remerciant humblement de ce que c'estoit son plaisir la prendre pour sa fille. Et quand elle n'auroit jamais autre chose, ce luy sembloit une grande faveur, que d'une pauvre fille qu'elle estoit, devenir en si peu de temps belle-fille d'un si puissant Roy. La Royne entendant une si gracieuse & amiable response, ne se peut tenir de plorer de la douleur qu'elle sentoit. Toutesfois elle craignoit qu'il ne luy en print autant comme aux deux autres. Or s'estant vestuë la nouvelle es-

pouſe de riches accouſtremens, attendoit tousjours ſon cher eſpoux qu'il retournaſt au logis. Si-toſt que Monſieur le Porc fut venu, autant puant & ſouillé qu'il fut jamais, l'eſpouſe le receut humainement, eſtendant ſa precieuſe robbe par terre, en le priant qu'il ſe couchaſt prés d'elle. La Royne luy conſeilloit de le faire reculer, ce qu'elle refuſa, en reſpondant telles paroles à la Royne:

J'ay ja ouy trois choſes raconter,
Royne ſacrée en couronne ennoblie :
L'une trouver ne pourras ſans douter,
De la chercher c'eſt auſſi grand' folie :
L'autre eſt, que foy tu ne dois adjouſter
A ce qui n'a raiſon ne courtoiſie :
La tierce, fay que le don precieux
Lequel tu tiens, n'eſchappe de tes yeux.

Monſieur le Porc qui ne dormoit pas, mais entendoit clairement tout ce qu'on diſoit, ſe levant ſur ſes pattes, luy léchoit le viſage, la gorge, l'eſtomach & les eſpaules. Elle pareillement de ſon coſté le careſſoit & baiſoit, en s'embraſſant du tout d'amour. Quant l'heure fut venuë de s'aller repoſer, l'eſpouſe s'en alla coucher, attendant que ſon cher eſpoux y vint, lequel bien-toſt ord & puant qu'il eſtoit, ſe vint coucher : elle commença à accouſtrer la teſte ſur le chevet, en le couvrant fort bien, & fermant les courtines,

afin qu'il n'enduraſt point de froid. Le jour venu, Monſieur le Porc ayant laiſſé ſa place orde & puante, s'en alla paiſtre comme de couſtume. Le matin la Royne s'en alla vers la chambre de l'eſpouſe, & eſtimant voir ce qu'elle avoit veu des autres par le paſſé, trouva ſa belle-fille toute joyeuſe & contente, combien que le lict fuſt ſoüillé d'ordures & infections, & remercia le bon Dieu d'un tel bien, de ce que ſon fils avoit trouvé une femme à ſon plaiſir. Il ne paſſa gueres de temps que Monſieur le Porc eſtant avec ſa femme en propos joyeux, luy dit : Ma femme, m'amie Meldine, ſi je penſois que tu ne manifeſtaſſes point mon ſecret, je te dirois à grand contentement & plaiſir une choſe que j'ay tenuë ſecrette juſques à preſent; mais parce que je te cognois ſage & diſcrette, & que tu m'aymes d'amour parfait, je t'en veux faire participante. Declarez-moy hardiment voſtre ſecret, dit Meldine, car je vous promets de n'en dire jamais mot à perſonne ſans voſtre conſentement. Eſtant Monſieur le Porc aſſeuré de ſa femme, ſe vint oſter ſa puante & orde peau, & devint un beau jeune fils, & coucha toute la nuict eſtroittement entre les bras de ſa chere Meldine. Et luy ayant enchargé ſur tout de n'en dire mot, eſperant d'eſtre delivré en brief de telle pauvreté, ſe leva & print ſa peau de porc, puis s'en alla ſelon ſa couſtume aux immondices

& fumiers. Je laisse à penser à un chacun quel contentement receut Meldine, se voyant accompagnée d'un si beau & honneste fils. A peu de temps de là elle s'engrossit, & venant à son terme, elle enfanta un très-beau fils, dont le Roy & la Royne furent fort joyeux, & mesmement de ce qu'il avoit la forme d'un homme & non point d'une beste. Cependant si faschoit beaucoup à Meldine de tenir secret une chose de tant grande & merveilleuse importance, & de fait s'en alla trouver la belle mère, & luy dist : Madame, je pensois estre accompagnée avec une beste, mais vous m'avez donné pour mary le plus beau, le plus sage, le plus honneste & le plus vertueux jeune fils qui soit en ce monde. Quand il se vient coucher près de moy, vous devez entendre qu'il despoüille sa puante peau, & l'ayant laissée par terre devient un beau fils, & de bonne grace, ce qu'on ne pourroit croire, qui ne le verroit de ses yeux propres. La Royne ne sçavoit si sa fille se moquoit, ou si elle le disoit à bon escient. Et luy ayant demandé comment cela se pouvoit voir : Vous viendrez ceste nuict sur le premier sommeil à nostre chambre, & vous trouverez l'huys ouvert, & vous verrez ce que je vous dis estre vray. La nuict & l'heure venuë, que chacun s'estoit allé reposer, la Royne fit allumer les torches, & s'en alla à la chambre du fils avec le Roy, & estant entré en icelle,

trouva la peau de Porc qui estoit estenduë par terre à costé de la chambre, & la mere s'approchant du lict, apperceut que son fils estoit un fort beau fils, & Meldine le tenoit estroittement embrassé. Ce que voyant le Roy & la Royne, se resjouyrent grandement, & le Roy ordonna que devant qu'on se partist de-là, que la peau fust decoupée. Alors la joye du Roy & de la Royne fut si grande, que peu s'en fallut qu'il n'en mourussent. Le Roy Galiot, voyant d'avoir un tel fils & enfant de luy, s'osta la couronne & les accoustremens royaux, & mit en sa place son fils, qui fut courronné avec grand triomphe, & fut appellé le Roy Porc. Puis au grand contentement de tout le peuple commença à gouverner le Royaume, & vesquit longuement en grande felicité avec sa bien aymée Meldine.

La fable d'Isabelle estoit desja finie, quand toute la compagnie se mit à rire de grand appetit, de Monsieur le Porc tout soüillé, qui caressoit sa chere espouse, couchant avec elle tout puant qu'il estoit. Mais laissons maintenant le ris, dit Madame Lucrece, afin que l'Enigme d'Isabelle estant proposé l'ordre soit observé. Alors elle va commencer en telle sorte:

Je voudrois bien que me donnasses
Ce qu'onques n'eux & jamais tu n'auras,

Voire combien icy tu demeurasses
Encor' mil ans, tousjours t'abuseras :
Penser l'avoir, c'est en vain que tracasses,
Et à tatons sans trouver chercheras ;
Mais si tu m'aymes ainsi que l'on peut croire,
Baille-le moy, car tu le peux bien faire.

Estant le subtil Enigme d'Isabelle raconté, chacun demeura estonné, ne se pouvans persuader qu'un peust donner une chose qu'il n'a pas, & qu'il n'auroit jamais. Alors la prudente Isabelle voyant leurs esprits en suspends, leur dit : Ne vous esmerveillez point, Messieurs, parce que l'homme peut bailler à sa femme ce qu'il n'a pas, & ce qu'il n'eut onc ; c'est à sçavoir, l'homme n'a point de mary, & n'en peut jamais avoir, & neantmoins il peut donner mary à la femme. L'interpretation de l'Enigme pleut grandement à un chacun, & le silence imposé à tous, Fleurdiane se leva, qui estoit assise près d'Isabelle, & avec un joyeux visage, luy dit : Madame, & vous mes très-honorez Seigneurs, il me sembleroit fort convenable, soubz vostre correction toutesfois, que Monsieur Moulin, qui est icy, resjouyst ceste douce compagnie, avec quelque plaisante facecie. Je dis cela, non pas que je vueille eviter le travail, car j'en ay beaucoup d'autres par les mains ; mais parce que sa fable qu'il vous racontera d'une bonne grace, vous donnera plus

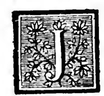
grand contentement & plaiſir. Et luy, comme vous ſçavez, eſt de bon eſprit, & facecieux, ayant toutes les bonnes parties qui ſont requiſes à une gentile perſonne : & à nous autres ſimples filles conviendroit mieux l'eſguille en la main, qu'à raconter des fables.

L'opinion de Fleurdiane plut à un chacun, en la loüant grandement de telle invention, & Madame ſe tournant vers Moulin, luy dit : Or ſus, Seigneur Antoine, vous nous resjouyrez tous de quelque belle facecie ; & luy commanda qu'il commencaſt. Alors Moulin, qui ne penſoit pas raconter fables, remercia premierement Fleurdiane de la loüange qu'elle luy avoit donnée ; puis comme obeyſſant au vouloir de Madame, commença ainſi ſa fable.



FABLE II.

Philene Sisterne, Escolier estudiant à Bologne, estant moqué de trois belles Dames, soubs un festin faux, se vengea de toutes.



E n'eusse jamais estimé (gracieuses Dames) & imaginé que Madame m'eust donné la charge de raconter Fables, veu mesmement que c'estoit au rang de Mademoiselle Fleurdiane, selon le sort escheu : mais puis qu'il plaist à sa seigneurie, & que chacun est content, je m'efforceray de raconter chose qui vous soit aggreable. Et si par fortune mon dire (dont Dieu me gard') vous est ennuyeux, ou qu'il passast les bornes de l'honnesteté, vous m'excuserez, s'il vous plaist, & en mettrez la faute sur Mademoiselle Fleurdiane, qui a esté cause de tout.

A Bologne, qui a esté la plus noble cité de Lombardie, mere des estudes, & accommodée de toutes les choses qui sont requises en une telle florissante ville, y avoit un jeune escolier, Gentilhomme du pays de Crete, nommé Philene Sisterne, homme de bonne grace & amiable. Advint

Advint que de son temps il se fit un magnifique festin, auquel furent invitées les plus belles Dames, & les plus apparentes de la ville, & s'y trouverent pareillement plusieurs Gentilshommes & Escoliers de Bologne, entre lesquels estoit ce Philene: lequel suivant la coustume des jeunes gens, muguetant l'une, tantost l'autre, & les trouvant à son plaisir, delibera de dansser avec l'une d'icelles. Et s'estant approché d'une, qui s'appelloit Emeratiane, femme du Seigneur Lambert Bentivoille, l'invita à dansser. Elle qui estoit gentile, & non moins hardie que belle, ne le refusa pas. Alors Philene menant le bal assez lentement, & luy estreignant la main aucune fois, luy dit tels propos assez bas: Madame, vostre beauté est si grande qu'elle surmonte infailliblement toute autre que je veis oncq, & n'y a femme au monde à qui je porte aussi grande affection qu'à vostre personne, laquelle me correspondant en l'amour, je m'estimeray le plus content homme de ce monde; autrement vous me verrez en brief privé de vie, & lors vous serez cause de ma mort. En vous aymant donc, Madame, ainsi que je fais, & comme mon devoir le requiert, vous me prendrez pour vostre serviteur, disposant de moy, de mon bien, de si peu qu'il y a, comme du vostre propre; & vous promets que je ne pourrois recevoir plus grande faveur du Ciel,

que de me voir ſubjeƈt à une telle Dame, laquelle m'a prins au filet, tout ainſi qu'un oyſeau. Or Emerentiane, qui attentivement avoit eſcouté les douces & gracieuſes paroles, comme perſonne prudente, fit ſemblant de n'avoir point d'oreilles, & ne luy reſpondit rien.

Le bal finy, & Emerentiane s'eſtant aſſiſe en ſa place, ce jeune eſcolier alla prendre une autre honneſte Dame par la main, & commença à danſer avec elle: mais la danſe ne fut pas ſi-toſt commencée, qu'il ſe miſt ainſi à parler à elle: Il n'eſt ja beſoin, Madame, que par paroles je vous demonſtre l'ardant amour que je vous porte & porteray tant que ce mien pauvre eſprit gouvernera & conduira mes membres, & m'eſtimerois très-heureux, ſi je vous pouvois avoir pour ma maiſtreſſe ou ſinguliere Dame. En vous aymant donc ainſi comme je fais, eſtant ainſi voſtre du tout, comme facilement pouvez entendre, vous ne me refuſerez point, s'il vous plaiſt, pour voſtre humble ſerviteur, veu que ma vie & tout mon ſouverain bien, ne depend d'autre que de vous. La jeune Dame, qui ſe nommoit Panthemie, ayant entendu tous ſes propos, ne luy reſpondit autre choſe pour lors, ains pourſuivit honneſtement ſa danſe, & le bal finy, en ſe ſouſriant quelque peu, s'aſſiſt avec les autres Dames. Cela fait, l'amoureux Philene n'arreſta gueres

qu'il print la troisiéme par la main, qui estoit la plus gentile, la plus belle, & la plus gracieuse Dame de Bologne, & commença à dansser avec elle, se faisant faire large à ceux qui s'approchoient pour la contempler : devant que le bal fust finy, il luy tint tels propos : Madame, je vous sembleray, peut-estre, trop importun, en vous manifestant l'amour secret que je vous ay porté, & vous portes encores pour le present, en quoy vous ne me devez point blasmer, mais plustost vostre beauté, laquelle vous rend excellente par dessus toutes les autres, en me tenant comme vostre esclave & prisonnier. Je ne parle point de vos loüables mœurs, de vos excellentes & admirables vertus, qui sont telles & de si grande efficace, qu'elles feroient descendre en bas les Dieux. Si donc vostre excellente beauté si bien façonnée par nature, & non point par art, est aggreable aux Dieux immortels; il ne se faut point estonner si elle me contraint à vous aymer, & vous tenir enclose au cabinet de mon cœur. Je vous supplie donc, gentille Dame, qui estes le seul confort de ma vie, que vous ayez pitié de celuy qui meurt mille fois le jour pour vous. En ce faisant j'estimeray tenir la vie de vous, me recommandant humblement à vostre bonne grace. La belle Dame qui s'appelloit Simphorosie, ayant entendu les douces & gracieuses paroles qui sortoient du

cœur de Philene, ne peut cacher ses souspirs; mais considerant son honneur, à cause qu'elle estoit mariée, ne luy donna aucune responsе, mais le bal finy se retira en sa place. Or se trouvans de fortune ces trois Dames estre assises l'une près de l'autre, comme un rondeau, & s'entretenans de propos plaisans; voylà Emerentiane, femme du Seigneur Lambert (non pas par mal) mais en se joüant, dit à ses compagnes: Mesdames, ne vous ay-je pas à raconter un gentil tour qui m'est advenu aujourd'huy? Et quoy donc? respondirent les compagnes. J'ay acquis ce soir, dit-elle, en danssant le plus gentil amoureux, le plus beau, & de la meilleure grace de ce monde; lequel se dit estre tant embrazé de ma beauté, qu'il ne repose ny jour ny nuict: & de point en point leur vint à raconter tout ce qu'il avoit dict. Ce qu'entendant Panthemie & Simphorosie, dirent le mesme leur estre advenu, & ne se partirent point de la feste, qu'elles cogneurent estre celuy seul qui avoit faict l'amour avec elles. En quoy elles cogneurent que les paroles de l'amoureux ne procedoient point d'une loyauté amoureuse, mais plustost d'un amour fol & dissimulé: tellement qu'elles y adjousterent autant de foy, comme on fait coustumierement aux paroles des malades. Et ne se partirent point de là, que toutes trois d'accord, se donnerent la foy d'y besongner si bien, que

chacune en son regard luy donneroit quelque trousse. Continuant ainsi Philene à faire l'amour, tantost à l'une, tantost à l'autre, & voyant que chacune faisoit semblant de l'aymer, se mit en deliberation, s'il estoit point possible, de recueillir d'icelles le dernier fruict d'amour; mais il fut bien abusé en son desir, parce que tout son dessein luy fut rompu. Et de faict Emerentiane qui ne pouvoit plus souffrir l'amour dissimulé du sot escolier, appella une sienne chambriere assez belle & jolie, & luy enchargea qu'elle parlast par beau moyen à Philene, luy pourroit, & quand ce seroit son plaisir qu'elle voudroit bien estre une nuict avec luy en son logis. Ce qu'entendant Philene, se resjouyt grandement, & dit à la chambriere : Retournez-vous-en, la belle fille, & me recommandez bien à vostre maistresse, en luy disant de ma part qu'elle m'attende ce soir, puis que son mary n'est pas au logis. Cependant Emerentiane fit faire quelque nombre de fagots de piquantes espines, & les mit sous le lict où elle couchoit, attendant tousjours que le mignon vint. La nuict venuë, Philene print son espée, & s'en alla au logis de son ennemie, & ayant donné le mot du guet, l'huis luy fut incontinent ouvert. Et après qu'ils eurent devisé quelque peu ensemble, & soupé magnifiquement, se retirerent en la chambre pour reposer. Or Philene ne fut pas à grand

peine despoüillé pour s'en aller coucher, que le Seigneur Lambert (le mary) arriva ; ce qu'entendant la Dame, fit semblant d'en estre faschée, & ne sçachant où cacher le mignon, le pria de se retirer sous le lict. Philene voyant le danger où il estoit, & la femme pareillement, sans prendre aucun vestement, mais seulement avec la chemise s'enfuit sous le lict, où il se piqua si asprement, qu'il n'y avoit partie en son corps, commençant depuis les pieds jusques à la teste, d'où le sang ne sortit. Et tant plus il se vouloit defendre en ce lieu obscur, tant plus il se piquoit, & n'osoit crier de peur que le Seigneur Lambert l'entendant, ne le tuast. Je vous laisse à penser en quel estat se trouvoit ce pauvre malheureux, lequel peu s'en faut qu'il ne restast sans queuë, tout ainsi qu'il avoit perdu la parole. Le jour venu & le mary party du logis, le pauvre escolier se revestit le mieux qu'il peut, & s'en retourna ainsi tout saigneux au logis, ayant grande crainte de mourir; mais estant diligemment pensé par les medecins, il revint & recouvra en brief sa premiere santé. Bientost après, Philene commença à poursuivre de rechef ses amours vers les deux autres; c'est à sçavoir Panthemie & Simphorosie, & fit tant qu'il trouva la commodité de parler un soir à Panthemie, à laquelle il raconta tous ses ennuis & continuels tourmens : en la priant d'avoir pitié

de luy. Alors la fine & prudente Panthemie feignant d'avoir pitié de luy, s'excusoit de n'avoir pas le moyen de le pouvoir contenter; mais à la fin vaincuë par ses douces prieres & merveilleux souspirs, le fit venir en sa maison. Et estant desja despoüillé pour s'en aller coucher avec la Dame, elle luy commanda qu'il entrast en un petit cabinet, où elle tenoit ses eaux de senteurs & parfums, & qu'il se parfumast bien devant que de se coucher. Le jeune lourdaut ne se doutant aucunement de la ruse de ceste mauvaise femme, entra dedans ce cabinet, & ayant mis le pied sur une table, qui estoit seulement le moins du monde attachée au plancher, il vint à tomber si grand coup dedans ue magasin, où les marchands tenoient le cotton & la laine, qu'il cuida se rompre le col & les jambes: toutesfois la fortune voulut qu'il ne se fit aucun mal en tombant. Se trouvant donc ce pauvre escolier en ce lieu obscur, commença à chercher quelque huis ou eschelles pour s'oster de là, & ne pouvant trouver chose à son gré, il maudissoit l'heure & le poinct qu'il avoit jamais cogneu Panthemie. L'aube du jour venuë, le pauvre mal-advisé apperceut en une partie du magasin quelques fentes en la muraille qui rendoient quelque peu de clarté, à cause qu'elles estoient desja anciennes & couvertes de mousse, qu'il commença d'une merveilleuse force à arracher

les pierres par le costé mesme où la muraille estoit plus foible, & tant arracha qu'il y fist un pertuis si grand qu'il en sortit, & se trouvant en un endroict qui estoit assez près de la grande ruë, ainsi deschaussé & en chemise, s'en alla vers son logis sans estre cogneu de personne. A peu de temps de là, ayant Simphorosie entendu les trousses que les deux autres Dames avoient données à Philene, tascha de luy donner la troisiéme, qui ne fut pas moindres que les autres deux.

Et pour ce faire elle commença à la longue de luy donner des œillades, quand elle le voyoit, luy donnant à cognoistre qu'elle estoit en grand tourment pour l'amour de luy. Le bon compagnon ayant desja mis en oubly les fortunes passées, commença à se pourmener devant sa maison en faisant le passionné. Alors Simphorosie cognoissant qu'il estoit desja assez embrazé de son amour, luy envoya une lettre par une petite fille, par laquelle elle luy faisoit entendre que sa beauté & bonne grace l'avoient si fort liée & enchainée, qu'elle ne trouvoit de repos ne jour ne nuict, au moyen dequoy elle desiroit bien, si c'estoit son plaisir, de parler un peu à luy. Philene ayans prins la lettre & veu le contenu d'icelle, & ne considerant pas la trousse qu'elle luy preparoit, ne se souvenant plus pareillement des injures passées, se trouva plus joyeux & consolé que

jamais.

jamais : tellement qu'il print ſa plume & du papier, & luy reſpondit, que ſi elle ſouffroit pour luy tourment, que c'eſtoit bien le contre-change, parce qu'il l'aymoit plus qu'il n'eſtoit aymé d'elle, & à toutes heures que bon luy ſembleroit il eſtoit à ſon commandement & ſervice. La reſponſe leuë & l'opportunité trouvée, Simphoroſie le fit venir en ſa maiſon, & après pluſieurs faux ſouſpirs, luy dit : Mon amy Philene, je ne cognois en ce monde autre que vous qui m'eut reduicte en ce paſſage où je ſuis maintenant, parce que voſtre beauté, voſtre bonne grace & voſtre parler tant gracieux, m'ont ſi fort embrazé le cœur, que je me ſens bruler comme bois ſec. Ce qu'entendant Monſieur l'Eſcolier, tenoit pour certain qu'elle ſe conſommoit pour l'amour de luy. Eſtant donc ainſi ce pauvre compagnon en ces doux & plaiſans propos avec Simphoroſie, le temps s'approchoit de s'aller repoſer & coucher avec la Dame, laquelle luy va dire : Mon doux amy devant que nous allions au lict, il vaut mieux faire un peu de collation, & l'ayant prins par la main, le mena en un petit cabinet aſſez près de là, où il y avoit une table appareillée de confitures excellentes & vins exquis. Or ceſte bonne Dame avoit mis quelque compoſition en ce vin pour faire dormir le galand juſques à certain temps. Philene ſans y penſer en mal, print la taſſe

& l'emplit de ce vin, qu'il beut jusques à la derniere goutte. Les esprits resveillez avec ceste collation, & après s'estre fort bien parfumé & lavé en eaux de senteurs, s'en alla coucher, & n'arresta gueres que ceste liqueur commença à faire son operation, & le mignon s'endormit si pesamment, que le grand bruit des plus grosses artilleries de ce monde ne l'eussent pas reveillé. Alors Simphorosie voyant qu'il en avoit, & que le breuvage faisoit son operation, se partit & appella une sienne servante puissante & disposée, qui sçavoit bien tout ce mystere. Puis toutes deux prindrent ce mignon par les pieds & par les mains, & ayant ouvert l'huis tout doucement le mirent au milieu de la ruë à un bon get de pierre de la maison, & fut ainsi toute la nuict. Mais quand ce vint sur l'aube du jour, ou une heure devant, le breuvage perdit sa vertu, & le pauvre miserable se vint à esveiller, & pensant estre couché avec la Dame, se trouva tout deschaussé & en chemise, & plus mort que vif du froid qu'il avoit enduré, ayant couché sur la terre nuë. Le pauvre malheureux ne se pouvoit quasi ayder des bras & des jambes, & à grande peine se pouvoit-il soustenir sur les pieds : toutesfois il fit tant en se traisnant & degourdissant, qu'il se sauva en son logis sans estre veu de personne, & se fit traicter le mieux qu'il peut pour recouvrer sa santé. Et si n'eust

esté la jeunesse qui l'ayda en cela, les nerfs luy fussent retirez. Finalement estant retourné en sa premiere santé, & en l'estat où il estoit auparavant, retint tousjours en son cœur les injures passées, & sans se monstrer aucunement courroussé & leur porter aucune haine, fit semblant qu'il estoit plus amoureux de toutes trois qu'il ne fut jamais, & faisoit maintenant l'amour à l'une & l'autre. Cependant elles qui ne se doutoient pas du mauvais vouloir qu'il avoit contre elles, luy monstroient bon visage, comme à un vray amoureux; mais elles en prenoient leur passe-temps. Le jeune homme qui estoit quelque peu dépiteux, eut souventesfois fantasie de faire un tour de sa main, & les marquer au visage; mais comme sage, il considera la condition des Dames, & que ce luy seroit grande honte de frapper trois femmelettes, & de fait il s'en abstint. En pensant donc, & repensant quel moyen il devoit tenir pour se venger, il estoit en grande perplexité. Bien-tost après, il advint que l'Escolier s'imagina de faire chose par laquelle il peut facilement contenter son desir, & tout ainsi qu'il eut pensé, la fortune aussi luy fut favorable. Il avoit prins à loüage en la ville de Boulogne un fort beau palais, qui estoit garni d'une sale spacieuse & chambres commodes. Là il delibera de faire un magnifique & honorable festin, & inviter beaucoup de Dames, eu-

tre lesquelles ces trois devoient estre les premieres invitées, ce qui fut fait: & quand le jour du festin fut venu, ces trois Dames, qui ne furent gueres sages pour lors, s'y en allerent sans penser plus outre. Or afin de faire un peu rafraischir les Dames, & leur donner la collation en attendant le souper, le bon galand alla prendre ces trois amoureuses par la main, & les mena gracieusement en la chambre pour les faire un peu rafraischir. Estans venuës ces trois mal-advisées Dames en la chambre de l'escolier, il ferma estroittement l'huis de la chambre, & s'en alla vers elles, & leur dit: Or sus meschantes & malheureuses que vous estes, voicy le temps que je me vengeray de vous, & vous feray porter la penitence du tort que m'avez fait, pour mon trop grand amour. Les Dames oyans ces rigoureuses paroles demeurerent plus mortes que vives, & commencerent à se repentir de l'avoir jamais offensé. Outre cela, elles se maudissoient soy-mesmes, de s'estre trop fiées en celuy qu'elles devoient hayr. L'escolier d'un visage farouche & colere, leur commanda que sous peine de la vie, elles se despoüillassent toutes trois nuës. Ce qu'entendans ces bonnes deésses, commencerent à s'entre regarder l'une l'autre en pleurant, & le priant, non point pour l'amour d'elles, mais pour sa courtoisie & naturelle humanité, que leur honneur fust gardé sur tout.

Le galand qui se resjoüissoit en luy-mesmes, leur fut courtois en cela: vray est, qu'il ne voulut pas qu'elles demeurassent vestuës en sa presence. Les Dames se jettans aux pieds de l'escolier, pleuroient amerement, en le priant qu'il eust pitié d'elles, & qu'il ne fust point cause d'un si grand scandale. Mais luy qui avoit desja fait un cœur de diamant, leur dit, que cela n'estoit pas digne de reproche, mais plustost de vengeance. S'estans ces femmes despoüillées & demeurées nuës comme elles nasquirent, estoient aussi belles nuës que vestuës: tellement que le jeune escolier, en les contemplant depuis les pieds jusques à la teste: les voyant si belles & si delicates, que leur blancheur surpassoit la neige, commença d'en avoir pitié; mais reduisant en sa memoire les injures passées, & le danger de mort où il avoit esté, chassa toute pitié & demeura en sa dure & obstinée deliberation. Outre plus, il print tous leurs vestemens, & autres accoustremens qu'elles portoient, & les mit dedans un petit cabinet, & avec paroles assez rudes leur commanda qu'elles se couchassent toutes trois dedans un lict. Les femmes toutes espouventées, commencerent à dire en elles-mesmes: Helas! pauvres insensées que nous sommes, que diront nos maris? que diront nos parens quand on sçaura que nous aurons esté trouvées nuës, & miserablement

tuées en ce lict? Mieux nous eust valu estre morte au berceau, que d'estre ainsi suprinses en tel scandale. L'escolier les voyans couchées l'une près de l'autre, comme mary & femme, print un linceulx fort blanc, & non pas trop delié, de peur qu'on ne peust regarder la chair, & qu'elles fussent cogneuës; puis les couvrit depuis les pieds jusques à la teste, & les ayant fort bien closes en la chambre, s'en alla trouver leurs maris qui dansoient en la sale, & le bal finy, il les mena en la chambre où les trois femmes estoient couchées dedans le lict, & leur dit: Messieurs, je vous ay menez en ce lieu icy pour vous donner passe-temps, & pour vous monstrer la plus belle chose que vous vistes onc. Alors s'estant approché du lict, & tenant une torche en sa main, commença à hausser legerement le linceul par les pieds, & le renverser, en descouvrant ces Dames jusques aux genoux. Vous eussiez veu alors les maris contempler leurs blanches jambes avec leurs pieds bien formez. Cela fait, il les descouvrit jusques à l'estomach, & leur monstre les cuisses plus blanches qu'albastre, qui sembloient quasi deux colomnes de fin marbre, avec un corps rond autant bien proportionné que rien plus. Il leur monstra consequemment en les decouvrant un peu davantage leur estomach un peu relevé, avec deux tetins ronds, fermes & tant mignons, qu'ils

auroient contraint le grand Dieu Jupiter à les embraſſer & baiſer ; dont les maris en prenoient autant de paſſe-temps & contentement qu'on ſçauroit imaginer. Je vous laiſſe à penſer en quel eſtat devoient eſtre les pauvres Dames, oyans leurs maris ſe moquer d'elles. Cependant elles ſe tenoient quoyes, & n'oſoient pas ſeulement touſſir, de peur d'eſtre cogneuës. Les maris preſſoient l'eſcolier de leur deſcouvrir le viſage ; mais luy plus prudent au mal d'autruy, que au ſien, n'y voulut jamais conſentir. Non content de ce, le jeune eſcolier prit leurs accouſtremens, & les monſtra à leurs maris, leſquels en furent tous eſtonnez en les voyant, & en les contemplant par grandes merveilles, diſoient en eux-meſmes : N'eſt-ce pas icy la robe que je fis faire une fois à ma femme ? N'eſt-ce pas la coiffe que je luy achetay ? N'eſt-ce pas le pendant qu'elle porte à ſon col ? Ne ſont-ce pas là les anneaux qu'elle portoit en ſes doigts ? Eſtans iſſus de la chambre, de peur de troubler la feſte ils ne ſe partirent point, mais demeurerent à ſouper. Le bon eſcolier qui avoit desja entendu que le ſouper eſtoit cuit, & que le ſage maiſtre d'hoſtel avoit tout fait appareiller, donna ordre que chacun s'aſſiſt à table. Et cependant que chacun remuoit les maſchoires, il retourna en la chambre où les trois Dames eſtoient couchées, & les ayant deſcouvertes, leur

dit : Bon jour, Mesdames, avez-vous point entendu vos maris ? ils sont icy près, & vous attendent d'un grand desir. Que voulez-vous faire ? Sus, levez-vous dormeuses, ne baillez plus, ne vous frottez plus les yeux, prenez vos accoustremens, & vous les vestez sans plus attendre ; car il est tantost temps d'aller en la sale, où les autres Dames vous attendent. Voylà comment il se railloit d'elles en les entretenant de tels propos. Les pauvres desolées craignant que leur cas n'eust quelque piteuse issuë, & pleuroient en se desesperant de leur salut ; & ainsi troublées & desconfortées se leverent, attendans plus la mort qu'autre chose. Et se tournans vers l'escolier, luy dirent : Seigneur Philene, vous estes fort bien vengé de nous, il ne reste plus, sinon que vous preniez vostre tranchante espée, & que vous nous ostiez la vie, laquelle nous est plus ennuyeuse que plaisante. Et si vous ne nous voulez faire ceste grace, laissez-nous aller pour le moins en nos maisons sans estre cogneuës, afin que nostre honneur soit sauve. Alors Philene estimant avoir assez bien joüé son personnage, leur bailla leurs accoustremens, & si-tost qu'elles furent véstuës les envoya hors du logis par un petit huis secret, sans estre cogneuës de personne quelconque, & s'en retournerent en leurs maisons. Si-tost qu'elles eurent despoüillé leurs beaux accoustremens,

elles les mirent fort bien en leurs coffres, & se mirent finement à travailler sans s'aller coucher. Le souper finy, les maris remercierent l'escolier du bon recueil qu'il leur avoit fait, aussi du passe-temps qu'ils avoient eu en voyant les beaux corps qui en beauté passoient le Soleil : & ayans prins congé de luy, se partirent & se retirerent chacun à son logis. Estans de retour à leurs maisons, ils trouverent leurs femmes qui cousoient près du feu en leurs chambres : & pour autant que les habits, & les anneaux & bagues qu'ils avoient veu en la chambre de l'escolier, leur donnoient quelque soupçon, chacun d'eux demanda à sa femme où elle avoit esté ce soir là, & où estoit leur accoustrement. Elles asseurées en leur fait, respondirent fort bien qu'elles ne s'estoient point parties du logis de tout le soir : & ayans prins les clefs des coffres, leurs monstrerent leurs habits, anneaux & autres choses que leurs maris leur avoient fait faire. Ce que voyans les maris, & ne sçachans que dire, osterent tout le soupçon qu'ils pouvoient avoir conçeu contre elles, en leur racontant de poinct en poinct tout ce qui leur estoit advenu en icelle nuict. Les femmes entendans ces propos firent semblant de n'en sçavoir aucune chose. Et après avoir ris quelque peu ensemble, se despoüillerent & s'en allerent coucher. Bien-tost après Philene rencontra

ſouventesfois par les ruës les Damoiſelles, & leur dit : Qui eſt celle d'entre vous qui eut la plus belle crainte, ou qui fut la plus maltraittée ? mais elles baiſſoient la teſte, & paſſoient outre ſans dire mot. En ceſte ſorte l'eſcolier ſe vengea le mieux qu'il peut des trouſſes qu'on luy avoit donné, ſans coups ruer.

La nouvelle de Moulin racontée, la Dame eſtima & toutes les Damoiſelles, que la vengeance faite par l'eſcolier contre les trois Dames, fut non moins deſplaiſante que deshonneſte; mais quand elles vindrent à conſiderer l'aſpre punition que ſouffrit le pauvre eſcolier entre les eſpines, & le grand danger où il avoit eſté en tombant dedans le magaſin, & le grand froid qu'il endura, en ſe trouvant au milieu de la ruë tout en chemiſe, arreſterent que la vengeance eſtoit très-juſte. Mais puis que Fleurdiane s'eſtoit deſchargée de raconter ſa Fable, Madame luy enchargea de dire à tout le moins ſon Enigme, qui fut correſpondant à la matiere de l'eſcolier. Icelle pour obeyr au commandement de Madame, dit :

Combien que l'Enigme que je vous raconteray, ne ſoit pas de grieve & ennuyeuſe vengeance, comme a eſté la Fable racontée par l'ingenieux Seigneur Anthoine, ſi eſt-ce qu'elle s'addreſſe à tous jeunes gens ſtudieux : & ſans plus retarder & attendre autre reſponſe, propoſa

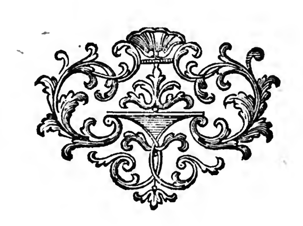
ainsi son Enigme, se tournant vers la noble assistance :

Si par un vif, deux morts, un vif on fait ;
Duquel un mort, depuis a prins la vie,
Lequel esteint fut après tout refait,
Tant qu'en vivant, veux tu que te le die ?
Deux ont esté qui se sont satisfaits,
Et chacun d'eux a prins sa fantasie :
Le premier vif, par ces vifs & ces morts,
A puis parlé avec deux autres morts.

Le subtil Enigme de Fleurdiane fut interpreté en diverses manieres, & n'y eut aucun qui touchast jamais au but. Or la compagnie voyant que Fleurdiane branloit la teste, voyla le Bembe qui va dire en se soufriant : Mademoiselle Fleurdiane, il me semble simplesse grande de perdre le temps en cecy, dites ce qu'il vous plaist ; car nous nous contenterons de vostre dire. Puis qu'il plaist à ceste notable compagnie, respondit Fleurdiane, que j'interprete mon dire, je le feray très-volontiers, non pas que je sois suffisante à ce faire ; mais pour satisfaire à tous vous autres, ausquels je suis tenuë pour beaucoup de raisons.

Mon Enigme, Mesdames, ne signifie autre chose, sinon que l'escolier qui se leve de grand matin pour estudier, lequel estant vif, rend vive l'emorce avec deux morts ; c'est à sçavoir, avec l'acier & la pierre : duquel vif, c'est à sça-

voir l'emorce vivifiée, un mort aprés qui eſt la lumiere, en reçoit la vie. Aprés le premier vif, qui eſt l'eſcolier par la vertu des deux vifs & morts ſuſdits, ſe met à deviſer avec les morts, qui ſont les livres compoſez long-temps a, par les gens ſçavans qui ſont morts. L'expoſition du trés-ſubtil Enigme raconté d'un grand eſprit, par la diſcrette Fleurdiane, pleut grandement à tous. Mais pour autant que la minuict s'approchoit, Madame ordonna que Alienor commençaſt ſa Fable, ce qu'elle fit d'une contenance joyeuſe & aſſeurée, en diſant ainſi:



FABLE III.

Charles de Rimini estant amoureux de Theodosie, sans estre aymé d'elle, à cause qu'elle avoit promis sa virginité à Dieu; & Charles cuidant l'embrasser par force, en lieu d'elle il embrassa des pots, des chauderons, broches & autres utensilles de cuisine: & estant ainsi barbouillé de noir, fut fort bien battu par ses serviteurs.



ESTE Fable ingenieusement racontée par le Moulin, mes très-cheres Dames, m'a distrait de raconter celle que j'avois determiné de dire, & vous en veux raconter une autre qui ne donnera pas moins de plaisir aux Dames que la sienne a fait aux hommes. Et d'autant plus que la sienne a esté longue & impertinente, tant plus la mienne sera briefve & honneste.

Je vous dis donc, mes très-cheres Dames, que Charles de Rimini (comme je

pense que vous sçavez) fut homme contentieux, mesprisant Dieu, blasphemateur des saincts, meurtrier, bestial, & addonné à toutes especes de luxure desbordée. Brief, sa meschanceté fut si grande, & tels estoient ses vices, qu'il n'avoit pas son pareil. Or estant jeune, dispos & mettable, fut grandement amoureux d'une jeune fille d'une pauvre femme vefve, laquelle nonobstant qu'elle fust en necessité avec sa fille, si estoit-elle de telle condition, qu'elle se seroit laissée mourir plustost de faim, que de consentir que sa fille fist mal. Or la jeune fille qui s'appelloit Theodosie, outre sa beauté & bonne grace, estoit si honneste, & si bien douée de bonnes mœurs & de pensées aagées, ayant sur tout en recommandation le service divin, qu'elle desprisoit en son cœur toutes chose temporelles. Charles estant de son costé embrasé d'un amour lascif, la sollicitoit de jour en jour; le jour qu'il ne la pouvoit voir, il se sentoit mourir. Souventesfois il essaya par douces paroles, dons & embassades, de la reduire à son plaisir; mais tout cela estoit en vain, parce qu'elle, comme fille prudente & sage, refusoit tout, priant Dieu continuellement de la distraire de telles deshonnestes pensées. Ne pouvant plus ce jeune homme faire resistance à l'ardant amour ou bestiale fureur, estant fort desplaisant d'estre refusé de celle qu'il

aymoit plus que sa vie propre, delibera, quoy qu'il en advint, de la ravir, & contenter son desordonné appetit. Toutesfois il craignoit de faire quelque tumulte, de peur que le peuple qui ne l'aymoit gueres ne le tuast. Finalement estant vaincu de son vouloir effrené, & devenu comme un chien enragé, conclud & arresta de la ravir avec deux serviteurs hardis qu'il menoit avec soy : tellement qu'un jour sur l'obscur du soir il print ses armes, & s'en alla avec ses deux rustres au logis de la jeune fille, & trouva l'huys ouvert; mais devant que d'entrer, il commanda à ses serviteurs qu'ils fissent bon guet, que & sur peine de la vie ils ne laissassent entrer homme vivant, n'y saillir du logis jusques à tant qu'il fust de retour vers eux. Les serviteurs qui ne demandoient autre chose que de complaire à leur maistre, respondirent qu'ils feroient tout ce qu'il leur seroit enchargé. Ayant Theodosie pressenty la venuë de Charles (je ne sçay pas par quel moyen) s'en alla enclorre incontinent toute seule en une pauvre cuisine. Estant Charles monté par les degrez de ce petit logis trouva la mere, que sans aucun soupçon d'estre ainsi assaillie, s'estoit mise à filer, & luy demanda incontinent où estoit sa fille de luy tant desirée. Si-tost que la bonne femme eut apperceu ce jeune rustre, plustost armé à mal faire qu'à bien faire, ne sçeut

qu'elle devint, estant passe par visage comme un personne morte, & fut quasi sur le poinct de vouloir crier; mais considerant qu'elle ne feroit rien pour cela, delibera de se taire & mettre son honneur entre les mains de Dieu, en qui elle se fioit grandement. Et ayans prins un peu de hardiesse, tourna le visage contre Charles, & luy dit: Charles, je ne sçay de quel courage & de quelle arrogance tu es venu icy contaminer l'esprit de celle qui desire vivre honnestement. Si tu es venu à bonne intention, Dieu, qui remunere tout, te vueille donner tout juste & honneste contentement: autrement ja à Dieu ne plaise, tu ferois un grand mal de vouloir poursuivre en grand vitupere ce que tu n'auras jamais. Oste donc ce vouloir desordonné que tu as, & ne cherche point d'oster à ma fille ce qui n'est pas en ta puissance de luy rendre; c'est à sçavoir, l'honneur de son corps. Et tant plus que tu és amoureux d'elle, d'autant plus elle te porte haine, estant du tout addonnée à la Virginité. Charles oyant les piteuses paroles de la bonne femme, se troubla grandement, toutesfois ne laissa pas de poursuivre sa malheureuse deliberation, & comme fol & enragé, se mit à chercher par tous les coings du logis, & ne la trouvant, s'en alla tout droit vers la petite cuysine, & la trouvant close, pensa (comme il estoit
vray)

vray) qu'elle fust dedans, & regardant par une fente de l'huys, apperceut Theodosie qui estoit en oraison, & avec douces paroles la commença à prier qu'elle luy ouvrist l'huys, en luy disant tels propos : Theodosie ma mie, & lumiere de mes yeux, sçaches que je ne suis point venu icy pour violer ton honneur, que j'ayme plus que moy-mesme, & le repute pour mien, mais pour t'avoir en mariage ; pourveu qu'il te soit agreable, & à ta mere pareillement. Et de ma part je voudrois moy-mesme faire la justice de celuy qui te voudroit oster ton honneur. Theodosie, qui attentivement escoutoit les paroles de Charles, luy respondit sur le champ tels propos: Charles, deporte-toy de ton meschant vouloir, parce que tu ne m'espouseras jamais, à cause que j'ay offert & dedié ma virginité à celuy qui voit & gouverne tout. Et combien que contre mon gré tu vinsses à soüiller mon corps par force, si ne pourrois tu jamais contaminer mon esprit, que j'ay donné à mon Createur dès ma naissance. Dieu t'a donné le liberal arbitre, afin que tu cogneusses le bien & le mal, & que tu fisses ce qui te seroit plus agreable. Fay donc bien, & tu seras appellé vertueux en laissant le contraire, qui est nommé vitieux. Charles voyant que ses flatteries ne luy servoient de rien, & qu'elle le refusoit tout à plat, ne pouvant plus faire resistance à l'ardeur qui luy brusloit le

cœur, comme jeune homme plus furieux que jamais, laissant toutes paroles arriere, commença à user de force : tellement qu'il ouvrit l'huys qui n'estoit pas des plus forts & seurs. Estant Charles entré en la petite cuysine, & voyant la jeune pucelle pleine de grace & de beauté non pareille, fut embrasé plus furieusement de son amour, & pensa alors de accomplir son desordonné appetit, & se jetta sur elle tout ainsi qu'un levrier affamé sur un pauvre lievre. Mais la pauvre Theodosie, ayant ses blonds cheveux espandus sur les espaules, estant tenuë estroittement par le col, devint pasle & si foible, qu'elle ne pouvoit plus quasi remuer : tellement qu'elle dressa son esprit au ciel, en demandant secours à Dieu. A peine estoit finie la devote oraison, que Theodosie disparut, & Dieu esbloüit si fort la lumiere de l'entendement de Charles, qu'il ne cognoissoit plus rien: car en lieu de toucher la pucelle, & l'embrasser & baiser, il n'empongnoit & baisoit autre chose que pots, broches, & chauderons, & autres utencilles qui estoient en la cuysine. Après que Charles eut contenté son desordonné appetit, s'en alla aussi embrasser les chaudieres, tout ainsi que les membres de Theodosie. En ce faisant il se noircit si bien le visage & les mains, qu'il ne sembloit pas Charles, mais plustost le Diable. Cela fait, pensans avoir bien contenté son vouloir, &

qu'il estoit temps de se retirer, se devala ainsi teint par les degrez. Mais les deux serviteurs qui faisoient le guet à la porte, afin que personne ne se partist ou entrast, le voyans ainsi contrefait, & d'un visage si horrible, qu'il ressembloit plus à une beste qu'à une creature humaine, estimans que ce fust le diable, ou quelque fantosme, se voulurent mettre à fuyr. Mais ayant prins un peu de courage contre luy, en le voyant si laid & sale par le visage, commencerent à le charger de coups de baston & de poing, qui sembloient quasi de fer, tellement qu'ils luy rompirent le visage & les espaules, & ne luy laisserent poil sur la teste qui ne fust arraché.

Non contens de ce, le jetterent en terre, luy deschirans ses vestemens, & en le foulant si bien de coups de pied, qu'il ne peut jamais ouvrir la bouche, & entendre la cause pourquoy ils le battoient si asprement.

Toutesfois, il fit tant à la fin qu'il eschappa de leurs mains, & s'enfuit, pensant tousjours les avoir à ses talons. Estant donc Charles si bien testonné sans peigne, ayant les yeux tous enflez & meurdris, s'en courut vers la place, en criant & se plaignant de ses serviteurs qui l'avoient si bien accoustré. Le guet de la place oyant les plaintes de Charles, s'en alla au devant de luy, & en le voyant si laid & defiguré, pensa que ce fust quel-

que fol, & n'estant recogneu de personne pour Charles, chacun se commença à moquer de luy, & crier, sus, sus, frappe, frappe, c'est un fol.

Puis aucuns le poussoient, les autres luy crachoient au visage, encore y en avoit-il qui luy jettoient de la poussiere aux yeux, & le tindrent ainsi jusques à ce que les nouvelles en vindrent aux oreilles du Prevost, lequel (regardant par la fenestre qui respondoit sur la place) demanda la cause d'un si grand tumulte. L'un des sergens du guet respondit, que c'estoit un fol qui avoit esmeu tout cela. Ce que entendant le Prevost, commanda qu'on le menast pardevant luy pieds & poings liez; ce qui fut fait. Or Charles qui auparavant estoit redouté d'un chacun, se voyant ainsi lié, moqué, & si rudement traicté, ne pensant estre mescogneu, s'esmerveilla grandement, & tomba en si grande rage, qu'il rompit quasi le cordeau qui le tenoit lié.

Estant ainsi Charles conduit devant le Prevost, fut incontinent recogneu, & ne peut imaginer autre chose, sinon que ceste ordure procedoit pour raison de Theodosie, laquelle il aymoit grandement, comme il avoit peu entendre : tellement qu'il commença à le caresser & appaiser, luy promettant de punir ceux qui estoient cause de tel outrage. Charles qui ne pensoit pas estre noir comme un Ethiopien,

estoit tout estonné ; mais cognoissant à la fin d'estre ainsi soüillé, qu'il ne sembloit pas estre un homme, mais plustost une beste brute, pensa en luy-mesme ce que le Prevost avoit desja imaginé, & montant en colere, fit serment de se venger d'un tel outrage, si le Prevost ne luy en faisoit raison, lequel le matin ensuivant envoya querir Theodosie, estimant qu'elle avoit fait cela par art Magique. Mais elle qui fut sage & discrette, considerant le grand danger qui en pouvoit advenir, s'enfuit en un Monastere de sainctes Religieuses, où elle demeura secrettement, servant Dieu devotement tout le temps de sa vie. Depuis Charles fut envoyé à un siege de quelque ville, où voulant faire plus grandes bravades que son pouvoir ne pourroit, fut prins comme le rat à la trape : car en voulant escheller les murailles de la ville pour planter l'enseigne du Pape sur les creneaux, fut frappé d'une grosse pierre, qui le froissa d'une telle sorte, qu'à grand peine eut-il loysir de dire, *Mea culpa*. Voilà donc comment le malheureux Charles fit miserablement sa vie, comme il avoit fort bien merité, sans recueillir le fruict de son amour.

Desja la belle Alienor estoit arrivée à la conclusion de sa Fable assez briefvement racontée, quand les honnestes Dames commencerent à rire de la sottise de Charles : lequel cuidant embrasser sa bien ay-

mée Theodosie, baisoit & embrassoit les chauderons, poiles & broches; encore non moins se moquerent des coups & assaux que luy baillerent ses serviteurs mesmes, & les gens du guet. Mais après avoir quelque peu ry, Alienor sans autre commandement commença ainsi son Enigme:

Chose je suis assez plaisante & belle,
Et de blancheur ne suis pas moins ornée:
Ores la mere & sa fille avec elle,
Souvent me bat, bien que de moy parée:
Issuë suis de celle qu'on appelle
Des meres mere, & qui n'est point laissée,
Chacun se sert de moy puis envieillie,
L'homme me broye & rudement manie.

Ce docte & subtil Enigme fut grandement loüé d'un chacun, mais parce que nul se trouva qui peust entendre le sujet, elle fut priée d'en donner la resolution. Alors en sousriant, elle dit: Il n'est pas convenable qu'une femme de si peu d'esprit comme moy, enseigne à vous autres, qui estes beaucoup plus experimentez que moy. Mais puis que vostre desir est tel, & que vostre parole m'est un special commandement, je vous en diray mon advis. Mon Enigme ne signifie autre chose, sinon la belle toile & blanche, qui par les ciseaux & esguilles des femmes est tourmentée & pilée. Et nonobstant qu'elle couvre les membres d'un chacun, & qu'elle

vienne de la mere ancienne, qui est la terre, si ne laisse-t-on pas quand elle est devenuë vieille de l'envoyer au foulon pour en faire du papier, après estre bien decoupée. L'interpretation de cest Enigme pleut grandement à tous, dont elle en reçeut grandes loüanges. Cependant Madame ayant esté advertie que Loyse qui venoit en son rang pour deviser, avoit mal à la teste, se tourna vers le Trevisan, & luy dit: Or sus, Seigneur Benoist, jaçoit que nous autres Dames devions raconter, si est-ce que je vous voudrois bien supplier de faire l'office ce soir pour Loyse, à cause qu'elle se trouve assez mal disposée de la teste. En ce faisant je vous donne ample matiere & champ spacieux de dire tout ce qu'il vous semblera plus agreable. Alors le Seigneur Benoist respondit: Madame, combien que je ne sois pas trop bien versé en telles matieres; toutesfois puis que vostre vouloir m'est un commandement, je tascheray à vous contenter, en vous priant tous vous autres, que vous m'ayez pour excusé, si vous ne demeurez satisfaits comme est vostre desir & mon vouloir. Ayant donc fait une grande reverence, commença ainsi sa Fable:

FABLE IV.

Le Diable entendant que les maris ſe plaignoient de leurs femmes, eſpouſa Silvie, & print pour compere Gaſparin Boucy; & ne pouvant plus durer avec ſa femme, entra au corps du Duc de Melfe, puis ſon compere Gaſparin l'en jetta dehors.



A legereté & peu d'entendement qui ſe trouve pour le jourd'huy en la pluſpart des femmes (je parle de celles, qui ſans aucune conſideration ſe laiſſent aveugler les yeux de l'entendement, taſchans d'accomplir leurs deſirs effrenez) me donne occaſion de raconter à la noble aſſiſtance une Fable, non point par cy devant entenduë. Et jaçoit que vous la trouviez aſſez briefve & mal façonnée, ſi eſt-ce qu'elle donnera à vous autres femmes quelque inſtruction, comme j'eſpere, n'eſtre point ſi faſcheuſes d'oreſnavant à vos maris, comme vous avez eſté juſques à preſent. Et ſi je vous ſemble un peu trop piquant, ne m'en accuſez point,

car

car je suis humble serviteur de toutes vous autres ; mais adressez-vous à Madame, qui m'a lasché la bride de pouvoir raconter (comme vous avez aussi entendu) ce qui me sera plus aggreable. Il y a donc assez long-temps, gracieuses Dames, que le Diable ayant esté abbreuvé des grosses noises, & questions que faisoient journellement des maris contre leurs femmes, delibera de se marier. Et pour ce faire, il print la forme d'un beau jeune fils, & de bonne grace, garny de deniers & possessions, & se fit nommer Pancrace Stornel. Estant desja semé le bruit d'iceluy par toute la ville, beaucoup de courratiers le vindrent trouver, luy presentant en mariage de fort belles femmes, avec gros deniers, & entre autres luy fut presentée une fort belle Damoiselle, nommée Silvie Balastre, laquelle estant en la grace du Diable, la print pour sa bien aymée espouse. On ne pourroit estimer les magnifiques noces, avec les triomphes & parens, tant d'un costé que d'autre, qui furent invitez à ce festin. Le jour des espousailles venu, il print pour son compere de l'anneau, Gasparin Boncy ; & les pompes des nopces finies, il mena sa chere espouse en sa maison. Peu de jours après le Diable luy dit : Escoutez, ma femme Silvie, que j'aime plus que moy-mesmes, vous pouvez assez facilement cognoistre de quelle affection je vous ayme, comme vous

en avez peu faire l'experience en beaucoup de manieres. Puis qu'ainsi est donc, vous me ferez une grace, qui sera facile à vous, & à moy très-aggreable. La grace que je veux de vous est, que vous me demandiez à present ce que vous pouvez imaginer, soit des vestemens, comme perles, bagues, & autres choses qui appartiennent aux femmes, car j'ay deliberé (pour l'amour que je vous porte) de vous contenter de tout ce que vous me demanderez, voire valust-il un Royaume sous ceste condition, que pour l'advenir vous ne me molesterez plus pour telle occasion, mais que tout cela vous suffise pour tout le temps de vostre vie, & donnez-vous bien garde de m'en demander plus; car vous n'aurez jamais autre chose de moy. Silvie ayant demandé temps de respondre à cela, s'en alla trouver sa mere, qui s'appelloit Anastasie; laquelle estant desja assez aagée, estoit pareillement bien fine & rusée, & luy raconta tout ce que son mary luy avoit dit, en luy demandant conseil sur cela. La mere qui sçavoit fort bien joüer son personnage en telles matieres, ayant entendu sa demande, print la plume & du papier, & commença à escrire tout ce qu'une langue n'eust peu raconter en deux jours; puis dit à sa fille : Tien, retourne-t'en à ta maison, & dy à ton mary qu'il te fournisse de tout ce qui est escrit en ce papier : en ce faisant tu seras

contente de luy. Silvie s'estant partie d'avec la mere, s'en alla vers son logis, où elle se presenta devant son mary, & luy requit tout ce qui estoit contenu en son memoire. Pancrace ayant leu, & diligemment consideré le contenu de sa demande, luy dit tels propos : Sçavez-vous bien ce qu'il y a, m'amie Silvie, regardez bien qu'il n'y defaille rien de ce que me demandez, afin que vous ne vous plaigniez pas après de moy : car je vous advertis que si vous me demandez après aucune chose, elle vous sera refusée, & ne vous serviront de rien vos prieres, ny larmes & souspirs. Pensez bien donc en vostre cas & regardez bien qu'il ne vous faille rien. Silvie ne sçachant autre chose que demander, dit qu'elle se contentoit de ce qui estoit escrit au papier, & qu'elle ne luy demanderoit plus rien. Tant y a que le Diable fit faire de beaux vestemens garnis de grosses perles, bagues & autres richesses les plus belles & les plus triomphantes qui furent oncques veuës. Outre plus il luy bailla les belles coiffes semées de perles, les anneaux, ceintures & autres choses, & en plus grand nombre qu'il n'y avoit au memoire, ce qui feroit impossible de raconter. Or Silvie se voyant ainsi bien vestuë, & tellement accoustrée, qu'il n'y avoit point d'autre femmes en toute la cité qui luy ressemblast en cela, s'en tenoit toute glorieuse; & ne se pouvoit

imaginer de demander aucune chofe au mary, veu qu'elle fe fentoit garnie de tout ce qui luy eftoit neceffaire. Advint qu'il fe prepara en ce mefme temps un magnifique & triomphant feftin, où furent invitées toutes les plus fameufes & honorables Dames qui fe trouvaffent, & entre autres Madame Silvie ne fut pas oubliée, eftant des plus belles, nobles, & plus apparentes de toute la cité. Alors les Dames changerent toutes les façons d'habillemens en d'autres, non point encore accouftumez; tellement que leurs accouftremens eftoient fi differens des premiers, qu'on ne les cognoiffoit aucunement. Celle n'eftoit pas fille de bonne mere (comme on fait encore pour le jourd'huy) qui ne trouvoit quelque nouvelle façon pour mieux honorer le feftin. Chacune femme tafchoit de tout fon pouvoir de furmonter les autres en nouvelles pompes & magnificences. Cependant les nouvelles vindrent aux aureilles de Madame Silvie, que les bourgeoifes de la ville trouvoient nouvelles façons d'habits pour honorer la fefte triomphante: tellement qu'elle fe vint à imaginer que les veftemens qu'elle avoit fait faire n'eftoient plus bons ny convenables pour le temps; parce qu'ils eftoient faits à l'antique, & lors s'ufoient accouftremens d'autre maniere. Au moyen de quoy elle tomba en fi grande melancolie & defpit, qu'elle ne

pouvoit manger ny dormir, & n'entendoit-on autre chose par sa maison que souspirs & plaintes qui se departoient du plus profond de son cœur. Le Diable qui sçavoit tout ce que sa femme avoit au cœur, fit semblant de n'en sçavoir rien, & s'approchant d'elle, luy dit : Qu'avez-vous Silvie ? que veut dire que vous estes ainsi faschée ? Ne voulez-vous pas aller à ce festin ? Silvie voyant l'occasion de respondre print un peu de hardiesse, & luy dit: Comment voulez-vous, mon mary, que j'y voise ? mes habits sont tous faits à l'antique, & ne sont pas comme ceux que les autres Dames portent. Voulez-vous qu'on se moque de moy ? vrayement je ne le croy pas. Alors le Diable luy respondit : Ne vous ay-je pas fait faire tout ce qui vous estoit necessaire pour tout le temps de vostre vie ? comment me demandez-vous quelque chose maintenant ? Mais elle respondit de n'avoir aucuns vestemens de telle façon, se plaignant grandement de son malheur ; tellement que le Diable luy dit : Or sus, que ce soit pour jamais, demandez-moy ce que vous voulez, & il vous sera octroyé pour ceste fois, & si vous me demandez aucune chose pour l'advenir soyez asseurée qu'il vous adviendra chose dont vous serez mal contente. Silvie toute joyeuse, luy demanda tant de choses qu'il seroit impossible à raconter. Le Diable sans gueres retarder, contenta

pour lors sa femme en ce que elle luy demanda. Bien-tost après les Dames commencerent à trouver nouvelles façons d'habits que Silvie n'avoit point ; & pour autant qu'elle ne pouvoit comparoistre entre les autres Dames, qui avoient façons sur façons, nonobstant qu'elle fust richement accoustrée, & garnie de toutes sortes de bagues, s'en faschoit grandement & n'osoit le manifester à son mary, à cause qu'il l'avoit desja contentée par deux fois, de ce qui se pouvoit souhaitter en ce monde. A la fin le Diable la voyant ainsi triste, & sçachant bien la cause, toutesfois feignant de n'en sçavoir rien, luy dit : Qu'y a-t-il, m'amie Silvie, qu'avez-vous à estre triste ? Alors elle print un peu de hardiesse, & luy dit : N'ay-je pas occasion d'estre faschée, veu que je suis sans habits à la nouvelle façon ? tellement que je n'oserois comparoistre entre les autres femmes, que je ne sois moquée & monstrée au doigt, ce qui retourne à grand reproche de vous & de moy ; joint que la subjection là où je suis estant avec vous, mesmement la fidelité que j'ay envers vous, ne merite point une telle honte & scandale. Alors le Diable esmeu d'un despit qu'il avoit, luy dit : dequoy avez-vous eu faute estant avec moy ? Ne vous ay-je pas desja contentée par deux fois de ce que m'avez demandé ? Dequoy vous plaignez-vous donc ? Quant à moy, je

ne ſçay plus que vous faire. Je vous veux encore contenter de voſtre deſordonné deſir. Toutefois je m'en iray ſi loin, que vous n'aurez jamais nouvelles de moy. Et de fait, après luy avoir donné de toutes les ſortes d'habits de ſoye, ſelon le temps, & l'ayant du tout contentée, ſe partit ſans prendre congé d'elle, & s'en alla à Melphe, où il entra au corps du Duc, le tourmentant aſprement. Le pauvre Duc ſe trouvant ainſi maltraicté en eſtoit merveilleuſement faſché, & n'y avoit en Melphe homme de ſi bonne & ſi ſaincte vie, qui luy peut chaſſer du corps. Or advint que Gaſparin Boncy, compere de Monſieur le Diable, fut banny de la cité pour quelques excez par luy commis : tellement qu'afin d'éviter qu'il ne fuſt prins & puni par juſtice, il ſe partit de là & s'en alla à Melphe, pour autant qu'il ne ſçavoit aucun meſtier, ſinon joüer & tromper un chacun. Incontinent le bruit fut ſemé par la ville de Melphe, que c'eſtoit un homme expert, & mettable à toute entreprinſe honorable, encore qu'il fuſt du tout inutile. Or ainſi que Gaſparin joüoit un jour avec quelques gentilshommes de Melphe, & les avoit attrapez avec ſes piperies, ils ſe faſcherent grandement, & ſi la crainte de la juſtice ne les euſt divertis, ils l'euſſent facilement tué. Toutesfois ne pouvant plus l'un d'iceux endurer tel outrage, dit en luy-meſme : Je t'en puni-

ray d'une telle sorte qu'il te souviendra de moy tant que tu vivras; & sans plus retarder laissa ses compagnons & s'en alla trouver le Duc, auquel ayant fait une grande reverence, dit ainsi : Très-excellent Duc & Seigneur, il y a en ceste ville un nommé Gasparin, qui se vante par tout de sçavoir chasser du corps des hommes les esprits, de quelque qualité qu'ils soient, ou te.restres, ou aërez : au moyen dequoy, il me semble qu'il seroit bon que vous en fissiez l'experience, afin que fussiez delivré d'un tel tourment. Le Duc ayant entendu ces propos envoya incontitinent querir Gasparin lequel entendant le vouloir du Duc, s'en alla par devers luy. Si-tost qu'il l'eut regardé en la face, il luy dit : Seigneur Gaparin, j'entens que vous faictes profession, & vous vantez de sçavoir chasser les esprits. Quant à moy (comme vous voyez) j'en ay un au corps, & si vous m'en delivrez, je vous promets, Seigneur Gasparin, de vous faire un tel present, que vous serez heureux tout le temps de vost e vie. Gasparin qui n'avoit jamais ouy parler de telles choses, fut tout estonné, niant fort & ferme de s'en estre jamais vanté. Le gentilhomme qui n'estoit gueres loing de là, s'approcha & luy dit : Ne vous souvient-il pas, maistre, que vous me dites telles paroles & telles? Et Gasparin asseuroit qu'il n'en estoit rien. Estant ainsi tous deux en ce

debat, l'un niant & l'autre affirmant, le Duc leur dit: Or sus, faictes un peu de silence: quant à moy, maistre Gasparin, je vous donne trois jours de terme pour penser à vostre cas, & si vous me delivrez de telle misere, je vous promets de vous donner le plus beau chasteau qui soit en mon pays, & pourrez disposer de moy à vostre vouloir, comme de vostre personne propre: autrement soyez asseuré que d'aujourd'huy en huict jours, vous serez pendu & estranglé entre les deux colonnes de mon Palais. Gasparin ayant entendu le vouloir du Duc, fut merveilleusement fasché, & s'estant party de sa compagnie, commença à penser jour & nuict comment il pourroit chasser cest esprit. Le jour de l'assignation venu, Gasparin retourne vers le Duc, & l'ayant fait estendre sur un tapis en terre, commença à conjurer le mauvais esprit qu'il eust à sortir de ce corps, & qu'il ne le tourmentast plus: Le Diable qui se reposoit alors en ce corps à son plaisir, ne luy respondit autre chose; mais enfla si fort la gorge au Duc, qu'il se sentit quasi mourir. Gasparin reïterant encore sa conjuration, le Diable va respondre: Mon compere, vous avez si bon temps, & je suis bien à mon aise, & vous voulez que je me parte d'icy? vous me tourmentez en vain. Et ainsi se moquoit du compere. Estant venu Gasparin pour la troisiéme fois à le conjurer,

en luy demandant beaucoup de choses, & l'appellant tousjours compere, ne pouvant imaginer qui c'estoit; à la fin il le contraignit de dire quel il estoit. Alors le Diable va respondre : Puisque je suis contraint de dire la verité, & vous manifester qui je suis; sçachez que je suis Pancrace Stornel, mary de Silvie Balastre. Ne le sçavez-vous pas bien? Pensez-vous que je ne vous cognoisse? N'estes-vous pas Gasparin Boncy, mon très-cher compere? Ne sçavez-vous pas bien, combien de triomphes nous avons fait ensemble? Helas! mon compere, respondit Gasparin, que faictes-vous icy à tourmenter ce pauvre homme? Je ne le vous veux pas dire (respondit le Diable) allez-vous-en, je vous prie, & ne me faschez plus, car je ne me trouveray jamais mieux que je fais à present. Alors Gasparin luy fit tant de conjurations, qu'il fut contrainct de raconter par le menu la cause pourquoy il s'estoit party d'avec sa femme, & entré au corps du Duc; tellement que Gasparin luy dit : Comment, mon compere, mon amy! ne me voulez-vous pas faire un plaisir? Quel plaisir? dit le Diable. Ostez-vous de ce corps icy, respondit Gasparin, & ne le tourmentez plus. Mon compere, dit le Diable, vous me semblez un grand fol de me demander telles choses; car je trouve un si grand plaisir icy dedans, que je ne sçaurois imaginer

davantage. Alors Gaſparin dit : Je vous prie par la foy de compere qui eſt entre nous deux, que me faſſiez ce plaiſir pour le preſent ; car ſi vous ne partez d'icy, je perdray la vie, en ce faiſant vous ſerez cauſe de ma mort. Le Diable reſpondit : Il n'y a point pour le jourd'huy de plus meſchante & abominable foy que celle d'un compere : & ſi vous en mourez, ſera voſt. e dommage, & non pas le mien. Je ne deſire autre choſe que de vous voir abiſmé au plus profond d'Enfer. Vous deviez eſtre un peu plus ſage & tenir voſtre langue entre les dents ; car un bon taire ne fut jamais eſcrit. Dictes-moy à tout le moins (reſpondit Gaſparin) qui fut celuy qui vous mit en ſi grand travail ? Ayez patience, dit le Diable, car je ne puis, & ſi ne le vous veux pas dire. Oſtez-vous ſeulement d'icy, & n'attendez point d'autre reſponſe de moy. Et ainſi tout deſpité, laiſſa le pauvre Duc plus mort que vif. Mais aprés qu'il fut un peu revenu, Gaſparin luy dit : Seigneur Duc, prenez courage, car vous ſerez bien-toſt delivré. Je ne veux autre choſe de vous pour le preſent, ſinon que demain au matin vous faſſiez venir au Palais tous les muſiciens, & joüeurs d'inſtrumens, & que toutes les cloches de la ville ſonnent, & qu'on tire toute l'artillerie des boulevars, en ſigne de joye & triomphe : & tant plus il y aura grand bruit, tant plus j'en ſeray con-

tent; puis laissez faire à moy. Le matin ensuivant Gasparin s'en alla vers le Palais, & commença à conjurer l'esprit du Duc, & cependant qu'il le conjuroit, commença à ouyr trompettes, timbres, tabourins, bassins, cloches, artilleries, & tant de sortes d'instrumens de musique, lesquels sonnoient en un mesme temps, qu'il sembloit quasi que le monde deust abismer. Or ainsi que Gasparin poursuivoit sa conjuration, le Diable luy demanda que signifioit telle diversité d'instrumens, & si grand' confusion de sons, que jamais il n'avoit ouy. Ne le sçavez-vous pas bien? respondit Gasparin. Non, dit le Diable. Est-il possible? respondit Gasparin. Ouy parce qu'enveloppez en ces corps humains, nous ne pouvons sçavoir ny entendre tout, à cause que ceste matiere terrienne est trop grosse. Je le vous diray en peu de paroles, dit Gasparin, si vous m'escoutez sans molester ce pauvre Duc. Dites-le moy, je vous prie, dit le Diable, & je vous escouteray volontiers, vous promettant de ne luy donner point de fascherie. Alors Gasparin luy va dire: Sçachez, mon compere, mon amy, que le Duc voyant que vous ne le voulez pas laisser, & que ne cessez de le tourmenter; ayant entendu que vous avez laissé vostre femme pour le grand tourment qu'elle vous donnoit, il l'a envoyée querir: tellement que toute la cité fait feste & triomphe pour

ſa venuë. Ce qu'entendant le Diable, luy va dire : O meſchant compere ! vous eſtes plus fin & plus ruſé que moy:ne vous dis-je pas hier qu on ne trouva jamais compere qui fut loyal à l'autre? Vous avez eſté l'inventeur, & celuy qui l'a fait venir: j'en ay ſi grande horreur, & ay en ſi grande haine le nom de ma femme, que j'ayme mieux demeurer au plus profond d'Enfer, que de la voir près de moy : au moyen dequoy je me veux partir d'icy, & m'en aller ſi loin, que vous n'aurez jamais nouvelles de moy. Et ayant dit cela avec une enfleure de gorge, & tournant les yeux en la teſte, & faiſant autres ſignes eſpouventables, il ſe partit du corps du Duc : tellement qu'ayant laiſſé une grande puanteur ; le Duc fut du tout delivré de ceſt eſprit. Bien-toſt après le pauvre Duc revint en ſon premier eſtat, & recouvra ſes forces accouſtumées : & ne voulant pas eſtre ingrat, fit appeller Gaſparin, & le fit ſeigneur d'un fort beau chaſteau, en luy donnant grande quantité de deniers & ſerviteurs pour le ſervir: & en depit des envieux le bon Gaſparin veſquit longuement en felicité. Et Madame Silvie voyant ſes beaux veſtemens, bagues & anneaux eſtre convertis en cendre & fumée, mourut bien-toſt après miſerablement & comme deſeſperée.

Ceſte Fable fut racontée par le Trevi-ſan avec grandes merveilles, & fut gran-

dement loüée, mesmement par les hommes, avec ris excessifs. Vray est qu'elle despleut quelque peu aux Dames : tellement que Madame oyant les Damoiselles murmurer assez bas, & les continuels ris des hommes, commanda que chacun mit fin à ces propos, & que le Trevisan commençast son Enigme : lequel sans prendre autre excuse envers les Dames de ce qu'il les avoit si vivement piquées, commença ainsi son Enigme :

Entre nous est un très-noble sujet,
Parlant, tastant, allant, voyant, oyant;
Sans avoir sens il est plein d'intellect:
Sans teste, mains, langue, ny pieds froyant;
Logeant chez nous, entendant nostre object,
Une fois naist, selon mon jugement,
Et où il est, vit eternellement.

L'obscur Enigme raconté par le Trevisan, donna bien à resver aux assistans, & chacun mettoit peine en vain de luy bailler la vraye interpretation : tellement que le Trevisan voyant que leurs operations estoient bien esloignées de la verité, dit: Messeigneurs, il ne me semble pas convenable de tenir longuement en suspend ceste honorable compagnie. Si vous trouvez bon que je vous en die mon opinion, je vous la diray volontiers, ou bien j'attendray la resolution de quelque gentil esprit. Tous d'une voix le prierent de

l'interpreter. Alors le Trevisan va dire que son Enigme ne signifioit autre chose, sinon l'ame immortelle, laquelle est l'esprit, & n'a ne teste, ni pieds, ni mains, & fait toute operation : & où elle est jugée, soit au ciel, ou à l'enfer, elle vit eternellement. Ceste docte exposition de l'obscur Enigme pleut merveilleusement à toute la notable compagnie. Et pour autant qu'il estoit desja passé une grande partie de la nuict, & que les coqs commençoient à annoncer le jour ensuivant, Madame fit signe à Vincende, qui estoit la derniere en son rang pour deviser en ceste seconde nuict, qu'elle eust à faire finir la nuictée, avec quelque plaisante Fable. Mais elle qui estoit devenuë toute vermeille au visage, par couleur naturelle qu'elle avoit, non point par une honte, mais plustost par le courroux & despit qu'elle avoit conceu de la Fable auparavant racontée, dit telles paroles au Trevisan : Seigneur Benoist, j'estimois que fussiez plus paisible, & que tinsiez plus le party des Dames que vous ne faites ; mais comme je puis comprendre par la Fable par vous recitée, vous leur estes fort contraire : ce qui me fait penser que vous vous sentez outragé de quelqu'une, qui estoit possible trop indiscrette en sa demande. Toutefois encore ne devriez-vous pas si asprement blasmer les autres ; car combien que nous soyons forgées d'une

mesme matiere, si est-ce qu'on en voit tous les jours une plus gentille & de meilleur esprit que l'autre. Deportez-vous donc de plus les blasmer en telle maniere; car si elles vous mettent une fois la dent dessus, vos sons & chants ne vous serviront de rien. Quant à moy, dit le Trevisan, je n'ay point fait cela pour faire tort à la moindre, ny pour me venger de ses paroles ; mais pour instruire les autres qui se marieront après moy, d'estre plus modestes vers leurs maris. Or bien, quoy qu'il en soit (dit Mademoiselle Vincende) je ne m'en soucie gueres, & moins ces autres Dames y pensent : mais afin qu'il ne semble point que par mon silence je vueille tenir le party des hommes, & estre contraire aux Dames, j'en veux raconter une qui vous donnera grande instruction. Et ayant fait la reverence, commença à dire ce qui s'ensuit :



FABLE V.

Simplice Rossi estant amoureux de Giliole, femme de Guirot païsant; & estant trouvé par le mary, fut battu & frotté qu'il n'y manquoit rien; puis s'en retourna en son logis.



N ne peut nier, courtoises Dames, que amour ne soit gentil par nature; mais peu souvent il nous donne bonne yssuë en nos entreprinses, comme il advint à Simplice Rossi, amoureux; lequel esperant joüyr de la personne de luy tant aymée, se partit de sa compagnie, chargé de plus de horions qu'il ne pouvoit porter, ce qui vous sera appertement notoire, si vous me donnez audience (suivant vostre coustume) à raconter la Fable qui s'ensuit.

Sçachez donc qu'au village de saincte Euphemie, assis au dessous du champ S. Pierre, au territoire de la fameuse cité de Padouë, habitoit (y a assez long-temps) Guirot Scanferle, homme assez riche & d'apparence pour un laboureur; vray

est qu'il estoit assez seditieux & partial, & avoit espousé une jeune fille, nommée Giliole, laquelle, pour une villageoise, estoit estimée fort belle. Or d'icelle devint excessivement amoureux un nommé Simplice Rossi, bourgeois de Padouë. Et pour autant qu'il avoit son logis assez près de celuy de Guirot, s'en alloit souventesfois passer le temps aux champs avec sa femme, qui estoit gentille, belle & d'assez bonne grace, ne se souciant d'elle, jaçoit qu'elle eust beaucoup de bonnes conditions en soy, pour estre estimée : car il estoit si embrasé de l'amour de Giliole, qu'il n'en reposoit ny jour ny nuict. Ce neanmoins il tenoit son amour secret en son cœur, & ne l'osoit manifester, tant pour la crainte du mary, & pour la bonne vie & integrité de Giliole, que pour ne donner scandale à sa prudente femme. Or ce bon compagnon Simplice avoit près de sa maison une fort belle fontaine, qui jettoit une source d'eau si claire & si savoureuse, que non seulement les vifs, mais aussi les morts (s'il faut ainsi dire) auroient desiré d'en boire : tellement que Giliole s'en alloit soir & matin, & selon le besoin, avec une seille de cuivre pour puiser de l'eau à ceste fontaine. Cependant le cauteleux amour, qui ne pardonne à personne, stimuloit Simplice : toutesfois cognoissant sa bonne vie & le bon bruit qui estoit d'elle par tout le pays, n'en osoit

dire mot à perſonne : mais aucunesfois en ſe pourmenant tout ſeul, ſe nourriſſoit de la voir, & conſoloit ſon cœur le mieux qu'il pouvoit. De ſon coſté elle n'en ſçavoit rien, & ne s'en eſtoit jamais apperceuë ; car comme femme de bon bruit & de bonne vie, ſe meſloit ſeulement de ſon mari & de ſon meſnage. Un jour entre les autres, ainſi que Giliole s'en alloit à la fontaine pour puiſer de l'eau, ſelon ſa couſtume, elle vint à rencontrer Simplice, auquel elle vint à dire purement & ſimplement (comme euſt fait une autre femme de bien) Bon-jour, Monſieur : & il luy reſpondit Tic, penſant bien l'entretenir avec telle parole, & l'apprivoiſer quelque peu ; mais elle n'y penſant rien en mal, ne diſoit autre choſe, ains paſſoit ſon chemin, & s'en alloit à ſes affaires. Ce gentil amoureux avoit desja par pluſieurs fois donné telle reſponſe à Giliole, toutes fois & quantes qu'elle le ſaluoit, mais ſans penſer aucune malice en luy, elle s'en alloit la teſte baiſſée. Après que ceſte reſponſe eut aſſez longuement continué, Giliole delibera d'en advertir ſon mari. Et de fait, eſtant un jour avec luy en joyeux propos, elle luy dit : Mon mari, je vous veux dire une choſe qui vous fera poſſible rire. Qu'y a-t-il ? dit Guirot. Vous devez entendre, dit-elle, que toutes-fois & quantes que je vais puiſer de l'eau à la fontaine, je rencontre le ſi-

re Simplice, & quand je luy donne le bon jour, il me respond, Tic. Et toy, dit Guirot, que luy as tu respondu sur cela? Rien qui soit, dit-elle. S'il te dit plus Tic, dist Guirot, respond-luy Tac, & prend bien garde à ce qu'il te dira, sans luy respondre autre chose, mais passe ton chemin. Ce qui advint en la mesme sorte: car elle estant allée à la fontaine pour querir de l'eau à l'heure accoustumée, elle touva Simplice, & luy donna le bon-jour: & luy, selon sa coustume, luy respondit, Tic: à quoy elle repliqua (comme son mari l'avoit embouchée) Tac. Alors Simplice se tenant tout glorieux, & pensant qu'elle se fust apperceuë de son amour, & de l'avoir desja gaignée, print un peu de hardiesse, & luy dit: Quand viendray-je? La bonne Dame, selon que luy avoit enchargé son mary, ne respondit autre chose, mais s'en retourna au logis, où le mary luy demanda incontinent comment tout le cas se portoit: & elle luy dit avoir fait ce qu'il luy avoit enchargé, & que Simplice luy avoit dit: Quand viendray-je? & qu'elle ne ne luy avoit respondu autre chose. Guirot, qui estoit assez ruzé, nonobstant qu'il fust paysan, & entendoit l'intention du muguet, se troubla grandement, cognoissant que ces paroles signifioient quelque chose qui ne valoit rien; tellement qu'il dit à sa femme: Si tu y retournes plus, & qu'il te die, Quand

viendray-je ? respond-luy, Ce soir : & puis laisse faire à moy. Le jour ensuivant, Giliole s'en alla (suivant sa coustume) à la fontaine, & trouva Simplice qui l'attendoit d'une grande affection, & luy dit : Bon-jour, Monsieur, & Simplice respondit, Tic, & elle dist Tac. Puis il repliqua : Quand viendray-je ? Ce soir, dit Giliole : Soit, dit-il. Et estant de retour au logis, elle dit à son mary : J'ay fait ce que vous m'aviez enchargé. Que t'a-t'il respondu, dit le mary : Soit, dit-elle. Or Guirot qui avoit l'estomach chargé d'autre chose que de souper, dit : Or sus Giliole, allons mesurer douze sacs de bled ; car je veux faire semblant d'aller au moulin, & si le galand vient, fay-luy caresses, & le reçoy honorablement : & fay que tu m'apprestes un sac vuyde contre ceux qui sont pleins de bled ; & quand tu entendras que j'arriveray, fay le entrer dedans ce sac vuide, & qu'il se cache, puis laisse faire à moy. Nous n'avons pas tant de sacs, dit-elle, que nous puissions parfaire le nombre que vous dites. Envoye, dit Guirot, la tante, nostre voisine, vers Simplice, & fay qu'il t'en preste deux, & fay qu'elle die sur tout que j'en ay affaire ce soir pour aller au moulin. Ce qui fut fait en toute diligence. Le bon Simplice qui avoit bien noté les paroles de la Giliole, & comment elle luy avoit envoyé demander à prester deux sacs, estimant

pour tout vray que le mari deust aller au moulin, se trouvoit le plus heureux & le plus content homme de ce monde, pensant qu'elle fust autant amoureuse de luy, comme il estoit d'elle : mais le pauvre malheureux ne se doutoit pas de la trousse qui luy estoit preparée, parce qu'il y auroit procedé plus finement qu'il ne fit pas. Tant y a que le bon Simplice qui avoit force bons chapons en sa cour, en fit tuer deux des meilleurs, & les envoya par un sien valet à Giliole, luy donnant charge de les faire cuire, & qu'il ne faudroit point de venir ce soir à l'assignation. La nuict venuë, Simplice se partit secrettement de son logis, & s'en alla au logis de Guirot, où Giliole le reçeut assez gracieusement; & en voyant les sacs pleins de bled, & croyant que le mary fust allé au moulin, dit à Giliole : Où est Guirot? Je pensois qu'il fust au moulin; mais voyant que les sacs sont encore icy, je ne sçay qu'en dire. Alors Giliole respondit : Ne doutez en rien, Seigneur Simplice, & n'ayez point de crainte, car tout ira bien. Il faut que vous entendiez que sur l'heure de vespres il est venu icy un sien beau-frere, qui luy a dit, que sa sœur est en grande extremité de maladie, & qu'à grand' peine sera elle vive demain : tellement qu'il est monté à cheval, & s'est party pour l'aller voir devant qu'elle meure. Simplice, qui estoit bien simple de nom & de fait, pensant

que tout cela estoit vray, ne dit mot. Cependant que Giliole estoit après pour faire cuire les chapons & appareiller le souper, voicy le mary Guirot qui arriva en la cour: & si-tost que Giliole l'eut entendu, feignant d'estre bien faschée, dit : Helas! nous sommes perdus, nous sommes morts: & sans plus retarder, elle joüa si bien son personnage, qu'elle fit cacher le mignon dedans le sac qui estoit vuide, combien qu'il y entrast assez mal volontiers; puis approcha le sac où estoit le galand contre les autres qui estoient pleins de bled, & attendit que le mary vint au logis. Quand Guirot fut venu, & qu'il veit la table appareillée avec les chapons qui boüilloient dedans le pot, il dit à sa femme : Que veut dire ce magnifique banquet que tu m'as apresté? Je pensois, dit-elle, que vous deussiez retourner bien las au logis, encore qu'il fust la minuict : tellement que pour vous rafraischir & vous maintenir aux labeurs que vous avez continuellement, je vous ay voulu apprester quelque chose de bon ce soir pour vous donner substance. Par ma foy, dit Guirot, c'est très-bien fait à toy; va, je t'en sçay bon gré, car je me trouve assez mal disposé, & me fasche que l'heure de souper & m'aller reposer n'est venuë, afin que je m'en puisse aller demain de grand matin au moulin. Mais devant que nous soupions, il vaut mieux voir si nos sacs, qui

doivent estre portez au moulin, sont justes & de bon poids. Et s'estant approché des sacs, il en trouva treize, & feignant de ne les avoir pas bien contez, les tourna de rechef à raconter, & voyant qu'il y en avoit treize, il dit à sa femme : Que veut dire cecy, Giliole, qu'il y a icy treize sacs, & nous n'en avons apresté que douze ? d'où vient cela ? A quoy elle respondit : Je suis bien asseurée qu'il n'y en avoit que douze quand nous ensachasmes le bled, mais je ne vous sçaurois pas dire qui a adjousté le treiziéme. Simplice qui estoit en ce sac, & qui sçavoit bien qu'il y en avoit treize, se tenoit quoy, & disoit en soy-mesme la pastenostre de singe, maudissant la femme, & son amour, & soy-mesmes, de s'estre jamais fié en elle, & s'il eust peu eschaper de ses mains, il s'en seroit volontiers fuy, & craignoit plus la honte que le dommage. Mais Guirot qui cognoissoit bien le sac, le print & le traina hors de l'huis qu'il avoit laissé ouvert tout exprès, afin qu'en luy donnant de bons coups, il eust loisir de sortir du sac & s'enfuir. Et pour ce faire, il avoit prins un baston noüeux apresté pour faire un tel effect, & le commença à frotter si bien & si beau, qu'il ne luy demeura membre sur luy, qui ne fust rompu ou meurtry, & peu s'en fallust qu'il n'en mourust. Et si ce n'eust esté sa femme, qui par pitié ou par crainte

que

que le mary n'en fust banny, le luy osta d'entre les mains, il l'eust facilement tué. Si-tost que Guirot fut party, & qu'il eut abandonné l'entreprinse, Simplice sortit du sac, & ainsi maltraicté s'en alla au logis, pensant avoir tousjours Guirot derriere soy avec le baston. Puis se mit dedans le lict, où il fust assez long-temps devant qu'il peust jamais revenir. Cependant Guirot aprés avoir fort bien soupé avec sa Giliole aux despens de Simplice, s'en alla reposer. A quelques jours de là Giliole estant allée à la fontaine, trouva Simplice, qui se promenoit en une sienne gallerie, & d'un visage riant le salua, en disant, Tic : mais Simplice qui sentoit encore les coups receus pour telles paroles, ne respondit autre chose, sinon ce qui s'ensuit :

Pour un bon-jour, ou pour Tic & pour Tac,
Vous ne m'aurez plus dedans vostre sac.

Ce qu'entendant Giliole, se teut, & s'en retourna au logis toute honteuse : & Simplice ainsi bestialement traicté, changea de fantasie, & commença à avoir plus grand soin, & porter plus grande amitié à sa femme, laquelle il avoit en haine pour autruy, de peur qu'il ne luy en print autant comme à la premiere fois.

La Fable de Vincende estoit desja ra-

contée, quand les Dames dirent tout d'une voix : Si le Trevisan a maltraicté les Dames avec sa Fable, Vincende n'en a pas moins fait aux hommes avec la sienne, laissant son Simplice rompu & froissé de coups. Et pour autant qu'un chacun rioit, l'un d'une chose, & l'autre de l'autre, Madame commanda qu'on mist fin à ces ris, & que Vincende poursuivist l'ordre commencé avec son Enigme. Alors se voyant victorieuse de l'injure commise par le Trevisan vers les Dames, commença ainsi son Enigme :

Honte me prent de mon nom reciter ;
Aspre à toucher, & rude suis à voir,
Grand' bouche ayant sans nulles dents porter :
La levre rouge, & près d'où me vient seoir,
L'ardeur me vient si fort à agiter,
Que j'en escume, & n'y puis rien pourvoir ;
C'est tout mon cas d'avoir une chambriere,
Chacun y pesche, & me met on arriere.

Les hommes ne se pouvoient tenir de rire, voyans que les Dames baissoient la teste en leur sein en sousriant. Mais Madame, à qui estoit beaucoup plus agreable l'honnesteté que la vilenie, regarda d'un œil farouche Vincende, & luy dit : Si je n'avois respect à ces Gentilshommes, je te donnerois à cognoistre que c'est que de parler ainsi salement : mais pour ce

coup je te pardonne, & fais qu'il ne t'avienne plus; autrement tu sentirois que vaut, & peut ma seigneurie. Alors Vincende estant devenuë rouge comme la rose du matin, & se voyant ainsi brusquement reprinse, print quelque peu de hardiesse, & luy respondit en telle maniere: Madame, si j'ay dit aucune parole qui offense vos oreilles, & de vous autres Dames, je ne meriterois pas seulement d'en estre reprinse, mais une aspre punition. Mais pour autant que mes paroles ont esté simples & pures, elles ne meritent point de punition, ny ceste aigre reprehension. Et qu'ainsi soit, l'interpretation de l'Enigme est mal entenduë de vous; car quand vous l'aurez bien examiné, vous cognoistrez mon innocence.

Cest Enigme ne signifie autre chose que le pot qui est noir à l'entour, & estant rechauffé de feu il boult & jette de l'escume de toutes parts. Il a bouche grande, & n'a point de dents, embrassant tout ce qu'on y met dedans: aussi toute chambriere mechanique y pesche dedans quand elle dresse le potage à disner ou à souper. Les hommes & les Dames entendant l'honneste interpretation de l'Enigme, loüerent grandement Vincende, disans qu'elle avoit esté reprinse à tort. Et pour autant qu'il estoit desja tard, & que le

poinct du jour commençoit à apparoiſtre, Madame, ſans faire autre excuſe de ſon admoneſtement, donna congé à toute la compagnie : commandant à tous, que ſoubs peine de ſon indignation chacun ſe trouvaſt d'oreſnavant pluſtoſt au conſiſtoire.





LA TROISIE'ME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.



ESJA la sœur du Soleil puissante au ciel, aux forests & abismes obscurs, tenoit avec sa rotondité la moitié du ciel, & desja l'occidental horison avoit couvert le chariot de Phœbus, & les estoiles errantes flamboyoient de toutes parts: aussi les gentils oyselets laissans leurs harmonieux chants, se reposoient doucement en leurs beaux nids sur les branches verdes, quand les jeunes Dames & Gentilshommes se trouverent au lieu accoustumé pour deviser. Et quand chacun se fut assis selon son ordre, Madame Lucrece commanda que le vaisseau d'or fut derechef apporté, & y ayant mis le nom des cinq Damoiselles, lesquelles devoient ce soir là (selon que le sort luy

seroit escheu) raconter leurs Fables par ordre. La premiere d'entre elles fut Catherine : la seconde Ariane : la troisiéme Laurette : la quatriéme Alterie : & la cinquiéme Eritrée. Cela fait, Madame commanda que le Trevisan print son luth, & le Moulin une viole, & que tous les autres dansassent cependant que le Bembe meneroit la dansse. Le bal finy, & le silence mis à la douce lire, & l'harmonieux luth ayant appaisé ses divines cordes, Madame commanda à Laurette qu'elle chantast une chanson. Elle convoiteuse d'obeyr & satisfaire à Madame print par la main les autres compagnes, & ayant fait une grande reverence, se mirent à chanter la chanson suivante :

En regardant vostre excellent visage,
Et de vos yeux une telle splendeur,
Ravir me sens par une belle ardeur,
De vostre cœur cognoissans la rondeur :
De pleurs je suis en une mer si large,
Et de souspirs en telle profondeur,
Que je ne puis en ce mortel decours,
Trouver ailleurs sinon en vous, secours.

Après que Laurette eut avec ses compagnes monstré par son silence la chanson estre finie, Madame regardant au clair visage de Catherine, commanda qu'elle commençast les Fables de la presente nuict, laquelle estant un peu rougie, & se sousriant commença à dire ce qui s'ensuit :

FABLE I.

Un nommé Pierre, eſtant inſenſé, retourna en ſon bon ſens par le moyen d'un poiſſon nommé Ton, qu'il print ; & delivré de mort, print en mariage la fille du Roy Lucian, laquelle il avoit engroſſie par enchantemens.



N lit (vertueuſes Dames) tant aux hiſtoircs anciennes, que modernes, que les operations d'un fol (ſoient naturelles ou accidentales) luy donne bien ſouvent bonne yſſuë. Au moyen dequoy j'ay deliberé vous raconter la Fable d'un fol, qui devint ſage, & eut en mariage la fille d'un Roy, comme vous entendrez par ce preſent diſcours.

En l'Iſle de Caprare, aſſiſe en la mer Liguſtique, laquelle tenoit autresfois le Roy Lucian, y eut autresfois une pauvre femme vefve, nommée Iſotte, laquelle avoit un fils peſcheur ; mais de malheur il eſtoit inſenſé, tellement que tous ceux qui le cognoiſſoient l'appelloient Pierre le fol. Il s'en alloit tous les jours

pescher, mais fortune luy estoit tant contraire, qu'il ne prenoit jamais rien en ses filets: toutesfois & quantes qu'il retournoit au logis estant encore assez esloigné, il se mettoit si fort à crier, que tous ceux qui estoient en l'Isle pouvoient facilement entendre son cry, qui estoit tel: *Conches & Conchettes, Seches & Sechettes, Mastelles & Mastellettes; car Pierre est chargé de poisson.*

La pauvre mere adjoustant foy aux paroles de son fils, & croyant que ce qu'il disoit estoit vray, apprestoit tout son cas pour le mettre. Mais quand il estoit arrivé, il se moquoit de sa mere, & tiroit un grand demy pied de langue hors de la bouche pour se moquer. Or le logis de ceste pauvre vesve estoit vis-à-vis du palais du Roy Lucian, qui avoit une fille de l'aage de dix ans, belle & de bonne grace; & pour autant qu'il n'avoit point d'autre enfant, il luy bailla son nom, & l'appella Luciane. Toutesfois & quantes que ce fol faisoit ce cry de poisson, elle se mettoit à la feneſtre, & y prenoit si grand passe-temps, qu'elle se sentoit mourir de ris. Le fol qui la voyoit ainsi desordonnément rire, s'en faschoit grandement, en la blasmant avec paroles assez rudes. Mais tant plus ce fol l'outrageoit, d'autant plus elle s'en rioit, & le prenoit en jeu comme font les enfans. Continuant ainsi Pierre de jour en jour sa pescherie, & reite-

rant fottement à fa mere les fufdictes paroles, advint que ce pauvre lourdaut print un jour un de ces trois poiffons, que nous appellons un Ton, dont il fentit fi grande joye qu'il s'en alloit fautant & criant par le rivage : *Dea, Dea, Je fouperay avec ma mere, j'y fouperay à la fin*, en repliquant par beaucoup de fois ces paroles. Le pauvre Ton fe voyant prins, & ne pouvant fuir en aucune maniere, dit à Pierre le fol : Helas ! frere, je te prie par courtoifie, qu'il te plaife me delivrer de prifon, & me donner la vie. Que veux tu faire de moy ? Quand tu m'auras mangé, quel profit auras-tu de moy ? Si tu me veux fauver la vie, je te pourroisbien un jour faire quelque plaifir. Mais le bon Pierre qui avoit plus de befoing de manger que de paroles, le vouloit à toutes forces charger fur fes efpaules, & le porter en fa maifon pour le manger joyeufement avec fa mere. Cependant le Ton ne ceffoit de le prier très-affectueufement, luy promettant de luy donner autant de poiffons qu'il en pourroit porter. Outre cela il luy promit luy octroyer ce qu'il luy demanderoit. Pierre qui n'avoit pas le cœur de diamant, nonobftant qu'il fut fol & infenfé, fut efmeu à pitié, & luy promit de luy fauver la vie, & tant fit avec les pieds & les mains, qu'il le leva en la mer. Alors le Ton voyant avoir reçeu fi grand benefice, ne fe voulant pas monftrer in-

grat, dit à Pierre : Monte en ton bateau, & fay tant avec la rame & ton corps, en le versant d'un costé, que l'eau y puisse entrer. Si-tost que Pierre eut fait pancher la barque d'un costé, & que l'eau de la mer y fut entrée, il y vint si grande abondance de poissons, que le bateau fut en grand danger de se perdre. Ce que voyant Pierre, & n'estimant aucunement le danger, se commença à resjoüir, & en print tant qu'il peut charger sur son col, puis s'en alla vers son logis, & quand il commença à s'approcher, il se mit à crier comme il avoit de coustume : *Conches & Conchettes, Seches & Sechettes, Mastelles & Mastellettes ; car Pierre a prins beaucoup de poissons.*

La mere qui pensoit estre moquée comme les autres fois, ne s'en esmeut point. Ce neantmoins le fol continuoit de crier tant plus fort ; tellement que la mere craignant qu'il n'y eust plus grande folie, s'il ne trouvoit les vaisseaux preparez, apresta tout son cas. Quand Pierre fut arrivé, & que la mere eut veu si grande abondance de poissons, elle se commença à resjoüir, remerciant Dieu de luy avoir donné si bonne fortune. La fille du Roy ayant entendu Pierre crier à haute voix, s'en courut à la fenestre, & se moquoit de luy riant à pleine gorge de ses paroles : tellement que le pauvre fol ne sçachant faire autre chose, embrasé de couroux & de

fureur, s'en alla au rivage de la mer, & commença à appeller à haute voix le Ton pour le secourir. Le Ton entendant bien la voix du compagnon, se presenta au rivage de la mer, & mit la teste hors de l'eau en luy demandant qu'il avoit à se plaindre. Je ne demande autre chose pour le present (dit le fol) sinon que Luciane, fille du Roy Lucian, se trouve grosse : ce qui fut fait. Peu de jours après le ventre virginal commença à enfler à la pucelle, qui n'avoit pas encore douze ans accomplis, & autres signes evidens d'une femme grosse luy advindrent. La mere de la fille voyant cela en fut fort faschée, ne se pouvant persuader qu'une fille d'onze ans, qui ne monstroit point encore aucun signe de femme grosse, se peut engrossir. Et pensant qu'elle fust tombée (comme il advient le plus souvent) en quelque maladie incurable, la fit visiter par les sages-femmes; lesquelles rapporterent qu'elle estoit grosse pour le certain. La Royne ne pouvant endurer un tel excez, le voulut communiquer au Roy Lucian son mary. Tant y a qu'après avoir fait bonne inquisition le plus secrettement qu'il fut possible, pour trouver celuy qui avoit violé la fille, on n'en peut sçavoir aucune chose : tellement que pour fuir un grand deshonneur, il la vouloit faire mourir secrettement. Mais la mere qui aymoit sa fille d'une grande affection, pria le Roy de la garder jus-

ques à tant qu'elle eust enfanté, & qu'il en fist après ce que bon luy sembleroit. Le Roy qui estoit tousjours pere, ayant pitié de ceste fille qui luy estoit unique, se rengea au vouloir maternel. Le temps de l'enfantement venu, la fille enfanta un fort beau fils, & pour autant qu'il estoit d'une si merveilleuse beauté, le Roy n'eut pas le cœur de le faire mourir, mais commanda à la Royne qu'il fut alaicté & nourry jusques au bout de l'an. Estant desja le petit enfant parvenu au terme de l'an, & croissant de jour en jour en si grande beauté qu'on n'en eust peu trouver un semblable au monde, le Roy voulut faire experience s'il pouvoit point trouver celuy qui estoit pere de cest enfant. Et pour ce faire, il fit crier à son de trompe par toute la ville, que quiconque passoit l'aage de quatorze ans, eust à se presenter devant sa Majesté, sous peine d'avoir la teste tranchée; & que chacun portast un fruict ou quelque autre chose qui peust esmouvoir l'enfant. Suivant le commandement du Roy chacun se presenta au palais portant fruict ou fleur, & passoient devant le Roy, qui les fit asseoir selon leur ordre. Advint qu'un jeune fils allant au palais, vint à rencontrer Pierre le fol, & luy dit: Où vas tu Pierre? que ne vas tu au palais comme les autres, afin d'obeyr au commandement du Roy? Et Pierre respondit: Que ferois-je en une si grande

multitude ? ne vois tu pas que je ſuis pauvre, nud, & n'ay pas ſeulement une robe pour me couvrir, & tu veux que je me mette au rang de tant de Seigneurs & Courtiſans ? Je n'ay garde. Alors le jeune fils luy dit, en ſe joüant : Vien-t'en avec moy, & je te bailleray une robe. Que ſais tu ſi l'enfant pourroit eſtre tien ? Tant y a qu'il s'en alla avec ce jeune fils qui luy veſtit quelques habits, puis s'en alla avec luy au palais, & ſe mit derriere l'huys : tellement qu'à grande peine le pouvoit-on voir. Après que chacun ſe fut preſenté & aſſis, le Roy commanda que l'enfant fuſt apporté, penſant que ſi le pere eſtoit en ceſte compagnie la naturelle affection s'inclineroit ou d'un coſté ou d'autre.

La nourriſſe print l'enfant entre ſes bras, & le porta en la ſale, où chacun luy faiſoit feſte, l'un luy preſentoit un fruict, l'autre une fleur, ce que refuſa l'enfant. La nourriſſe qui ſe pourmenoit çà & là par la ſale, ſe vint à approcher de la porte d'icelle, & deſlors le petit enfant commença à rire, & ſe voulut quaſi jetter d'entre les bras de la nourriſſe ; eſtant de rechef retournée vers la porte, le petit enfant menoit la plus grande joye de ce monde, monſtrant l'huis avec le doigt. Le Roy voyant la contenance de ceſt enfant, appella la nourriſſe, & luy demanda qui eſtoit derriere ceſt huis. C'eſt un beliſtre, reſpondit la nourriſſe. Après l'a-

voir fait venir en sa presence, il cogneut que c'estoit Pierre le fol. Cependant l'enfant qui estoit près de là, en ouvrant les bras se jetta à son col, & l'embrassa estroictement. Le Roy considerant cela augmenta de plus en plus sa douleur, & ayant donné congé à toute la compagnie, delibera de faire mourir sa fille avec Pierre, & le petit enfant. Mais la Royne qui estoit fort prudente, considera sagement que si on les faisoit decapiter & brusler en la presence du Roy, ce seroit un grand deshonneur; elle conseilla au Roy de les mettre dedans un grand tonneau, & les jetter en la mer, les laissant aller à leur bonne fortune, sans leur faire endurer si grand tourment, & sans en avoir de leur costé si grand regret. Ce conseil pleut au Roy, lequel après qu'il eut fait apprester le tonneau, les fit mettre tous trois dedans, avec un pannier de pain, un flascon de bon vin, & un baril de figues pour le petit enfant. Puis les fit jetter en haute mer, pensant que tout cela se romproit au premier rocher qu'il rencontreroit, & que par ce moyen tous trois periroient. Mais il advint autrement qu'ils ne pensoient. La pauvre mere de Pierre entendant le cas estrange de son fils, en mourut de dueil, en brief. Estant la pauvre Luciane en ce bateau combatu par les vagues, ne voyant ny Lune ny Soleil, pleuroit & regretoit amerement sa piteuse fortune; & n'ayant

point de laict pour faire taire son fils, qui ne cessoit de pleurer, luy donnoit aucunesfois des figues, & ainsi l'endormoit. Mais Pierre n'ayant aucune passion, ne se soucioit sinon de ce pain & de ce bon vin: tellement que Luciane luy dit: Helas! Pierre, tu vois que je souffre innocemment ceste peine pour toy; & tu ris, manges & bois, sans penser aucunement au danger où nous sommes. Ce n'est pas par ma faute (dit-il) mais plustost par la tienne, pour autant que tu te moquois continuellement de moy; mais ne te soucie point, car nous serons bien-tost hors de ce danger. Tu dis bien vray (respondit Luciane) que nous sortirons bien-tost de ce tourment; car le tonneau ne mettra gueres à se rompre, & nous perirons. Alors Pierre dit, tais-toy, car j'ay un secret, que si tu le sçavois tu t'en esbahirois & possible t'en resjoüirois. Quel secret as tu (dit Luciane) qui nous peust soulager, & nous oster de si grand travail? J'ay un poisson (respondit Pierre) qui fait tout ce que je luy commande, & n'en passeroit pas un point, voire deust-il perdre la vie. C'est celuy mesme qui t'engrossit. Ce seroit une bonne chose (dit Luciane) si ainsi estoit: mais comment s'appelle-t-il? C'est un Ton, dit Pierre. Alors Luciane luy dit, fay que j'aye autant de credit envers luy comme toy, pour luy faire mettre en execution ce que je luy diray. Il

sera fait, dit Pierre. Cela fait, il appella le Ton, & luy commanda de faire tout ce qu'elle luy commanderoit. La jeune fille après avoir reçeu la puissance de luy commander, luy fit commandement de jetter le tonneau sur l'un des plus beaux & plus asseurez rochers qui se trouva au Royaume de son pere. Puis qu'il fit tant que Pierre devint le plus beau & le plus sage homme du monde. Et non contente de ce, luy commanda qu'il leur bastist sur ce rocher un riche palais, avec loges, sales, & chambres bien garnies, ayant un jardin derriere, plaisant & en belle veuë, remply d'arbres produisans perles & pierres precieuses, au milieu duquel y eust une fontaine qui fust quelquesfois d'eau fresche, & l'autrefois de vin exquis. Ce qui fut fait incontinent. Cependant le Roy & la Royne se souvenans d'estre si miserablement privez de leur fille, & son petit fils, estimans qu'ils fussent desja devorez par les poissons, se tourmentoient, ne se trouvans point joyeux ny contens. Estans ainsi en ceste tristesse & ennuy, delibererent pour soulager un peu leurs cœurs passionnez, de s'en aller en Hierusalem, & visiter la terre-saincte, ce qu'ils accomplirent: car ayans fait equiper une navire, & garnie de ce qui estoit necessaire, monterent sur mer, où ils eurent le vent assez favorable à leur departement. Mais devant qu'ils fussent à cinquante lieuës de l'Isle,

l'Isle, ils apperceurent de loing un riche, & superbe palais, eslevé quelque peu sur la plaine, & assis sur une petite Isle. Et pour autant qu'il leur sembloit plaisant (estant sous leur puissance) ils le voulurent un peu visiter. S'estans approchez de l'Isle, ils descendirent de la navire. Ils n'estoient pas encore arrivez au palais, que Pierre & Luciane les recogneurent; & estans allez au devant d'eux, les receurent amiablement avec grandes caresses, & accollades; mais pour autant qu'ils estoient tous transformez, le Roy ny la Royne ne les cogneurent point. Estans entrez en ce magnifique palais, ils le visiterent par le menu, en le loüant merveilleusement. De là en descendant par un petit degré, ils arriverent dedans le jardin, que le Roy & la Royne trouverent si beau à leur gré, qu'ils confesserent n'en avoir jamais veu un pareil en ce monde. Entre les autres choses singulieres de ce jardin, y avoit un arbre au milieu qui soustenoit sur une branche trois pommes d'or; tellement qu'il y avoit un gardien exprès commis à garder seulement que ce fruict ne fust desrobé. Mais je ne sçay comment cela se fit, la plus belle d'icelles fut mise dedans le sein du Roy sans s'en appercevoir: tellement que quand il se voulut partir, le gardien dit à Luciane : Madame, la plus belle des trois pommes n'y est pas, & ne puis sçavoir ny imaginer qui la peut avoir

emportée. Alors Luciane luy commanda de les foüiller tous les uns après les autres, veu que ce n'estoit pas chose pour en faire si peu d'estime. Après que le gardien eut cherché & recherché, il retourna à elle, & luy dit, qu'il ne la trouvoit point. Ce qu'entendant Luciane, fit semblant d'en estre bien faschée, & se tournant vers le Roy, luy dit : Sire, vous me pardonnerez s'il vous plaist, si je prens la hardiesse de vous foüiller ; car la pomme que je cherche est de valeur inestimable, & la prise plus que chose que je sçache en ce monde. Le Roy qui ne se doutoit point de telle menée, pensant que tel erreur ne venoit point de luy, deslia franchement ses habits, & tout soudain la pomme tomba en terre. Le Roy voyant ce cas estrange fut estonné, ne sçachant d'où cela procedoit. Alors Luciane luy dit : Monseigneur, nous vous avons fait le plus grand honneur & la meilleure chere qu'il nous a esté possible, selon que vous meritez ; & vous en recompense de tels biens, vous nous desrobez le fruict de nostre jardin sans nostre sçeu. Il me semble que vous montrez en cela une grande ingratitude envers nous. Le Roy qui se sentoit innocent en sa conscience, taschoit de leur donner à entendre par tous les moyens qu'il n'avoit point desrobé la pomme. Luciane voyant qu'il estoit temps de se manifester, & donner à connoistre

ſon innocence à ſon pere, luy dit en pleurant : Sçachez, Monſeigneur, que je ſuis la miſerable Luciane que vous engendraſtes en la malheure, & condamnaſtes cruellement à mort, avec Pierre & l'enfant. Je ſuis voſtre fille unique Luciane, qui ſans avoir eu jamais cognoiſſance d'homme fus engroſſie. Voilà le fils innocent que j'ay conçeu ſanspeché : ceſt autre que vous voyez, eſt Pierre le fol, qui eſt devenu le plus ſage du monde, par le moyen d'un poiſſon nommé Ton, & a baſty ce haut & magnifique palais. C'eſt celuy qui vous à mis la pomme d'or en voſtre ſein, ſans que vous en ſoyez apperceu. Ce fut celuy qui me fit devenir groſſe par enchantement, & non point par compagnie d'homme quelconque : & tout ainſi que vous eſtes innocent de la pomme deſrobée, auſſi ſuis-je innocente du crime à moy impoſé. Alors tous pleurans de joye s'embraſſerent l'un l'autre en ſe faiſant grand' feſte. Toſt après ils monterent ſur mer, & s'en allerent à Caprare, où on fit grand' feſte & triomphe, & Pierre eſpouſa Luciane, lequel comme gendre du Roy veſquit encore aſſez longuement avec luy, en grande conſolation. Et quand le Roy vint à mourir il le fit ſon heritier.

La Fable de Catherine avoit desja eſmeu les autres Dames à pleurer; mais entendans qu'elle avoit fort bonne iſſuë,

se commencerent à resjoüir, remerciant Dieu grandement. Cependant, Madame voyant que la Fable estoit finie, commanda à Catherine de poursuivre l'ordre commencé; tellement que sans plus prolonger & tenir en suspends les auditeurs, elle commença d'un visage joyeux à proposer son Enigme comme s'ensuit :

Derriere un tronc est un vestu de rouge,
Lequel se cache, & puis monstre un baston,
Un gros & grand quatre portent : il bouge
Et deux poignant au tronc plante à taston.
Voicy venir un, qui de son grand vouge
Le vient frapper & heurter au menton :
Dix autres vont le renverser par terre.
Or devinez que ce propos enserre.

Ce subtil Enigne fut escouté, non pas sans grand contentement de toute la compagnie : & combien que les Dames l'interpretassent en diverses sortes, si ne s'en trouva-t'il point qui frappast mieux au but que Laurette, laquelle dit en se sousriant : L'Enigme proposé par nostre gracieuse sœur, ne signifie autre chose que le bœuf sauvage qui a quatre pieds, lequel voyant du drap rouge, se met à courir d'une grande impetuosité pour le frapper, & cuidant le blesser vient à ficher deux piquons dedans l'arbre, qui sont les deux cornes : tellement qu'il ne les peut après retirer. Cela fait, le chasseur qui

eſt caché derriere le foſſé vient à l'atterrer avec dix, qui ſont les dix doigts des deux mains. Pour telle reſolution Catherine devint rouge par le viſage, eſtimant que nul n'en donneroit l'interpretation ; en quoy elle fut abuſée, parce que Laurette n'en ſçavoit pas moins qu'elle. Madame voyant que les paroles multiplioient, impoſa ſilence, & commanda à Ariane de commencer ſa Fable, laquelle toute honteuſe commença ainſi :

FABLE II.

Dalphrene Roy de Tunis, ayant deux enfans, l'un nommé Liſtic, & l'autre Livoret, depuis ſurnommé Porcarol ; à la fin print en mariage Belliſſandre, fille du Roy de Damas.



CE n'eſt pas peu de cas au ſage Pilote, quand eſtant tourmenté de l'ennuyeuſe & beſtiale tempeſte, & pouſſé entre durs & pointus rochers, il vient à conduire ſa pauvre barque à bon port. Ce qui advint à Livoret, fils du grand Roy de Tunis, lequel après avoir paſſé par beaucoup de dangers & longs travaux,

ayant la magnanimité de ſon cœur domptè le malheur de ſa fortune parvint en meilleure condition, & le fit joüiſſant au Royaume du grand Caire, comme vous entendrez par le diſcours de la preſente Fable.

En la Royale cité de Tunis, aſſiſe au rivage d'Afrique, fut n'y a pas long-temps un fameux & puiſſant Roy, nommé Dalphrene, qui ayant eſpouſé une belle & gracieuſe Dame, eut d'elle deux beaux enfans, ſages, vertueux & obeiſſans au pere : l'ayné deſquels s'appelloit Liſtic, & le plus jeune Livoret; leſquels ſuivant l'ordonnance Royale & couſtume approuvée, ne pouvoient ſucceder au Royaume paternel, pour ce que la ſucceſſion appartenoit ſeulement aux filles. Tellement que le Roy voyant par ſon deſaſtre n'avoir point de filles, & qu'il n'eſtoit plus en aage d'en avoir, s'en faſchoit grandement ayant tousjours une grande paſſion ſur ſon cœur : & meſmement quand il venoit à conſiderer que ſes enfans après ſa mort ſeroient maltraittez & chaſſez miſerablement du Royaume paternel, à leur grande confuſion & deshonneur. Eſtant le Roy en ce piteux & douloureux diſcours, ne pouvant trouver aucun remede qui le peuſt ſoulager, ſe tourna vers la Royne, laquelle il aymoit grandement, & luy dit : Madame que ferons-nous de ces enfans, puis que toute puiſſance nous eſt oſtée, tant

par la loy, que par l'ancienne couſtume, de les laiſſer nos heritiers au Royaume? A cela reſpondit ſur le champ la prudente & diſcrette Royne: Sire, dit-elle, il me ſemble, veu que vous eſtes le plus puiſſant homme de ce monde en treſors & richeſſes, qu'il ſeroit bon les envoyer en pays eſtrange, où ils ne ſoient pas cogneus, en leur donnant bonne quantité de bagues & deniers; en ce faiſant ils pourront entrer en la grace de quelque bon Seigneur, qui ne les laiſſera point endurer: & combien qu'ils endurent (dont Dieu les vueille garder) à tout le moins on ne ſçaura pas qui ſont leurs parens. Ils ſont jeunes, d'un viſage gracieux, d'une belle apparence, & metables à toute grande & haute entreprinſe. Il n'y a Roy ny Prince, ny Seigneur (à cauſe des dons & privileges que nature leur a octroyé) qui ne les ayme & en face grand conte. La reſponſe de la ſage Royne pleut merveilleuſement à Dalphrene: lequel ayant fait appeller Liſtic & Livoret, leur dit: Mes enfans tant aymez de voſtre pere, pour autant que l'eſperance de ſucceder au Royaume vous eſt totalement oſtée aprés noſtre mort, non pas pour aucun forfait que vous ayez commis, ny par mœurs corrompuës qui ſoient en vous; mais parce qu'il a eſté ainſi determiné par la loy & ancienne couſtume (que vous n'eſtes pas filles, mais maſles, ainſi produits par nature) voſtre

mere & moy avons deliberé pour voſtre profit & commodité de l'un & de l'autre, vous envoyer ailleurs avec bagues, deniers & richeſſes : afin que ſi vous trouvez quelque party honorable, vous puſſiez ſurvenir à vos neceſſitez, & vous faire honneur. Parquoy il faut que vous ſoyez en cela obeiſſans à noſtre deſir. Ceſte deliberation leur fut merveilleuſement agreable, & ne leur donna pas moins de contentement qu'au Roy & à la Royne, parce que l'un & l'autre avoit grand deſir de voir choſes nouvelles, & gouſter les plaiſir du monde. La Royne (comme eſt la couſtume generale des femmes) qui aymoit plus le petit que le grand, l'appella à part, & luy donna un cheval belliqueux, pommelé, ayant une petite teſte, un regard fier & courageux, & outre les bonnes conditions qui eſtoient en luy, il eſtoit fée, ce que Livoret ne ſçavoit pas. Après que les enfans eurent reçeu la benediction du pere & de la mere, & ayans prins leurs treſors, ſe partirent ſecrettement. Quand ils eurent chevauché par beaucoup de journées, ne trouvant aucun lieu qui fuſt à leur gré, ils ſe commencerent à faſcher : tellement que Livoret dit à ſon frere Liſtic : Nous avons tousjours cherché le pays juſques à preſent, ſans avoir trouvé choſe qui vaille : parquoy il me ſemble (ſi vous le trouviez bon) que l'un ſe ſepare d'avec l'autre, & que

que chacun s'en aille chercher sa bonne fortune. En cela ils furent tous deux d'accord : & de fait après s'estre embrassez & amiablement baisez l'un l'autre, prindrent congé, & chacun print son chemin. Listic, duquel on n'entendit rien depuis, print son chemin vers l'Occident, & Livoret s'en alla vers l'Orient : lequel après avoir chevauché par longue espace de temps, & veu sans aucun profit la plus grand' partie du monde, ayant desja despensé les bagues, deniers & tresors que luy avoit donné son bon pere, hors mis le cheval; finalement arriva au grand Caire, qui est la Royale & Metropolitaine cité d'Egypte, de laquelle pour lors joüissoit le Soldan Danebrun, homme de grand esprit, & puissant en richesses & fort aagé. Mais nonobstant qu'il fust desja si avancé en vieillesse, si estoit-il merveilleusement amoureux de Bellissandre, fille d'Attarant, Roy de Damas; & avoit desja assiegé la ville pour la conquester, afin de l'avoir en mariage, ou par amour, ou par force. La fille qui avoit esté desja advertie de la vieillesse & laide condition du Soldan, avoit desja du tout determiné de se laisser plustost tuer, que de le prendre pour mary. Si-tost que Livoret fut entré en la cité du Caire, il s'en alla tout à l'entour en la contemplant de toutes parts, la vint à loüer grandement, & voyant avoir desja despensé tout son bien pour satisfaire

& contenter ses plaisirs, delibera de ne se partir point de là qu'il n'eust trouvé quelque maistre. Et de fait, estant allé vers le palais, il vid beaucoup de Sanjaques, Mammelus, Esclaves, ausquels il demanda s'il y avoit faute de serviteur en la court du Seigneur, & qu'il serviroit volontiers; & on luy respondit que non: toutesfois il y en eut un qui se vint à souvenir qu'il y avoit faute en la court d'un qui gardast les pourceaux: tellement qu'il l'appella, & luy demanda s'il garderoit bien les pourceaux, & il luy respondit que ouy. Après l'avoir fait descendre de son cheval, il le mena vers l'estable des pourceaux, en luy demandant son nom. J'ay nom Livoret, respondit-il. Toutesfois chacun luy donna depuis le nom de Porcarol. Et se mit à servir en la court du Soldan, ne faisant autre chose, sinon que d'engraisser les pourceaux, & y faisoit en telle sorte son devoir, que ce que faisoient les autres en six mois, il en faisoit plus en deux: tellement que les Mammelus & Esclaves, considerans sa maniere de faire, donnerent à entendre au Seigneur qu'il seroit bon de luy donner un autre office, parce que sa diligence ne meritoit point d'estre en si bas office. Alors le Soldan luy bailla charge des chevaux, en luy augmentant ses gages, dont il fut fort content; parce qu'en gouvernant les autres, il avoit l'œil au sien. Estant venu à telle

entreprinse, il les estrilloit si bien & les frottoit de si bonne grace, que leur poil sembloit beau velours, tant ils estoient beaux & en bon poinct. Et entre autres, il y avoit un roussin si beau, jeune & courageux, pour la beauté duquel entretenir il usoit de toute diligence pour le bien façonner, & l'apprint si bien que outre qu'il se manioit de tous costez, il s'inclinoit, il dansoit & se levoit de terre de toute sa hauteur, en ruant si vivement que ses coups sembloient traits d'arbaleste. Les Mammelus & Esclaves voyans les vaillantises du cheval, estoient tous estonnez, & leur sembloit chose contre nature : tellement qu'ils delibererent d'en faire le recit au Soldan, afin qu'il print plaisir aux prouësses de Porcarol. Le Soldan qui sembloit estre personne melancolique, tant pour l'excessif amour qui le consommoit, comme pour l'extreme vieillesse, ne se soucioit gueres de tous passetemps; car estant chargé de pensées amoureuses, ne pensoit jamais à autre chose qu'à s'amie. Si est-ce que les Esclaves & Mammelus firent tant envers luy qu'il se mit à la fenestre, & vit toutes les prouësses que faisoit Porcarol avec son cheval. Et le voyant d'une si belle apparence & si bien façonné, trouvant encore plus de bonnes conditions qu'il n'avoit entendu, pensa en luy-mesme que c'estoit un grand dommage qu'il fust à un si vil exercice,

estant deputé au gouvernement des bestes : tellement que pensant & repensant à la vertu de ce jeune homme, & que rien ne luy defailloit pour estre parfait en toutes bonnes qualitez, delibera de l'oster d'un tel office pour le pousser à plus grand estat. Et de fait, le fit appeller, & luy dit : Vien ça, Porcarol, je ne veux plus que tu sois à l'estable, mais plustost au service de ma table, estant mon escuyer tranchant, & me faisant la credence de tout ce qui sera presenté devant moy. Estant donc ce jeune fils establi à tel office, il l'exerçoit si bien, que non seulement le Soldan, mais aussi tous les assistans en estoient esmerveillez. De ceste bien vueillance sourdit une si grande envie entre les Esclaves & Mammelus, qu'ils ne le pouvoient regarder de bon courage, & si ce n'eust esté la crainte du Seigneur, ils luy eussent osté la vie. Mais pour le faire tomber en la male grace d'iceluy, ou qu'il fust mis à mort, ou banny perpetuellement, ils se vont imaginer une cautelle : c'est qu'estant un esclave nommé Chebur, deputé un matin au service du Seigneur, luy dit telles paroles : J'ay une bonne nouvelle à vous dire. Et quoy ? dit le Soldan. C'est (dit-il) Porcarol, qui par son propre nom s'appelle Livoret, lequel ne se vante d'autre chose, sinon qu'il entreprend sur sa vie de vous rendre joüissant de la fille d'Attarant, Roy de Da-

mas. Eſt-il poſſible ? dit le Soldan. Ouy certes, reſpondit Chebur : & ſi vous ne m'en voulez croire, demandez-le aux Mammelus & autres Eſclaves, en la preſence deſquels il s'en eſt ſouventesfois vanté, & vous cognoiſtrez ſi je vous trompe. Le Soldan ayant eſté deuëment informé que cela eſtoit vray, fit venir Livoret, & luy demanda s'il eſtoit vray ce qu'on diſoit de luy. Alors le jeune fils qui ne ſçavoit rien de tout cela, nia tout : tellement que le Soldan plein de courroux & de deſpit, luy dit : Va ſans plus tarder, & ſi tu ne fais dedans trente jours, que j'aye en ma puiſſance Belliſſandre, fille d'Attarant, Roy de Damas, je te feray oſter la teſte de deſſus les eſpaules. Le jeune fils oyant un ſi aſpre & rigoureux commandement fut tout troublé, & s'eſtant oſté de ſa preſence, s'en alla en l'eſtable. Si-toſt que le cheval fée eut veu ſon maiſtre ſi dolent, & que les larmes luy tomboient continuellement des yeux, il ſe tourna vers luy, & luy dit : Dea qu'avez-vous mon maiſtre, pourquoy eſtes ſi paſſionné ? Livoret continuant ſes plaintes, luy raconta par le menu tout ce que luy avoit commandé le Soldan : mais le cheval en ſecoüant la teſte, & monſtrant ſigne de vouloir rire, le conſola quelque peu, en luy diſant qu'il ne ſe doutaſt de rien, & que tout ſon cas iroit bien. Puis luy dit : Retournez-vous-en vers le Sol-

dan, & luy dites qu'il vous fasse une lettre patente qui s'adresse au Capitaine general de l'armée, qui tenoit la ville de Damas assiegée, en luy faisant exprès commandement, que si-tost qu'il aura leu la lettre scellée du grand sceau, qu'il oste le siege qui est devant Damas, & qu'il vous baille deniers, accoustremens & armes, afin que vous puissiez aller courageusement à ceste entreprinse. Et s'il advient par cas de fortune, que quelque personne de quelque condition que ce soit, ou autre animal vous requiere en ce voyage quelque service, servez-le, & sur la vie gardez-vous de luy refuser sa demande. Et si quelqu'un me vouloit acheter, dites-luy que vous me vendrez; mais demandez-luy un prix si excessif qu'il soit contraint se deporter de l'achet : si ce sont quelques femmes qui me veulent acheter, faites leur tous les plus grands plaisirs qu'il sera possible, leur donnant liberté de me toucher la teste, le front, les yeux, les oreilles, la croupe & tout ce que bon leur semblera; car sans leur faire aucun desplaisir & fascherie, je me laisseray manier. Le jeune Livoret tout joyeux s'en retourna par devers le Soldan, & luy demanda une lettre patente, avec tout ce que luy avoit baillé par memoire le cheval fée. Après avoir obtenu tout ce qu'il demandoit, il monta sur ce cheval, & print son chemin vers Damas, au grand contente-

ment & resjoüissance de tout les susdits Mammelus & Esclaves, qui par l'extreme envie & haine qu'ils luy portoient, tenoient pour certain qu'il ne retourneroit jamais au Caire. Bref, après avoir chevauché beaucoup de journées, il arriva à une certaine eau, sur le bord de laquelle il y avoit une puanteur si terrible, qui sortoit de je ne sçay quoy, qu'à grand' peine en pouvoit-il approcher, & y avoit un poisson demy mort. Si-tost que ce poisson l'eut veu, il luy dit: Helas! gentil Chevalier, je vous prie par courtoisie me delivrer de ceste bourbe; car comme vous voyez, je suis quasi desja demy mort. Le jeune compagnon se souvenant de ce que luy avoit dit son Cheval, descendit au lieu où il y avoit une si grande puanteur, & le tira de ceste bourbe, & en le levant de ses propres mains, le nettoya. En quoy le poisson le remercia grandement, & luy dit: Prenez sur mon dos les trois plus grandes escailles, & les tenez tousjours près de vous, & quand vous aurez besoin de quelque secours, mettez-les sur la rive du fleuve, & je viendray incontinent vers vous pour vous donner secours. Livoret print les escailles, & après avoir jetté le poisson en l'eau courant, remonta à cheval, & chevaucha tant qu'il trouva un beau faucon qui avoit la moitié du corps gelé en l'eau, & ne se pouvoit remuer en façon quelconque. Si-tost qu'il eut apper-

eu ce jeune fils, il luy dit telles paroles : Je te prie le beau fils, aye pitié de moy, & m'oste de ceste glace où je suis empestré; & si tu me delivre de telle calamité, je promets t'ayder en quelque autre lieu que tu ayes besoin de mon secours. Ce que fit incontinent Livoret, de la pitié qu'il en eut ; car ayant prins un petit cousteau qu'il portoit au foureau de son espée, il fit tant en piquant de tous costez la glace, qu'il la rompit, & print le faucon qu'il mit en son sein pour le rechauffer, puis le laissa aller. Le faucon ayant reprins ses premieres forces, remercia grandement le jeune fils, & en recompense d'un si grand benefice qu'il avoit receu de luy, il tira deux plumes qu'il avoit dessous l'aisle gauche, & les luy bailla, en le priant qu'il les gardast pour l'amour de luy, & quand il auroit besoin de quelque chose, en prenant les deux plumes, & les fichant sur la rive du fleuve, il viendroit incontinent à son secours. Ces propos finis, il print incontinent sa volée, & s'en alla.

Le jeune Livoret continuant son voyage, fit tant par ses journées qu'il arriva au camp du Soldan, où ayant trouvé le Capitaine qui battoit & assailloit la cité de tous costez fort & ferme, s'approcha de luy, & presenta sa patente. Le Capitaine ayant veu le contenu d'icelle, fit lever incontinent le siege, & s'en retourna au Caire avec tout son camp. Le matin ensuivant,

Livoret entra tout ſeul en la cité de Damas, & s'en alla loger en une hoſtellerie ; & ayant veſtu un beau & riche accouſtrement tout ſemé de pierreries, qui faiſoit envie au ſoleil, monta ſur ſon cheval fée, & s'en alla tout droit au palais, où il commença à le faire voltiger d'une ſi bonne grace, que chacun s'eſtonnoit à le voir. Beliſſandre fille du Roy, qui s'eſtoit eſveillée par le bruit du peuple, ſe leva, & vint regarder ſur une galerie qui deſcouvroit toute la place, ce beau jeune fils avec ſon gentil cheval, duquel elle fut autant amoureuſe, comme ſeroit un jeune fils d'une belle pucelle : tellement qu'elle s'en alla vers ſon pere, en le priant grandement de l'acheter pour elle, veu qu'en le voyant ſi vif & gentil, elle eſtoit ravie. Alors le pere pour contenter ſa fille, qu'il aimoit merveilleuſement, envoya un de ſes Barons pour demander à ce jeune fils s'il vouloit vendre ſon cheval, avec prix raiſonnable, à cauſe que la fille du Roy en eſtoit amoureuſe. Le jeune fils reſpondit qu'il n'y avoit prix, & choſe ſi digne qui peuſt acheter ſon cheval ; & pour ceſte cauſe il luy demanda une ſi grande quantité de deniers, que le Royaume de ſon pere n'eſtoit pas ſuffiſant pour le payer. Le Roy entendant un prix tant exceſſif, appella ſa fille, & luy dit : Eſcoute, ma fille, je ne me veux pas priver de mon Royaume pour un cheval, & pour

te complaire. Parquoy il faut que tu aye maintenant patience, & ne te chaille, nous en recouvrerons un autre plus beau & meilleur. Bellissandre estant tousjours de plus en plus ravie, prioit incessamment son pere de la contenter en cela, quoy que coustast le cheval. Après maintes prieres, la fille voyant ne pouvoir gagner son pere, se partit d'avec luy, & s'en alla trouver sa mere comme desesperée, & comme demy morte, se laissa tomber entre ses bras. La pitoyable mere voyant sa fille si dolente, la conforta le plus doucement qu'elle peut, en la priant qu'elle ne se tourmentast plus : & si-tost que le Roy se seroit party, elles s'en iroient toutes deux trouver ce jeune fils pour marchander le cheval, & qu'elles en auroient (peust-estre) meilleur marché que n'en auroit un homme. La fille oyant les douces paroles de sa bonne mere, se rapaisa quelque peu ; & si-tost que le Roy se fut party, la mere envoya dire au jeune fils qu'il s'en vint au palais, & qu'il amenast son cheval. Le jeune homme entendant ce message, commença à se resjoüir, & s'en alla à la court, où la mere luy demanda combien il estimoit bien son cheval, à cause que sa fille avoit grand desir de l'avoir. Madame (respondit-il) si vous me donniez tout ce que vous avez en ce monde, jamais vostre fille ne pourroit avoir mon cheval par vendition, mais ouy

bien en don, quand ſon plaiſir ſeroit de l'accepter. Mais devant qu'elle accepte le don, je veux qu'elle le taſte & manie, à cauſe qu'il eſt paiſible & adroit, & ſe laiſſe monter ſur ſoy paiſiblement. En diſant cela, il deſcendit de ſon cheval, & mit la fille ſur la ſelle qui le manioit, & gouvernoit à ſon plaiſir. Mais elle ne fut pas eſloignée de ſa mere d'un jet de pierre, que le jeune homme ſe mit ſur la croupe de ſon cheval, & le commença à piquer ſi fort de ſes eſperons, qu'il ſembloit un oiſeau qui vole par l'air. La jeune Dame toute troublée, commença à crier: O meſchant, desloyal & traiſtre, où me meines tu chien renié? Toutesfois ſon cry ne luy ſervoit de rien, car il n'y avoit perſonne là qui luy peut donner ſecours, ny la conforter de paroles. Quand elle vint à paſſer ſur la rive d'un fleuve, elle print le plus bel anneau qu'elle portaſt en ſes doigts & le jetta ſecrettement en l'eau. Finalement après avoir chevauché beaucoup de journées, ils arriverent au Caire, & ſi-toſt qu'il fut entré au Palais, il la vint preſenter au Soldan, lequel la voyant ſi belle & d'une ſi bonne grace, ſe resjoüit grandement, & la receut avec les plus belles careſſes de ce monde. Quand ſe vint ſur l'heure de s'aller repoſer, eſtans tous deux en unè chambre richement parée, la Damoiſelle dit au Soldan, Seigneur, ne penſez point que j'accompliſſe vos deſirs

amoureux, si vous ne faites premierement que ce meschant traistre qui m'a amenée ne me trouve mon anneau qui m'est tombé dedans un fleuve; & quand il me l'aura trouvé & rendu, je feray après ce qu'il vous plaira. Le Soldan qui estoit embrasé de l'amour de ceste Damoiselle, ne la voulut point molester pour lors; mais commanda incontinent à Livoret qu'il eust à recouvrer l'anneau, autrement il le menaçoit de le faire mourir. Livoret voyant estre contraint par le rigoureux commandement du Soldan, & qu'il ne falloit point contredire à son vouloir, se partit tout fasché, & s'estant retiré en l'estable se mit à pleurer merveilleusement, estant hors de toute esperance de le pouvoir jamais trouver. Le cheval voyant son maistre en si grande perplexité, & pleurer si chaudement, luy demanda qu'il avoit à pleurer, & à se tourmenter si fort; & ayant entendu la cause, luy dit: Taisez-vous pauvre homme, ne vous souvient-il plus de ce que vous dit le poisson? Prestez donc les oreilles à mes paroles, & faites ce que je vous diray. Retournez-vous-en vers le Soldan, & luy demandez tout ce qui vous fait de besoin, & ne vous souciez point d'autre chose. Le jeune compagnon fit tout ainsi que luy avoit ordonné son cheval, & fit tant par ses journées qu'il arriva sur le fleuve qu'il avoit traversé avec la Damoiselle, & mit les trois es-

cailles du poiſſon ſur la rive verdoyante. Vous euſſiez veu alors le poiſſon coulant çà & là, tout joyeux par dedans l'eau, & ſe preſenta devant luy, en tirant de ſa bouche le precieux anneau, en le luy baillant entre ſes mains, & print les trois eſcailles, & ſe plongea en l'eau. Si-toſt qu'il eut recouvré l'anneau, ſa triſteſſe ſe convertit en joye, & ſans plus ſejourner s'en retourna vers le Soldan, auquel ayant fait une grande reverence, monſtra l'anneau qu'il avoit trouvé, & le preſenta à la Damoiſelle. Le Soldan voyant que la Damoiſelle avoit ſon precieux anneau comme elle deſiroit, & ſuivant ſon vouloir, luy commença à faire les plus belles careſſes du monde & la flatter, afin qu'elle couchaſt icelle nuict avec luy. Mais il ſe travailloit en vain; car la Damoiſelle luy dit: Ne me penſez point abuſer avec vos douces paroles & flatteries; car je vous jure par mon ſerment que vous ne prendrez jamais aucun plaiſir avec moy, ſi premierement ce ruſtre cy qui m'a ainſi vilainement ſeduite, ne m'apporte de l'eau de vie. Le Soldan qui ne vouloit aucunement contraindre ſa bien aimée, ains taſchoit de luy complaire par tous les moyens, appella Livoret, & luy commanda que ſous peine de perdre la vie il luy apportaſt de l'eau de vie. Le jeune fils fut trèsdolent de ceſte impoſſible demande, ayant eu un grand deſpit en ſon cœur, & ſe plai-

gnoit grandement de son maistre, disant, que c'estoit mal recognu à luy son service, & ses grands labeurs qu'il n'avoit pas souffert sans encourir un grand danger de sa personne. Mais le Soldan qui estoit excessivement ravy de l'amour de sa Dame, ne voulut jamais changer de vouloir, afin de luy complaire en tout ce qu'elle demandoit: tellement qu'il trouvast de l'eau de vie. Au moyen dequoy s'estant party de là, s'en alla vers l'estable faire ses regrets, maudissant la cruelle fortune, en pleurant continuellement. Le cheval voyant les plaintes ameres de son cher maistre, luy dit: Qu'y a-t'il mon maistre? pourquoy vous tourmentez-vous si fort? vous est-il survenu quelque chose de nouveau? Taisez-vous, car on trouve remede à toutes choses, excepté à mort. Ayant entendu la cause de ses malheurs, le vint à consoler le plus doucement qu'il fut possible, en luy reduisant à memoire ce que luy avoit dit autresfois le faucon, qu'il avoit delivré de la glace, & le precieux don des deux plumes. S'estant souvenu de tout cela, il monta à cheval, & print une fiole de verre bien couverte & renforcée, & l'attacha à sa ceinture, & chevaucha tant qu'il arriva au lieu où il avoit sauvé le faucon: & ayant planté les deux plumes sur la rive du fleuve comme il avoit esté instruict, incontinent apparut le faucon, & luy demanda ce qu'il luy falloit:

aûquel respondit Livoret, qu'il avoit faute d'un petit d'eau de vie. Alors le faucon luy : Helas ! gentil chevalier, il est impossibles que tu en puisses jamais avoir, pour autant qu'elle est diligemment gardée par deux fiers Lyons, & deux horribles Dragons, qui continuellement hurlent & devorent miserablement tous ceux qui s'approchent pour en prendre. Toutesfois en recompense du plaisir que je receus une fois de toy, prens ta phiole, & l'attache sous mon aisle dextre, & ne te parts point d'icy jusques à tant que je sois de retour. Ayant fait tout ce qui luy avoit esté enchargé, le faucon print sa volée avec la phiole, & vola tant qu'il arriva à la fontaine, où il print secrettement de l'eau de vie; avec laquelle il retourna en toute diligence, & la presenta à ce jeune compagnon. Puis ayant prins ses deux plumes, il print congé de luy, & s'envola. Livoret ayant receu ceste liqueur, sans plus retarder s'en retourna au Caire; & s'estant presenté devant le Soldan, qui devisoit amoureusement avec s'amie, luy bailla l'eau de vie, qu'il receut en grande resjoüissance, & la donna à Belissandre, afin de joüir d'elle à son plaisir. Mais elle qui estoit constante & ferme comme une tour assaillie & battuë des vents, ne voulut jamais par aucun moyen consentir, si premierement de ses propres mains elle ne trenchoit la teste à

Livoret, qui avoit esté cause de tout ce mal. Le Soldan entendant la bestialité & inhumaine deliberation de ceste cruelle Damoiselle, ne luy voulut en cela aucunement complaire; estimant que c'estoit une chose fort estrange, qu'il fust ainsi miserablement decapité, en recompense de ses labeurs & ennuis. Mais la cruelle & execrable Damoiselle perseverant en son mauvais & detestable vouloir, print un cousteau nud, & d'un courage fier & asseuré, frappa le jeune fils en la gorge en la presence du Soldan; & pour autant qu'il n'y avoit personne en ce lieu qui eust la hardiesse de le secourir, il tomba mort en terre. Non contente de ce, la meschante femme luy osta la teste de dessus les espaules, & ayant coupé & haché sa chair menu, & rompu les nerfs avec ses os, & mis en poudre tout cela; elle print un bassin de cuivre assez grand, puis y jetta dedans petit à petit ceste chair hachée, en la broyant avec les os & les nerfs, tout ainsi que font les femmes quand elles paitrissent la paste. Après que cela fut bien paistry, & que la chair fut bien unie avec les nerfs & os, elle fit une superbe image, qu'elle arrousa avec l'eau de la phiole; & incontinent le jeune fils resuscita de mort à vie, estant plus beau & de meilleure grace qu'il n'estoit auparavant. Le Soldan qui se sentoit desja fort aagé, voyant la merveilleuse experience

&

& le miracle evident, fut tout estonné, & ayant desir de se faire devenir jeune, pria la Damoiselle de luy faire le tour qu'elle avoit fait au jeune homme. Alors elle, qui ne fut pas lente à obeyr au commandement du Soldan, print le cousteau qui estoit encore tout sanglant de la mort du jeune homme, & luy ayant mis la main gauche sur le col, en le tenant estroictement, luy donna un coup mortel en l'estomach; puis le jetta par les fenestres dedans les fossez profonds du palais, & en lieu de le faire devenir jeune comme l'autre, le fit viande pour les chiens: ainsi le miserable vieillard finit sa vie assez pauvrement. La noble Damoiselle redoutée d'un chacun pour l'experience merveilleuse qu'elle avoit faite, ayant aussi entendu que ce jeune compagnon estoit fils de Dalphrene Roy de Tunis, & qu'il s'appelloit en son vray nom Livoret, escrivit une lettre au pere, en l'advertissant du cas advenu en sa personne propre, & le priant affectueusement qu'il se trouvast aux nopces. Dalphrene entendant les bonnes nouvelles de son fils, s'en alla au Caire, où il fut receu honorablement; & bien-tost après Livoret espousa Belissandre, au grand contentement d'un chacun. Puis fut establi seigneur du Caire avec grand triomphe, où il gouverna longuement la seigneurie en grande tranquillité. Cela faict, Dalphre-

ne ayant prins congé de son fils & de sa bruz, s'en retourna sain & sauve à Tunis.

Après que Ariane eust finy sa pitoyable nouvelle, afin que l'ordre commencé fust observé, elle vint à commencer son Enigme en la maniere qui s'ensuit:

Un petit corps, d'un grand feu vient de naistre,
Ayant la peau d'un fort gros marescage:
Or l'ame en lieu auquel pas ne doit estre,
Comme liqueur est close en une cage.
Icy ne veux de fables vous repaistre,
Car verité consiste en mon langage:
Sa belle robe est de très-fin coton,
Rendant odeur à toute la maison.

Toute la compagnie escouta attentivement le subtil Enigme d'Ariane, en le luy faisant repliquer par plusieurs fois. Pour ce qu'il ne se trouva personne qui le peut entendre; lors la gracieuse Ariane le va ainsi resoudre, en disant: Messeigneurs, mon Enigme ne signifie autre chose, sinon la bouteille de l'eau rose qui a le corps de verre, & vient de l'ardente fournaise. Vous luy voyez la peau de marais; c'est à sçavoir, la couverture de paille ou de jonc, & l'ame qui est dedans est l'eau rose. La cotte, c'est à sçavoir, la robbe dont elle est environnée est le cotton, & quiconques la voit, la prent en-

tre ses mains, & la met sous le nez pour la sentir. Ariane avoit desja mis fin à son Enigme, quand Laurette, qui estoit assise près d'elle, cogneut que c'estoit en son rang de dire sa Fable, laquelle sans attendre autre commandement de la Dame, commença ainsi à parler :

FABLE III.

Blanchebelle, fille de Lamberic, Marquis de Montferrat, est envoyée par la Marastre de Ferrandin Roy de Naples, pour estre tuée; mais les serviteurs luy couperent les mains, & luy creverent les yeux; & depuis fut guerie par une couleuvre, & s'en retourna joyeuse vers Ferrandin.

C'EST une chose fort loüable & necessaire que la femme (de quelque condition qu'elle soit) use de prudence en ses operations, sans laquelle nulle chose ne peut estre jamais bien gouvernée. Et si une marastre, de laquelle je vous veux maintenant parler, en eust usé avec modestie, elle n'eust point esté occise par

le jugement divin, pensant tuer autruy, comme vous entendrez.

Il a desja assez long-temps que regnoit à Montferrat un Marquis, puissant en seigneurie & en richesses ; mais il n'avoit point d'enfans, & s'appelloit Lamberic. Or avoit-il merveilleux desir d'en avoir, mais la grace luy en fut refusée. Advint un jour entre les autres que la Marquise s'en alla passer le temps en son jardin, & estant vaincuë du sommeil se vint à endormir au pied d'un arbre ; & ainsi qu'elle dormoit doucement, voicy une petite couleuvre qui s'approcha d'elle, & s'estant coulée sous ses vestemens, luy entre secrettement en la nature, sans qu'elle s'en peust jamais appercevoir : & en montant subtilement par le ventre de ceste Dame, se vint à arrester joliment en ce lieu. Bientost après la Marquise devint grosse, au grand contentement & resjouïssance de toute la cité ; quand elle fut au terme, elle enfanta une fille avec une couleuvre qui luy environnoit trois fois le col. Les sages femmes voyant telles choses s'espouventerent grandement : mais sans faire aucun desplaisir, elle s'osta petit à petit du col de la petite pouponne, & en se laissant couler & trainer par terre, se retira dedans le jardin. Après que la petite fille eust esté bien lavée & nettoyée dedans le baing, & enveloppée dedans les blancs drappelets, on commença à appercevoir à l'en-

tour du col une chaine d'or ouvrée d'un grand artifice : & estoit si belle & de si bonne grace, qu'elle apparoissoit entre cuir & chair, tout ainsi qu'on voit quelque precieuse bague au travers d'un fin cristal; & environnoit autant de fois le col, comme la couleuvre faisoit de tours. Or ceste fille, qui par beauté excellente fut nommée Blanchebelle, croissoit en si grande vertu & gentillesse, qu'elle ne sembloit pas humaine, mais plustost divine. Estant Blanchebelle parvenuë à l'aage de dix ans, s'en vint un jour sur une galerie, & ayant veu le jardin remply de roses & de violettes, se tourna vers sa mere nourrisse qui la gardoit, & luy demanda que signifioit cela qu'elle n'avoit point veu auparavant. C'est un lieu (dit la nourrisse) que vostre mere appelle jardin, où aucunefois elle prend son passetemps. La fille luy dit : je n'ay point encore veu de si belle chose au monde, & entrerois volontiers dedans. La nourrisse l'ayant prinse par la main, la mena dedans ce jardin, & s'estant un peu esloignée d'elle, s'en alla reposer sous un fouteau bien fueillu, laissant la jeune fille passer son temps par le jardin. Blanchebelle estant toute ravie de ce plaisant lieu, alloit çà & là recueillant des fleurs; & quand elle fut un peu lasse s'en alla seoir à l'ombre d'un arbre. Mais elle ne fut pas si-tost assise, qu'une couleuvre se vint appro-

cher d'elle, dont elle eut grande frayeur & se voulant mettre à crier, la couleuvre luy dit: Tais-toy, ne te bouge, & n'ayes point peur, car je suis ta sœur, & nasquis avec toy en un mesme jour, & ay nom Samaritaine: au moyen dequoy si tu es obeyssante à mes commandemens je te feray heureuse; autrement tu deviendras la plus malheureuse & mal contente fille qui fust jamais en ce monde. Va donc sans aucune crainte, & demain fais toy porter en ce jardin deux vaissaux, l'un desquels soit plein de laict pur, & l'autre de fine eau rose. Puis viens-t'en vers moy sans aucune compagnie. Si-tost que la couleuvre se fut partie, la fille se leva, & s'en alla trouver la nourrice qui se reposoit encore à l'ombre; & l'ayant esveillée, s'en alla avec elle au logis sans luy tenir aucun propos. Le jour ensuivant venu, Blanchebelle estant toute seule en la chambre avec sa mere, luy sembla estre assez triste & melancolique de visage: tellement que la mere luy dit: Qu'as-tu Blanchebelle? tu me sembles toute faschée, tu estois toute joyeuse, & mainnant tu me sembles si triste & desconfortée. La fille respondit: Je n'ay autre chose, sinon que je voudrois qu'on m'apportast deux vaisseaux dedans le jardin, l'un desquels fust plein de laict, & l'autre d'eau rose. Tu te fasches pour peu de chose, ma fille (dit la mere) ne sçais tu pas

bien que tout ce que nous avons est à ton commandement ? Puis luy fit envoyer deux fort beaux vaisseaux au jardin, l'un plain de laict, & l'autre d'eau rose. L'heure de l'assignation donnée, elle s'en alla toute seule au jardin, & ayant ouvert l'huis, se vint enclore leans, & s'assit au lieu où estoient ces vaisseaux. Mais elle ne fut pas si-tost assise, que voicy venir la couleuvre qui s'approcha d'elle, & la fit incontinent despoüiller & entrer toute nuë dedans ce laict, en la lavant depuis les pieds jusques à la teste, & la leschant avec la langue, la nettoya par tout où elle pensa y avoir quelque infection. Puis l'ayant tirée hors de ce laict, la plongea dedans l'eau rose, en luy donnant si bonne odeur, qu'elle fut incontinent reconfortée. Cela faict, l'ayant revestuë, luy commanda expressement qu'elle se teust, & qu'elle se donnast bien de garde de le manifester à personne, voire fust-ce le pere ou la mere ; pour autant qu'elle vouloit qu'il n'y eust femme ny fille en ce monde, qui peust estre parangonnée à sa beauté & gentillesse : & finalement l'ayant doüée de beaucoup d'autres vertus, se partit de là. Si-tost que Blanchebelle se fut absentée du jardin, elle s'en retourna au logis vers sa mere, qui la trouva si belle & de si bonne grace, qu'elle surmontoit toute autre beauté & gentillesse, en quoy elle ne sceut que dire. Toutes-

fois elle luy demanda comment elle avoit fait à devenir si belle : Je n'en sçay rien, respondit-elle. Alors la mere print un peigne pour la peigner, & en luy accoustrant ses blonds cheveux, les perles & bagues precieuses luy tomberent de la teste, & en luy lavant les mains, les roses en sortoient avec les violettes, & fleurs de diverses couleurs, avec une si bonne odeur, qu'il sembloit bien qu'il y eust en ce lieu un petit paradis terrestre. La mere voyant un tel spectacle, s'en alla trouver incontinent son mary Lamberic, & d'une joye maternelle, luy dit : Monsieur, mon amy, nous avons une fille la plus belle, la plus gentille & de meilleure grace que nature fit oncques : car outre l'excellente beauté qui manifestement se voit en elle, les perles & pierres precieuses luy tombent de ses cheveux ; & de ses blanches mains (qui est chose merveilleuse) sortent roses, violettes & toute espece de fleurs, qui rendent à ceux qui la regardent une plaisante odeur : ce que je n'eusse jamais creu, si de mes propres mains je ne l'eusse touchée & veuë de mes propres yeux. Le mary qui naturellement estoit assez incredule, & n'adjoustoit coustumierement foy aux paroles de sa femme commença à rire, & se gaudir d'elle : toutesfois estant d'elle de plus en plus stimulé, voulut voir ce qui en estoit. Et de fait, ayant appellé sa fille en sa presence, trouva encore
plus

plus grande merveille qu'il n'avoit fait auparavant. Au moyen dequoy il en fut si joyeux & fier, qu'il n'estimoit personne en ce monde estre digne de l'avoir en mariage. Estant desja le bruit semé par tout de l'excellente & immortelle beauté de Blanchebelle, plusieurs Roys, Princes & Marquis accouroient de toutes parts pour acquesir son amitié & l'avoir en mariage : mais il ne se trouva aucun d'entre eux de telle vertu qu'il la peust avoir ; pour autant que chacun d'eux avoit quelque imperfection, ou à redire. Finalement arriva Ferrandin, Roy de Naples, la vertu duquel & noblesse reluisoit comme le Soleil entre les petites estoilles : & estant allé trouver le Marquis luy demanda sa fille en mariage. Le Marquis le voyant si beau, si bien façonné & si puissant en seigneurie & en richesses, arresta les nopces ; & ayant fait appeller sa fille, sans plus tarder les fit toucher la main & s'entre-baiser. Les espousailles ne furent pas si-tost accordées, que Blanchebelle se souvint des propos que luy avoit tenu sa sœur Samaritaine, & s'estant esloignée de son espoux, & faignant de vouloir faire quelques services se retira en sa chambre, & s'estant enclose par dedans, s'en alla toute seule secrettement dedans le jardin par un petit huis de derriere, & d'une voix assez basse commença à appeller sa sœur Samaritaine. Mais elle ne comparoissoit plus comme de

cou̇stume. Ce que voyant Blanchebelle fut fort estonnée, & ne la trouvant en aucun lieu du jardin, devint toute triste & faschée; cognoissant que cela luy estoit advenu, pour n'avoir pas esté obeyssante à ses commandemens. Cela fait, elle s'en alla secrettement en sa chambre, & s'assit près de son espoux, qui l'avoit longuement attenduë. Les nopces finies, Ferrandin mena son espouse à Naples, où avec grand triomphe & honneur il fut receu joyeusement de toute la cité. Or Ferrandin avoit une marastre & deux sœurs (qu'elle avoit eu d'un autre mariage) & luy en avoit voulu faire espouser l'une d'icelles : mais pour autant que toute esperance luy en estoit ostée par le moyen de Blanchebelle, elle conceut une si grande colere & despit à l'encontre de ceste pauvre jeune Dame, qu'elle ne la pouvoit souffrir devant ses yeux, faisant neantmoins semblant de l'aymer. La fortune voulut que le Roy de Tunis fit un grand appareil, tant par mer que par terre, pour faire la guerre à Ferrandin. Je ne sçay si ce fut pour ce mariage, ou pour quelqu'autre occasion : mais tant y a qu'il avoit desja traversé jusques aux frontieres de son Royaume; tellement que Ferrandin fut contraint de prendre les armes pour defendre son pays, & aller trouver son ennemy. Et de fait, ayant preparé tout ce qui luy estoit necessaire, & ayant re-

commandé Blanchebelle (qui estoit enceinte) à sa belle-mere, se partit avec son armée. Bien-tost après ceste meschante & malheureuse marastre delibera de faire mourir Blanchebelle; & pour ce faire elle fit venir deux de ses serviteurs qu'elle estimoit luy estre fort fidelles, & leur commanda qu'ils la menassent passer le temps en quelque lieu à l'escart, & qu'ils ne s'en retournassent jamais de là sur peine de perdre la teste, qu'ils ne la tuassent en luy portant certains indices de sa mort. Les serviteurs plus prompts à mal faire, que d'entreprendre quelque bonne œuvre, furent obeyssans à leur maistresse; & feignans de la mener à l'esbat en quelque lieu, firent tant qu'ils la conduisirent dedans un bois, où ils avoient desja fait leur dessein de la mettre à mort; mais la voyant si belle & si gracieuse, ils en eurent pitié, & ne la voulurent point tuer, & seulement luy coupperent les mains, & luy arracherent les yeux, afin de les porter à la marastre, pour l'indice certain qu'ils l'avoient tuée. La meschante & detestable femme voyant ces indices, fut fort contente, & pour mettre en execution sa merveilleuse deliberation & entreprinse, sema par tout le Royaume que ses deux filles estoient mortes, l'une de fievre continuë, & l'autre d'une aposteme qui l'avoit estouffée; & que Blanchebelle, pour la douleur du departement du Roy,

estoit avortée d'un fils, & qu'il luy estoit survenu une fievre tierce qui la tourmentoit merveilleusement, & qu'il y avoit moins d'esperance de vie, que de crainte de mort. Mais la mauvaise & cruelle femme, en lieu de Blanchebelle, tenoit couchée dedans le lict du Roy une de ses filles, feignant que c'estoit Blanchebelle qui avoit la fievre. Cependant Ferrandin qui avoit obtenu victoire contre son ennemy, s'en retourna vers sa maison en grand triomphe : & pensant trouver sa bien aymée Blanchebelle toute joyeuse & contente, la trouva maigre, defigurée & couchée dedans le lict. Et s'estant approché d'elle, en la regardant de près au visage, fut fort estonné de la voir si horrible, ne se pouvant persuader que ce fut Blanchebelle : tellement que l'ayant fait peigner, en lieu de perles & pierres precieuses qui souloient tomber de ses blonds cheveux, sortoient de gros poux qui la devoroient à toutes heures ; & en lieu que de ses mains sortoient roses & fleurs odoriferantes, il en venoit une ordure, une graisse & une puanteur qui faisoit charger l'estomach de ceux qui la regardoient. Mais la malheureuse marastre luy donnoit à entendre que cela venoit de la longue maladie, qui produit coustumierement tels effects.

Or la pauvre Blanchebelle ayant les mains coupées & les yeux crevez, estoit

en ce lieu solitaire en grande tribulation, appellant incessamment à son secours sa sœur Samaritaine ; mais il n'y eut jamais personne qui luy donnast response, sinon Echo qui retentissoit de tous costez. Cependant que ceste pauvre Dame estoit en ceste passion, se voyant privée de toute consolation, voicy venir un homme assez aagé qui entra dedans le bois, avec un visage benin & piteux. Et ayant entendu une voix plaintive s'approcha petit à petit, & trouva ceste jeune Dame ayant les yeux crevez & les mains coupées, qui regrettoit ses malheurs. Le bon vieillard la voyant en si piteux estat, ne peut souffrir qu'elle demeurast ainsi seulette entre ces buissons & espines ; mais vaincu d'une paternelle affection la mena en son logis, & la recommanda à sa femme, luy enchargeant expressement de la traitter bien ; & commanda à trois filles qu'il avoit, plus luisantes qu'estoilles, de luy faire bonne compagnie, en la caressant à toutes heures, sans luy laisser avoir faute de chose quelconque. Mais sa femme, qui estoit plus cruelle que pitoyable, piquée d'une rage vers le mary, luy dit tels propos assez rudement : Mon mary, que voulez-vous que nous fassions de ceste femme aveugle & manchotte, non point par ses vertus, mais plus plustost pour recompense de ses forfaits ? Alors le bon vieillard luy respondit ; Fais seulement ce que je te dis, & si

tu fais autrement ne m'attens pas au logis.
Or demeurant ainsi la pauvre Blanchebelle avec sa femme & les trois filles, devisant de diverses matieres, & pensant à ses malheurs, pria une des filles que ce fust son plaisir de la peigner, ce que la mere print en mauvaise part, pour autant qu'elle ne vouloit en façon quelconque permettre que sa fille devint sa servante. Mais la fille qui estoit d'un plus franc courage & debonnaire que la mere, se souvenant de ce que luy avoit enchargé le pere, & voyant que Blanchebelle monstroit en son visage avoir je ne sçay quoy de bon, & qu'elle sentoit bien sa bonne maison, vint à estendre son tablier blanc, qu'elle tenoit devant soy, & la commença à peigner amiablement. Mais elle ne luy eut pas à grand peine donné un tour de peigne, que de sa teste tomboient perles, rubis, diamans & autres pierreries de valeur inestimable. La mere voyant cela fut toute estonnée (non pas sans grande crainte) tellement que toute la haine qu'elle luy portoit auparavant, fut toute convertie en amitié. Et quand le bon vieillard fut de retour au logis, elles s'en coururent l'embrasser, se resjoüissans avec luy d'une telle fortune qui leur estoit survenuë en si grande pauvreté. Blanchebelle se fit apporter une pleine seille d'eau fraische, & se fit laver le visage & les bras coupez, d'où sortoient roses, violettes & fleurs en grande abon-

ſtance, en la preſence de tous les aſſiſtans; en quoy tous l'eſtimoient pluſtoſt divine que humaine. Advint que Blanchebelle s'en voulut retourner au lieu où elle fut trouvée par le bon vieillard. Mais luy, ſa femme & ſes enfans voyans la grande utilité qu'ils recevoient d'elle, luy faiſoient la meilleure chere du monde, & la prioient qu'elle ne ſe departiſt en façon quelconque, luy amenant beaucoup de raiſons pour l'en divertir; mais elle qui perſiſtoit fermement en ſon vouloir, ſe voulut partir, en leur promettant tousjours de retourner. Ce que le vieillard luy octroya, & ſans plus retarder la ramena au lieu où il l'avoit autrefois trouvée. Puis elle enchargea au vieillard qu'il ſe partiſt de là, & qu'il retournaſt vers elle ſur le ſoir, afin de la ramener avec luy. Si-toſt que le vieillard s'en fut allé, la pauvre Blanchebelle commença à aller çà & là par la foreſt, appellant continuellement à ſon ſecours Samaritaine: tellement que les cris & les plaintes montoient juſques au ciel. Mais Samaritaine (nonobſtant qu'elle fuſt aſſez près d'elle, ſans jamais l'avoir abandonnée) ne luy vouloit point reſpondre. Alors la pauvre deſolée voyant que ſes paroles eſtoient ſemées en vain, diſoit en pleurant: Que feray-je plus en ce monde, puis que je ſuis privée de mes yeux & de mes mains, & me defaut tout ſecours humain? Au moyen dequoy eſtant

la guerit. Cela fait, Samaritaine ayant despoüillé la laide peau de couleuvre, devint une fort belle jeune fille. Or quand ce vint sur le soir, que le Soleil cachoit desja ses luisans rayons, & que les tenebres de la nuict commençoient à apparoistre, le bon vieillard s'en vint assez hastivement en la forest, & trouva Blanchebelle qui estoit assise avec une autre Nimphe; & l'ayant contemplée au visage, demeura tout estonné, pensans quasi que ce ne fust pas elle. Toutesfois l'ayant à la fin recognuë: luy dit: Comment, ma fille, vous estiez ce matin aveugle & manchotte, & vous estes maintenant si-tost guerie! Alors Blanchebelle respondit: Ce n'est pas par moy, mais par la vertu & courtoisie de ceste-cy, qui est assise près de moy, laquelle est ma sœur. Et s'estans levées, s'en allerent d'une grande joye avec le vieillard en sa maison, où elles furent reçeuës honorablement de la femme & des filles. A quelque temps de là, Samaritaine, Blanchebelle & le vieillard s'en allerent avec les trois filles demeurer en la ville de Naples, & ayant espié un lieu vague, qui estoit vis-à-vis du palais du Roy, s'assirent en ce lieu; & quand la nuict fut venuë, Samaritaine print une verge de laurier en sa main, & frappa par trois fois la terre, en disant certaines paroles: & tout incontinent voilà le plus beau & le plus magnifique palais du monde, qui se

dressa en ceste place vague. Le matin ensuivant le Roy Ferrandin se mit à la fenestre, & voyant un si riche & superbe palais, fut tout estonné. Et ayant appellé sa femme & sa marastre, le vindrent voir. Toutesfois elles ne s'en contenterent gueres, doutant qu'il ne leur en advint quelque malencontre. Estant ainsi Ferrandin à contempler ce palais, & l'ayant consideré de toutes parts, haussa les yeux, & apperceut par la fenestre d'une chambre deux matrones, qui en beauté faisoient envie au Soleil. Et si-tost qu'il les eut apperceuës, il luy vint une grande rage au cœur, parce qu'il luy sembla qu'une d'icelles avoit la semblance de Blanchebelle. Et leur ayant demandé leur nom & d'où elles venoient, il luy fut respondu que c'estoient femmes bannies, qui venoient du pays de Perse avec leurs biens, pour habiter en ce lieu. Leur ayant demandé si c'estoit leur plaisir qu'il les allast un peu visiter avec les Dames de sa maison, elles luy respondirent qu'il leur seroit très-agreable; mais qu'il estoit beaucoup plus convenable & honneste qu'elles, comme sujettes, les allassent trouver, que luy, comme Seigneur, leur fist cest honneur avec Dames, & qu'il ne leur appartenoit pas tant d'honneur. Ferrandin ayant fait appeller la Royne avec les autres Dames (nonobstant qu'elles y allassent mal volontiers, craignans leur prochaine rui-

ne) s'en allerent au palais des deux matrones, qui les receurent honorablement, avec grandes caresses; leur monstrans les belles galeries, les spacieuses sales, & les chambres bien garnies, les murailles, lesquelles estoient de fin albastre & riche porphyre, où il y avoit des figures qui sembloient estre vives. Après avoir suffisamment visité ce triomphant palais, la jeune Damoiselle s'estant approchée du Roy, le pria humblement que ce fust son plaisir de prendre la patience de venir un jour disner avec elles. Le Roy qui n'avoit pas le cœur de pierre, & qui estoit de nature magnanime & liberal, accepta gracieusement l'offre, & les ayant remercié du bon accueil qu'elles luy avoient faict, se partit avec la Royne, & retourna vers son palais. Le jour du convy venu, le Roy, la Royne & la marastre avec leurs riches accoustremens, & en compagnie de diverses matrones, s'en allerent au banquet magnifiquement appareillé. Si-tost qu'ils se furent lavez, le maistre d'hostel fit asseoir le Roy & la Royne à une table un peu plus eminente que les autres: vray est qu'elle joignoit contre. Puis fit asseoir tous les autres selon leur degré, & chacun disna joyeusement & à son aise. Le superbe festin & les tables ostées, Samaritaine se va lever, & se tournant vers le Roy & la Royne, leur va ainsi dire: Sire, afin que nous ne soyons point oisifs, il

faut que chacun de nous propose quelque chose qui soit de plaisir & de contentement, ce que chacun confirma estre bien fait. Toutesfois il ne s'en trouva point qui eust la hardiesse de proposer quelque chose. Au moyen dequoy Samaritaine voyant que chacun se taisoit, dit ainsi : Puis qu'on n'en veut rien dire, il ne desplaira point à vostre majesté, si je fais venir une de nos Damoiselles pour nous donner quelque passe-temps. Et ayant fait appeller une Damoiselle qui s'appelloit Silverie, luy commanda qu'elle print sa Cithare pour chanter dessus quelque chanson à la loüange du Roy. Icelle très-obeyssante à sa maistresse, print sa Cithare, & s'estant mise vis-à-vis du Roy, commença à joüer harmonieusement, en chantant l'histoire de Blanchebelle, depuis le commencement jusques à la fin, sans toutesfois la nommer. Et quand l'histoire fut finie, Samaritaine se leva, & demanda au Roy quelle punition meritoit celuy qui auroit commis un si grief excez. La marastre qui pensoit par sa prompte responsе, couvrir sa meschanceté, sans attendre que le Roy respondist, dit audacieusement : Une fournaise ardente conviendroit à celuy. Alors Samaritaine plus embrasée de despit qu'un charbon de feu ardant, luy va dire : Tu es celle (mastine) par qui est venu un tel scandale. Et toy meschante & maudite femme que tu

es, tu te condamnes de ta bouche propre. Puis se tourna vers le Roy, & luy dit d'un visage riant : Sire, voilà vostre Blanchebelle ; voilà voitre chere espouse que vous aimiez tant : voilà celle sans laquelle vous ne pouviez vivre. Et en signe de ce, elle commanda aux trois filles du vieillard de luy peigner en la presence du Roy ses blonds cheveux, desquels tomboient perles, bagues precieuses ; & de ses mains violettes & roses. Et pour plus grande asseurance, elle monstra au Roy son col, environné d'une petite chaine de fin or, qui apparoissoit entre chair & peau, comme en un cristal. Le Roy ayant cogneu par vrais indices & signes evidens, que c'estoit sa Blanchebelle, commença tendrement à plorer & l'embrasser : & devant que de se partir de là, il fit allumer une fournaise ardente, & fit brusler la marastre avec sa fille. Voilà comment justement elles porterent la punition de leur peché. Cela fait, les trois filles du vieillard furent honorablement mariées : & depuis Ferrandin vesquit longuement avec sa belle Blanchebelle & Samaritaine, laissant après luy des heritiers legitimes pour succeder au Royaume.

La Fable de Laurette avoit desja faict plorer les compagnes ; mais si-tost qu'elle fut finie, Madame commanda qu'on poursuivist l'ordre commencé, & qu'elle proposast son Enigme ; ce qu'elle fit gracieusement, en disant ainsi ;

Tout au milieu d'un beau pré florissant
Vint à passer une Dame cruelle,
Trainant la queuë & son chef surhaussant,
Courant soudain, se monstrant fort rebelle.
L'œil est aigu, le toucher fort puissant,
La langue branle, & ne parle, ne beelle;
En longueur mince, & vient à grisonner.
Sage est celuy qui pourra deviner.

Chacun escouta attentivement le subtil Enigme de la gracieuse Laurette; laquelle voyant qu'il ne se pouvoit resoudre, dit: Mesdames honorées, afin de ne vous tenir en doute, & ennuyer vos esprits troublez de la piteuse Fable par moy racontée, je vous en diray, s'il vous plaist, briefvement la resolution. La Damoiselle n'est autre chose que la couleuvre; laquelle allant par les prez, tenant la teste haute & la queuë basse, espouvante de ses yeux tous ceux qui la regardent. Chacun s'esmerveilla qu'il ne se trouva aucun en la compagnie qui peut intepreter l'Enigme de Laurette: mais s'estant retirée en sa place, Madame fit signe à Alterie qu'elle commençast à dire: ce qu'elle fit, en faisant premierement une grande reverence, puis commença ainsi:

FABLE IV.

Fortunio ayant receu une injure du pere & de la mere, s'en alla vagabond par le monde ; & par cas d'aventure, se trouva en un bois, où il trouva trois animaux qui le recompenserent. Puis estant en Pologne pour une jouste, il obtint en mariage Doralice, fille du Roy.



ON dit en commun proverbe, qu'il ne se faut jamais joüer à faire mal, ny se railler de la verité : car celuy qui voit, oit & se tait, il ne nuict point à autruy, & vit tousjours en paix.

Il y eut donc aux frontieres de Lombardie, un homme appellé Bernio, lequel nonobstant qu'il fust abondant aux biens de la fortune, si ne s'estimoit-il point inferieur aux autres de cœur & d'esprit. Il print en mariage une notable femme nommée Alquie ; laquelle combien qu'elle fust d'assez basse condition, si estoit-elle de bon esprit & loüables mœurs, & aymoit autant son mary que quelque autre qui se

trouva oncques. Ils desiroient grandement avoir enfans, mais Dieu ne leur en faisoit point la grace; parce que l'homme ne sçait pas le plus souvent, en demandant, ce que plus luy convient. Estans ainsi en ce desir, & voyans que fortune leur estoit du tout contraire, estans contrains d'un long desir, delibererent d'en prendre un pour leur propre fils & legitime, & iceluy nourrir & entretenir. Et de fait, s'en allerent un jour de grand matin au lieu deputé pour les enfans qui sont abandonnez de leurs peres: ils en apperceurent un qui leur sembla plus beau & plus mignard à leur gré que tous les autres; tellement qu'ils le prindrent & le nourrirent le plus soigneusement qu'il leur fut possible, en l'instruisant & façonnant en toutes bonnes mœurs. Advint, comme il pleut à celuy qui gouverne & amollit toutes choses à son gré, que sa femme Alquie se vint à engrossir; & le terme venu, elle enfanta un fils, qui ressembloit du tout au pere, dont ils furent merveilleusement joyeux, & le nommerent Valentin. Estant bien & delicatement nourry & entretenu, il croissoit en vertus & bonnes mœurs, & aymoit tant son frere Fortunio, qu'il ne pouvoit vivre aucunement sans luy. Mais discord qui est ennemy de tout bien, voyant une telle amitié entre eux, & ne pouvant plus souffrir une si grande tranquillité, un jour s'y entre-mesla, & fit

tant

tant qu'ils commencerent à gouster ses fruicts aspres & amers : car un jour entre les autres, en joüant ensemble (comme est la coustume des enfans) s'estans quelque peu rechauffez, & ne pouvant Valentin souffrir que Fortunio le surmonta en jeu, il entra en si grande rage & fureur, qu'il l'appella bastard, & fils d'une simple femme. Ce que entendant Fortunio, & s'esbaissant grandement de cela, se troubla grandement, en disant à Valentin : Comment ! suis-je bastard ? Et Valentin en grondant entre ses dents le confirmoit assez evidemment : tellement que Fortunio estant de cest outrage grandement fasché, se partit du jeu, & s'en alla trouver sa mere putative, en luy demandant doucement s'il estoit son fils & de Bernio. Alquie respondit que ouy. Et ayant apperceu que Valentin l'avoit outragé, le menassa fort & ferme, jurant de l'en chastier. Or Fortunio par les paroles d'Alquie eut grand soupçon, & qui plus est, tenoit pour certain qu'il n'estoit pas son fils. Ce neantmoins il la voulut souventesfois taster s'il estoit son vray fils, & delibera de le sçavoir à toutes forces : tellement que Alquie voyant que Fortunio perseveroit en son obstiné vouloir, ne le pouvant plus divertir de telle importunité, luy confirma qu'il n'estoit pas son vray fils ; mais qu'il avoit esté nourry en leur maison pour l'honneur de Dieu, & pour

remission de ses pechez & de son mary.
Ces paroles furent autant de coups de cousteau au cœur de ce jeune fils, & luy augmenterent douleur sur douleur. Estant ainsi outre mesure dolent, ne pouvant avoir le cœur de se tuer luy-mesme par aucune violence, delibera de se departir de la maison de Bernio, & aller vagabond par le monde, jusques à tant qu'il eust trouvé quelque bonne fortune. Alquie voyant le vouloir de Fortunio estre plus prompt que jamais, & ne voyant aucun moyen de le divertir de telle entreprinse, luy va donner (par un despit qu'elle avoit) sa malediction, priant Dieu, que s'il advenoit qu'il montast jamais sur mer, qu'il fust englouti par les Sereines, tout ainsi que sont les navires par les vagues & tourmentes de la mer. Alors Fortunio poussé de l'impetueux vent de despit & de fureur, sans avoir toutesfois entendu la malediction maternelle, se partit sans prendre congé de ses parens, & print son chemin vers l'Occident. Après avoir passé estangs, valées, montagnes & autre lieux sauvages & aspres, finalement un matin entre sexte & none, il arriva en une forest espaisse & fascheuse, où de prime face il rencontra un Loup, un Aigle & une Fourmy, qui pour la prinse d'un Cerf estoient en grande dissention pour le departir, & ne se pouvoient aucunement accorder. Estans ainsi en ce debat furieux,

& se voulant battre l'un l'autre à toutes forces ; enfin ils appointerent que ce jeune Fortunio, qui estoit alors survenu, vuideroit leur procez, donnant à chacun sa part, selon qu'il luy sembleroit plus convenable. Et ainsi demeurerent contens, promettans l'un à l'autre de se taire, & ne contrevenir aucunement à la sentence diffinitive, en quelque forme qu'il la donnast, voire fust-elle injuste. Fortunio accepta volontiers ceste charge & commission, & ayant d'un meur jugement consideré la condition d'un chacun, divisa ainsi la proye. Premierement, il donna au Loup, comme un animal gourmand & bien garny de dents, tous les os avec la chair maigre en recompense de ses labeurs. A l'Aigle, qui estoit oiseau ravissant & sans dents, pour recompense de ses labeurs, il luy offrit pour sa part les parties interieures, avec la graisse qui est à l'entour de la chair & des os. Puis à la grenetiere & soigneuse Fourmy, à qui nature n'avoit pas baillé la puissance que pouvoit avoir le Loup & l'Aigle, pour recompense de son travail, il luy assigna le cerveau tendre. Chacun acquiesça à ceste grave & juste sentence, qui estoit la mieux fondée du monde : tellement que tous furent contens, en le remerciant le plus gracieusement qu'il leur fut possible, de la courtoisie & humanité dont il avoit usé envers eux. Et pour autant que l'in-

gratitude est à blasmer sur tous vices, ils s'accorderent tous trois ensemble, que ce jeune fils ne se partiroit point d'avec eux, sans estre très-bien recompensé du plaisir qu'ils avoient receu de luy. Voilà donc le Loup, qui en recognoissance de ceste notable sentence, luy va dire : Frere, je te donne ceste vertu, que toutesfois & quantes que tu auras desir de devenir Loup, & que tu diras, je voudrois estre un Loup, tu le deviennes, en reprenant toutesfois tousjours ta premiere forme, quand bon te semblera. Par un mesme moyen fut guerdonné de l'Aigle & de la Fourmy. Alors Fortunio estant tout joyeux de ce don receu, les ayant remerciez le mieux que faire se peut, print congé d'eux & se partit, & chemina tant qu'il arriva à la noble & peuplée cité de Pologne (que tenoit pour lors le puissant Roy Odescalque) qui avoit une fille nommé Doralice ; & en la voulant marier honorablement, avoit fait publier un tournoy par tout son Royaume, ayant deliberé de ne la marier point, sinon à celuy qui auroit la victoire & le prix du tournoy. Au moyen dequoy plusieurs Ducs, Marquis & autres puissans Seigneurs, estoient venus de toutes parts pour conquester ce precieux prix : & y avoit desja un jour expiré de ce triomphant tournoy, quand un laid Sarrazin, contrefait de visage, de forme estrange & noir comme poix,

eſtoit d'icelle ſuperieur. La fille du Roy conſiderant la laide contenance du Sarrazin, avoit une grande douleur en ſon cœur, de ce qu'un tel monſtre & baboüin emportoit le prix d'une telle jouſte : & ayant appuyé ſon vermeil viſage ſur ſa tendre & delicate main, ſe faſchoit grandement, maudiſſant ſa mauvaiſe fortune, ſouhaittant pluſtoſt mourir que de tomber entre les mains d'un ſi laid quinaut pour eſtre ſa femme. Fortunio eſtant entré en la cité, & ayant veu ce triomphe, & l'aſſemblée de ceux qui jouſtoient, & ayant entendu la cauſe d'un ſi magnifique tournoy, fut embraſé d'un merveilleux deſir de monſtrer ſa vaillantiſe en ce triomphe. Mais pour autant qu'il eſtoit degarny de tout ce qui appartenoit en tel exercice, il s'en faſchoit grandement. Et eſtant en ces regrets, & hauſſant ſa veuë en haut, il apperceut Doralice fille du Roy, qui eſtoit appuyée ſur une riche feneſtre, eſtant environnée de pluſieurs gracieuſes Damoiſelles & honorables matrones, apparoiſſant tout ainſi que le clair Soleil entre les petites eſtoilles. Quand la nuict obſcure fut venuë, & que chacun ſe fut retiré en ſon logis, Doralice ſe retira toute ſeule & bien faſchée en une petite chambre, non moins belle que bien parée. Et eſtant ainſi ſeulette, & la feneſtre ouverte, voilà Fortunio, lequel n'eut pas ſitoſt apperceu Doralice, qu'il commença

à dire : Que ne suis-je maintenant un Aigle ! Il n'eut pas si-tost finy ces propos qu'il devint un Aigle, & estant volé en la fenestre, après s'estre derechef transformé en homme, se presenta tout joyeux devant elle. Or la pucelle eut frayeur en le voyant & commança à crier à haute voix, comme si les chiens eussent esté après pour la devorer. Le Roy qui n'estoit pas trop loing de sa fille, oyant le cry, s'en courut vers elle : & ayant entendu qu'il y avoit un jeune fils en la chambre, se mit à chercher par tout, & ne trouvant rien s'en retourna reposer ; parce que le jeune Fortunio s'estant transformé en Aigle, avoit prins sa volée par la fenestre. Le pere ne se fut pas si-tost retiré, que derechef la pucelle se mit à crier, à cause que le jeune fils s'estoit representé à elle comme la premiere fois ; mais Fortunio oyant le cry, & craignant le danger se changea en Fourmy, & se cacha dans les blonds cheveux de la belle pucelle. Odescalque courut entendre la cause du cry de sa fille : & ne voyant aucune chose, se commença à fascher contre elle, & la menassa assez rudement de luy faire un tour qui ne luy plairoit gueres, si elle se mettoit plus à crier ; & se partit tout courroucé, pensant qu'elle eust veu en imagination un de ceux qui avoient esté tuez au tournoy pour l'amour d'elle.

Le jeune fils ayant entendu les propos

du pere, & qu'il estoit party, print sa premiere forme d'homme. Et si-tost que Dorolice l'eust apperceu, elle se voulut jetter incontinent hors du lict & crier, mais elle n'eut pas loisir; car le jouvenceau luy vint à clore la bouche de l'une de ses mains, & luy dit: Ma très-honorée Dame, je ne suis point icy venu pour vous oster vostre honneur, mais plustost pour vous reconforter, & estre vostre humble serviteur. Si vous criez plus, de deux inconveniens l'un adviendra; ou que vostre bonne renommée sera blessée, ou que vous serez cause de vostre mort & de la mienne. Parquoy Madame, ma maistresse & de mon cœur joüissante, ne vueillez point en un mesme temps soüiller vostre honneur, & mettre en danger la vie de l'un & de l'autre. Cependant que Fortunio disoit ces paroles, Doralice ploroit, & en se plaignant ne pouvoit souffrir aucunement l'espouvantable assaut. Mais Fortunio, voyant le courage de la jeune Dame ainsi troublée, tant fit & dit avec ses paroles sucrées, qui eussent fait fendre des pierres, qu'il adoucit le vouloir obstiné d'icelle; laquelle estant vaincuë de la bonne grace du jeune fils, commença à s'apprivoiser avec luy. Et voyant ce jeune fils de belle apparence, & robuste & bien formé de ses membres, considerant aussi en soy-mesme la laide contenance du Sarrazin, estoit grandement faschée en son

cœur de ce qu'il devoit emporter le prix de la jouste, & consequemment joüir de sa personne. Estant ainsi en ces discours, le jouvenceau luy dit : Mademoiselle, si j'avois le moyen, je jousterois volontiers, & entreprens sur ma vie d'emporter le prix. La Damoiselle respondit : Si ainsi estoit, autre personne que vous ne seroit joüissant de ma personne. Et le voyant chaud, dispos à telle entreprinse, l'accommoda de deniers & de bagues infinies. Ce jeune fils print joyeusement ces deniers, & luy demanda quel habit il prendroit qui luy fust plus agreable. Et elle luy respondit, de satin blanc. Et tout ainsi qu'elle ordonna, il fit. Le jour ensuivant, Fortunio estant garny de riches harnois, armes luisantes, couvert d'une casaque de satin blanc, brodée de fin or, avec ouvrages exquis, monta sur un puissant & courageux cheval couvert de la couleur du chevalier, & sans estre aucunement cogneu, s'en alla presenter en la place. Le peuple qui estoit desja assemblé au magnifique spectacle, voyant ce preux chevalier incogneu tenant la lance sur sa cuisse pour jouster commença à le regarder par grandes merveilles : tellement que chacun disoit : Mon Dieu, qui est celuy là qui est si magnifique, lequel on ne cognoit point. Estant Fortunio entré en la lice, somma son competiteur d'entrer, & ayans tous deux baissé là les lances, se vindrent à rencontrer

trer comme deux Lyons deſchaiſnez. Et ſur ce point le jeune chevalier donna ſi grand coup en la teſte du Sarrazin qu'il toucha la croupe du cheval, & demeura mort en terre, tout ainſi qu'un verre jetté contre une muraille. Et autant qu'il en rencontra ce jour là en la lice, autant y en eut-il d'abbatus. Cependant la Damoiſelle le regardoit d'un viſage guay & joyeux, remerciant Dieu en ſoy-meſme de l'avoir delivrée des mains du laid Sarrazin, & priant inceſſamment luy donner la victoire. La nuict venuë, on fit appeller Doralice pour ſouper, ce qu'elle refuſa; mais ſe fit apporter quelques viandes delicates, avec vins exquis, feignant de n'avoir point encore d'appetit de manger; & ſi elle en avoit beſoin, elle mangeroit ſur le tard. Et s'eſtant enfermée ſeule en la chambre, & ayant laiſſé la feneſtre ouverte, attendit d'un grand deſir ſon amy: & eſtant retourné comme la nuict precedente, ils ſouperent tous deux enſemble joyeuſement. Puis Fortunio luy demanda comment il ſe devoit veſtir le lendemain. Elle luy reſpondit, de ſatin verd, brodé de fin or & argent, & ſon cheval garny de meſme, ce qu'il mit en execution. S'eſtant le jouvenceau preſenté en la place à l'aſſignation donnée, il entra dedans le tournoy, & s'il avoit le jour precedent monſtré ſa proüeſſe, encore la monſtra-t'il davantage ce jour là: telle-

ment que chacun disoit & affermoit d'une voix que la pucelle estoit sienne. Le soir venu, la Damoiselle toute joyeuse usa de la mesme fiction du soir precedent, attendant son amoureux qui vint souper gracieusement avec elle. Et luy ayant demandé de quelle couleur il se devoit vestir le jour ensuivant, elle respondit de satin cramoisi, tout brodé d'or & de perles, avec la garniture du cheval d'une mesme façon, parce que je seray (dit-elle) vestuë d'une mesme couleur. Madame, dit Fortunio, ne vous esmerveillez point si je viens demain plus tard au tournoy que les autres fois, car ce ne sera pas sans cause que je retarderay ma venuë. Le troisiéme jour venu, & l'heure du tournoy, tout le peuple attendoit d'un grand desir l'honorable triomphe; mais il ne se trouva aucun qui osast comparoistre pour l'invincible force du chevalier incogneu. Or le trop long sejour du gentil chevalier, non seulement donna grand soupçon au peuple, mais aussi à la Damoiselle, nonobstant qu'il l'en eust auparavant advertie; & vaincuë d'une douleur extreme, sans que nul s'en apperceust, se laissa tomber evanoüye. Mais si tost qu'elle entendit que Fortunio s'approchoit de la place, les esprits esgarez commencerent à retourner à leur premiere place. Vous eussiez veu Fortunio vestu d'un riche accoustrement, & la garniture de son cheval d'or fin, toute semée de beaux

rubis, esmeraudes, saphirs & grosses perles, qui (selon le jugement universel) valoient plus qu'un Royaume. Si-tost qu'il fut arrivé en place, tout le peuple se mit à crier à haute voix : Vive, vive le Chevalier incogneu ; en sifflant & frappant de ses mains. Estant entré en la lice, il se porta si vaillamment, que les ayant tous renversez par terre, il obtint la victoire. Et estant descendu de son puissant cheval, il fut enlevé sur les espaules des plus apparans de la cité, & porté incontinent en la presence du Roy, avec trompettes & instrumens de musique, accompagnez de cris & voix qui alloient jusques au ciel. Après qu'on luy eut osté le heaume & le harnoy luisant, le Roy apperceut ce beau fils, & ayant fait appeller sa fille, en la presence de tout le peuple la fit espouser avec grand triomphe, tenant table ouverte à tous venans, par l'espace d'un mois. Ayant Fortunio demeuré quelque temps avec sa bien aymée, estimant qu'il n'estoit pas convenable de demeurer ainsi oisif, & conter les heures, comme font ceux qui sont sots & privez de bon sens, delibera de se partir, & s'en aller en lieu où sa proüesse fust cogneuë ; & ayant fait apprester une galere, avec grands tresors que son beau pere luy avoit donnez, ayant prins congé de luy & de sa femme, il monta sur la mer, où il eut le vent assez favorable, tant qu'il entra en la mer Atlan-

tique ; & ayant desja fait environ cinq ou six lieuës en icelle, voilà la plus grande Sereine qu'on veit oncques qui s'approcha de la galere, & commença à chanter doucement. Or Fortunio qui tenoit la teste sur le bord de la galere pour escouter ce doux chant, se vint à endormir, & cependant il fust par la Sereine englouty ; laquelle se cacha incontinent dedans la mer. Les mariniers ne le pouvans secourir, crevoient de douleur, & estans ainsi tous desolez, & quasi comme desesperez, couvrirent la galere de noir, & s'en retournerent vers Odescalque, luy racontans le cas horrible & estrange qui leur estoit survenu en mer. Dont le Roy & Doralice, & toute la cité sentans grande douleur, se vestirent de noir pour faire le dueil d'un tel personnage. A quelque temps de là Doralice enfanta un beau fils, lequel estant nourry mignardement, vint jusques à l'aage de deux ans. Et la pauvre desolée Doralice considerant d'estre privée de son cher espoux, & que toute esperance estoit perduë de le pouvoir jamais recouvrer ; delibera d'un haut & magnanime courage, de se mettre à la fortune de la mer, & essayer son adventure, nonobstant que son pere ne le voulust consentir. Et de fait, ayant fait preparer une galere bien armée, & equipée d'un grand advantage, elle print avec soy trois pommes fort bien ouvrées, l'une

desquelles estoit de laitton, l'autre d'argent, & la troisiéme de fin or. Cela fait, ayant prins congé de son pere, monta sur mer avec son petit fils, & ayant fait hausser les voiles, elle entra en. haute mer. La pauvre Dame navigeant ainsi, ayant la mer assez favorable, pria les mariniers de la mener au lieu propre où la Sereine engloutit son mary. Ce qui fut fait: estant arrivée en ce lieu, le petit fils commença à plorer & crier à pleine gorge, & ne le pouvant appaiser, le mere print la pomme de cuivre & la bailla à ce petit enfant; & cependant qu'il s'en joüoit, la Sereine l'apperceut & s'approcha de la galere, & en levant la teste hors de l'eau, dit à la femme: Dame, donnez-moy ceste pomme, car j'en suis grandement amoureuse; & la Dame luy respondit, qu'elle ne la luy bailleroit point, à cause que c'estoit le passe-temps de son petit enfant. Si tu me la veux bailler, dit la Sereine, je te monstreray ton espoux jusques à l'estomach. La Dame entendant ces propos, & desirant grandement de voir son espoux, la luy donna courtoisement: & la Sereine en recompense d'un tel don luy monstra, suivant sa promesse, son mary jusques à l'estomach. Puis l'ayant plongé dedans la mer, ne le laissa plus voir pour lors. Or la Dame, qui avoit diligemment consideré tout ce fait, eut plus grand desir de le voir tout, & ne sçachant que

faire ny que dire, se confortoit avec son petit enfant, & afin de le faire taire, elle luy bailla la pomme d'argent; mais si-tost que la Sereine l'eut apperceuë, la demanda en don : elle toutesfois se frottant les espaules, & voyant que c'estoit le passetemps de son petit enfant, refusoit de la luy bailler; tellement que la Sereine luy dit : Si tu me la veux donner, je te monstreray ton espoux jusques aux genoux. La pauvre, Doralice qui avoit plus grand desir que jamais de voir son cher espoux, prefera l'amour du mary à celuy de son petit fils; & la luy donna joyeusement, & la Sereine ayant tenu sa promesse, se plongea derechef en l'eau. Cependant la pauvre Dame ne sçavoit que dire & quel party prendre pour delivrer son mary de mort; & ayant prins son petit fils entre ses bras, qui pleuroit incessamment, se consoloit avec luy. Le petit fils se souvenant de la pomme de laquelle il se souloit jouer, se mit si fort à pleurer, que la mere fut contrainte de luy bailler la pomme d'or. Mais incontinent que ce gourmand poisson l'eut apperceuë, & ayant consideré qu'elle estoit plus belle que les autres, la requit en don, & sceut si bien faire & dire, que la mere la luy bailla, contre le vouloir de son petit enfant. Et pour autant que la Sereine luy avoit promis de luy faire voir son mary tout entier, afin de ne rompre sa promesse, s'appro-

cha de la galere, & ayant un peu levé le dos, le luy monstra apertement. Alors Fortunio se voyant hors de l'eau, assis sur le dos de la Sereine, estant en liberté, sans plus retarder, s'en va proferer ces paroles : Je voudrois estre un Aigle, & tout soudain il devint Aigle ; & ayant prins sa volée, s'en va aborder sur le mas de la galere, & descendit à bas en la presence de tous les mariniers, en la propre forme qu'il estoit auparavantr Puis commença à baiser & embrasser premierement sa femme, avec son petit enfant, & toute la troupe de mariniers. Iceux très-joyeux d'avoir recouvré l'espoux, s'en retournerent au Royaume paternel ; & si-tost qu'ils furent arrivez au port, vous eussiez ouy trompettes, tabourins, fiffres, hautsbois & autres instrumens sonner de toutes parts. Le Roy voyant cela s'esmerveilla, ne sçachant que cela signifioit. Tout incontinent après, voicy arriver un messager qui luy porta les nouvelles comme son gendre Fortunio estoit arrivé avec sa fille. Estans descendus de la galere, ils s'en allerent tout droit au palais, où ils furent receus en grand triompher A quelque temps de là Fortunio s'en alla vers sa maison, & s'estant fait devenir Loup, devora sa marastre & son frere Valentin, pour le tort qu'ils luy avoient fait. Puis monta à cheval, & s'en retourna au Royaume de son beau pere, où il vesquit longuement en

grande fecilité avec s'amie Doralice, au grand contentement des deux parties.

Si-tost que Alterie eut finy sa piteuse Fable, la Royne luy commanda de reciter son Enigme, ce qu'elle fit, en disant ainsi :

Bien loin d'icy un animal se treuve ;
De soy cruel, gentil en apparence,
En deux partis la nature l'espreuve,
Et d'inhumaine & feminine essence,
Assez plaisant, & de t'aimer contreuve ;
Son chant fort doux, meine commencement
Les gens à mort avec un grand tourment.

Le notable Enigme recitée par Alterie fut interpreté en diverses manieres, & ne s'en trouva point qui frappast au but ; tellement que la belle Alterie voyant qu'on ne le pouvoit resoudre, dist humainement : Messeigneurs, le vray sens de mon Enigme n'est autre chose que la Sereine, qui se tient dedans l'eau de la mer, & est une beste fort plaisante à voir, parce qu'elle a le visage, l'estomach, le corps & les bras d'une belle Damoiselle, & tout le reste est poisson plein d'escailles, assez cruel. Elle chante doucement, & de son chant elle vient à endormir les mariniers pour les faire precipiter en l'eau. Chacun loüa ceste gracieuse & subtile resolution : mais elle remercia toute l'assistance de l'avoir ainsi escoutée. Cela fait Madame com-

manda à Eritrée qu'elle poursuivist l'ordre commencé, ce qu'elle fit, en disant :

FABLE V.

Isotte femme de Lucafer Albani de Bergame, cuidant par finesse decevoir Travaillin, vacher de son frere Emilian, pour le trouver menteur, perdit la metairie de son mary, & s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau, ayant les cornes dorées, & toute honteuse.



LA force de l'infaillible verité est si grande, que selon le tesmoignage de la saincte Escriture, il seroit plus facile que le ciel & la terre print fin, que la verité vint à defaillir : joint que la verité a si grand privilege (selon le dit des sages du monde) qu'elle surmonte le temps. Et tout ainsi que l'huile estant mise en quelque vaisseau, demeure tousjours au dessus ; aussi la verité vient au dessus du mensonge. Au moyen dequoy on ne se doit point esmerveiller de mien com-

mencement ; car je l'ay fait estant esmeuë de la meschanceté d'une mauvaise femme, laquelle cuidant par ruses & paroles feintes porter un pauvre jeune fils simple, à dire le mensonge, il dit la verité, dont elle fut à la fin confuse & infame, comme femme malheureuse ; comme je vous raconteray avec la presente Fable, laquelle vous sera en temps & lieu plustost profitable que dommageable, si vous en goustez bien le sujet.

Vous devez donc sçavoir, notables Dames, que à Bergame cité ancienne de Lombardie, y avoit une fois un homme riche & puissant, nommé Pierre Marie Albani, qui avoit deux enfans, l'un desquels se nommoit Emilian & l'autre Lucafer. Avec ce il avoit deux metairies, l'une s'appelloit Gorem & l'autre Pedren. Or les deux freres, c'est à sçavoir Emilian & Lucafer, après la mort de Pierre Marie leur pere, diviserent entr'eux les metairies ; tellement que Pedren escheut à Emilian, & Gorem à Lucafer. Emilian avoit un fort beau troupeau de brebis, avec un grand nombre de jeunes taureaux & une bergerie de vaches ; & de tout cela estoit gardien un nommé Travaillin, homme autant fidele & loyal que rien plus, & avoit ceste bonne grace en luy, que pour mourir il n'eust point dit un mensonge, gardant ses bestes en si grande diligence, qu'il n'avoit point de pareil en

ce monde. Or tenoit-il avec ces vaches quelque quantité de taureaux, entre lesquels y en avoit un si beau & tant agreable à Emilian, qu'il lui avoit fait dorer les cornes d'or fin, & jamais Travaillin n'alloit à Bergame, qu'Emilian ne lui demandast nouvelles de son taureau aux cornes d'or. Or advint que se trouvant Emilian à deviser avec son frere Lucafer, & autres siens domestiques, survint Travaillin, lequel fit signe à Emilian de luy vouloir un peu parler : & luy, ayant laissé la compagnie de son frere & d'autres amis, s'y en alla, & fut assez long-temps à luy tenir propos. Et pour autant qu'Emilian luy avoit fait desja souventesfois ce tour, de laisser ses parens & amis, pour aller parler à un vacher, Lucafer ne le pouvoit aucunement endurer; tellement qu'un jour estant embrasé d'un despit, il monta en colere, & dit à Emilian : Je suis bien scandalisé de vous mon frere, de ce que vous faites plus de conte d'un vacher & d'un coquin, que de vostre frere propre & autres bons amis; car non seulement une fois, mais mille (s'il faut ainsi dire) vous nous avez laissé en pleine ruë & au milieu du jeu, comme bestes qui vont à la boucherie; & vous accointez de ce gros lourdaut de Travaillin vostre vacher, pour deviser avec luy, & semble que vous ayez les plus grandes affaires de ce monde ensemble, & tout n'en vaut pas un festu. A quoy

respondit Emilian : Mon frere Lucafer, il ne faut point que vous me reprochiez ainsi mon vacher Travaillin, en vous courrouſſant ſi fort contre moy ; parce qu'il eſt bon jeune homme & me plaiſt, tant pour ſa capacité, que pour la grande fidelité qu'il uſe envers moy : joinct qu'il a une ſinguliere & loüable vertu en luy, de ce qu'il ne diroit jamais un menſonge pour tout l'or de ce monde. Outre cela, il a beaucoup d'autres bonnes conditions, pour leſquelles je ſuis contraint de l'aimer : parquoy ne vous eſmerveillez point ſi je le careſſe. Ces propos envenimerent davantage Lucafer ; tellement qu'en multipliant groſſes paroles l'un contre l'autre, peu s'en fallut qu'ils ne miſſent la main aux armes. Et pour autant qu'Emilian loüoit ſi fort ſon Travaillin, Lucafer luy va dire : Vous loüez ſi fort ce vacher pour la capacité, loyauté & verité ; & je vous dis que c'eſt le plus desloyal, le plus impropre & le plus grand menteur de ce monde : & entreprens de le vous faire voir & ouyr qu'il dira en voſtre preſence meſme quelque menſonge. Après beaucoup d'autres paroles, ils vindrent à gager ſur cela leurs metairies. Ayans ainſi appointé entr'eux, que ſi Travaillin ſeroit trouvé en menſonge, la metairie d'Emilian ſeroit à Lucafer ; au contraire, s'il ne ſe trouvoit en menſonge, Lucafer perdroit la ſienne. Et de fait, ayans fait venir un Notaire, en ſi-

rent passer contract, avec toutes les solemitez qui sont requises en telles matieres. Après que chacun fut party, & que leur colere fut un peu passée, Lucafer commença à se repentir de son marché, & du contract qui en estoit passé par main de Notaire, se faschant grandement de telle gageure, & craignant de perdre sa metairie, de laquelle il se nourrissoit avec toute sa famille. Estant Lucafer de retour à son logis, sa femme, qui se nommoit Isotte, le voyant si dolent, sans sçavoir la cause, luy dit : Dea, mon mary, qu'avez-vous à estre si triste ? Et Lucafer luy respondit : Tais-toy, je te prie, & ne m'augmente point la fascherie que j'ay. Mais Isotte desirant le sçavoir, tant sçeut faire & dire, que le mary luy conta tout. Alors elle luy dit d'un visage joyeux : Est-ce la cause pourquoy vous estes en si grand esmoy ? Ne vous souciez point de cela, car j'entreprens sur ma vie, que Travaillin dira, non seulement un mensonge à son maistre, mais plus de mille. Lucafer entendant cela resta tout content. Et pour autant qu'Isotte sçavoit fort bien que son beau-frere Emilian aymoit grandement le taureau aux cornes d'or, elle mit son dessein de l'attraper. Et de fait, s'estant accoustrée d'habits fort lascifs & fardée, qu'il n'y manquoit rien, se partit de Bergame & s'en alla à Pedren, où estoit la metairie d'Emilian; & si-tost qu'el-

le fut entrée au logis, elle trouva Travaillin qui faisoit du froumage, & l'ayant salué, luy dit : Travaillin, je suis venuë icy pour te visiter, & pour boire du laict & manger du froumage avec toy. Vous soyez la très-bien venuë, maistresse, respondit Travaillin : & l'ayant fait asseoir, commença à preparer la table, avec bon froumage de brebis & autres choses, pour l'honnorer. Et pour autant qu'il la voyoit ainsi belle & seulette, & qu'elle n'avoit pas de coustume venir vers luy, il fut tout estonné, & ne se pouvoit persuader que ce fust Isotte, femme du frere de son maistre. Mais pour autant qu'il l'avoit veuë autresfois, il taschoit de la caresser & honnorer selon son estat. La table desservie, Isotte voyant que Travaillin estoit après pour faire le froumage, luy dit: Escoute mon amy Travaillin, je te veux aider à faire ton froumage. Ce qu'il vous plaira, Madame, respondit-il. Et sans dire autre chose, retroussa ses manches jusques au coude, en monstrant ses bras blancs comme neige, & se travailloit après ce froumage, monstrant aucunesfois son gentil estomach, où il y avoit deux petits tetins, qui sembloient deux pommes. Outre cela, elle venoit à approcher de si près son vermeil visage à celuy de Travaillin, que l'un touchoit quasi l'autre. Or Travaillin, nonobstant qu'il fust vacher & nourry aux champs, si ne laissoit-il pas à

estre assez fin : & voyant les manieres de faire de la Dame, qui demonstroient en elle un amour lascif, l'alloit entretenant de paroles & d'œillades, feignant de n'entendre rien en matiere d'amour. Mais la Dame qui pensoit qu'il fust embrasé de son amour, devint si fort amoureuse de luy, qu'elle ne sçavoit de quelque costé se tourner. Et combien que Travaillin cogneust bien l'amour lascif de ceste femme, si n'en osoit-il rien dire, craignant de la fascher ; mais elle qui estoit desja touchée au vif, cognoissant la non-chalance de Travaillin, luy dit : Dea, Travaillin, qui est la cause que vous estes ainsi resveur, & que ne daignez parler à moy ? te seroit-il point venu quelque appetit de moy ? ne cache point ton vouloir, car tu m'offenserois plustost, veu que je suis à ton plaisir & commandement. Travaillin oyant ces propos, se resjoüit grandement, & faisoit semblant de l'aymer.

La sotte femme le voyant embrasé de son amour, estimant qu'il estoit temps qu'elle vint à ce qu'elle desiroit, luy dit ces propos : Mon amy Travaillin, je voudrois bien que tu me fisses un grand plaisir, & quand tu me le refuserois, je dirois bien que tu fais peu de conte de l'amour que je te porte, & serois peut-estre cause de ma ruine, ou de ma mort. Et Travaillin luy respondit : Madame je suis content d'exposer ma propre vie, non pas

seulement mon bien, pour l'amour de vous ; & combien que vous me commandiez chose difficile, toutesfois l'amour que je vous porte, & que vous me monstrez, me la rendroit facile. Alors Isotte ayant un peu prins de hardiesse, luy dit : Si tu m'aymes, comme je croy, je le cognoistray maintenant. Commandez-moy, Madame, respondit Travaillin, & vous le cognoistrez. Je ne veux autre chose de toy, dit Isotte, sinon la teste du taureau qui a les cornes d'or, & puis fais de moy ce qu'il te plaira. Travaillin oyant ces propos là, fut tout estonné ; mais vaincu d'un amour charnel, & des mignardises de ceste femme impudique, respondit : Ne me demandez-vous autre chose, Madame ? je vous donne non seulement la teste, mais tout le corps, & ma personne propre. Ayant dit cela, il print un peu de hardiesse, & embrassa la Dame, recueillant avec elle les derniers fruicts d'amour. Cela fait, Travaillin ayant tranché la teste au taureau, la mit en un sac, & la presenta à la Dame, laquelle se trouvant contente, tant pour le desir accomply, que pour le plaisir receu, s'en retourna en son logis avec plus de cornes que de metairies. Si-tost qu'elle se fut partie, Travaillin fut tout estonné, & commença à penser comment il devoit faire pour s'excuser de la perte du taureau aux cornes d'or, que son maistre

Emilian

Emilian aymoit tant. Eſtant ainſi en ce tourment d'eſprit, & ne ſçachant que faire ou que dire, à la fin s'imagina de prendre une branche d'arbre, & la veſtit de quelques ſiens pauvres habits, & feindre que ce fuſt ſon maiſtre, & experimenter comment il devoit faire quand il ſeroit devant ſon maiſtre Emilian. Après avoir accouſtré ce fantoſme en ſa chambre, il s'abſenta quelque peu, & puis il retourna & ſalua ceſte branche veſtuë, en diſant: Bon-jour, mon maiſtre: & en reſpondant à ſoy-meſme, diſoit: Tu ſois le bien venu Travaillin, comment te portes-tu? Comment vont nos affaires? Il y a long-temps que tu ne t'es laiſſé voir. Je me porte fort bien, reſpondoit-il. J'ay eſté tant empeſché que je n'ay peu venir vers vous. Comment ſe porte le taureau aux cornes dorées? diſoit Emilian. Et il reſpondoit: Par mon ſerment, Monſieur, les Loups l'ont devoré dedans le bois. Et demeuroit ſur ce point, ne ſçachant plus que dire, mais s'en retournoit tout faſché. Puis s'en retournoit en la chambre & commençoit ſa harangue, en diſant: Dieu vous gard', maiſtre: & toy auſſi Travaillin, comment vont nos affaires? que fait noſtre taureau aux cornes dorées? Je me porte bien, Monſieur, Dieu mercy & vous; mais le taureau ſe partit un jour de la bergerie en la malheure. Et combattant avec les autres taureaux,

fut si asprement navré qu'il en est mort. Mais où est donc la peau & les cornes? & lors il ne sçavoit plus que respondre. Bref, ayant fait cela par plusieurs fois, il ne sçavoit plus quelle excuse trouver, qui fust au moins pertinente. Isotte qui s'en estoit desja retournée vers son logis, dit à son mary : Comment fera le pauvre Travaillin, quand il se voudra excuser vers son maistre Emilian, de la mort du taureau aux cornes d'or, qu'il aymoit tant? il ne se pourra pas tenir de luy dire quelque mensonge. Voilà la teste que j'ay apportée avec moy en tesmoignage de ce à l'encontre de luy, quand il dira le mensonge. Mais elle ne luy raconta pas comment elle luy avoit fait deux cornes plus grandes que celles d'un grand cerf. Lucaser voyant la teste du taureau, fut fort joyeux, esperant infailliblement de gaigner sa cause; mais il luy advint bien au contraire, comme vous entendrez cy-après. Travaillin ayant fait diverses harangues, & autant de responses avec l'homme de bois, tout ainsi que s'il eust parlé à son maistre propre, & n'en voyant aucune se conformer à son desir, determina sans autre pensement, s'en aller trouver son maistre, quoy qu'il en advint. Et de fait, estant allé à Bergame, il trouva son maistre, qu'il salua joyeusement. Et le maistre luy rendit le salut, en disant : Que dit le cœur Travail-

lin ? Il y si long-temps que tu ne fus icy, & que je n'ay eu aucunes nouvelles de toy. Monsieur, respondit Travaillin, les grandes occupations en ont esté cause. Comment se porte le taureau aux cornes dorées ? dit Emilian. Alors Travaillin estant tout confus & devenu par le visage rouge comme feu, se vouloit quasi excuser & deguiser la verité. Mais parce qu'il craignoit de soüiller son honneur, il print un peu de hardiesse, & commença l'histoire d'Isotte, en racontant par le menu tout ce qu'il avoit fait avec elle, & l'yssuë de la mort du taureau, dont Emilian fut tout estonné ; tellement que Travaillin fut estimé homme veritable, & tenu en bonne reputation, de ce qu'il n'avoit point caché la verité. Au reste, Emilian gaigna la metairie ; & Lucafer demeura cornu avec sa truande de femme Isotte, qui pensoit tromper autruy, se trouva soy-mesme, deceuë & infame.

La nouvelle finie, chacun de l'honneste compagnie blasma grandement la desbordée Isotte, en loüant & exaltant Travaillin, non pas sans se moquer de la sotte femme, qui s'estoit ainsi vilainement assujettie à un pauvre vacher, pour son insatiable avarice. Et pour autant que l'Enigme d'Eritrée restoit à dire, Madame luy fit signe qu'elle ne rompist point l'ordre commencé. Alors sans plus retarder, elle dit ainsi :

Au cul je voy une teste eslevée,
Et à son aise un cul assis en terre
Une puissante après s'y est trouvée,
Qui ne dit mot, & le chef fort luy serre;
Deux la voyant sans trop grande courvée;
Et de plus fort son chef alors enserre,
Dix outre plus la viennent à mouvoir:
Si bien que c'est chose assez belle à voir.

Si les Dames avoient ry de la Fable; elles ne prindrent pas moins de passetemps de l'Enigme. Et pour autant qu'il ne se trouva aucun en la compagnie qui le sçeut interpreter, Eritrée dit: Messeigneurs, mon Enigme ne signifie autre chose, sinon celuy qui est couché derriere une vache en luy tirant le laict; car il tient la teste près du cul de la vache, & le cul de celuy qui tire la vache se repose à son aise. Elle est patiente & retenuë par un qui la tire, & estant regardée de deux yeux; & maniée de deux mains & dix doigts qui luy tirent le laict.

Cest ingenieux Enigme avec son interpretation, pleut merveilleusement à toute la compagnie. Mais pour autant que toutes les estoilles estoient desja cachées, hors mis celle qui luit au poinct du jour, Madame commanda que chacun s'allast reposer, & qu'on retournast le soir ensuivant, sous peine d'amende arbitraire.



LA QUATRIE'ME NUICT, DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.



DESJA le bon Apollo avec son flamboyant chariot avoit laissé nostre hemisphere, & s'estant plongé en la mer s'en estoit allé aux Antipodes, & ceux qui labouroient la terre, se trouvans lassez par le long travail, ostées toutes concupiscences, se reposoient doucement en leur lict, quand l'honneste & notable compagnie comparut joyeusement au lieu accoustumé. Et après que les hommes & les Dames eurent un peu ry & devisé, Madame Lucrece ayant imposé silence à tous, commanda que le vaisseau d'or fust apporté, escrivant de sa propre main les noms de cinq Damoiselles; & les ayant mis dedans le vaisseau, appella le seigneur Evangeliste, luy commandant de les tirer

l'un après l'autre, afin qu'on peust cognoistre ceux qui devoient raconter & fabloyer icelle nuict. Alors le seigneur Evangeliste laissant les propos qu'il tenoit avec Loyse (comme obeissant) s'en alla mettre à genoux devant Madame, & tira premierement le nom de Fleurdiane, puis de Vincende & de Loyse, avec Isabelle & Alienor, qui vindrent après consecutivement. Et devant qu'on commençast à deviser, Madame commanda que Moulin & le Trevisan missent la main à leurs luths, & qu'on chantast quelque chanson, qui fut telle :

Comme au milieu le Soleil reluisant,
De tout autre astre esteint bien la clarté:
Icelle aussi de ces yeux produisant
Les beaux rayons remplis d'amœnité,
Vient accroissant, & tousiours produisant
Ses gentils faicts avec proprieté:
Heureux celuy qui de sa gentil' bouche,
Oyt le doux son, & ses habits attouche.

La chanson fut diligemment escoutée & loüée d'un chacun. Mais Madame Lucrece voyant qu'elle estoit finie, commanda à Fleurdiane, à qui estoit escheu le premier lieu de commencer les Fables de la quatriéme nuict, qu'elle se depeschast de dire la sienne, afin de poursuivre l'ordre du passetemps desja commencé. Icelle non moins convoiteuse de dire que d'escouter, commença ainsi :

FABLE I.

Richard Roy de Thebes avoit quatre filles, l'une desquelles s'en alla vagabonde par le monde ; & de Constance, se fit appeller Constantin, & arriva en la Cour de Cacus Roy de Bitinie, lequel par ses prouësses & bonnes conditions, la print en mariage.



Es cheres & gracieuses Dames, la Fable racontée le soir precedent par nostre sœur Eritrée, m'a rendu le courage si honteux, qu'elle m'a quasi diverty de fabloyer ce soir icy : toutesfois l'honneur & obeissance que je dois à Madame, & la reverence que je suis tenuë avoir vers ceste honorable & agreable compagnie, me contraint & donne courage d'en raconter une, laquelle n'est pas si belle & plaisante comme celle qui a esté racontée d'elle ; si est-ce que je vous en feray le discours, & vous entendrez comment une pucelle, d'un cœur noble, à qui fortune fut assez plus favorable en ses faicts que la raison, ayma

mieux devenir ſervante, que d'abbaiſſer ſa condition; & après grande ſervitude, devint femme du Roy Cacus, comme vous entendrez par le preſent diſcours.

En la noble cité de Thebes en Egypte garnie de beaux edifices, tant particuliers que publics, abondante en bleds, d'eaux freſches, & generalement de toutes les choſes qui appartiennent à une triomphante cité, regnoit au temps paſſé un Roy nommé Richard, homme ſçavant & magnanime en toutes choſes. Iceluy deſirant laiſſer après ſoy des hertiers, eſpouſa Valeriane, fille de Marlian Roy d'Eſcoſſe, belle & gracieuſe à merveilles; & d'icelle engendra trois filles, belles & freſches comme la roſe du matin: l'une deſquelles ſe nommoit Valence, l'autre Dorothée, & la troiſiéme Spinelle. Richard voyant que ſa femme Valeriane n'eſtoit plus en terme d'avoir enfans, & les trois filles eſtre en aage pour eſtre mariées, delibera de les loger toutes trois honorablement, & diviſer ſon Royaume en trois parties pour ſes trois filles, retenant ſeulement ce qui eſtoit ſuffiſant pour l'entretenement de ſoy & de ſa famille & de toute ſa cour; & tout ainſi qu'il avoit deliberé, il mit en execution. Les trois filles mariées à trois puiſſans Roys, l'une au Roy de Sardone, l'autre au Roy des Goths, & la troiſiéme au Roy de Scythie; ayant chacune d'icelles le tiers du Royaume paternel,

ternel, au nom & en faveur de mariage. Et le bon Roy ayant une petite partie pour luy ayder à survenir à ses necessitez, ne laissoit de vivre assez honnestement avec sa femme Valeriane, & en grande tranquillité. Advint que à quelque temps de là, la Royne, de laquelle le Roy n'esperoit plus avoir lignée, enfanta une belle petite fille, laquelle fut autant bien reçeuë & caressée du Roy, que les trois premieres, & non pas de la Royne : ce qu'elle ne faisoit pas par haine qu'elle luy portast; mais parce le Royaume estoit desja divisé en trois parties; & ne voyant aucun moyen de la pouvoir assez suffisamment marier, & toutesfois ne luy vouloit pas faire moins d'avantage qu'à sa fille ; mais ayant trouvé une suffisante nourrisse, luy enchargea expressement d'employer tout son pouvoir envers elle, en la façonnant aux plus gentilles mœurs que peust avoir une fille de sa qualité. La jeune fille qui s'appelloit Constance, estant parvenuë à l'aage de douze ans, avoir desja apprins à broder, chanter, sonner, danser & toutes les bonnes qualitez qui appartiennent à une fille d'une bonne maison. Non contente de ce, elle s'addonna aux lettres, qu'elle apprenoit de si grande affection, que non seulement elle y employoit le jour, mais aussi la pluspart de la nuict, pour tousjours trouver choses exquises. Outre cela, non pas comme femme, mais

comme vaillant guerrier, s'addonna à l'art militaire, en domptant chevaux, maniant les armes, & en courant la lance bien souvent demeuroit victorieuse, & emportoit le triomphe, tout ainsi que font les gentils chevaliers dignes d'honneur. Pour lesquelles choses Constance estoit tant aymée du Roy & de la Royne, que rien plus. Estant Constance en aage parfaict, & son pere n'ayant pas biens ny tresors suffisans pour la marier à quelque puissant Roy, s'en faschoit grandement, & en tenoit souvent propos à la Royne : qui considerant que les vertus de la fille estoient telles, qu'il n'y avoit fille en ce monde qui fust sa pareille, se venoit à contenter, & avec douces paroles confortoit le Roy qu'il deust prendre patience en cela, par ce qu'il se pourroit trouver quelque puissant Seigneur qui seroit tant amoureux de ses vertus, qu'il ne refuseroit de la prendre en mariage sans dot. Il ne passa gueres de temps que la fille fut requise en mariage par plusieurs grands Seigneurs, entre lesquels se trouva Brunel, fils du grand Marquis de Vivian : tellement que le Roy & la Royne firent appeller leur fille, & luy dirent : Nostre très-chere fille Constance, maintenant le temps est venu de te marier, au moyen de quoy nous avons trouvé un jeune fils qui sera selon ton contentement. Il est fils du grand Marquis de Vivian nostre amy domestique,

& se nomme Brunel, qui est un jeune fils galant & de bonne grace, & ses prouësses sont desja semées par tout le monde. Il ne nous requiert autre chose, sinon nostre bonne grace & ta delicate personne, laquelle il estime plus que tous les tresors de ce monde. Tu sçais bien, ma fille, m'amie, que nous ne te pouvons donner aucun mariage, à cause de nostre pauvreté, au moins pour te loger en haut. Il faut donc que tu te contentes selon nostre vouloir. La fille qui estoit sage, & se sentoit yssuë de grande lignée, escouta attentivement les paroles du pere, & sans plus retarder luy respondit ainsi : Sire, il n'est ja besoin que j'use de ceremonies maintenant par mes paroles, pour donner response à ce que vous m'avez icy tant prudemment proposé; mais je vous diray seulement ce que la matiere requiert. Premierement je vous remercie du bon vouloir & de la grande affection que vous avez envers moy, cherchant de me donner un mary que je n'ay point requis. Outre cela, soubs correction de vostre majesté, je n'ay point deliberé de degenerer à la race de mes predecesseurs, qui ont esté de tout temps nobles & fort renommez, & ne veux point abaisser vostre couronne, en prenant un qui est inferieur à nous. Mon très-cher pere, vous avez engendré quatre filles, desquelles vous en avez marié trois richement à trois

puissans Roys, en leur donnant grands tresors & seigneuries; & moy qui vous ay esté tant obeyssante, vous me voulez loger en si bas lieu : parquoy pour abreger je vous dis que jamais je ne prendray mary si je n'ay un Roy comme mes autres trois sœurs, & qui soit convenable à ma personne. Et ayant prins congé du Roy & de la Royne (non pas sans espandre beaucoup de larmes) & estant montée sur un puissant cheval, se partit toute seule de Thebes, prenant son chemin où fortune la conduisoit.

Chevauchant ainsi à l'adventure, changea premierement son nom, & de Constance, se fit appeller Constantin. Et ayant passé monts & vaux, bois & rivieres, voyant beaucoup de pays, & oyant divers langages, elle considera leurs manieres de faire les coustumes des peuples, qui vivoient, non pas comme hommes, mais comme bestes. Finalement un jour sur le Soleil couchant elle arriva en une notable & magnifique cité, nommée Constance, de laquelle estoit pour lors Seigneur Cacus Roy de Bitinie, & estoit la ville Metropolitaine de toute ceste contrée. Estant entrée en icelle, elle commença à contempler les superbes & triomphans palais, les droictes & spacieuses ruës, les courans & larges fleuves, les claires & vives fontaines; & s'estant approchée de la belle place, elle apperceut

le haut & magnifique palais du Roy, les colomnes duquel estoient de fin marbre, de porphyre & autres pierres exquises; & en haussant sa veuë elle apperceut le Roy appuyé sur une galerie, qui descouvroit toute la place, & ayant osté son chapeau luy fit une grande reverence. Le Roy voyant ce jeune fils si gracieux & beau, le fit appeller. Si-tost qu'il fut arrivé, le Roy luy demanda d'où il venoit, & comment il avoit nom; & il respondit qu'il venoit de Thebes, estant persecuté de l'envieuse & muable fortune, & qu'il se nommoit Constantin; & qu'il serviroit volontiers quelque honneste gentilhomme autant fidellement & amiablement qu'il seroit possible. Le Roy qui se contentoit desja de l'apparence de ce jeune fils, luy va dire: Puis que tu portes le nom de la cité, je veux que tu demeures icy en ma court, ne faisant autre chose que de servir ma personne. Le jeune fils qui ne demandoit autre chose, le remercia non seulement, mais l'accepta pour son Seigneur, en luy offrant d'estre appareillé de faire tout ce qu'il luy seroit possible. Estant ainsi Constantin au service du Roy en habit d'homme, le servoit de si bonne grace, que chacun qui le regardoit en estoit tout estonné: la Royne, qui venoit à considerer les belles manieres de faire, & la bonne grace de Constantin, en devint si fort amoureuse, que jour

& nuict elle ne pensoit jamais qu'en luy, en luy donnant telles œillades qui auroient fait fendre les pierres : estant donc la Royne en cest estat, ne desiroit autre chose que se trouver un jour à deviser avec luy. Et de fait, ayant un jour trouvé l'occasion & le temps commode de parler à luy, le commença à interroger & demander s'il la vouloit servir : & en la servant, outre la recompense qu'il en recevroit, non seulement il seroit le bien venu en la court, mais prisé & honoré.

Constantin cognoissant que ces propos icy ne venoient point d'un bon zele qu'elle eust, mais d'une affection amoureuse, considerant aussi qu'elle ne pouvoit pas contenter son desordonné appetit, estant fille, luy respondit assez humblement : Madame le devoir de servitude que je tiens à Monseigneur vostre mary est si grand, qu'il me sembleroit bien luy faire une grand injure, si je me partois de son obeyssance & vouloir. Parquoy (ma très-honorée Dame) il vous plaira m'avoir pour excusé, si vous ne me trouvez prompt & appareillé à vostre service ; car mon intention est de servir mondit Seigneur jusques à la mort, pourveu que mon service luy soit agreable. Et ayant prins congé d'elle se partit. La Royne qui sçavoit très-bien que le dur chesne ne se coupe pas du premier coup, tascha souventesfois par ruses & subtils moyens d'at-

tirer ce jeune fils à son service : mais luy constant & ferme comme la tour battuë par les vents, ne se peut onc esbranfler. Au moyen dequoy la Royne convertit son chaud & puissant amour en si aspre & mortelle haine, qu'elle ne le pouvoit plus regarder de bon cœur. Et en desirant incessamment sa mort, pensoit jour & nuict comment elle pourroit trouver quelque moyen pour l'oster de devant ses yeux;mais elle craignoit grandement le Roy, à cause qu'il l'aymoit & en faisoit estime. Or en ceste province de la Bitinie se trouvoit une espece d'hommes qui avoient la moitié du corps, c'est à sçavoir le dessus en forme humaine; vray est qu'ils avoient les cornes & les aureilles comme les bestes brutes. Au reste ils avoient les pieds pelus comme ceux d'une chevre, avec un peu de queuë entortillée comme celle d'un porc, & s'appelloient Satires, qui endommageoient grandement les villages & metairies circonvoisines, avec les hommes du pays. Et le Roy avoit grand desir d'en avoir un vif entre les mains; mais il ne se trouvoit celuy qui eust la hardiesse d'en prendre un & le presenter au Roy. Tellement que la Royne par le moyen d'iceux se va imaginer de faire mourir Constantin, mais elle n'en peut pas bonnement venir à bout, parce que le trompeur le plus souvent se trouve luy-mesme trompé, par permission divine & justice

eternelle. La fauſſe Royne qui ſçavoit bien le deſir du Roy, en deviſant avec luy de diverſes matieres, entre autres luy vint à dire : Monſeigneur, ne ſçavez-vous pas bien que Conſtantin, voſtre fidelle ſerviteur, eſt ſi puiſſant & gentil chevalier qu'il pourra bien prendre un de ces Satires ſans avoir ſecours de perſonne, & le preſenter vif devant vos yeux ? & qu'il ſoit ainſi (comme je penſe) vous le pourrez facilement experimenter & accomplir en une heure à voſtre vouloir; & luy comme puiſſant & vaillant chevalier en recevra l'honneur & triomphe pour memoire perpetuelle. Le propos de de la fine Royne & ſon conſeil, pleut merveilleuſement au Roy, lequel fit incontinent appeller Conſtantin, & luy tint tels propos : Eſcoute, Conſtantin, ſi tu m'aymes, comme tu monſtre & comme chacun croit, tu accompliras entierement mon vouloir, & de ton coſté tu en recevras honneur à jamais. Tu dois ſçavoir qu'il n'y a choſe en ce monde que plus je deſire que d'avoir un Satire vif entre mes mains; & pour autant que tu es puiſſant & adroit, je ne cognois homme en ce Royaume qui me puiſſe mieux contenter en cela que toy : parquoy ſi tu m'aymes, tu ne me refuſeras point ceſte demande. Le jeune fils, qui ne penſoit point que cela vint d'autre que du Roy, ne luy voulut point tenir pour lors propos qui le peuſſent faſcher,

mais luy dis gracieusement : Monseigneur, vous me pouvez commander cela & autres choses : & combien que la force soit assez foible, si ne laisseray-je pas de satisfaire à vostre vouloir & desir, voire y deusse-je laisser la vie. Mais devant que je m'expose à ceste dangereuse entreprinse, je vous prie, Monseigneur, donner charge qu'il soit porté au bois, où sont les Satires, un grand vaisseau, ayant la bouche large, & qui ne soit point moindre que celuy où les servantes font la lessive pour nettoyer les chemises & autres draps de lin. Outre cela je voudrois qu'on y portast un tonneau de bon vin, je dis du meilleur & du plus puissant qu'on puisse trouver, avec deux pleins sacs de miche blanche. Le Roy fit incontinent preparer tout ce que Constantin luy avoit enchargé. Cela fait, Constantin s'en alla au bois, & print une seille de cuivre, & commença à puiser de ce bon vin qui estoit dedans le tonneau, & le verser dedans le vaisseau qui estoit près de là, puis print le pain, & le rompant par morceaux, le jettoit dedans le vin ; & tout incontinent il monta sur un arbre assez prés de là pour voir l'yssuë de ceste affaire. Il ne fut pas si-tost monté, que les Satires qui avoient desja evanté l'odeur de ce vin, commencerent à s'approcher du poinson, en firent une bonne ventrée, tout ainsi que les Loups affamez quand ils arrivent en une

troupe de brebis. Après qu'ils se furent bien saoulez, ils se mirent à dormir si fort que tout le bruit du monde ne les auroit point esveillez. Alors Constantin voyant l'occasion venuë descendit de l'arbre, & s'estant approché d'un le lia par les mains & par les pieds, avec une corde qu'il avoit apportée avec luy, & sans faire aucun bruict le chargea sur son cheval & l'emporta. Chevauchant ainsi avec ce Satire lié estroictement, il arriva sur l'heure de vespres en un village assez près de la cité, & quand ce bestial (ayant desja digeré son vin) s'esveilla, & comme s'il se fust levé du lict commença à bailler, & en regardant à l'entour de luy, il apperceut un pere de famille, qui avec grande multitude accompagnoit à la sepulture un enfant mort en pleurant, & de l'autre costé le Prestre chantoit, dont le Satire se print si fort à rire qu'il en perdoit toute contenance. Sitost qu'il fut entré en la cité, & estant arrivé en la place, il apperceut tout le peuple qui attentivement regardoit un pauvre jeune compagnon pendu freschement au gibet, dont il se mit plus à rire qu'auparavant. Quand il fut arrivé au palais, chacun se mit à crier voicy Constantin: le Satire entendant cela, se mit encore plus à rire. Estant venu Constantin en la presence du Roy & de la Royne, & de toutes ses Damoiselles, il luy presenta le Satire, lequel se mit encore plus fort à

rire qu'auparavant, dont tous les assistans furent estonnez. Le Roy voyant que Constantin avoit accomply son commandement, luy porta aussi grande affection que fit oncques maistre à serviteur; mais il augmenta bien douleur sur douleur à la Royne, laquelle pensant le ruiner du tout, le mit encore en plus grand estat & credit qu'il n'estoit auparavant. Et ne pouvant ceste malheureuse femme souffrir un si grand bien venir de luy, s'imagina une autre ruse, qui fut telle. Pour autant qu'elle sçavoit bien que le Roy estoit accoustumé d'aller tous les jours à la prison où estoit le Satire, & pour son passetemps, il taschoit tousjours de le faire parler; mais le Roy n'eut jamais le pouvoir de le faire parler, tellement qu'elle s'en alla trouver le Roy, & luy dit: Sire, vous estes desja allé par plusieurs fois au cabinet du Satire pour le faire parler à vous, & ceste grosse beste n'a jamais voulu dire mot. Pourquoy vous rompez-vous plus la teste après? Sçachez que si Constantin veut, qu'il est suffisant pour le faire parler & respondre ce qu'il pourra. Le Roy entendant ces propos, fit incontinent venir Constantin, & luy dit: Je suis asseuré, Constantin, que tu n'es point ignorant du plaisir que je prens après le Satire que tu as prins; mais je suis fort desplaisant de ce qu'il est ainsi muet, & qu'il ne veut aucunement donner sa ref-

ponse à mes demandes. Si tu veux donc faire ton devoir, je ne doute point que tu ne le fasses parler. Monseigneur, respondit Constantin, si le Satire est muet, ce n'est pas ma faute. Ce n'est pas un office humain de donner la parole, mais divin. Mais si l'empeschement de la langue ne vient point d'un vice naturel ou accidental, mais d'une obstination de ne vouloir respondre, je m'efforceray par tous les moyens de ce monde qu'il parle. Et de fait, ayant prins son chemin vers le logis du Satire, avec le Roy, luy fit apporter fort bien à manger, & mieux à boire, & luy dit : Mange Robin; car ainsi l'avoit-il nommé,& il le regardoit sans respondre. Or sus Robin, mon amy, parle je te prie, & me dis si ce chapon est bon & si le vin est à ton goust : ny pour cela il ne voulut point parler. Constantin voyant son vouloir obstiné, luy va dire : Tu ne me veux donc pas respondre, Robin ? je te promets que tu te fais dommage : car je te feray mourir en prison de faim & de soif. Et il le regardoit d'un œil de travers. Alors Constantin luy dit : Or sus Robin, mon mignon, responds-moy, & si tu parles (comme j'espere) je te promets de te delivrer de ce lieu icy. Robin ayant attentivement entendu tout ce discours, oyant parler de delivrance, dit : Que me veux tu ? As tu bien beu & mangé à ton appetit ? dit Constantin.

Ouy, respondit-il. Mais dis moy par courtoisie (dit Constantin) que tu avois à rire par les chemins en voyant porter un enfant mort à la sepulture? Je me prins à rire (respondit Robin) non pas du trespassé, mais du pere qui pleuroit celuy qui n'estoit pas son fils, comme il pensoit, & me riois du Prestre qui chantoit sur cest enfant, qui estoit son fils. Il vouloit donner à entendre par cela, que la mere de l'enfant decedé estoit adultere du Prestre. Je voudrois aussi entendre de toy, mon petit Robin, qui est la cause pourquoy tu riois quand nous arrivames en la place. Je me mis à rire, respondit Robin, de ce que mille larrons qui ont desrobé & desrobent tous les jours les millions d'escus au public, & meritent mille gibets, regardoient en la place ce pauvre malautru, qui avoit esté mené au gibet pour avoir desrobé seulement dix florins, pour substanter possible sa vie & de ses pauvres enfans. Voilà pourquoy je m'en moquois. Dis moy aussi, je te prie (dit Constantin) quand nous arrivasmes au palais tu te mis encore à rire plus fort beaucoup qu'auparavant, qui te faisoit faire cela? Je te prie (dit Robin) ne me tourmente plus pour le present; mais va t'en seulement, & retourne icy demain au matin, & je te respondray, en disant peut estre telles paroles, que tu n'y penses aucunement. Constantin oyant ces paroles, dit

au Roy : Allons-nous-en, & retournons demain, afin que nous entendions ce qu'il veut dire. Le Roy & Constantin s'estans retirez, commanderent expressement qu'on donnast fort bien à boire & à manger à Robin, afin qu'il peust mieux caqueter à son aise. Le jour ensuivant venu, il s'en retournerent trouver leur Robin, qui soufsloit & ronfloit comme un gros porc. Constantin s'estant approché de luy, l'appella par plusieurs fois à haute voix; mais Robin qui estoit bien pancé dormoit & ne respondoit non plus qu'une pierre. Constantin ayant estendu un dard qu'il tenoit en sa main, le piqua si fort qu'il le fit esveiller, & luy demanda : Or sus Robin (suivant ce que tu nous respondis hier) pourquoy te mis tu si fort à rire quand nous arrivasmes au palais ? Alors Robin va respondre, en disant : Tu le sçais mieux que moy; c'est parce que tout le monde crioit Constantin, Constantin, & neantmoins tu es Constance. Le Roy qui estoit là present ne peut pas entendre ce que Robin vouloit inferer par tels propos. Mais Constantin qui avoit bien comprins son dire, afin qu'il ne passast point plus outre, luy vint à couper le chemin, en disant : Or sus, quand tu fus en la presence du Roy & de la Royne, qui t'esmeut à rire ainsi outre mesure ? Je me mis à rire (respondit Robin) parce que le Roy croit & toy pareillement, que les Damoiselles qui

ſervent la Royne ſoient Damoiſelles, & neantmoins la pluſpart d'icelles ſont damoiſeaux; puis ſe teut. Le Roy entendant ces propos ne ſceut que dire, & en revant en ſon eſprit, ſe partit du lieu où eſtoit ce ſauvage Satire, & ſe retira à l'eſcart avec ſon Conſtantin, pour entendre d'où venoit & que ſignifioit cela. Et ayant fait l'experience, trouva que Conſtantin eſtoit femme & non pas homme, & les Damoiſelles beaux jeunes fils, tout ainſi que Robin avoit raconté. Et tout ſur le champ le Roy fit allumer un grand feu au milieu de la place, & en la preſence de tout le peuple fit roſtir la Royne avec ſes Damoiſelles; & conſiderant la loyauté de ſa fidelle Conſtance, & la voyant belle à merveille, l'eſpouſa devant tous les Barons & Chevaliers. Et entendant de qui elle eſtoit fille ſe resjoüit grandement: & ayant expedié deux Ambaſſadeurs vers le Roy Richard & Valeriane ſa femme & aux trois ſœurs, comment Conſtance eſtoit auſſi mariée à un Roy, chacune d'icelles en fut fort contente. Voilà donc comment la noble & honneſte Conſtance, en recompenſe de ſon ſervice, devint à la fin Royne, & veſquit longuement avec Cacus.

Si-toſt que Fleurdiane eut raconté ſa Fable, Madame luy fit ſigne qu'elle deuſt propoſer ſon Enigme. Et elle qui eſtoit un peu depiteuſe, pluſtoſt par accident que par nature, commença ainſi:

L'esprit gentil deux fort fiers Lyons dompte,
Et sur leurs dos son siege met & pose,
Et à costé sont quatre de grand conte,
Foy, Force, Amour & Prudence repose,
L'espée au poing, dont les malins surmonte,
Et douce aux bons plus que nulle autre chose,
Discord n'y regne, & mal point ne s'y range :
Qu'icelle ensuit digne est de grand' loüange.

Ce docte Enigme fut grandement loüé d'un chacun, avec diverses interpretations; mais il ne se trouva personne qui le peust bonnement entendre. Ce que voyant la gentille Fleurdiane, dit hardiment : Messeigneurs, vous travaillez en vain; car mon Enigme ne signifie autre chose, que l'infinie & droite justice, qui comme esprit gentil vient à dompter & refrener les fiers affamez Lyons; c'est à sçavoir, les arrogans & incorrigibles personnages, arrestant & establissant sa foy sur eux, tenant en main dextre son espée tranchante, & accompagnée des quatre vertus; c'est à sçavoir, Prudence, Charité, Force & Foy : estant douce & paisible aux bons, aspre & cruelle aux mauvais. Si-tost que la vraye interpretation fut donnée par Fleurdiane, non pas sans grandes loüanges, Madame commanda à Vincende qu'elle continuast l'ordre commencé avec sa Fable, ce qu'elle fit, en disant :

FABLE

FABLE II.

Hermion Glauce d'Athenes, print en mariage Philene Centurionne; & estant devenu jaloux d'elle, l'accusa en plein jugement; & par le moyen de son amy Hypolite fut delivrée, & Hermion condamné.



L n'y auroit en ce monde (gracieuses Dames) plus douce, plus plaisante & plus heureuse chose, ny condition plus triomphante, que servir Amour; si ce n'estoit le fruict amer de la soudaine jalousie, ennemie des assauts de Cupido, contraire aux Dames amoureuses, & qui cherche incessamment leur mort. Au moyen dequoy il se presente maintenant une Fable, par laquelle vous pourrez facilement comprendre la mauvaise & piteuse fin que fit un Gentilhomme d'Athenes, qui pensa bien faire executer sa femme par justice, à cause de sa froide jalousie, & luy-mesme fut condamné: ce qui vous sera très-agreable, veu que vous estes (si je ne suis deceuë) pareillement amoureuses.

En Athenes, très-ancienne cité de Gre-

ce, qui estoit au temps passé le vray nid & receptacle des sciences, & pour le present reduite en pauvre & piteux estat, voire du tout demolie & rasée par son excessif orgueil, se tenoit autresfois un Gentilhomme, nommé le Seigneur Hermion Glauce, grand personnage, certes & fort estimé en la cité; vray est qu'il avoit assez pauvre esprit. Car se trouvant desja assez aagé & sans enfans, delibera de se marier, & print en mariage une belle jeune fille, nommée Philene, fille de Cesarin Centurion, yssuë de noble race, & de merveilleuse beauté, avec ce qu'elle estoit garnie de beaucoup de vertus: tellement qu'il n'y en avoit point en la cité qui fust sa semblable. Et pour autant qu'il craignoit qu'à cause de sa singuliere beauté elle ne fust subornée de plusieurs, & qu'en ce faisant il ne tombast en quelque gros scandale, dont il fust après monstré au doigt, delibera de la mettre en une haute tour de son palais, ne permettant qu'elle fust veuë de personne. Bien-tost aprè le pauvre vieillard en devint si jaloux, sans en sçavoir la cause, qu'il se defioit quasi de soy-mesme.

Or advint qu'en ce mesme temps y avoit en la cité un escolier de Candie, jeune d'aagé, au reste sage & discret, & aymé d'un chacun pour gentillesse & bonne grace, & se nommoit Hypolite; lequel luy avoit fait la court long-temps devant

qu'elle fuſt mariée : d'autre part il eſtoit grand amy du Seigneur Hermion, tellement qu'il l'aymoit comme ſon fils propre. Ce jeune eſcolier eſtant un peu las d'eſtudier, & deſirant ſe recréer, ſe partit d'Athenes, & s'en alla en Candie, où il demeura quelque eſpace de temps, & eſtant retourné en Athenes trouva Philene qui eſtoit mariée, dont il fut fort deſplaiſant, & meſmement ſe voyant privé de la pouvoir jamais voir à ſon gré ; & ne pouvoit ſouffrir qu'une ſi belle & gracieuſe fille fuſt mariée à un ſi lourd & rechiné vieillard. Ne pouvant donc plus l'amoureux Hypolite endurer les ardans aiguillons & traits d'amour, ſe va imaginer quelque ſecret moyen pour accomplir ſes deſirs. Et de pluſieurs qui luy vindrent en la fantaſie, il en eſleut un qui luy ſembloit le plus convenable & facile, qui fut tel : Il s'en alla en la boutique d'un menuiſier ſien voiſin, & luy commanda de faire deux coffres aſſez longs & larges, & d'une meſme hauteur & meſure, tellement que l'un ne ſe peut bonnement cognoiſtre d'avec l'autre. Cela fait, il s'en alla trouver Hermion, feignant avoir beſoin de luy, & d'une grande ruſe, luy dit tels propos : Seigneur Hermion, que j'ayme & honore autant que mon propre pere, ſi l'amitié que me portez ne m'eſtoit notoire, je ne prendrois jamais la hardieſſe de vous requerir de ſi grande affection de

me faire quelque ſervice ; mais parce que je vous ay tousjours trouvé par experience mon très-grand amy, j'ay tousjours eu ceſte fiance en vous que j'obtiendrois de vous tout ce que mon cœur deſire. Vous devez ſçavoir que je ſuis contraint de m'en aller juſques à Fregne, pour quelques affaires d'importance, où il me faudra demeurer juſques à l'expedition d'iceux. Et pour autant que je n'ay perſonne en la maiſon de qui je me puiſſe bonnement fier, à cauſe que je ſuis à la diſcretion des ſerviteurs & chambrieres, deſquelles je ne ſuis gueres aſſeuré ; je voudrois, ſi c'eſtoit voſtre plaiſir, que me gardiſſiez chez vous un mien coffre, où je tiens les plus cheres choſes que j'aye. Hermion, qui ne ſe doutoit pas de la malice de l'eſcolier, luy reſpondit qu'il en eſtoit content, & qu'il le mettroit en ſa chambre, afin qu'il fuſt plus ſeurement : dont l'eſcolier le remercia grandement, en luy promettant avoir memoire perpetuelle de tel ſervice ; & ſur ce poinct, il le pria très-affectueuſement de prendre la patience de venir juſques à ſon logis, pour luy monſtrer tout ce qui eſtoit contenu au coffre. Eſtant donc allé au logis de l'eſcolier, il luy monſtra un coffre plein de veſtemens, de bagues & de chaines d'or de grand prix. Puis appella un de ſes ſerviteurs, & dit à Hermion, en luy monſtrant : Je vous ſupplie Seigneur Hermion, que quand ce

mien ſeruiteur icy voudra aller querir mon coffre, baillez le luy autant ſeurement qu'à moy-meſme. Si-toſt que le vieillard ſe fut party, Hypolite ſe cacha dedans le coffre, qui eſtoit ſemblable à celuy des accouſtremens & bagues, & s'eſtant fort bien enclos par dedans, commanda au ſeruiteur de le porter où il ſçauoit. Le ſeruiteur obeyſſant à ſon maiſtre, & qui ſçauoit bien tout ce myſtere, appella un porte-fais, & le luy ayant chargé ſur ſes eſpaules, le fit porter tout droit en la tour, où eſtoit la chambre où couchoit Hermion auec ſa femme toutes les nuicts. Or eſtoit-il un des plus apparens de la cité, & pour autant qu'il eſtoit aſſez riche & puiſſant en biens, aduint que pour l'authorité qu'il tenoit, il fut preſſé d'aller pour quelques jours juſques à un certain lieu nommé Portpire, qui eſt à deux lieuës ou enuiron de la cité d'Athenes, pour appointer quelques procès & differens qui eſtoient pendans entre les bourgeois & les payſans. S'eſtant donc party Hermion aſſez mal content, pour la jalouſie qui le tourmentoit jour & nuict; & le jeune eſcolier qui eſtoit enfermé dedans ce coffre, ayant ſouuentesfois entendu la jeune Dame ſe plaindre & plorer, maudiſſant ſon deſaſtre qui l'auoit conduite & menée en ſi piteux eſtat, & l'heure & le poinct qu'elle fuſt jamais mariée à ce vieillard mal gracieux, attendit le temps & l'heure qu'elle fuſt en-

dormie ; & entendant qu'elle estoit sur son premier sommeil, il s'osta de ce coffre, & en s'approchant du lict, luy commença à dire : Or sus, m'amie, esveillez-vous, car je suis vostre bon amy Hypolite ? Quand elle se fut esveillée, & qu'elle l'eut cogneu, à cause que la lumiere estoit allumée, elle se voulut mettre à crier ; mais le jeune fils luy mit la main à la bouche, & ne la laissa pas crier, mais luy dit quasi en pleurant : Helas ! mon petit cœur doux, taisez-vous, je vous prie, ne voyez-vous pas bien que je suis vostre fidele amy Hypolite, qui ne puis vivre sans vous ? S'estant la jeune Dame appaisée, & considerant la qualité du vieillard Hermion & du jeune Hypolite, ne se mescontenta point à la fin de tel acte, mais coucha toute la nuict avec luy, avec propos amoureux, blasmant & maudissant les manieres de faire de son lourdaud mary, & donnant assignation de se pouvoir trouver aucunes fois ensemble. Le jour venu l'escolier se cachoit en son coffre, & en sortoit la nuict à son plaisir, & couchoit toute la nuict avec elle. A quelque temps de là Hermion, tant pour l'incommodité qu'il enduroit, que pour l'extreme jalousie, qui le tourmentoit incessamment, appointa tous les differens de ce lieu, & s'en retourna en son logis. Le serviteur de l'escolier ayant esté adverty de la venuë d'Hermion, s'en alla bien-tost aprés vers luy, en luy de-

mandant de la part de son maistre son coffre, lequel luy fut rendu fort gracieusement, suivant la charge que luy en avoit donnée l'escolier ; & ayant prins un portefais le fit derechef porter au logis de son maistre.

Si-tost que l'escolier fut dehors de ce coffre, il s'en alla par la ville, & par fortune il vint à rencontrer Hermion, & l'ayant gracieusement embrassé & caressé, le remercia tant qu'il fut possible, du plaisir qu'il avoit receu de luy, en luy offrant sa personne & ses biens estre à son commandement. Or advint qu'un matin estant Hermion couché avec sa femme, un peu plus tard que de coustume, il apperceut devant ses yeux en la muraille certains crachats, qui estoient assez hauts & esloignez de luy. Alors estant embrasé de la jalousie, qu'il avoit desja enracinée de longue main en son cœur, s'estonna grandement, & commença à prendre garde de près, si ces crachats estoient siens, ou d'autruy, & après y avoir bien pensé & repensé, il ne se peut onc imaginer de les avoir faits ; tellement qu'ayant soupçon de ce qui luy estoit advenu, se tourna contre sa femme, & luy dit assez brusquement : A qui sont ces crachats si hauts ? ils ne sont pas venus de moy, & ne les crachay onc, je pense que tu m'as trahy. Alors Philene luy respondit ainsi en sousriant : N'avez-vous point maintenant d'au-

tre pensement? Hermion la voyant ainsi rire se colera encore plus fort qu'auparavant, & luy dit: Comment tu t'en ris, meschante femme que tu es? Dequoy ris-tu? Je me ris, dit-elle, de vostre sottise. Cependant il ne laissoit pas de ronger son frein entre ses dents, & en voulant essayer s'il pouvoit cracher si haut, ores toussant, ores ronflant, s'efforçoit d'arriver avec son crachat jusques à la marque de l'autre; mais c'estoit en vain, car le crachat retournoit en arriere, & luy tomboit sur le visage, en le soüillant tout. Ayant ce pauvre vieillard essayé par plusieurs fois cela, son intention alloit tousjours en empirant, & voyant ceste experience, il tint pour certain que sa femme luy avoit donné quelque trousse; & en se tournant vers elle, luy dit les plus grandes injures de ce monde. Et si n'eust esté la crainte qu'il avoit de soy mesme, il l'eust tuée alors de ses propres mains. Toutesfois il s'en abstint, deliberant de recourir plustost à la justice, que de soüiller ses mains de sang: tellement que non content de ce, & rempli de courroux & desdain, s'en alla tout droit poser son accusation de adultere à l'encontre de sa femme. Mais parce que le juge ne la pouvoit pas condamner, si premierement il n'observoit le statut du pays; il l'envoya querir sur le champ pour l'examiner promptement. Or le statut & coustume d'Athenes estoit,

que

que toute femme accuſée par ſon mary d'adultere, devoit eſtre miſe au pied de la colonne rouge, ſur laquelle il y avoit un ſerpent, & en ce meſme lieu, on luy faiſoit faire ſerment de dire la verité, ſi l'adultere propoſé eſtoit veritable. Et ſitoſt qu'elle avoit juré, on luy faiſoit mettre la main en la gueule du Serpent; & ſi telle femme s'eſtoit parjurée, incontinent le Serpent luy avaloit la main; autrement elle ne recevoit aucun deſplaiſir. Hypolite qui avoit desja ouy parler de ceſte plainte & accuſation faite en jugement, à l'encontre de s'amie, par ſon cruel & beſtial mary; & que le juge l'avoit desja envoyée querir pour dire ſes defenſes, de peur qu'elle n'encouruſt en une mort ignominieuſe, incontinent comme homme de bon eſprit, & qui deſiroit luy ſauver la vie, ſe deſpoüilla tous ſes accouſtremens, & veſtit quelques pauvres habits de fol; & ſans eſtre veu de perſonne, il ſe partit ſecrettement de ſon logis, & s'en courut tout droit au palais, comme un fol, faiſant inceſſamment les plus grandes folies de ce monde. Sur ce poinct que les Sergens menoient ceſte pauvre Dame au palais, toute la cité eſtoit accouruë pour voir l'iſſuë de ceſt affaire, & le fol pouſſant l'un, tantoſt l'autre, s'approcha tant, qu'il vint accoler ceſte pauvre deſolée, laquelle ayant les mains liées par derriere, ne peut eviter le bai-

ser. Si-tost qu'elle fut arrivée devant le juge il luy tint tels propos : Or sus, Philene, voilà le Seigneur Hermion, vostre mary, qui se plaint grandement de vous, de ce que vous avez commis adultere, & conclud que je vous punisse suivant le statut : parquoy vous jurerez icy, si le peché que met vostre mary à l'encontre de vous est veritable. La jeune Dame, qui estoit assez prudente, jura fermement que jamais homme ne luy avoit touché, sinon son mary & ce fol qui estoit là present. Après que Philene eut juré, les ministres de justice la menerent vers le Serpent, & luy ayans presenté la main de Philene, ne luy fit aucun desplaisir, parce qu'elle avoit confessé la verité ; c'est à sçavoir que homme du monde ne luy avoit jamais touché, sinon son mary & ce fol. Cela faict, le peuple & les parens qui estoient venus voir ce piteux spectacle, voyans l'experience certaine, la declaration innocente, crioient à haute voix que son mary meritoit la mort qu'elle mesme devoit souffrir. Mais parce qu'il estoit noble & de grande lignée, & des plus apparens de toute la cité, le Prevost ne le voulut pas faire brusler, comme la justice permettoit ; mais pour s'acquitter de son devoir, le condamna en prison perpetuelle, où il mourut bien-tost après. Voilà donc comment Hermion finit miserablement sa jalousie enragée, & la jeune

Dame fut delivrée de la mort. Peu de temps après Hypolite l'espousa, & depuis vesquit longuement avec elle en grande tranquillité.

La Fable de Vincende finie, Madame luy commanda de poursuivre son Enigme, ce qu'elle fit joyeusement en lieu d'une chanson, en disant ainsi :

D'un grand amour, desir & esperance,
Naist un bestial maigre & decoloré,
En beau visage, & remply de clemence,
Comme lierre en son tronc egaré :
Se paist de duëil, ennuy & esperance,
Et de drap brun se voit tousjours paré,
Il veit d'ennuy & croist en grand' douleur :
Et malheureux qui veit en telle erreur.

Ayant Vincende recité son Enigme chacun l'interpreta à sa fantaisie, si ne s'en trouva-t'il point de si bon esprit qui le peust entendre. Ce que voyant la belle Vincende jetta premierement un souspir, puis d'un visage riant, dit : Mon Enigme n'est autre chose que la froide jalousie, laquelle estant maigre & pasle, nasquit avec amour en un mesme jour, & embrasse les hommes & les femmes, tout ainsi que le lierre le tronc des arbres. Icelle se paist de fascherie, parce que le jaloux vit tousjours en tristesse. Elle est vestuë de noir, à cause que le jaloux est tousjours melancolique.

Ceste interpretation pleut grandement à tous, & mesmement à Madame Claire, parce que son mary estoit jaloux d'elle : mais afin que nul s'apperceust que cela estoit dit pour luy, Madame commanda à Loyse de raconter sa Fable, qui fut telle :

FABLE III.

Lancelot Roy de Provins, espousa la fille d'un Boulenger, de laquelle il eut trois enfans masles ; qui estans persecutez par la mere du Roy, finalement par le moyen d'une eau, d'une pomme & d'un oyseau, ils vindrent à la cognoissance du pere.



'AY tousjours ouy dire (mes gracieuses Dames) que l'homme est le plus noble & le plus vaillant animal que nature creast ; veu que Dieu le fit à son image & semblance, le rendant dominateur sur toutes autres creatures, & non point qu'il fust maistrisé. Au moyen dequoy, on dit très-bien que l'homme est le plus parfait animal de tous les autres ;

parce que tous (voire ſans en excepter la femme) ſont ſujets à l'homme. De là vient, que ceux qui par fineſſe ou art, procurent la mort d'un ſi excellent animal, font un très-grand mal. Et ne ſe faut point esbahir, ſi telles gens, cependant qu'ils s'efforcent de donner la mort à autruy, y tombent eux-meſmes dedans ſans y penſer, comme firent une fois quatre femmes, leſquelles cuidans tromper autruy, ſe trouverent à la fin elles-meſmes deceuës, & finirent miſerablement leur vie, comme vous pourrez entendre par le diſcours de la preſente Fable.

En Provins, qui eſt une cité Royale, & aſſez fameuſe, y avoit anciennement trois ſœurs belles à merveilles, gentilles & de bonne grace ; au reſte de baſſe maiſon, parce qu'elles eſtoient filles d'un nommé maiſtre Henry Boulenger, qui cuiſoit ordinairement en ſon four le pain d'autruy. L'une d'icelles s'appelloit Brunore, l'autre Lionelle, & la troiſiéme Clarette. Eſtans un jour ces trois jeunes pucelles en leur jardin, où elles prenoient un plaiſir merveilleux, un Roy Lancelot y vient à paſſer, avec belle compagnie, & s'en alloit à la chaſſe. Brunore, qui eſtoit la plus grande des ſœurs, voyant ſi belle & honorable compagnie, commença à dire à ſes deux autres ſœurs : Si j'avois le maiſtre d'hoſtel du Roy pour mon mari, je me voudrois bien vanter de nourrir

toute sa Cour d'un seul verre de vin. Et moy (dit Lionelle) je me veux bien donner ceste loüange, que si j'avois le valet de chambre secret du Roy pour mon mary, je ferois tant de toile d'une fusée de mon fil, que je fournirois toute sa Cour de belles chemises fort deliées. Et moy (dit Clarette) je me veux bien vanter, que si j'estois marié au Roy, je ferois trois enfans d'une seule portée ; c'est à sçavoir deux fils & une fille, & ferois que chacun d'eux auroit les cheveux nouez par derriere, & meslez de fin or, avec une chaine d'or au col, & une estoille au front. Ces propos furent entendus par un des courtisans, qui s'en alla incontinent vers le Roy, & luy raconta de poinct en poinct tout ce que les filles avoient dit. Le Roy entendant ces nouvelles, les fit incontinent venir vers luy, & demanda à l'une d'icelles, quels propos elles tenoient ensemble au jardin. Alors toutes trois d'une grande reverence repliquerent par ordre tout ce qu'elles avoient dit. Ce qui pleust grandement au Roy Lancelot, & ne se partit point de là, que le maistre d'hostel n'espousa Brunore, & le valet de chambre print Lionelle, & luymesmes espousa Clarette. Et laissans aller les autres à la chasse, ils s'en retournerent au logis, où les triomphantes nopces furent celebrées, desquelles ne se contenta gueres la mere du Roy, parce

que nonobstant que la fille fust autant belle qu'il estoit possible, avec un parler gracieux, si n'estoit-elle pas convenable à la puissance d'un tel Roy, estant yssuë de si pauvre lieu : & ne pouvoit souffrir que le maistre d'hostel & le valet de chambre fussent appellez beaux freres du Roy : tellement que la belle-mere conceut une si grande haine contre sa bru, qu'elle ne la pouvoit souffrir, toutesfois afin de ne fascher son fils, elle dissimuloit son courroux. Advint que la Royne fut enceinte, comme il pleut à Dieu, ce qui fut très-agreable au Roy, lequel attendoit d'un grand desir de voir la belle lignée d'enfans qu'elle luy avoit promis. Cependant il survint quelque affaire au Roy pour aller en quelque pays, tellement qu'il recommanda très-affectueusement à sa mere sa femme & les enfans qui naistroient d'elle, ce qu'elle promit faire de bon cœur. Si-tost que le Roy se fut party pour aller à son voyage, la Royne enfanta trois enfans ; c'est à sçavoir deux fils & une fille, & tous trois (comme la Royne avoit promis estant pucelle) avoient les cheveux nouez sur les espaules, avec une belle chaine d'or & une estoille au front. La mauvaise mere privée de toute charité, & embrasée d'une cruelle & mortelle haine, delibera, sans changer sa mauvaise intention, de faire mourir ses petits enfans, si-tost qu'ils seroient naiz, afin qu'on

ne sceust jamais nouvelles d'eux, & que la Royne tombast en la malle grace du Roy. Outre cela les sœurs de Clarette avoient conceu si grande haine à l'encontre d'elle (parce qu'elle estoit devenuë Royne & gouvernoit tout) qu'elles n'en dormoient ny jour ny nuict; & avec leurs finesses & ruses, taschoient continuellement d'enflamber plus fort la mere à l'encontre d'elle. Advint que sur le poinct que la Royne accoucha, il vint à naistre trois chiens; c'est à sçavoir deux masles & une femelle, & avoient une forme d'estoille au front, avec un signe de colier au col. Ces deux diables de sœurs esmeuës d'un esprit diabolique, prindrent ces trois petits chiens que la mere allaictoit, & les porterent à la meschante mere du Roy, & luy ayans fait la reverence, luy dirent ainsi: Madame, nous sçavons bien que vous n'aimez gueres nostre sœur, & non sans cause, parce qu'elle est de basse condition, & ne convient pas à vostre fils nostre Roy, qu'une si pauvre femme soit son espouse. Parquoy, sçachans une partie de vostre vouloir, nous sommes icy venuës, & vous avons apporté trois petits chiens qui nasquirent, ayans une forme d'estoille au front, afin que nous en sçachions vostre vouloir. Ceste deliberation fut agreable à la vieille, laquelle se delibera de les presenter à sa bruz, qui ne sçavoit pas encore ce qu'elle

avoit enfanté, & luy donner à entendre que c'estoient ces petits enfans. Et afin que telle malheureuse entreprinse ne se manifestast, la maudite vieille ordonna à la commere, de dire à la Royne que les petits enfans qu'elle avoit enfanté, estoient trois petits chiens. La belle-mere & les sœurs de la Royne, avec la commere, s'en allerent trouver la Royne, & luy dirent: Regarde un peu, gentille Royne, le beau chef-d'œuvre de ton enfantement; garde-le bien, afin que le Roy cognoisse ton beau fruict, quand il sera venu. Ayant dit ces propos, la commere mit les trois petits chiens contre elle, en la consolant & advertissant de prendre patience, à l'exemple de ceux ausquels tels cas estoient advenus. Chacune de ces maudites femmes avoit desja accomply son meschant & abominable vouloir, & ne restoit plus que de mettre à mort les pauvres petits enfans innocens. Mais Dieu tout juste & protecteur du sang innocent, ne permit qu'elles soüillassent leurs mains de leur propre sang (comme elles avoient projetté) ayans resolu entre elles de faire une petite caisse bien close de poix, où elles enfermeroient les enfans, qu'elles jetteroient dedans le prochain fleuve, les laissant aller à la discretion de l'eau, qui ja commençoit à les suffoquer, quand Dieu envoya sur la rive du fleuve un Meusnier, nommé Marmiat; lequel ayant veu la caisse, la print, &

l'ayant ouverte, trouva dedans ces trois petits enfans qui rioient : & pour autant qu'ils estoient si beaux, il pensa incontinent qu'ils estoient fils de quelque grosse Dame, qui par crainte du monde avoit commis un tel excez ; tellement qu'ayant un peu resserré la caisse, se la chargea sur les espaules, & la porta tout droict en son logis, en disant tels propos à sa femme, qui se nommoit Gordiane : Regarde un peu, je te prie, ma femme, ce que j'ay trouvé à la rive du fleuve, tien je t'en fais un present. Gordiane voyant ces beaux petits enfans, les receut gracieusement, & les nourrit autant amiablement comme s'ils fussent saillis de son corps. L'un d'iceux fut nommé Aquirin, l'autre Fluvius, à cause qu'il avoit esté trouvé dedans le fleuve, & la petite fille Sereine. Cependant le Roy Lancelot se resjouissoit en son cœur, pensant trouver à son retour trois beaux enfans ; mais son intention ne fut pas telle qu'il pensoit, car si-tost que la malicieuse mere fut advertie que son fils s'approchoit du palais, elle s'en alla au devant de luy, & luy dit, que sa chere femme avoit enfanté trois petits chiens en lieu de trois enfans. Et l'ayant mené en la chambre, où la pauvre accouchée estoit en assez mauvaise disposition, luy monstra les trois petits chiens qui estoient à son costé. Et combien que la Royne pleurast incessamment à chaudes larmes, niant

fort & ferme de les point avoir enfantez ; toutefois les mauvaises sœurs confirmoient, que tout ce que la meschante mere avoit dit, estoit veritable. Le Roy entendant ces propos, fut grandement troublé, & tomba quasi en terre de douleur ; mais à la fin estant retourné en son bons sens, adjousta foy entierement aux paroles de sa mere. Et pour autant que la pauvre Royne estoit patiente, supportant constammment les assaux de l'envie courtisane, le Roy ne peut avoir le cœur de la faire mourir ; mais commanda qu'on la mit dessous le lieu où on lave les escuelles, & qu'elle vesquist des immondices & charognes qui tomboient incessamment de ce puant lieu. Cependant que la pauvre Royne estoit en ceste infection, en se nourrissant ordinairement de ces ordures, advint que Gordiane (femme de Marmiat Meusnier) enfanta un fils qui fut nommé Borguin, & le nourrit amiablement avec les trois autres. Or Gordiane avoit de coustume de rongner tous les mois les cheveux aux petits enfans, desquels tomboient bagues precieuses & grosses perles;ce qui fut cause que Marmiat quitta son mestier de moudre, devenant incontinent riche,& faisant ordinairement bonne chere avec sa femme, & tous ses petits enfans. Quand les trois enfans commencerent à se cognoistre, ils entendirent qu'ils n'estoient pas fils de Marmiat Meusnier,

ny de sa Gordiane, mais qu'ils avoient esté trouvez par le fleuve; tellement qu'ils se fascherent grandement, & desirans de chercher leur bonne fortune, demanderent leur congé, & s'en allerent, dont Marmiat & sa femme ne furent gueres contens, se voyans privez du grand tresor qu'ils recevoient ordinairement de leurs blonds cheveux, & du front estoillé. S'estans donc ainsi partis ces trois jeunes enfans d'avec Marmiat, firent tant qu'ils arriverent à Provins, qui estoit la cité de leur pere; & ayans prins une maison à loüage, demeurerent ensemble, se nourrissans des bagues & pierres precieuses qui leur tomboient de la teste.

Advint que le Roy s'allant un jour pourmener avec quelques autres courtisans vint par fortune à passer devant le logis des jeunes enfans, lesquels n'ayans point encore cogneu, ny veu aucunement le Roy, descendirent incontinent à la porte, & ostans leurs bonnets & flechissant les genoux & la teste, luy firent une grande reverence. Le Roy qui avoit l'œil d'un faucon, dressa sa veuë sur eux, & cogneut qu'ils avoient une estoille au front, & soudainement il eut une apprehension que c'estoient ses enfans; & s'estant arresté, leur dit: Qui estes-vous? d'où venez-vous? L'un dit, j'ay nom Aquirin, & moy Fluvius, dit l'autre, aussi moy, respondit la fille, je suis nommée Sereine.

Or sus, dit le Roy, je vous semons à disner demain avec moy. Les jeunes gens qui estoient devenus tous honteux, ne pouvans refuser l'honneste demande du Roy, accepterent l'offre.

Si-tost que le Roy fut de retour au Palais, il dit à sa mere : Madame, en m'allant aujourd'huy esbattre, j'ay veu deux fort beaux jeunes fils, avec une fille de bonne grace, & ont tous trois une estoille dorée au front, & (si je ne suis deceu) il m'est advis que ce sont ceux que la Royne Clarete me promit une fois. La mastine de mere oyans ces propos, fut autant faschée que si on luy eut donné un coup de cousteau au travers du cœur ; & ayant fait appeller la sage femme qui avoit receu les enfans, luy dit secrettement : Que diriez-vous, ma commere, m'amie, que les enfans du Roy sont vivans & plus beaux qu'ils ne furent onc ? Est-il possible, respondit la commere ? ne sont-ils pas peris dedans le fleuve ? Comment le sçavez-vous ? A ce que j'ay peu comprendre (dit-elle) par les paroles du Roy, ils sont vivans, tellement que nous avons bien maintenant besoin de vostre conseil, autrement nous sommes en danger de mort. Ne vous souciez point, Madame (respondit la commere) j'espere de joüer si bien mon personnage qu'ils periront tous trois. Et de fait, se partit sur le champ, & s'en alla tout droit au logis de ces jeunes gens,

& ayant trouvé Sereine toute seule la salua, en devisant longuement avec elle. Puis luy dit : Auriez-vous point la belle fille un peu d'eau qui dansse ? Non, dit la fille. Mon Dieu, ma fille, que vous verriez de belles choses, si vous en aviez ! car si vous en frottiez une fois vostre visage, vous deviendriez encore plus belle mille fois que vous n'estes. Comment pourrois-je donc faire (respondit la fille) pour en avoir ? Il faut (dit-elle) que vous envoyez vos freres pour en chercher, & asseurément ils en trouveront ; car elle n'est gueres loin d'icy. Ayant dit cela, elle se partit. Si-tost que Fluvius & Aquirin furent de retour au logis, Sereine courut au devant d'eux, en les priant de luy faire ce bien d'aller chercher en toute diligence de l'eau qui dansse. Alors les freres se mocquans de tels propos, n'y voulurent pas aller, ne sçachans où on pourroit trouver telle chose. Mais à la fin, quasi comme contraints par les humbles prieres de leur sœur, prindrent une phiole, & se partirent ensemble. Or avoient-ils desja chevauché plus de deux lieuës par un chemin, quand ils arriverent à une fontaine vive & claire à merveilles, où il y avoit un beau pigeon blanc, qui se rafraischissoit, & ayant osté toute crainte, leur dit : Que cherchez-vous, jeunes enfans ? Nous cherchons (respondit Fluvius) d'une eau precieuse qui dansse, comme on dit.

Helas ! pauvres enfans, dit le pigeon, qui vous a envoyé querir de telle eau ? C'est une sœur que nous avons, respondit Fluvius.

Alors le pigeon leur dit : Certes, mes amis, vous cherchez vostre mort, car vous y trouverez des bestes venimeuses qui vous devoreront incontinent ; mais laissez-m'en la charge, & je vous en porteray ?

Et ayant prins la phiole que les jeunes gens portoient, & se l'ayant liée sous l'aisle dextre, print sa volée, & s'en alla où estoit ceste eau delicate, de laquelle ayant remply la phiole, s'en retourna vers ces jeunes gens, qui l'attendoient d'un grand desir.

Ayans receu ceste eau, & rendu les graces qu'il appartenoit, s'en retournent à leur logis, & la presenterent à leur sœur Sereine, luy commandans expressement de ne leur donner plus telles charges, parce qu'ils avoient esté en danger de mort. A quelque temps de là, le Roy rencontra ces jeunes gens, & leur dit : Pourquoy ne vintes-vous l'autre jour disner avec moy ; veu mesmement que vous m'aviez promis ? Ils respondirent : Les affaires urgentes (Sire) en furent cause. Alors le Roy leur dit : Je vous attendray donc demain à disner & ne faillez pas. Les jeunes gens s'excuserent. Quand le Roy fut retourné au palais, il dit à la mere, qu'il avoit veu

les jeunes enfans qui avoient l'estoille au front, dont elle fut fort troublée, & fit derechef venir sa commere, & luy raconta tout secrettement, en la priant de faire tant qu'on obviast à ce danger.

La commere la conforta, & luy dist qu'elle ne se souciast de rien, & qu'elle feroit tant qu'on n'entendroit jamais plus nouvelles d'eux. Et s'estant partis du palais, s'en alla au logis de la pucelle, & l'ayant trouvée seule, luy demanda si elle avoit encore eu de ceste eau. La fille respondit qu'ouy, mais que ce n'estoit pas sans avoir mis en grand danger ses freres. Je voudrois bien (ma fille) dit la commere, que vous eussiez une pomme qui chante, car vous n'en vistes onc de si belle, & n'entendites jamais un si doux chant. Je ne sçay comment l'avoir (dit la fille) parce que mes freres n'y voudront pas aller, à cause qu'ils se sont desja trouvez en plus grand danger de mort, qu'en esperance de vie. Ils vous ont deja apporté l'eau qui dansse, respondit la fausse vieille, & n'en sont pas morts pour cela; tout ainsi qu'ils vous ont apporté de l'eau ils vous pourront bien apporter la pomme. Et sur ce poinct, ayant prins congé d'elle se partit. La commere ne fut pas si-tost partie que les freres survindrent, & Sereine leur dit : Mes freres, je voudrois bien voir & gouster de ceste pomme qui chante si doucement; & si vous ne me

faites

faites ce que je vous dis, estimez que vous me verrez bien-tost morte.

A ces propos les freres la reprindrent grandement, en luy remonstrant qu'ils ne vouloient pas mettre leur vie en danger à son appetit, comme ils avoient desjá fait. Mais les prieres de Sereine furent si grandes, estans meslées de pleurs & gemissemens, que les freres se deliberent de la contenter, quoy qu'il en advint: tellement qu'estant montez à cheval ils se partirent, & tant chevaucherent qu'ils arriverent en une hostellerie, où estans entrez, demanderent à l'hoste s'il leur sçauroit point enseigner le lieu où se trouvoit la pomme qui chante si doucement. Il leur respondit qu'ouy; mais qu'ils n'y pourroient pas aller, à cause que ceste pomme estoit en un plaisant jardin, & estoit gardée par une cruelle beste, qui mettoit à mort tous ceux qui s'en approchoient.

Que devons-nous donc faire, dirent les jeunes freres, veu qu'il nous la faut avoir, quoy qu'il en soit? Alors l'hoste respondit: Si vous faites ce que je vous diray, vous aurez la pomme, & ne serez point en danger de la beste. Il faut, dit-il, que vous preniez ceste robe toute garnie de miroirs, & que l'un de vous le mette sur soy, & qu'il entre ainsi tout seul dedans le jardin qu'il trouvera ouvert, & l'autre demeurera hors du jardin, sans

ſe laiſſer voir aucunement. Et ſi-toſt qu'il ſera entré dedans le jardin, la beſte viendra contre luy, & en ſe voyant ſoy-meſme dedans le miroir, tombera incontinent morte par terre. Cela fait, il s'en ira vers l'arbre, & prendra facilement la pomme, & qu'il ſe donne bien garde ſur tout de regarder après ſoy en ſortant du jardin. Ces jeunes gens firent tout ainſi que l'hoſte leur avoit enchargé, en le remerciant grandement, & firent tant qu'ils porterent la pomme à leur ſœur, en luy remonſtrant que ce fuſt la derniere fois qu'elle leur donnaſt telles commiſſions dangereuſes. A quelques jours de-là, le Roy trouva ces deux jeunes freres, & les ayant fait appeller, leur dit: Qui eſt la cauſe, que ſelon l'aſſignation donnée, vous n'eſtes venus diſner avec moy? Ce ſont (dit l'un) les divers affaires & occupations qui nous en ont oſté l'opportunité. Or ce ſera pour demain, dit le Roy, & donnez-vous bien de garde de faillir. Aquirin reſpondit, que s'ils pouvoient demeſler quelques affaires d'importances, ils y viendroient fort volontiers. Le Roy eſtant retourné au palais, dit à ſa mere, qu'il avoit encore veu les jeunes enfans qu'il avoit tousjours au cœur, penſant tousjours à ceux que Clarette luy avoit autrestois promis; & ne pouvoit avoir repos en ſon eſprit, juſques à ce qu'ils fuſſent venus une fois diſner avec luy. La

traistresse de mere entendant ces propos, fut plus faschée que jamais, craignant que son malheur ne fust descouvert. Et estant ainsi dolente, envoya querir la commere, & luy dit : Ma commere, je pensois desja que ces enfans fussent morts, & qu'on ne deust plus ouïr nouvelles d'eux, mais ils sont encore vivans, & sommes en danger de mort. Il faut donc que vous y mettiez ordre, autrement nous sommes toutes perduës. Alors la commere respondit : Ne vous chaille, Madame, car je feray tant que jamais vous n'entendrez ny vent ny fumée d'eux. Et ainsi toute courroucée & remplie de despit, s'en alla vers la fille, & luy ayant donné le bon jour, luy demanda si elle avoit la pomme qui chante. Ouy, dit-elle. Alors la ribaude vieille luy dit : Ce n'est rien de ce que vous avez, si vous ne taschez d'avoir une chose qui est mille fois plus belle, sans comparaison, & de meilleure grace que les deux premieres. Dites-moy donc que c'est, ma mere. C'est un bel oyseau, dit-elle, qui caquette jour & nuict, & dit choses merveilleuses. Si vous l'aviez à vostre commandement, vous seriez la plus heureuse fille de ce monde. Ayant dit ces propos, elle se partit. Les freres ne furent pas si-tost arrivez au logis, que Sereine les affronta, & les pria de luy octroyer encore une seule grace ; & luy ayant demandé quelle grace c'estoit, elle respondit que c'estoit le bel

oyseau verd. Or Fluvius qui s'estoit trouvé au combat de la venimeuse beste, se souvenant d'un si extreme danger, refusa fort bien d'y aller : mais Aquirin, nonobstant qu'il eust desja par beaucoup de fois refusé, finalement esmeu d'une fraternelle amitié, & les larmes continuelles que Sereine espandoit, delibererent tous deux de compagnie de la contenter. Et estans montez à cheval, firent tant par leurs journées qu'ils arriverent en un beau pré verdoyant, au milieu duquel y avoit un fort bel arbre, haut à merveille & bien fueillu, estant environné de diverses figures de marbre, qui sembloient estre vives ; tout joignant passoit un petit ruisseau, qui arrousoit tout le pré. Et sur cest arbre le bel oyseau se desgorgeoit, sautant de branche en branche, & en proferant paroles qui sembloient estre plustost divines qu'humaines. Estans descendus de leurs chevaux, & les ayans laissé paistre par la belle prairie, s'approcherent de ces figures de marbre ; & si-tost qu'ils les eurent touchées, ils devindrent comme elles. Or Sereine qui avoit long-temps attendu ses freres, pensoit bien de les avoir perdus, & toute esperance estoit perduë de les pouvoir jamais recouvrer. Estant ainsi en ces regrets, & pleurant incessamment leur piteuse & miserable mort, monta à cheval, deliberant en soy-mesme d'aller chercher sa bonne fortune ; & tant

chevaucha jour & nuict, qu'elle arriva au lieu où cest oyseau verd chantoit & parloit gracieusement sur l'arbre. Et si-tost qu'elle fut entrée en la prairie, elle cogneut les chevaux de ses freres qui paissoient : & en tournant sa veuë çà & là, elle apperceut ses freres, qui estoient devenus en figures de pierre, & avoient leur semblance, dont elle fut toute estonnée. Et estant descenduë de son cheval, & s'approchant de l'arbre, estendit la main, & empoigna le bel oyseau verd; lequel se voyant privé de sa liberté, la pria que ce fust son plaisir de le laisser aller, & qu'il s'en souviendroit en temps & lieu. Sereine luy respondit, qu'elle n'en feroit rien, s'il ne remettoit ses freres en leur premier estat. Alors l'oyseau luy dit : Regarde sous mon aisle dextre, & tu trouveras une plume beaucoup plus verde que les autres, tu y verras quelques marques jaunes par dedans; prens là, & t'en va vers les images, & si-tost que tu leur auras touché les yeux avec la plume, tu verras tes freres retourner en leur premier estat. La jeune fille luy ayant haussé l'aisle, trouva la plume, comme l'oyseau luy avoit dit : & ayant touché les yeux des images l'un après l'autre avec ceste plume, ils retournerent comme auparavant. Voyant ainsi ses freres en bonne disposition, commença à les baiser & embrasser. Après que Sereine eut obtenu son

intention, l'oyseau la pria derechef que fut son plaisir de le laisser en liberté, luy promettant que s'il obtenoit ceste grace de luy rendre un jour la pareille, s'il se trouvoit à l'endroit. Sereine, non contente de ce, luy respondit qu'elle n'en feroit rien, si premierement ils ne trouvoient qui estoit leur pere & leur mere, qui eussent pour le moins le moyen de supporter une telle charge. Or y avoit-il un grand debat entr'eux pour cest oyseau; mais finalement il fut arresté entre-eux, que la fille le tiendroit près de soy: tellement qu'elle le gardoit fort soigneusement, & le mignardoit tousjours. Après que l'oyseau fut escheu à Sereine, les freres monterent à cheval, & s'en retournerent fort contens à leur logis. Le Roy, qui passoit souvent par devant le logis de ces jeunes gens, ne les voyant plus comme il souloit, s'esmerveilla grandement; & ayant demandé aux voisins qu'ils estoient devenus, on luy respondit qu'on n'en sçavoit plus de nouvelles, & qu'il y avoit desja long-temps qu'on ne les avoit point veuës. Si-tost qu'ils furent de retour, ils ne demeurerent pas deux jours, que le Roy les trouva, & leur demanda où ils avoient esté si long-temps, qu'on ne les avoit point veus. Aquirin luy respondit qu'il leur estoit survenu d'estranges accidens, & s'ils n'estoient venus vers sa majesté, suivant leur promesse, ils luy de-

mandoient pardon, & qu'ils estoient prests à recompenser ceste faute. Le Roy entendant leur infortune, & ayant pitié d'eux, ne se partit point de là qu'il ne les menast disner avec luy au palais. Aquirin ayant prins secrettement l'eau qui dansse, & Fluvius la pomme qui chante, & Sereine le bel oyseau verd, entrerent joyeusement au palais avec le Roy, & s'assirent à table. La mauvaise mere & les envieuses sœurs, voyant une si belle jeune fille, & les deux jeunes fils de si bonne grace, qui avoient les yeux luisans comme estoilles, eurent grand soupçon & tristesse en leur cœur. Après qu'on eut desservy la table, voilà Aquirin qui va dire: Sire, nous voulons icy monstrer choses qui vous plairont; & ayant prins une tasse d'argent, y mit dedans l'eau qui dansse, & l'assit sur une table. Cela fait, son frere Fluvius mit la main en son sein, & tira la pomme qui chante, & la mit près de l'eau. Sereine qui tenoit en son giron le bel oyseau verd, le mit incontinent sur la table. Vous eussiez alors entendu un chant fort doux, qui donnoit un plaisir merveilleux aux assistans. De l'autre costé la truande mere & les sœurs en conceurent grande fascherie, doutans grandement de leur vie. Le chant finy & le bal, l'oyseau commença à parler, en disant: O Roy sacré, que meriteroit celuy qui a procuré la mort de deux freres & d'une

sœur ? La mere va respondre incontinent: Il ne meriteroit autre chose que le feu. Toutes les autres respondirent le semblable. Alors l'eau qui dansse & la pomme qui chantent haussèrent la voix, en disant : Ah ! fausse mere, remplie d'iniquité, tu te condamnes de ta bouche propre. Et vous malheureuses sœurs que vous estes, vous serez pareillement condamnées avec la commere. Le Roy entendant ces propros, fut fort estonné : mais l'oyseau verd poursuivant son discours, dit : Sire, voilà vos trois enfans que vous avez tant desiré ; ce sont ceux qui portent l'estoille au front. Leur mere, très-innocente, est celle qui jusques à present a tousjours demeuré dedans les ordures & infections. Et l'ayant fait tirer de ce lieu puant, la fit vestir honorablement : si-tost qu'elle fut vestuë on la fit venir en la presence du Roy ; & nonobstant qu'elle fust ainsi maltraitée en ceste puante prison, par longue espace de temps, si est-ce que sa premiere beauté fut tousjours preservée : & en la presence de tous le bel oyseau verd raconta depuis le commencement jusques à la fin, comment tout estoit allé. Alors le Roy cognoissant tout le discours de la matiere, commença à baiser & embrasser estroittement sa femme & ses chers enfans, non pas sans grande abondance de larmes & gemissemens. Cela fait, l'eau qui dansse & la pomme qui chante, avec le bel oyseau verd,

verd, estans laissez en liberté, s'en allerent. Le jour ensuivant, le Roy commanda qu'on allumast un grand feu au milieu de la place, & que la mere, avec les deux sœurs & la commere fussent bruslées devant le peuple, sans aucune misericorde. Et depuis, le Roy vesquit longuement avec la Royne & ses gentils enfans; & ayant marié honorablement la fille, laissa ses enfans heritiers de son Royaume.

La Fable de Loyse parachevée, Madame luy commanda de proposer son Egnigme, qui fut tel :

Sur le haut mont de Chiralde superbe,
De forte haye entour environné ;
Un appereeus à tout son œil acerbe,
Du Soleil aspre estant enluminé ;
Ses beaux habits, fine esmeraude en herbe ;
Il rit, il parle, & n'est point estonné,
Le voilà tout, plus que son nom ne reste,
Dites-le donc, & qu'il soit manifeste.

Les interpretations furent données en diverses manieres, & n'y eut celuy qui en tirast la vraye substance, sinon la gracieuse Isabelle, qui dit d'un cœur gay : L'Enigme de Mademoiselle Loyse ne signifie autre chose que le Papegay, qui est en la cage close de fer, qui est la haye, & verd comme l'esmeraude, & caquette tout le jour. Ceste subtile exposition fut grandement loüée d'un chacun : tellement

que Loyse, qui pensoit bien que nul autre ne le pourroit interpreter, ne sçeut que dire, sinon qu'ayant prins un peu de hardiesse, elle dist tels propos à Isabelle, qui devoit après elle proposer : Je me plains de vous, dit-elle, non pas que je me mescontente de vostre honneur ; mais parce que toutes les autres ont interpreté leurs Enigmes sans estre aidées ; mais soyez asseurée que je vous rendray la pareille. Vous ferez bien, Madame Loyse, respondit Isabelle : laquelle par le commandement de Madame, commença ainsi sa Fable :



FABLE IV.

Nerin, fils de Galois Roy de Portugal, amoureux de Janeton, femme de maiſtre Raimond Brunel Phyſicien, joüit de ſes amours, & la mena avec ſoy en Portugal; & maiſtre Raimond en mourut de deſplaiſance.



IL y a beaucoup de gens (très-honorées Dames) qui s'eſtans adonnez par longue eſpace de temps aux eſtudes des bonnes lettres, penſent ſçavoir beaucoup de choſes, mais ils ne ſçavent rien, ou bien peu; car ſe cuidant telles gens ſigner par le front, ſe viennent eux-meſmes à arracher les yeux; comme il advint à un Medecin fort ſçavant en ſon art, lequel penſant ſe moquer d'autruy, fut luy-meſme moqué, à ſon grand deshonneur & reproche, comme vous entendrez par le diſcours de la Fable que je vous raconteray preſentement.

Galois Roy de Portugal eut un fils nommé Nerin, & le fit nourrir en telle ſorte qu'il ne vid jamais aucune femme, ſinon

ſa mere & la nourrice qui l'allaictoit ; & continua ceste maniere de vivre jusques à l'aage de dix-huit ans, & au bout du terme le Roy delibera de l'envoyer aux estudes à Padouë, pour luy faire apprendre les lettres Latines, avec la langue & les mœurs des Italiens : ce qui fut mis incontinent en execution. Or estant ce jeune fils Nerin à Padouë, & ayant desja prins accointance de beaucoup d'escoliers qui luy faisoient ordinairement la cour, entre autres il y avoit un Medecin nommé maistre Raimond Brunel Physicien ; & en devisant de diverses matieres, se mirent à parler, comme est la coustume des jeunes gens, & tenir propros des belles femmes : puis d'une chose, tantost de l'autre. Mais Nerin qui n'avoit encore point veu d'autres femmes que sa mere & sa nourrisse, disoit franchement qu'il ne trouvoit en ce monde aucune femme qui fust plus belle à son jugement, que sa mere & sa nourrisse ; & après qu'on luy en eut monstré de toutes sortes, il les estimoit charongnes au regard de sa mere. Or maistre Raimond qui avoit l'une des plus belles femmes que nature fit oncques, commença à entrer en ses gogues, en disant : Seigneur Nerin, je sçay bien une femme qui est de telle beauté, que quand vous la verriez, possible vous ne la jugeriez pas moins, mais plus belle que vostre mere. Nerin respondit qu'il ne pouvoit croire

qu'elle fust plus belle que sa mere; mais qu'il la verroit volontiers pour en dire son opinion. Puis qu'il vous plaist de la voir, dit maistre Raimond, venez demain au matin en la grande Eglise, je vous promets que vous la verrez. Et quand il fut de retour au logis, il dit à sa femme: Levez-vous demain de grand matin, & vous accoustrez le plus bravement que vous pourrez, en vous faisant belle; car je veux que vous alliez à l'heure de la grand' Messe à la grande Eglise au service. Janeton, qui estoit le nom de la femme de maistre Raimond, qui n'estoit pas accoustumée d'aller çà & là, mais demeuroit la plus part du temps au logis à coudre & à broder, s'estonna grandement de ceste nouvelle entreprise; mais parce qu'il le vouloit ainsi, elle se prepara comme il luy avoit dit, & s'accoustra si proprement, qu'elle ne sembloit pas une femme, mais plustost une déesse: de-là s'estant partie pour aller à la grande Eglise, suivant le vouloir de son mary; Nerin fils du Roy arriva, & ayant veu Janeton, la jugea très-belle. Si-tost qu'elle se fut partie, maistre Raimond arriva, & s'estant approché de Nerin, luy dit: Or sus, Seigneur Nerin, que vous semble de ceste femme qui s'est maintenant partie de l'Eglise? Vous semble-t'il qu'il y ait rien à redire? Est-elle plus belle que vostre mere? Vrayement elle est belle, dit Ne-

rin, & pense que nature n'en pourroit faire une plus belle. Mais dites-moy, je vous prie, à qui elle est mariée, & où elle se tient. Maistre Raimond ne luy respondit pas à propos, parce qu'il ne luy vouloit pas dire. Je vous supplie donc, mon amy maistre Raimond, me faire ce bien, que si vous ne me voulez dire à qui elle est mariée, ny où elle se tient, contentez-moy à tout le moins en cela, que je la voye encore une fois. Très-volontiers, respondit maistre Raimond: ne faillez pas à venir au matin à l'Eglise, & je feray tant que vous la verrez. Cela fait, maistre Raimond s'en alla en son logis, & dit à sa femme: Janeton, accoustrez-vous demain au matin, car je veux que vous alliez à l'Eglise; & si jamais vous fustes bien parée & belle, mettez-y tout vostre pouvoir pour demain. Janeton s'esbahissoit de tout ce mistere icy; mais parce que le commandement du mary la pressoit, elle fit tout ce qu'il luy avoit enchargé. Le jour venu, Janeton estant richement vestuë & mieux parée que de coustume, s'en alla à l'Eglise. Bien-tost après Nerin arriva, qui la voyant si belle, en fut tant amoureux que fut jamais homme de femme. Et quand maistre Raymond fut arrivé, Nerin le pria de luy dire qui estoit celle qui luy sembloit si belle. Mais maistre Raymond qui feignoit d'estre pressé, à cause de ses pratiques, ne respon-

dit rien pour lors ; mais laissant le jeune homme ronger son frein, se partit joyeusement, tellement que Nerin se vint fascher de ce que maistre Raymond avoit monstré de faire peu de conte de luy, disant en soy-mesme : Or bien tu ne veux pas que je sçache qui elle est & où elle se tient, & je te promets que je le sçauray en despit que tu en ayes. Et de fait, s'estant party de l'Eglise, il attendit tant que ceste belle Dame vint à sortir, & luy ayant fait la reverence, d'un visage riant & affable, l'accompagna jusques à son logis. Or quand Nerin eut cogneu la maison où elle se tenoit, il commença à faire l'amour avec elle, & n'eust laissé jamais passer un jour qu'il n'eust passé plus de dix fois devant son logis. Et desirant grandement quel moyen il devoit tenir pour obtenir son desir, & que l'honneur de la Dame fust gardé ; & ayant pensé & repensé, & ne trouvant aucun remede, qui luy fust profitable : finalement il fit tant qu'il print accointance d'une vieille qui se tenoit vis-à-vis de Janeton ; tellement que luy ayant fait quelques presens, en confirmant l'estroite amitié qui estoit entr'eux, s'en alla secrettement en son logis. Or y avoit-il une fenestre au logis de ceste vieille, qui regardoit tout droit en la sale de Janeton, par laquelle il la pouvoit voir facilement aller haut & bas, mais il ne se vouloit monstrer à elle, de peur de luy donner occasion de

ne se laisser plus voir. Estant ainsi Nerin tout le jour en ces amoureuses œillades, ne pouvant plus resister aux aiguillons ardens, qui incessamment le piquoient & brusloient le cœur, delibera de luy escrire une lettre, & la jetter en son logis par ceste fenestre quand il pourroit penser que son mary n'y seroit pas. Et de fait, il la jetta par plusieurs fois : mais Janeton, au tant qu'elle en trouvoit, les jettoit dedans le feu, sans les lire aucunement; joint qu'elle n'y pensoit pas. Et après avoir fait par plusieurs fois tel acte, à la fin il luy vint en la fantasie d'en ouvrir une, & lire ce qui estoit escrit dedans. L'ayant leuë, & voyant que la souscription estoit, Nerin fils du Roy de Portugal, qui estoit grandement amoureux d'elle, ne sceut que dire du commencement, mais à la fin considerant le mauvais temps qu'elle avoit avec son mary, print un peu de courage, & commença à monstrer bon visage à Nerin, & luy ayant donné assignation le fit venir en sa maison, où il luy manifesta son amour, & les grands tourmens qu'il souffroit jour & nuict pour elle, & le moyen comment il estoit devenu amoureux d'elle : tellement que la Dame qui estoit belle, paisible & pitoyable ne luy refusa point son amour. Estans ainsi ces deux amants conjoints d'un amour reciproque, cependant qu'ils estoient en ces propos amoureux, voicy venir maistre

Raymond qui frappa à la porte. Janeton entendant que c'estoit son mary, fit coucher Nerin sur le lict, & ayant abbatu les courtines, le fit demeurer jusques à tant que son mary fust departy. Si-tost que maistre Raymond fut arrivé, il print quelques petites drogues qui luy estoient pour lors necessaires, puis s'en alla sans appercevoir aucune chose. Autant en fit Nerin, car il ne se douta oncques que maistre Raymond fust mary de ceste Dame. Le jour ensuivant, ainsi que Nerin se pourmenoit par la place, par fortune maistre Raymond vint à passer, & Nerin luy fit signe qu'il vouloit un peu parler à luy, & s'estant approché de luy : Monseigneur, dit-il, il y a bien des nouvelles. Et quoy, respondit maistre Raymond ? Que diriez vous, dit Nerin, que je sçay bien où se tient ceste belle Dame ? Et qu'ainsi soit, j'ay devisé longuement avec elle ; mais parce que son mary arriva, elle me cacha dedans le lict, & tira les courtines, de peur qu'il ne me vist, & tout incontinent après il se partit. Est-il possible ? respondit maistre Raymond. S'il est possible, dit Nerin : Je vous dis qu'il n'y a rien plus vray, & ne vis onc la plus gracieuse, ny la plus plaisante Dame qu'elle. Je vous supplie, Monsieur mon amy, me faire ce bien que vous me recommandiez à elle si vous la voyez, en la priant de ma part qu'elle me maintienne tousjours

en sa bonne grace : ce que maistre Raymond luy promit de faire, & se partit bien fasché d'avec luy. Toutesfois devant que prendre congé de luy, il luy dit : Monsieur, y retournerez-vous plus ? En doutez-vous ? dit Nerin. Alors maistre Raymond s'en alla au logis, & ne voulut dire mot à sa femme, mais espier le temps qu'ils fussent ensemble. Le jour ensuivant venu, Nerin retourna vers Janeton : cependant qu'ils estoient en plaisirs amoureux & propros gracieux, le mary arriva. Au moyen dequoy elle cacha incontinent Nerin dedans un coffre & mit au devant plusieurs robes qu'elle avoit secoüé, de peur que les tignes ne les gastassent. Le mary feignant de chercher quelques besongnes, renversa quasi toute la maison, & regarda jusques dedans le lict ; mais voyant qu'il n'y avoit rien, se partit un peu plus content qu'il n'estoit venu, & s'en alla en pratique. Nerin pareillement se partit bien-tost après, & ayant trouvé maistre Raymond, luy dit : Escoutez, Monsieur le Docteur, que diriez-vous que je suis retourné vers ceste Dame ? mais la mauvaise & envieuse fortune m'a rompu tous mes plaisirs, parce que le mary est survenu, & a gasté tout nostre mystere. Comme donc avez-vous fait à vous sauver ? respondit maistre Raymond. Je me suis, dit-il, caché dedans un coffre, & de peur que le mary ne me trouvast,

elle mit au devant du coffre beaucoup de veftemens qu'elle avoit tiré hors des coffres, de peur qu'ils ne fuffent mangez de la vermine ; tellement que le mary ayant renverfé tout ce qui eftoit en la maifon, jufques au lict, & ne trouvant aucune chofe, fe partit. Vous pouvez penfer, mefmement ceux qui ont experimenté amour, combien tout ce difcours eftoit agreable à maiftre Raymond. Or Nerin avoit donné à Janeton un beau & riche diamant, où fa tefte & fon nom eftoit gravé à l'entour de l'enchaffeure. Si-toft que maiftre Raymond fut allé en pratique, Nerin fut mandé par la Dame. Comme ils paffoient leur temps en plaifirs & propos amoureux, le mary retourna au logis, tellement que Janeton fe voyant ainfi furprinfe, ouvrit incontinent un garde-robe affez grand, qui eftoit en fa chambre, & cacha dedans Nerin. Maiftre Raymond ne fut pas fi-toft entré au logis, feignant de chercher je ne fçay quoy, qu'il remua & broüilla quafi tout ce qui eftoit en la chambre; & ne trouvant aucune chofe, ny au lict, ny aux coffres, comme eftourdy & hors du fens, print du feu, & le mit aux quatre coings de la chambre, deliberant de brufler la chambre, & tout ce qui eftoit dedans. Le mefnage de bois commençoit desja à brufler, quand Janeton fe tourna vers le mary, & luy dit : Que voulez-vous faire mon ma-

ry ? estes-vous hors du sens ? Puis que vous voulez brusler la maison, faites ce qu'il vous plaira; mais je ne veux pas que vous brusliez ce garde-robe, où sont les escritures & instrumens de mon mariage; & ayant fait appeller quatre porte-faits puissans, leur fit sauver ce garde-robe, & le fit mettre au logis de la vieille maquerelle; & l'ayant secrettement ouvert sans que nul s'en apperceust, s'en retourna à son logis. Le fol maistre Raymond attendoit cependant s'il sortiroit point quelqu'un, mais il ne peut jamais voir, sinon la fumée & le feu ardant qui brusloit sa maison. Tous les voisins estoient desja accourus pour esteindre le feu, & firent tant qu'ils y donnerent ordre. Le jour ensuivant, ainsi que Nerin s'en alloit aux champs, il vint par fortune à rencontrer maistre Raymond, & luy dit en le saluant : Bon-jour, maistre Raymond, je vous veux raconter une chose qui vous plaira grandement. Et quoy ? respondit maistre Raymond. J'ay eschappé, dit Nerin, le plus extreme danger que fit jamais homme vivant. Je m'en allay au logis de la Dame que vous sçavez, & ainsi que j'estois en propos amoureux avec elle, le mary survint, lequel après avoir cherché & trassé par toute la maison, a mis le feu aux quatre coings de la chambre, & a bruslé tout ce qui estoit là dedans. Et vous, dit maistre Raymond, où estiez-

vous cependant ? J'estois caché, dit Nerin, dedans un garde-robe, que la Dame jetta dehors du logis. Maistre Raymond entendant ces propos, & cognoissant que ce qu'il disoit estoit vray, tomba quasi mort en terre; mais il ne s'osoit descouvrir, à cause qu'il desiroit de les trouver sur le fait : tellement qu'il luy dit : Seigneur Nerin, pensez-vous plus y retourner ? Et quoy donc ? respondit Nerin. Puis que je suis eschappé du feu, que dois-je plus craindre ? Ayant laissé tous ces propos, maistre Raymond pria Nerin de venir disner le lendemain en son logis; ce que accepta Nerin de bon cœur. Le jour ensuivant venu, maistre Raymond invita tous les parens de son costé, & tous ceux du costé de sa femme, & fit apprester un somptueux & magnifique festin, non pas en la maison qui estoit desja demy bruslée, mais en un autre lieu, & commanda à la femme qu'elle y vint, & qu'elle ne se deust point asseoir, mais qu'elle fust cachée, & qu'elle preparast tout ce qui estoit de besoin. Quand tous les parens furent assemblez, & le jeune Nerin, chacun se mit à table : & durant le disner, maistre Raymond tascha (avec sa lourde & bestiale science) d'enyvrer Nerin, & pour en pouvoir joüir à son gré; tellement que luy ayant fait donner par plusieurs fois un plein verre de malvoisie, & l'ayant beu, maistre Raymond luy va

dire : Or ſus, Seigneur Nerin, racontez un peu à ceſte notable compagnie quelque petite nouvelle par maniere de paſſe-temps. Le pauvre Nerin (qui ne ſçavoit pas que Janeton fuſt femme de maiſtre Raymond) commença à raconter toute ceſte hiſtoire, ſans nommer toutesfois perſonne. Cependant un ſerviteur s'en alla de fortune en la chambre où eſtoit Janeton, & luy dit : Madame, ſi vous eſtiez maintenant cachée en un coin, vous entendriez le plus beau conte & la plus joyeuſe nouvelle qu'entendites oncques, venez y, je vous prie. Quand elle ſe fut approchée, elle cogneut Nerin à la voix, & que l'hiſtoire qu'il racontoit s'adreſſoit à elle. Alors comme femme prudente & diſcrete, print le diamant que Nerin luy avoit donné, & le mit en une taſſe d'argent, pleine de breuvage delicat, & dit au ſerviteur : Prens ceſte taſſe, & la porte à Nerin, & luy dis qu'il boive tout cela, & qu'il caquettera après mieux. Le ſerviteur print la taſſe, & la porta à la table, & ainſi que Nerin vouloit boire, le ſerviteur luy dit : Prenez ceſte taſſe, Seigneur, & puis vous parlerez mieux à voſtre aiſe. Ayant prins la taſſe, il beut tout le vin : & ayant recogneu le diamant qui eſtoit dedans, le laiſſa couler en ſa bouche, & feignant de ſe nettoyer la bouche, le tira hors & le mit en ſon doigt. Et quand il eut cogneu que la femme de laquelle il

parloit, estoit femme de maistre Raymond, il ne voulut point passer outre. Et pour autant que maistre Raymond & ses parens le pressoient de finir la farce qu'il avoit commencée, il respondit : Sur ce poinct le coq chanta, & incontinent après il fut jour, & estant reveillé de mon sommeil, je ne vis plus rien. Les parens de maistre Raymond entendans ceste conclusion, & croyans auparavant que tout ce que Nerin avoit dit de la femme estoit veritable, commençerent à traicter l'un & l'autre comme yvrongnes. A quelques jours de là maistre Raymond fut rencontré par fortune par Nerin, lequel feignant de ne sçavoir pas qu'il fust mary de Janeton, luy dit, que dans deux ou trois jours il se partiroit, parce que son pere luy avoit rescrit, qu'il s'en deust retourner en son Royaume. Dieu vous vueille conduire, respondit Raymond. Nerin ayant donné ordre à tout son cas, s'accorda si bien avec Janeton, qu'il s'enfuit avec elle, & s'en alla en Portugal : où ils vesquirent longuement en grande liesse. Et maistre Raymond estant de retour au logis, & ne trouvant pas sa femme, en mourut de dueil & fascherie.

Voilà donc comment le pauvre maistre Raymond apprint à ses despens, à loüer sa femme.

Ceste Fable gracieusement racontée par Isabelle, fut très-agreable aux hommes,

& pareillement à toutes les Dames, mesmement que maistre Raymond avoit esté cause de tout son malheur, & luy estoit advenu ce qu'il alloit cherchant. Mais la Dame ayant entendu la fin d'icelle, fit signe à Isabelle de continuer l'ordre commencé, avec son Enigme, ce qu'elle fit, en disant :

Sur la minuict un se vient à lever,
Du tout barbu, & barbe ne fait croistre,
Notant le temps sans astres observer,
Portant couronne, & n'est ne Roy ne Prestre;
Les heures chante & se sent resonner,
Esperonné ains que chevalier estre ;
Il paist enfans sans femme rien avoir :
Bien est subtil qui le pourra sçavoir.

De tous les assistans, il n'y eut celuy qui peust donner la vraye interpretation du subtil Enigme recité par Isabelle, sinon la petite rechinée de Loyse; laquelle se souvenant de la honte qu'on luy avoit fait le jour precedent, se leva & dit : L'Enigme proposé par nostre sœur Isabelle, ne signifie autre chose, sinon le coq qui se leve la nuict à chanter, & porte barbe, cognoissant le changement du temps, sans estre Astrologien. Il porte la crete en lieu de couronne, & n'est pas Roy : il chante à toutes les heures, & n'est pas prestre : il porte esperons aux pieds, & n'est pas chevalier : nourrissant les enfans d'autruy, qui

qui ſont les petits poulets.

Chacun de la compagnie trouva bonne ceſte interpretation, & meſmement le Seigneur Capel qui dit : Certes Madame Loyſe, je voy bien que Mademoiſelle Iſabelle vous a bien rendu voſtre change, car vous luy aviez declaré ſon Enigme, & elle vous a declaré le voſtre : au moyen de quoy vous n'aurez point envie l'une ſur l'autre. Loyſe reſpondit promptement, quand il ſera temps je luy rendray pain pour farine. Mais afin que les paroles ne multipliaſſent, Madame ordonna que chacun ſe teuſt, & s'eſtant tournée vers Alienor, à qui eſtoit eſcheu le dernier lieu de ceſte nuict, luy commanda de commencer bravement ſa nouvelle, ce qui fut fait en la maniere qui s'enſuit, & d'une bonne grace.



FABLE V.

Flamine Veralde ſe partit d'Hoſtie, & va cherchant la mort : & ne la trouvant pas, vint à rencontrer la vie, qui luy fit voir la crainte & eſſayer la mort.



N trouve beaucoup de gens, qui de tout leur effort & diligence, cherchent ſoigneuſement aucunes choſes ; & les ayans trouvées, ils ne voudroient pas les avoir ſeulement rencontrées, ains les fuyent à plus grande puiſſance que ne fait pas le diable l'eau benite : ce qui advint à Flamine ; lequel cherchant la mort, & ayant trouvé la vie luy fit voir la crainte & eſſayer la mort, comme vous entendrez par la preſente Fable, que je vous raconteray maintenant.

En Hoſtie, cité très-ancienne (aſſez près de Rome) y eut autresfois un jeune homme, comme eſt le bruit commun, pluſtoſt ſimple & vagabond, que fin & arreſté, & ſe nommoit Flamine Veralde. Iceluy avoit ſouventesfois ouy dire qu'il

n'y avoit point en ce monde la plus hideuse, ny la plus espouvantable chose que la mort; car sans avoir respect ny à riches, ny à pauvres, ou de quelque condition que ce soit, tant y a qu'elle ne pardonne à personne. De quoy estant tout estonné, delibera en soy-mesme, de voir & trouver, quoy qu'il en advint, celle que les hommes appellent mort: & après s'estre vestu de gros accoustremens, print un gros baston de cormier bien ferré, & se partit d'Hostie.

Après avoir deja fait beaucoup de chemin, il arriva en une ruë, au milieu de laquelle y avoit un Cordonnier qui faisoit des souliers en sa boutique; & combien qu'il en eust grande quantité de faits, si estoit-il tousjours après à en faire d'autres. Flamine s'approchant de sa boutique, luy va dire: Dieu vous gard', maistre. Vous soyez le très-bien venu, mon fils, respondit le Cordonnier. Et puis que faites-vous de bon? repliqua Flamine. Je travaille, respondit le Cordonnier, & endure de peur d'endurer; & comme vous voyez je travaille après mes souliers. Et pourquoy faire? dit Flamine, vous en avez desja tant, qu'en ferez-vous de tant? A quoy respondit le Cordonnier, pour les porter, pour en vendre, pour m'ayder à nourrir avec mon petit mesnage, & afin que je me puisse survenir en ma vieillesse, de ce que je gaigne maintenant. Et puis après,

dit Flamine, qu'en sera-t'il ? Il faudra mourir, respondit le Cordonnier. Mourir dea ! dit Flamine. Ouy certes, respondit le Cordonnier. Venez-çà, maistre (dit Flamine) me sçauriez-vous point enseigner que c'est que de la mort ? Nenny par mon serment, respondit le Cordonnier. Ne la vistes-vous jamais, dit Flamine ? Je ne la vis onc & ne la voudrois voir, ny essayer; car on dit que c'est la plus estrange, & la plus terrible beste de ce monde. Alors Flamine luy dit : Me la sçauriez-vous point enseigner, maistre, ou me dire où elle se pourroit trouver ? car je la vais cherchant jour & nuict, par monts & vaux, par estangs & rivieres, & si n'en puis trouver aucunes nouvelles. Le Cordonnier luy respondit : Quant à moy je ne sçay où elle se tient, ny comment elle est faite; mais allez-vous-en un peu plus outre, & peut-estre que vous la trouverez.

Ces propos finis, Flamine print congé du Cordonnier, & s'en alla un peu plus outre, où il trouva une forest fort espoisse & ombrageuse, & estant entré dedans, il trouva un paysan qui avoit coupé grande quantité de bois, & en alloit tousjours coupant. Et après s'estre saluez l'un l'autre, Flamine luy va dire : Frere que veux-tu faire de tant de bois ? Je les appreste (respondit le paysan) pour faire du feu cest hyver, quand les neiges, la glace & les

froidures seront par le pays, afin de me pouvoir chauffer avec mes petits enfans : le reste pour vendre, pour acheter du pain, du vin, des habits & autres choses necessaires pour substanter nostre vie, & la passer ainsi jusques à la mort. Mais dis-moy par courtoisie (dit Flamine) si tu me pourrois enseigner où se tient ceste mort ? Nenny asseurement, respondit le paysan, je ne la veis oncques, & ne sçay où elle se tient. Je me tiens ordinairemen en ce bois, & suis après mon mestier ; joint qu'il ne passe gueres de gens par icy, & qui plus est, je n'en cognois gueres. Comment feray-je donc à la trouver ? dit Flamine. Le paysan respondit : Quant à moy je ne le vous sçaurois dire, ny moins enseigner ; mais cheminez plus outre, & peut-estre que vous la rencontrerez. Et ayant prins congé du paysan se partit, & chemina tant qu'il arriva au lieu où il y avoit un Couturier, qui avoit force habillemens sur les perches, avec un plein magasin de beaux & riches accoustremens. Alors Flamine luy dit : Dieu vous gard', maistre. Et vous aussi, respondit le Cousturier. Que voulez-vous faire, dit Flamine, de tant de beaux accoustremens ? sont-ils tous à vous ? Le maistre respondit : Il y en a une partie à moy, & les autres aux marchands, aux gentilshommes, & diverses personnes. Qu'en veulent-ils faire de tant ? dit Fla-

mine. Ils les portent en divers temps, repondit le Cousturier ; & les luy monstrant l'un après l'autre, voilà (dit-il) ceux de l'esté, voilà ceux de l'hyver, voilà aussi ceux des autres saisons, & ainsi les vestent tantost l'un & tantost l'autre. Et puis que font-ils ? dit Flamine. Ils continuent ainsi jusques à la mort. Flamine oyant parler de la mort : Helas ! mon maistre, mon amy (dit-il) me sçauriez-vous dire où est ceste mort ? Le Cousturier luy respondit quasi tout courroucé : Or mon fils, mon amy, vous cherchez choses estranges, je ne le vous sçaurois dire ny enseigner, & qui plus est, je n'y pense jamais ; & quiconque me parle d'elle m'offense grandement. Je vous prie donc que nous parlions d'autre chose, ou bien ostez-vous d'icy ; car je suis ennemy de tels propos, & ayant prins congé de luy se partit. Ayant desja Flamine couru beaucoup de pays, il arriva en un lieu desert & solitaire où il trouva un pauvre Hermite, avec une barbe toute crasseuse, & tout extenué de l'aage qu'il avoit & du jeusne ; ayant seulement son esprit ravy en contemplation, tellement qu'il pensoit bien que ce fust la mort pour certain. Alors Flamine luy dit : Vous soyez le très-bien trouvé pere sainct. Vous soyez aussi le bien venu mon fils, respondit l'Hermite. Que faites-vous icy pere (dit Flamine) en ces lieux champestres & inhabitables, privé de tout plai-

ſir & de toute accointance humaine ? Je ſuis icy (reſpondit le bon Hermite) en oraiſons, jeuſnes & contemplations. Pourquoy faire ? dit Flamine. Me demandez-vous pourquoy mon fils ? Pour ſervir à Dieu & macerer ceſte chair, & faire penitence de nos offenſes, à Dieu immortel & au vray fils de Marie : & finalement pour ſauver ceſte ame pechereſſe, afin que quand l'heure de la mort viendra je la luy puiſſe rendre nette & lavée de toute ordure, qu'au grand jour du jugement, par la grace de mon redempteur, & non point par mes merites, elle me puiſſe rendre digne du triomphant Paradis pour joüir de la vie eternelle, à laquelle Dieu nous puiſſe conduire. Helas ! mon pere, dites-moy, je vous prie, s'il ne vous faſche, que c'eſt que la mort, comment elle eſt faite. A quoy reſpondit le ſainct pere : Mon fils ne ſois en eſmoy de le ſçavoir, car c'eſt une choſe terrible & eſpouvantable, & eſt appellée par les Sages, le dernier terme des douleurs, triſteſſe des heureux, deſir des miſerables, & la fin des choſes mondaines. Elle ſepare l'amy d'avec l'amy, le pere d'avec l'enfant, l'enfant d'avec le pere, la mere d'avec la fille & la fille d'avec la mere ; elle rompt le lien du mariage, & à la fin elle ſepare l'ame d'avec le corps, & le corps eſtant ſeparé d'avec l'ame ne peut plus ouvrer, ains devient ſi pourry & puant, que chacun le

fuit & abandonne, comme chose abominable. La vistes-vous jamais pere? dit Flamine. Nenny vrayement, respondit l'Hermite. Comment feray-je donc pour la voir? dit Flamine. Si vous avez desir de la trouver, mon fils (dit l'Hermite) allez-vous-en plus outre, & vous la trouverrez; car tant plus l'homme chemine en ce monde, d'autant plus s'approche-t'il de la mort. Le jeune homme l'ayant remercié, & ayant receu sa benediction se partit. Continuant son voyage, il vint à passer par profondes vallées, montagnes pierreuses, forests inhabitables & lieux fort estranges; en voyant diverses bestes espouvantables, & demandant à chacune si c'estoit point la mort, mais toutes luy respondoient que non. Après avoir couru beaucoup de pays, & veu choses estranges, il arriva finalement à une montagne assez haute, & l'ayant passée, il descendit en une obscure & profonde vallée, environnée de cavernes, où il veit une terrible & hideuse beste, laquelle avec ses cris faisoit retentir toute la vallée. Alors Flamine luy dit: Qui es-tu, hola? Es-tu point la mort? la beste farouche luy respondit, je ne suis pas la mort, mais poursuis ton chemin, tu la trouveras bien-tost. Ayant Flamine entendu ceste agreable responce, commença à se resjouir. Estant desja quasi demy mort, par le long travail & ennuy qu'il avoit enduré; il arriva

en une grande & ſpacieuſe campagne, & ayant trouvé une plaiſante & verdoyante coline, florie de tous coſtez, & en la contemplant bien de toutes parts, apperceut les murailles d'une haute & belle cité, qui n'eſtoit pas trop loin de là. Alors en haſtant ſes pas, il fit tant qu'il arriva à l'une des portes, toute garnie de beaux & fins marbres. Si-toſt qu'il fut entré dedans, par congé toutesfois du portier, la premiere perſonne qu'il rencontra, ce fut une vieille fort aagée, ayant le viſage craſſeux & ſi maigre & defaite, qu'on luy euſt peu facilement conter les os un à un. Vous luy euſſiez veu un front ridé, les yeux de travers, pleurans & ſi rouges, qu'ils reſſembloient eſcarlate; les joües creſpuës & les levres renverſées, les mains aſpres & endurcies, la teſte & toute ſa perſonne tremblante, eſtant auſſi toute voutée, & veſtuë de gros habillemens. Outre cela elle portoit à ſon coſté une eſpée tranchante, & en ſa main droicte un gros baſton, au bout duquel y avoit une pointe de fer fort aiguë, laquelle eſtoit faite en forme de triangle. Derriere ſes eſpaules elle portoit une groſſe malette pleine de phioles, boites & autres petits vaiſſeaux, remplis de diverſes liqueurs, oignemens & emplaſtres pour appliquer à divers accidens.

Si-toſt que Flamine eut veu ceſte vieille edentée & laide, imagina incontinent que

commença à preparer & incorporer quelques emplastres, puis luy dit : Mon fils, baisse-toy & ferme les yeux ; ce qu'il fit de poinct en poinct. Elle n'eust pas si-tost finy ces propos, qu'elle desgaigna le cousteau qu'elle tenoit à son costé, & d'un seul coup luy trancha la teste, & la print incontinent, en la remettant sur le corps, après l'avoir frotté de ces oignemens qu'elle tenoit, & le guerir par ce moyen. Mais je ne pourrois pas dire bonnement comment tout alla, soit pour l'habileté d'une si bonne maistresse, en remettant la teste sur le corps, ou pour ce qu'elle besongna finement. Tant y a qu'elle luy mit la partie de devant la teste derriere : tellement que Flamine en se regardant les espaules, les reins & ses grosses fesses (ce qu'il n'avoit point veu auparavant) entra en si grande frayeur & fremissement, qu'il ne trouvoit aucun lieu où bonnement se cacher : tellement qu'il se print à luy dire d'une voix tremblante & plaintive : Helas ! ma bonne mere, m'amie, remettez-moy, je vous supplie, en mon premier estat, je vous en prie pour l'amour de Dieu ; car je ne vis onc la plus hideuse & espouvantable chose que ceste-cy. Ostez-moy tost de ceste misere, en laquelle je me voy empestré : secourez-moy, car vous le pouvez faire. La vieille qui estoit rusée ne disoit mot, feignant ne s'estre point apperceuë de ceste faute, & le laiss-

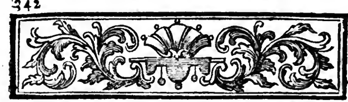
soit plaindre & ronger son frein. Finalement après l'avoir tenu en cest estat par l'espace de deux heures, en le voulant remettre en sa premiere forme, le fit derechef baisser, & empoigna son espée tranchante, & luy coupa la teste toute nette; puis print la teste entre ses mains, & s'approchant du corps, le commença à engraisser & oindre comme auparavant avec ses oignemens, & le fit revenir en son premier estat. Flamine se voyant ainsi revenu, se revestit incontinent, & ayant veu la crainte, & par experience essayé combien la mort est hideuse & espouventable, sans prendre autre congé de la vieille, s'en retourna à Hostie le plus hastivement & par le plus bref chemin qu'il fut possible de choisir; cherchant d'oresnavant la vie & fuyant la mort, & s'addonnant à meilleurs exercices qu'il n'avoit fait auparavant.

Il ne restoit plus sinon qu'Alienor proposast son Enigme, ce qu'elle fit en la maniere qui s'ensuit :

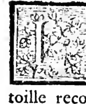
Parmy un pré superbe & spacieux,
Tout verdoyant, de fleurs orné & beau;
Trois Nimphes vont sous un destin des cieux,
Sans sejourner font ouvrage nouveau:
L'une à costé tient sa quenoüille au mieux,
Et l'autre autour de ses pieds le fuseau;
La tierce porte un glaive bien tranchant,
Et va souvent le foible fil hachant.

Ce present Enigme fut facilement entendu d'un chacun, pour autant que ce ſpacieux & ſuperbe pré eſt ce monde, où nous demeurons tous. Les trois Nimphes, ſont les trois ſœurs : c'eſt à ſçavoir, Clotho, Lacheſis & Atropos, qui (ſelon la fiction poëtique) ſignifient le commencement, le milieu & la fin de ceſte vie; car Clotho, qui tient la quenoüille, demonſtre le commencement de la vie. Lacheſis qui file, demonſtre le temps que nous vivons. Par Atropos, qui rompt le filet de Lacheſis, nous entendons la mort.

Or desja le coq vigilant, dedié à Mercure, avoit, par ſon haut chant, annoncé le poinct du jour, quand Madame commanda qu'on deuſt finir les Fables, & que chacun ſe retiraſt en ſon logis, ſans oublier de retourner le ſoir enſuivant au conſiſtoire, ſur peine telle que bon luy ſembleroit.



LA
CINQUIE'ME NUICT
DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.



E Soleil qui eſt l'unique beauté du ciel reſplendiſſant, la meſure du leger temps, le vray œil du monde, duquel la Lune cornuë, & toute eſtoille recoit ſa lumiere, avoit desja caché ſes rouges & reſplendiſſans rayons en l'eau ſalée de la mer: & la froide fille de Latone, environnée de claires & reſplendiſſantes eſtoilles, illuminoit desja les obſcures tenebres de la nuict ombrageuſe: & les gentils Paſteurs laiſſans les amples & ſpacieuſes campagnes, les fraiſches herbettes, & les froides & claires eaux, s'eſtoient retirez avec leurs troupeaux à leurs logis accouſtumez, & ſe trouvans laſſez du travail du jour, dormoient fermement ſur les frais & beaux joncs, quand la belle

& honorable compagnie ſe vint ranger haſtivement au noble conſiſtoire ; tellement que Madame eſtant advertie que chacun eſtoit aſſemblé, & qu'il eſtoit temps de commencer les Fables, eſtant accompagnée d'autres Damoiſelles, s'en vint poſément en la chambre où ce triomphe ſe faiſoit ; & ayant ſalué d'un viſage riant la belle compagnie, commanda qu'on luy apportaſt le vaiſſeau d'or, & ayant mis dedans le nom des cinq Damoiſelles ; le premier lieu eſcheut à Eritrée, l'autre à Alterie, le troiſiéme à Laurette, le quatriéme à Ariane, & le dernier eſcheut à Catherine. Cela fait, chacun ſe mit à danſſer au ſon des fleutes, avec propos plaiſans & amoureux. Incontinent après il y eut trois Damoiſelles, leſquelles par le congé de Madame, commencerent à chanter ceſte chanſon :

Quand voſtre beau & très-gentil viſage,
Nous apparoit d'un noble & beau ſemblant,
Lors qu'à nos yeux voſtre gentil corſage.
Tout mon effort rend tout ſoudain tremblant,
Frapper me ſens d'un ſi très-grand courage.
Que tous mes ſens ſe vont quaſi troublant ;
Mais bienheureux le jour, le poinct & l'heure
Que rencontray une telle adventure.

Après que les trois Damoiſelles eurent finy leur chanſon amoureuſe, qui par ſouſpirs tremblans faiſoient fendre l'air de

près, Madame fit signe à Eritrée, à qui estoit escheu le premier lieu de la presente nuict, qu'elle ne se pouvant excuser, de peur de troubler l'ordre commencé, laissant arriere toute fascherie, commença ainsi :

FABLE I.

Guerin fils unique de Philippes Marie Roy de Sicile, delivra un homme sauvage de la prison du pere ; & la mere, pour la crainte du pere, l'envoya en exil. Et l'homme sauvage estant apprivoisé, delivra Guerin de plusieurs grands inconveniens.



MES gracieuses Dames, j'ay tousjours ouy dire & veu par experience, qu'en bien servant autruy, jaçoit que celuy qui est servy soit du tout ingrat & mescognoissant, tout le bien faict retourne à la fin à celuy lequel a fidelement servy. Ce qui semblablement advint au fils d'un Roy, lequel ayant delivré un homme sauvage de dure & estoite prison du pere, eut souventesfois la vie sauve

par son moyen, comme vous entendrez par le discours de la presente Fable, en vous conseillant amiablement, que ne reculiez à bien servir; car si vous n'estes point guerdonnées par celuy à qui vous aurez fait plaisir, à tout le moins le bon Dieu, qui recognoist tout, ne laissera point vos labeurs sans estre remunerez; ains vous fera participantes de sa grace.

Sicile (très-cheres Dames) comme il est notoire à un chacun, est une Isle parfaite & abondante, passant toutes les autres en ancienneté, & y a beaucoup de belles villes, chasteaux & citez, qui la rendent encore plus belle qu'elle ne seroit. De ceste Isle fut autresfois Seigneur le Roy Philippes Marie, homme sage, amiable & singulier; ayant espousé une fort belle & gracieuse Dame, de laquelle il eut un seul fils nommé Guerin. Le Roy prenoit son plaisir à la chasse, autant ou plus que quelconque autre Seigneur: & pour autant qu'il estoit puissant & adroit, tel exercice luy convenoit fort bien. Advint que se trouvant un jour à la chasse avec plusieurs de ses Barons & veneurs, il vit saillir hors du bois un homme sauvage, assez grand & gros, & si laid & contrefaict, que chacun s'en estonnoit. Au reste, quant à la force, il n'estoit point inferieur à un autre. Le Roy s'estant mis en equipage avec deux de ses Barons, des meilleurs qui y fussent, le vint affronter

roidement, & après longues escarmouches il le vainquit, & le print vaillamment de ses propres mains, & l'ayant lié & garrotté le mena vers son palais, où il trouva un lieu commode & seur pour l'enfermer : & de fait l'ayant fort bien enfermé avec bonnes clefs, commanda qu'il fust bien gardé. Et pour autant que le Roy le tenoit si cher, il voulut que la Royne fust gardienne des clefs, & ne passoit aucun jour que le Roy ne l'allast visiter à la prison par maniere de passe-temps. Peu de jours après le Roy se mit derechef en equipage pour aller à la chasse; & ayant preparé tout ce qui luy estoit necessaire, se partit avec la noble compagnie, après avoir recommandé les clefs de la prison à la Royne. Cependant que le Roy estoit à la chasse, il print fantasie à Guerin, qui estoit encore jeune fils, de voir l'homme sauvage. Et de fait ayant print son arc, auquel il prenoit plaisir, s'en alla tout seul, tenant une flesche en sa main, aux barreaux de la prison de l'homme sauvage. Et après qu'il l'eut veu, il commença à deviser avec luy assez familierement : & en devisant ainsi paisiblement, l'homme sauvage qui le caressoit & flattoit, luy osta finement d'entre les mains la flesche, qui estoit richement ouvrée. Au moyen dequoy le jeune enfant commença à plorer, & se plaindre en luy demandant sa flesche. Mais l'homme sauvage luy respondit : Si

tu me veux ouvrir, & me delivrer de la prison, je te la rendray, autrement tu ne l'auras jamais. Alors le jeune enfant luy dit : Comment veux-tu que je t'ouvre & que je te delivre, si je n'ay pas le moyen de te delivrer? L'homme sauvage luy dit : Si c'est ton plaisir de me delivrer de ce lieu, je t'enseigneray bien le moyen comment tu le pourras faire. Et comment ? dit Guerin. Il faut, dit le sauvage, que tu prennes garde quand ta mere sera endormie sur le midy, & que tu regarde sous le chever où elle couche, & que tu luy desrobes secrettement les clefs, sans qu'elle s'en apperçoive, puis les apporte icy & m'ouvre ; & si-tost que tu m'auras ouvert, je te rendray ta flesche : & peut estre que je le recognoistray en temps & lieu. Guerin, qui ne desiroit autre chose que son dard, ne pensa point plus outre, & sans plus retarder s'en alla vers sa mere, & l'ayant trouvée endormie, luy osta secrettement les clefs, & les alla porter au sauvage, en disant : Voicy les clefs ; mais escoute, si je t'ouvre, va t'en si loin que jamais on ne sente vent ny fumée de ton corps, car si mon pere, qui est le maistre de la chasse, te rencontre & que tu sois prins, il te pourroit bien tuer. Ne te soucie point de cela, dit le sauvage, car si-tost que tu auras ouvert la prison, & que tu me verras deslié, je te rendray ta flesche : & m'en iray si loing, que jamais ton pere, ny au-

tre ne me pourra attraper. Guerin qui avoit une force terrible, fit tant qu'il ouvrit à la fin la prison, & l'homme sauvage luy ayant rendu sa flesche, après l'avoir grandement remercié, se partit. Or cest homme sauvage estoit un fort beau jeune fils, qui pour un desdain de ne pouvoir accomplir la grace de celle qu'il aymoit à merveille, laissant toutes occupations amoureuses & passe-temps, se mit entre les bestes farouches, faisant son habitation aux forests ombrageuses, mangeant herbes & beuvant de l'eau comme les autres bestes; tellement que le pauvre miserable avoit changé sa peau tendre & delicate en gros poil & cuir dur, la barbe espaisse & longue : joint que par le moyen de l'herbe qu'il mangeoit ordinairement, le poil & les cheveux luy estoient devenus si verds, que c'estoit chose monstrueuse à le voir. Si-tost que la Royne fut esveillée, elle mit la main sous son chevet pour prendre ses clefs, & ne les trouvant pas s'estonna grandement, & après avoir renversé le lict sans trouver aucune chose, s'en alla comme folle vers la prison, laquelle elle trouva ouverte, & n'y trouvant point l'homme sauvage, peu s'en fallut qu'elle ne mourust de douleur, tellement qu'elle se mit à chercher de tous les costez du palais, & demander à un chacun qui estoit celuy tant temeraire & arrogant qui avoit eu la hardiesse de luy oster ses clefs

ſans ſon commandement ; mais elle ne trouva perſonne qui luy en peuſt donner des nouvelles. Cependant Guerin ayant rencontré ſa mere, & la voyant ainſi troublée, luy dit : Ma mere, ne blaſmez perſonne de ce fait icy, car ſi quelqu'un en merition punition, je ſuis celuy qui la doit ſouffrir, à cauſe que c'eſt moy-meſme qui ay ouvert. La Royne entendant ces propos fut encore plus faſchée qu'auparavant, craignant que le Roy eſtant venu de la chaſſe, ne tuaſt ſon fils par un deſpit, veu qu'il luy avoit recommandé ſes clefs, comme ſa perſonne propre ; tellement que la Royne penſant eviter une petite faute, tomba en une autre beaucoup plus grande : car ſans plus retarder elle fit appeller deux de ſes fideles ſerviteurs & ſon fils, & leur ayant donné or & argent, avec chevaux excellens, l'envoya à ſon adventure, en priant grandement les ſerviteurs d'avoir ſon fils pour recommandé. Ils ne furent pas ſi-toſt partis que le Roy arriva de la chaſſe, & luy deſcendu, s'en alla tout droict à la priſon pour voir l'homme ſauvage, l'ayant trouvée ouverte, & qu'il s'en eſtoit fuy, ſe mit ſi fort en colere, qu'il delibera de tuer celuy qui avoit eſté cauſe d'une telle erreur. Et de ce pas s'en alla trouver la Royne, qui eſtoit en ſa chambre, en luy demandant qui auroit eſté celuy ſi impudent, arrogant & temeraire, qui avoit ouvert la priſon, & donné

occasion à l'homme sauvage de s'enfuir. Alors la Royne d'une voix tremblante luy va respondre : Ne vous en faschez point, Sire, car vostre fils Guerin en est cause, comme il m'a luy-mesme confessé, & luy raconta de point en point tout ce que Guerin luy avoit confessé : puis luy remonstra que pour la crainte qu'elle pouvoit avoir qu'il ne tuast son fils, elle l'avoit envoyé en lointain pays, accompagné de deux fidels serviteurs, chargez de bagues & deniers, plus qu'il ne leur en falloit pour leur besoin. Le Roy entendant ces propos, adjousta douleur sur douleur, & peu s'en fallut qu'il ne tombast mort en terre, ou qu'il ne sortist hors du sens, & n'eust esté les courtisans qui le retindrent, je ne croy point qu'il n'eust tué la Royne sur le champ. Quand le pauvre Roy fut un peu retourné en soy, & qu'il eut un peu appaisé sa colere, il dit à la Royne : Venez ça femme, qui vous a esmeu d'envoyer nostre fils en lieux incognus ? Estimez-vous que je fisse plus de conte d'un homme sauvage que de mon propre sang ? Et sans attendre autre response d'elle, fit monter à cheval plusieurs soldats, en les divisant en quatre parties, pour chercher son fils en toute diligence : mais ils travaillerent en vain, à cause que Guerin s'alloit cachant sans se faire cognoistre à personne. Après avoir longuement chevauché avec ses serviteurs, pas-

ſant montagnes, vallées, fleuves & forests, demeurant maintenant en un lieu, tantoſt en l'autre, il parvint à l'aage de ſeize ans, & eſtoit ſi beau qu'il ſembloit la roſe du matin. Il ne paſſa gueres de temps après, qu'il vint une diabolique fantaiſie aux ſerviteurs de Guerin de le mettre à mort, & prendre les bagues & deniers pour les diviſer entr'eux: mais leur entreprinſe fut vaine car comme Dieu voulut, ils ne ſe peurent jamais accorder enſemble. Advint que par la bonne fortune, il vint à paſſer un fort beau jeune fils, monté ſur un gentil cheval richement equippé, & ayant fait une grande reverence à Guerin, le ſalua gracieuſement, en luy diſant: Certes, gentil chevalier, ſi c'eſtoit voſtre plaiſir, je m'accompagnerois volontiers avec vous. Et Guerin luy reſpondit: Voſtre gentilleſſe & bonne grace ne permet que je refuſe une telle compagnie. Au moyen dequoy je vous remercie humblement, en vous priant de grace ſpeciale que me faſſiez ce bien & honneur de venir avec nous. Nous ſommes eſtrangers & ne ſçavons pas les chemins, à ceſte cauſe vous nous les enſeignerez par courtoiſie, & en chevauchant enſemble nous deviſerons de quelque accident qui nous eſt ſurvenu; en ce faiſant le chemin nous ſera moins ennuyeux. Ce jeune fils que Guerin avoit rencontré, eſtoit l'homme ſauvage qu'il avoit delivré

de la prison du Roy Philippes Marie son pere. Iceluy par cas d'aventure après avoir couru divers pays & lieux estranges, fut aperceu d'une belle Fée, qui se portoit assez mal ; qui l'ayant consideré si laid & contrefaict, se mit à rire si asprement de sa laide forme, qu'elle vint à rompre une aposteme qu'elle avoit contre le cœur, qui facilement l'eust suffoquée : & sur l'heure mesme elle fut delivrée de tout mal, tout ainsi que si jamais elle n'eust senty aucune douleur : tellement que pour recompense d'un si grand benefice, & ne voulant pas estre veuë ingrate, luy dit : Escoute toy, qui es si laid & contrefaict, & qui as esté cause que j'ay recouvré ma santé tant desirée, je veux que tu deviennes le plus beau, le plus gentil, le plus sage & le plus gracieux fils de ce monde ; en te faisant participant de toute l'autorité & puissance qui m'a esté octroyée par nature, & pourras faire & defaire toutes choses à ton plaisir. Cela fait, luy ayant donné un beau cheval fée, luy donna congé d'aller où bon luy sembleroit. Chevauchant ainsi Guerin avec ce jeune fils sans le cognoistre, combien que l'autre le cogneust bien, finalement il arriva à une puissante cité, nommée Irlande, de laquelle estoit pour lors Seigneur le Roy Geofroy, lequel avoit deux filles belles à merveilles, de loüables mœurs, & surmontans quasi Venus en beauté ; l'une desquelles s'appelloit Po-

tentiane

tentiane, & l'autre Eleutherie, & estoient tant aymées du Roy, qu'il ne pouvoit vivre sans elles. Quand Guerin fut arrivé en Irlande avec le jeune fils incogneu & serviteurs, il print logis chez un hoste le plus facecieux homme de toute Irlande, qui les traitta fort honorablement. Le jour ensuivant venu, le jeune fils incogneu fit semblant de se vouloir partir, & aller en autre pays, prenant congé de Guerin, & le remerciant de sa bonne compagnie; mais Guerin, qui luy avoit desja prins grande affection, ne le vouloit point laisser partir en façon quelconque, & luy fit tant de caresses, qu'il consentit de demeurer avec luy. Or y avoit-il en ce pays d'Irlandois, deux espouvantables & cruels animaux; l'un desquels estoit un cheval sauvage, & l'autre une jument qui estoit pareillement sauvage, & estoient si farouches & terribles, que non seulement ils gastoient & dissipoient les belles campagnes cultivées, mais tuoient & massacroient tous les autres animaux & creatures humaines: tellement que le pays estoit reduit en si piteux estat par leur violence & ferocité, qu'on ne trouvoit plus personne qui y osast habiter, ains chacun abandonnoit son propre pays & domaine, pour aller demeurer en pays estranges. Et n'y avoit homme si puissant & courageux qui s'osast presenter devant eux, tant s'en faut de les tuer. Au moyen

dequoy le Roy voyant tout son pays destitué de vivres, aussi de bestes & creatures humaines, ne sçachant trouver remede à tel inconvenient, se tourmentoit incessamment, maudissant sa mauvaise fortune. Les deux serviteurs de Guerin qui n'avoient pas peu accomplir par le chemin leur mauvaise & pernicieuse intention, par faute de ne s'estre pas accordez ensemble, & pour la venuë du jeune fils incogneu, se vont imaginer de faire mourir Guerin, & demeurer seigneurs de ses bagues & deniers, dont commencerent à dire entr'eux : Voulons-nous voir si nous pouvons donner la mort à nostre maistre, en quelque maniere que ce soit ? Et ne trouvans aucun moyen qui les contentast, se trouvans en danger de mort s'ils le tuoient, mesmes s'imaginerent de deviser secrettement avec l'hoste, & luy raconter comment leur maistre Guerin estoit vaillant & belliqueux, & qu'il s'estoit souventesfois vanté en leur compagnie, de pouvoir tuer ce cheval sauvage, sans recevoir aucun dommage. En ce faisant cela pourra venir aux oreilles du Roy, qui desire grandement la mort des deux animaux, & la prosperité de son pays, & envoyra querir Guerin pour entendre le moyen qu'il faut tenir en telle entreprinse, & luy n'y sçachant donner remede, sera cause que le Roy le fera mourir, & nous autres serons heritiers des bagues & de-

niers : suivant leur deliberation ainsi fut-il executé. L'hoste entendant ces nouvelles fut le plus joyeux & le plus content homme de ce monde : & sans plus retarder s'en alla incontinent au palais, & après avoir fait la reverence au Roy les genoux en terre, luy dit secrettement : Sire, il faut que vous entendiez qu'il y a un gentil Chevalier logé en ma maison, qui s'appelle Guerin, & ainsi que je devisois avec ses serviteurs, ils m'ont dit entre autres choses que leur maistre estoit vaillant & expert aux armes, & qu'il ne s'en trouvoit point de nostre aage un autre pareil à luy, & qu'il s'estoit souventesfois vanté d'estre si puissant, qu'il accableroit le cheval sauvage, qui porte si grand dommage en vostre pays. Le Roy entendant ces propos, commanda qu'on le fit venir. L'hoste obeyssant à son Seigneur, s'en retourna en son logis, & dit à Guerin qu'il s'en allast seul trouver le Roy, qui avoit grand desir de parler à luy. Guerin s'en alla incontinent presenter au Roy, & luy ayant fait la reverence, luy demanda la cause pourquoy il l'avoit fait appeller. Guerin, mon amy, dit le Roy, la cause qui m'a contraint de te faire venir vers moy, est que j'ay entendu que tu es gentil Chevalier, & qu'il n'y a point ton pareil au monde, & que tu t'es vanté souventesfois que ta force est si grande, que sans aucun danger d'autruy, ny de ta personne, tu

vaincras ce cheval, qui ainsi miserablement gaste mon Royaume. Si tu veux entreprendre cela, je te promets te faire un don que tu en seras content à tout le temps de ta vie. Guerin entendant l'offre du Roy, s'estonna grandement, niant tousjours d'avoir jamais tenu tels propos, & que tout cela luy estoit faussement imposé. Le Roy estant troublé de la responsé de Guerin, luy dit d'un visage assez troublé : Sçais-tu qu'il y a, Guerin, je veux quoy qu'il en soit, que tu suive ceste entreprinse, si tu fais le contraire, il faut que tu te deliberes de mourir. Guerin s'estant party de la presence du Roy, s'en alla vers son logis, estant triste à merveilles, & n'osoit manifester sa passion: tellement que le jeune fils incogneu le voyant plus triste que de coustume, luy demanda tout doucement qui estoit la cause de sa fascherie. Et luy pour le fraternel amour qu'il luy portoit, ne luy pouvant nier sa juste & honneste demande, luy raconta par ordre tout ce qui estoit advenu. Alors le jeune fils incogneu luy dit : Ne te soucie de rien, car je t'enseigneray tel moyen que tu ne periras point, ains seras victorieux, & le Roy obtiendra son desir. Retourne vers le Roy, & luy dis qu'il t'addresse un bon mareschal, & luy fais faire quatre fers de cheval, qui soient assez gros, & qu'ils soient plus grands que les autres fers communs, de deux

grands doigts, & qu'ils ayent deux crampons longs d'un grand doigt par derriere. Et quand tu les auras mis à mon cheval, qui est fée, ne te soucie d'autre chose. Quand Guerin fut retourné vers le Roy, il luy dit tout ce que son compagnon luy avoit commandé. Le Roy fit venir un bon mareschal, en luy commandant de faire tout ce que Guerin voudroit. Quand ils furent à la boutique, Guerin luy commanda faire les fers comme dessus: ce qu'entendant le mareschal, ne les voulut pas faire, ains se mocquant de luy le traicta comme un fol, veu que cela luy sembloit une chose estrange & nouvelle. Au moyen dequoy Guerin oyant que le mareschal se mocquoit de luy, & qu'il ne luy vouloit point obeyr, s'en alla vers le Roy pour se plaindre du mareschal qui ne l'avoit pas voulu servir: tellement que le Roy l'ayant fait appeller, luy commanda expressement, & sous peine d'encourir en sa male grace, de faire ce qu'il luy seroit commandé, ou de faire l'entreprinse que Guerin devoit faire. Le mareschal voyant que le commandement du Roy le contraignoit, fit les fers & les attacha aux pieds du cheval, comme on luy avoit commandé. Quand le cheval fut ferré & equippé de tout ce qui luy faisoit de besoin, le jeune fils incogneu dit à Guerin: Tien, monte sur ce cheval, & va en la bonne heure; & quand tu entendras le hennissement du

cheval ſauvage, deſcens de ton cheval, & luy oſte la ſelle & la bride, en le laiſſant aller à ſa liberté. Puis tu monteras ſur quelque grand arbre pour voir l'yſſuë de ceſte entreprinſe. Guerin eſtant bien inſtruit par ſon compagnon de tout ce qu'il devoit faire, ayant prins congé de luy ſe partit joyeuſement. Desja le bruit eſtoit ſemé par toute la cité d'Irlande, qu'un gentil Chevalier avoit entrepris de prendre le cheval ſauvage, & le preſenter au Roy; tellement que les hommes & les femmes couroient de toutes parts aux feneſtres pour le voir paſſer, & en le voyant ſi beau, ſi jeune & de ſi belle apparence, chacun en avoit pitié, en diſant: Helas! comme ce pauvre jeune fils court volontiers à la mort: certes c'eſt grand dommage qu'il meure ſi miſerablement: pour la pitié qu'ils en avoient, ils ne ſe pouvoient tenir de pleurer. Mais Guerin hardy & aſſeuré, s'en alloit joyeuſement; & quand il fut arrivé au lieu où eſtoit le cheval ſauvage, & l'ayant ouy hennir il deſcendit du ſien, & luy oſta la bride & la ſelle, puis le laiſſa en ſa liberté, & monta ſur un grand arbre pour attendre la cruelle & ſanglante bataille. Il ne fut pas ſi-toſt monté ſur l'arbre que le cheval ſauvage arriva, & affronta celuy de Guerin qui eſtoit fée. Alors commença la plus cruelle bataille qu'on vit jamais au monde, parce qu'ils ſembloient deux Lyons deſchainez, & eſ-

cumoient par la bouche comme deux ſangliers pourſuivis par les chiens enragez ; & après qu'ils eurent longuement combattu, finalement le cheval fée vint à ruer deux coups de pied au cheval ſauvage, & luy donna en la machoire ſi rudement, qu'il l'oſta de ſa place : au moyen dequoy il perdit la jouſte de pouvoir plus combattre ny ſe deffendre. Guerin voyant cela demeura tout joyeux, & eſtant deſcendu de l'arbre, print un licol qu'il avoit porté avec ſoy, & le lia, puis le mena avec ſes machoires rompuës vers la cité, & le preſenta au Roy ſuivant ſa promeſſe devant le peuple, dont le Roy en fit grande feſte & triomphe, avec toute la cité. Mais les ſerviteurs en eurent encore plus grande douleur que jamais, parce que leur mauvaiſe intention n'avoit pas bonne iſſuë: tellement que pour le deſpit qu'ils en avoient, ils firent entendre derechef au Roy Geoffroy, que Guerin pourroit tuer facilement la jument, pourveu que ſon vouloir y fuſt. Le Roy entendant ces propos fit tout ainſi qu'il avoit fait de ſon cheval. Et pour autant que Guerin reculoit de ceſte entreprinſe, qui luy sembloit aſſez griefve, le Roy le menaſſa de le faire pendre, les pieds contre mont, comme rebelle de ſa couronne.

Et quand Guerin fut retourné en ſon logis, il raconta tout le fait à ſon compagnon, lequel luy dit en ſe ſouſriant : Frere,

ne te fasche point, va trouver le maistre des chevaux, & luy fais faire quatre autre fers de la mesme grandeur que les premiers, & qu'ils soient bien cramponnez & pointus; & fais le semblable que tu as fait au cheval, & tu retourneras avec plus grand honneur que tu n'as fait auparavant. Après que les fers furent preparez, & que le cheval fée fut ferré, il s'en alla en l'honnorable entreprinse. Si-tost qu'il fut arrivé au lieu où estoit la jument, & qu'il l'eut ouy hennir, il fit tout ainsi qu'à la premiere fois, & ayant laissé aller le cheval fée en liberté, la jument le vint rencontrer, l'assaillant si rudement en le mordant, que le cheval fée ne se peut quasi deffendre. Si se porta-t'il toutesfois si vaillamment, que la jument receut si grand coup de pied, qu'elle demeura boiteuse de la jambe droicte: & Guerin estant descendu de l'arbre, la print & la lia estroittement; puis estant monté sur son cheval, s'en retourna au palais avec grand triomphe, au grand contentement de toute la cité, & la presenta au Roy. Vous eussiez veu alors courir un chacun de toutes parts pour voir ceste jument boiteuse, laquelle, pour l'extreme douleur qu'elle sentoit, mourut peu de temps après. Voilà donc comment tout le pays fut delivré d'une si grande pauvreté. Si-tost que Guerin fut retourné au logis, & s'estant mis à reposer, parce qu'il se seroit lassé, ne se pouvant

pouvant endormir pour le grand bruict qu'il entendit, il se leva, & entendoit je ne sçay quoy se remuer dedans un vaisseau de miel, & n'en pouvoit saillir ; tellement que Guerin ouvrit le vaisseau, apperceut un freslon qui remuoit les aisles & ne se pouvoit lever, & ayant pitié de luy l'osta de leans, & le laissa aller en sa liberté.

Le Roy Geoffroy n'ayant point encore recompensé Guerin du double triomphe qu'il avoit obtenu, & estimant que c'estoit grande vilennie de ne recognoistre un tel bien-faict, l'envoya querir, & luy dit ces paroles : Tu vois Guerin, que par ton moyen mon Royaume est delivré d'une grande pauvreté, & pour autant que j'ay deliberé de te recompenser d'un tel benefice, & ne trouvant aucun don qui soit convenable à tel merite, j'ay determiné de te donner une de mes filles en mariage. Mais il faut que tu entendes que j'en ay deux, desquelles l'une s'appelle Potentianne, qui a les cheveux entortillez d'un si grand artifice, qu'ils reluisent comme l'or fin. L'autre se nomme Eleutherie, qui a les cheveux reluisans comme fin argent : tellement que si tu devines qui est celle qui porte les tresses d'or, je promets te la bailler en mariage, autrement je te feray trancher la teste. Guerin entendant la terrible commission du Roy, se tourna vers luy, en disant : Comment (Sire) est-ce le guerdon de mes labeurs ?

Est-ce le salaire de mes angoisses endurées à la sueur de mon corps ? Est-ce le benefice que vous me rendez, pour avoir delivré vostre Royaume qui s'en alloit tout gasté & desolé ? Helas ! je n'avois pas merité cela envers vous. Ce n'est pas aussi l'estat d'un magnanime Roy, comme vous estes ; mais puis qu'il vous plaist ainsi, je suis à vostre discretion, faites de moy ce qu'il vous plaira. Or va (dit le Roy) sans plus tarder ; je te donne terme jusques à demain pour penser à ton affaire. Guerin s'estant party de la presence du Roy s'en alla trouver son compagnon, & luy raconta tout ce que le Roy Geoffroy luy avoit dit. Le compagnon ne faisant pas grande estime de cela, luy dit : Ne te soucie, Guerin, car je te delivreray de ce danger icy. Ne te souvient-il pas que tu delivras l'autre jour un freslon d'un vaisseau de miel, & que tu le laissas en liberté ? Il sera cause de ton salut : car il s'en ira demain après disner au palais, & volera trois tours à l'entour du visage de celle qui a les cheveux d'or, & elle le chassera de sa main blanche : & quand tu auras veu par trois fois tel acte, tu cognoistras que c'est celle qui sera ta femme. Helas ! (dit Guerin à son compagnon) quand auray-je jamais le moyen de recognoistre tant de plaisirs que j'ay receu de toy ? Certainement si je vivois mille ans, je ne te pourrois jamais recom-

penser en la moindre partie que ce soit ; mais celuy qui recognoit tout, suppliera pour moy en ce que je ne puis defaillir. Alors le compagnon respondit à Guerin : Escoute (frere Guerin) il n'est ja besoin que tu me guerdonnes de ce que j'ay fait pour toy ; mais il est tantost temps que je me manifeste à toy, & que tu cognoisses maintenant qui je suis. Et tout ainsi que tu m'as delivré de la mort, aussi je t'ay voulu rendre le merite d'une si grande obligation. Sçaches que je suis l'homme sauvage que tu delivras si amiablement de la prison de ton pere, & suis nommé Robinet. Puis luy raconta comme la fée l'avoit rendu un si beau jeune fils, dont Guerin fut tout estonné ; tellement qu'il se print à plorer, en le baisant & embrassant comme s'il eust esté son frere. Mais pour autant que le temps s'approchoit de rendre resolution au Roy Geofroy, s'en allerent tous deux au palais : & le Roy commanda que ses deux filles fussent couvertes de deux voiles blancs, & qu'on les menast en la presence de Guerin, ce qui fut fait. Quand elles furent venuës, ne se pouvans cognoistre l'une d'avec l'autre, le Roy va dire à Guerin : Où est celle que tu veux que je te donne en mariage ? Guerin ne sçavoit que dire à cela. Le Roy qui desiroit grandement voir l'yssuë de ceste affaire, l'importunoit & le pressoit, en disant que le temps s'en alloit, &

qu'il estoit temps d'expedier ceste matiere.
Mais Guerin luy respondit doucement:
Sire, si le temps s'en va, le terme que
m'avez donné pour tout aujourd'huy, n'est
pas encore expiré. Ce que chacun confirma
estre vray. Estant ainsi le Roy en ceste
longue attente avec Guerin, & tous les
autres, voicy venir le freslon, qui en bruyant
vint à environner le beau visage de Potentianne
aux cheveux d'or. Et elle comme
troublée & ennuyée de ceste beste,
le repoussoit en arriere; & l'ayant chassé
par trois fois se partit à la parfin. Estant
Guerin sur cela un peu douteux, se fiant
tousjours aux bons propos de son fidelle
compagnon Robinet, le Roy luy va dire;
Or sus Guerin, que dis-tu? Il faut mettre
fin à cecy. Cela fait, Guerin ayant
diligemment consideré l'une & l'autre pucelle,
mit la main sur la teste de Potentianne,
qui luy avoit esté monstrée par le
freslon, & dit: Sire, voicy vostre fille aux
cheveux d'or. Et s'estant la fille descouverte,
on cogneut manifestement que c'estoit
elle. Alors le Roy Geofroy, en la
presence de tous, & au grand contentement
de tout le peuple, la luy donna en
mariage, & ne se partit point de là qu'il
n'espousast l'autre fille à son bon amy &
compagnon Robinet. Puis Guerin se manifesta
estre fils de Philippes Marie Roy
de Sicile, dont le Roy Geofroy fut encore
plus joyeux: tellement que les nop-

tes furent faites avec grand triomphe & magnificence. Et fit-on entendre au pere & à la mere de Guerin, qu'il estoit marié, dont ils receurent une joye incroyable, à cause qu'ils estimoient que leur fils estoit perdu. Estant Guerin retourné en son pays de Sicile, avec sa femme, son frere & sa belle-sœur, fut gracieusement receu de ses parens, & vesquit longuement en paix, laissant après soy de beaux enfans heritiers du Royaume.

Ceste piteuse Fable fut trouvée bonne, & Eritrée voyant que chacun se taisoit, commença ainsi son Enigme :

De peu de cas naist une fierre beste,
Qui hait chacun de sa propre nature,
De son regard tout occit & arreste,
Ny de soy-mesme elle n'a ne soin ne cure,
Autour de soy tout fletrit & tempeste,
Endommageant de tout la mort procure :
Les arbres seche & va tout infectant,
Brief, point n'y a qui nuyse au monde tant.

L'Enigme recité par Eritrée, & loüé generalement d'un chacun, fut par aucuns interpreté en une sorte, & autrement par les autres, mais nul n'en donnoit la vraye interpretation; tellement que Eritrée voyant que son Enigme n'estoit pas entendu, dit : Ce fier animal n'est autre chose sinon le basilique, lequel porte haine à autruy, & le met à mort par sa

veuë aiguë; & en se voyant soy-mesme vient à mourir. L'exposition d'Eritrée finie, le Seigneur Evangeliste, qui estoit à costé d'elle, dit en sousriant : C'est vous mesmes qui estes le basilique; car vous tuez tout doucement avec vos yeux ceux qui vous regardent. Mais Eritrée peinte de couleur naturelle par le visage, ne respondit autre chose : tellement qu'Alterie qui estoit assise près d'elle, sçachant que c'estoit en son rang de fabloyer, commença ainsi une plaisante Fable, suivant le vouloir de Madame :

FABLE II.

Adamantine fille de Bagolane Savonoise, fut espousée à Drusian Roy de Boheme, par le moyen d'une poupée.


'ENTENDEMENT de l'homme est si haut, si puissant & si subtil, que sans aucun doute il surmonte toutes les forces du monde; tellement que non sans cause, on dit que l'homme sage est par dessus les astres. Sur ce poinct, il me souvient d'une Fable par laquelle vous pourrez facilement entendre, qu'une

pauvre fille (espousée par fortune) devint femme d'un riche & puissant Roy. Et combien que la Fable soit brefve, si sera-t'elle d'autant plus plaisante & facecieuse. Escoutez moy donc, je vous prie, comme vous avez fait nos bonnes compagnes, qui doivent estre grandement loüées.

En Boheme (notables Dames) se trouva, n'y a pas long-temps, une pauvre vieille Savonoise, nommée Bagolane, laquelle estant assez pauvre, & chargée de deux filles, l'une desquelles s'appelloit Cassandre, & l'autre Adamantine, vouloit toutesfois, avec toute sa pauvreté, donner ordre à son cas, & mourir contente. Et n'ayant autre vaillant en tout son bien, dont elle peust tester, hors mis un petit coffre plein d'estoupes, le laissa à ses filles; en les priant de vivre paisiblement ensemble après sa mort. Ces deux sœurs (nonobstant qu'elles fussent pauvres des biens de fortune) ne laissoient pas d'estre riches des biens de l'esprit : tellement qu'en vertus & bonnes mœurs, elles n'estoient pas inferieures aux autres femmes. Cassandre qui estoit la fille aisnée, print une livre de ces estoupes, & se mit à filer assez soigneusement; & ayant filé bailla le fil à sa petite sœur Adamantine, luy enchargeant de le porter en place pour le vendre & acheter du pain, afin de substanter leur vie par leurs labeurs. Adamantine ayant prins le fil s'en alla en pla-

ce pour le vendre, ſuivant le commandement de Caſſandre; mais l'occaſion & l'opportunité luy fit faire contre ſon vouloir & de ſa-ſœur; parce qu'elle vint à rencontrer au milieu de la place une vieille qui avoit une poupée la plus belle & la mieux formée que jamais fut veuë : tellement qu'Adamantine l'ayant veuë & conſiderée, en devint ſi fort amoureuſe, qu'elle penſoit plus à l'avoir qu'à vendre ſon fil.

Après qu'Adamantine eut longuement penſé & repenſé ſur cela, ne ſçachant quel moyen tenir pour l'avoir, delibera de tenter ſa fortune, pour voir ſi elle la pourroit changer avec ſon fil. Et s'eſtant approchée de la vieille, luy dit : Madame, ſi c'eſtoit voſtre plaiſir je changerois volontiers mon fil avec voſtre poupée. La vieille voyant ceſte belle jeune fille qui avoit grand deſir de changer ſon fil pour avoir la poupée, ne luy voulut pas contredire; mais ayant prins ſon fil luy preſenta ſa poupée. Si-toſt qu'Adamantine eut la poupée, elle ne ſe vit jamais ſi contente & joyeuſe; puis s'en retourna au logis, & ſa ſœur Caſſandre luy dit : As-tu vendu le fil ? Ouy, reſpondit Adamantine. Où eſt le pain que tu as acheté ? dit Caſſandre. Alors Adamantine ouvrit ſa robe, & luy monſtra la poupée qu'elle avoit changée. Cependant Caſſandre qui ſe ſentoit mourir de faim, voyant la pou-

pée, monta si fort en colere, qu'elle print Adamantine par les cheveux, & luy donna tant de coups, qu'elle ne pouvoit quasi remuer. Adamantine ayant patiemment receu ces coups, sans faire aucune deffense, se sauva le mieux qu'elle peust en une chambre avec sa poupée. Quand se vint sur le soir, Adamantine print sa poupée entre ses bras, comme font ordinairement les enfans, & s'en alla vers le feu, & ayant prins un peu d'huile de lampe, luy frotta l'estomach & les reins, puis l'enveloppa en quelques drapeaux, & la mit dedans le lict, & se coucha près d'elle. Adamantine ne fut pas si-tost sur son premier sommeil que la poupée commença à crier & dire: Mamme, mamme, je veux faire la caque. Et Adamantine s'estant esveillée, luy dit: Qu'as-tu, ma fille? Je voudrois faire la caque, mamme, respondit la poupée. Attens un peu, ma fille, dit Adamantine; & s'estant levée, elle print son devantier qu'elle portoit le jour precedent, & le mit dessous elle, en disant: Fais bien la caque, ma fille. Et la poupée en s'efforçant remplit le devantier de deniers. Ce que voyant Adamantine esveilla sa sœur Cassandre, & luy monstra les deniers que la poupée avoit fait. Cassandre voyant le grand nombre de deniers, fut toute estonnée, remerciant Dieu qui ne l'avoit pas abandonnée en ses afflictions: & en se tournant vers sa sœur, luy

demanda pardon des coups qu'elle avoit receu à tort & sans cause, & commença à faire caresse à la poupée, en la baisant doucement, & la tenant estroittement entre ses bras. Quand le jour fut venu, les sœurs commencerent à garnir leur maison de ce ce qui leur faisoit de besoing, de pain, de vin, d'huile, bois & toutes choses qui appartiennent à un bon mesnage. Et tous les soirs elles frottoient l'estomach & les reins à la poupée, en l'enveloppant de drapeaux bien deliez, & luy demandoient souvent si elle vouloit faire la caque, & elle respondoit qu'ouy, tellement qu'elle rendoit deniers à foison. Advint qu'une de leurs voisines estant allée un jour en leur maison; & la voyant si bien garnie de tout ce qui estoit de besoin, s'esmerveilla grandement, & ne se pouvoit persuader qu'elles fussent devenuës si-tost riches, veu qu'elles souloient estre plus pauvres que Job : les cognoissant neantmoins de si bonne vie, & si honnestes de leurs corps, que rien plus. Au moyen dequoy elle se mit cela si bien en son esprit qu'elle delibera de sçavoir, par quelque moyen que ce fut, d'où procedoit si grand bien. Et de fait, elle s'en alla vers leurs logis, & leur dit: Venez-ça, mes filles, comment avez-vous si bien remonté vostre maison en si peu de temps, veu que vous estiez si pauvres? Alors Cassandre, qui estoit l'aisnée, va respondre : Nous

avons changé une livre d'estoupe que nous avions avec une poupée, laquelle nous rend deniers à foison. Ce qu'entendant la voisine, conceut une si grande envie en son cœur, qu'elle delibera de la desrober. Et si-tost qu'elle fut de retour en son logis, elle raconta à son mary, que les deux sœurs avoient une poupée qui leur donnoit or & argent toutes les nuicts, & qu'elle avoit deliberé de la leur oster. Et combien que le mary se moquast des paroles de sa femme, si fit elle tant envers luy qu'il le creut. Mais il luy dit : Comment feras-tu pour la desrober ? La femme respondit, vous ferez semblant un soir d'estre yvre, & prendrez vostre espée & courrez après moy, frappant de vostre espée contre les murailles, comme si me vouliez tuer: & moy feignant d'avoir peur que ne me tuiez, m'enfuiray à la ruë. Cependant les deux sœurs qui sont pitoyables, me viendront ouvrir, & m'en iray cacher en leur maison, où je demeureray toute la nuict, & feray tout ce qui me sera possible pour l'avoir. Quand ce vint sur le soir, le mary de ceste bonne Dame print son espée toute roüillée, & en frappant çà & là par les murailles, se mit à courir après sa femme, laquelle pleurant & criant à haute voix, s'enfuit hors du logis. Ce qu'oyans les deux sœurs coururent aux fenestres pour entendre ce qui estoit advenu, & cogneurent à la voix que

c'estoit leur voisine qui se plaignoit ; tellement qu'elles descendirent incontinent, & luy allerent ouvrir la porte, & la retirerent en leur maison. Puis elles luy demanderent pour quelle cause son mary la poursuivoit ainsi en colere : elle respondit qu'il estoit venu ce soir si chargé de vin au logis, qu'il ne sçait qu'il fait, & pour autant que je le reprens de ceste yvrognerie, il a prins son espée, & s'est mis à courir aprés moy : mais parce que j'ay esté plus habile que luy, je me suis bien voulu absenter pour eviter plus grand scandale, & m'en suis venuë vers vous. C'est bien fait à vous, dirent les sœurs, vous demeurerez ceste nuict avec nous, de peur que ne tombiez en quelque danger de vostre vie, cependant l'yvrognerie de vostre mary passera. Et ayans appareillé le souper, elles souperent ensemble ; & après avoir engraissé la poupée, s'en allerent reposer. Quand l'heure fut venuë que la poupée eut besoin de fienter, elle dit : Mamme, la caque. Et Adamantine, suivant sa coustume, luy mettoit dessous quelque drapeau net, & la poupée jettoit de l'argent dont toutes s'esbahissoient. La bonne Dame qui s'en estoit fuye, consideroit tout ce mystere, une heure luy sembloit mille ans pour desrober la poupée. Quand ce vint sur poinct du jour, la bonne Dame se leva secrettement, cependant que les deux sœurs dormoient, & print la pou-

pée, sans qu'Aadamantine s'en peust appercevoir; & les ayant esveillées print congé d'elles pour s'en aller en sa maison, en leur disant que son mary se pourroit bien estre deschargé de son vin. Si-tost qu'elle fut de retour en son logis, elle dit joyeusement à son mary: Vous ne sçavez pas, mon mary, nous avons trouvé maintenant nostre adventure, voyez la poupée que je vous disois, & attendoit avec grand desir la nuict à venir pour se faire riche. La nuict venuë, elle print la poupée, & ayant fait allumer un bon feu, luy commença à oindre l'estomach & les reins, en l'enveloppant de beaux petits drapelets, puis la mit coucher dedans le lict: & s'estant pareillement despoüillée, se coucha près d'elle. Le premier sommeil passé, la poupée s'esveilla & dit: Madame, la caque: mais elle ne dit pas, mamme caque, parce qu'elle ne la cognoissoit pas; & la bonne Dame, qui attendoit en veillant ce fruict, se leva incontinent du lict, & print un linge fort blanc & le luy mit dessous, en disant: Fais la caque, ma fille. La poupée en s'efforçant de tout son pouvoir, remplit le linge de si puante ordure, qu'on ne s'en pouvoit quasi approcher. Alors le mary luy dit: Ne vois-tu pas bien sotte que tu es, qu'elle t'a bien traitée comme tu merite, & suis encore plus lourdaut d'avoir creu telle folie. Mais la femme debatant tousjours avec le mary,

afferma en jurant, d'avoir veu avec ses yeux propres, qu'elle avoit fait une grande quantité de deniers. Et en la voulant garder encore la nuict ensuivant pour faire nouvelle experience ; le mary qui ne pouvoit souffrir une si grande puanteur, dit les plus grandes injures de ce monde à sa femme, & print la poupée & la jetta par les fenestres sur quelques baleyeures qui estoient vis-à-vis du logis. Advint que quelques païsans en ce temps là chargerent ces balieures sur une charette, & sans que personne s'en apperceust, la poupée fut mise sur la charette, & de ces ordures fut fait un fumier aux champ pour fumer les terres quand il seroit temps. Cependant le Roy Drusian allant à la chasse pour son passe-temps, en passant par là, eut grand desir d'aller à la selle ; & estant descendu de son cheval, fit ce que requeroit nature : n'ayant dequoy se nettoyer, appella un serviteur, qu'il luy baillast quelque chose pour le nettoyer. Le serviteur s'en alla au fumier, & en cherchant dedans pour trouver quelque chose propre pour cest affaire, il trouva par fortune la poupée, laquelle il presenta au Roy, qui sans aucun soupçon la print, & l'ayant approchée de ses fesses pour se fourbir le trou bruneau, il se mit à crier à haute voix, à cause que la poupée l'avoit empoigné par la fesse, en le mordant si estroitement, qu'elle le faisoit quasi sortir

hors du sens. Quand ses gens eurent entendu cecy, ils coururent vers luy pour le secourir; & en le voyant couché en terre comme demy mort, furent tous estonnez de ceste poupée qui le tourmentoit ainsi; tellement qu'ils commencerent tous ensemble à l'oster; mais c'estoit en vain, & tant plus ils s'efforçoient de la remuer de là, d'autant plus luy donnoit-elle grande passion, & ne se trouva jamais aucun qui la peust oster de là. Et aucunesfois elle luy empoignoit les testicules si estroittement, qu'elle luy faisoit voir toutes les estoilles du ciel en plein jour.

Quand le pauvre Roy fut retourné au palais, ayant la poupée attachée aux fesses, & ne trouvant personne qui la peust arracher de là, il fit crier à son de trompe, que s'il y avoit aucun de quelque condition que ce fust, qui voulust entreprendre de luy oster ceste poupée des fesses, qu'il luy donneroit le tiers de son Royaume, & si c'estoit une pucelle, il l'espouseroit: promettant sur sa couronne & par tous ses grands sermens, de maintenir tout ce qui estoit contenu en ladite ordonnance. Quand cela fut publié, plusieurs accoururent au palais sous esperance d'obtenir ce prix; mais la grace ne fut octroyée à personne, car il ne s'en trouva point qui la peust arracher de là, ains quand quelqu'un s'en approchoit, elle luy donnoit plus grand tourment & passion;

tellement que le Roy (estant ainsi miserablement tourmenté, & ne trouvant aucun remede à sa douleur intolerable) estoit quasi comme mort. Or Cassandre & Adamantine qui avoient desja tant pleuré & regretté leur poupée, ayans esté abbreuvées de ceste publication, s'en vindrent tout droit au palais, & se presenterent au Roy. Cassandre, qui estoit la plus grande, commença à faire feste à la poupée, & les plus grandes caresses qu'on peust imaginer; mais la poupée en estreignant les dents, & pressant les mains, tourmentoit encore plus fort le pauvre Roy. Adamantine qui estoit un peu plus esloignée, s'approcha & dit: Sire, laissez-moy, s'il vous plaist, essayer mon adventure; & s'estant presentée à la poupée, luy dit: Or sus, ma fille, laisse en paix mon Seigneur, & ne le tourmente plus: en disant ces propos, elle la caressoit & embrassoit. La poupée ayant recogneu sa petite mere qui la souloit gouverner & manier, s'osta des fesses, en abandonnant le Roy, & luy sauta entre ses bras. Le Roy voyant cela, fut tout estonné, se mit à reposer, pour autant qu'il n'avoit jamais esté à son aise par plusieurs jours & nuicts, pour l'extreme passion qu'il avoit senty. Quand Drusian fut guary de ce mal, afin de ne violer sa promesse, fit venir Adamantine, & en la voyant belle & de bonne grace, l'espousa en presence de tout le peu-

ple,

ple, & maria bien-toſt après honorablement ſa ſœur Caſſandre, non pas ſans grands triomphes & preparatifs, & depuis veſquirent enſemble longuement en grande tranquillité. La poupée ayant veu les magnifiques nopces des deux ſœurs, & leur intention avoir eu bonne yſſuë, ſe diſparut incontinent, & ne ſceut-on depuis aucunes nouvelles qu'elle devint. Toutesfois je penſe qu'elle s'en alla avec les fantoſmes, comme il advient.

La Nouvelle d'Alterie finie, fut grandement loüée d'un chacun, avec ris infinis; conſiderant principalement que la poupée fiantoit ſi doucement, & mordoit ſi aſprement les feſſes du pauvre Roy. Cela fait, Madame commanda à Alterie de ſuivre l'ordre avec ſon Enigme, qui fut tel:

Qu'eſt-ce qui a plus d'une palme en longueur,
Pour bien fourny & gros à l'avenant;
Aſſez hardy & ſe plaiſt de ſon heur,
Et volontiers à l'homme ſe donnant,
Il eſt plaiſant à voir en ſa valeur,
Il porte braye & capuchon tenant:
Puis par à bas luy pendent deux ſonnettes.
C'eſt un plaiſir pourveu que t'en delectes.

L'Enigme finy, Madame, qui avoit changé le ris en courroux & deſdain, ſe monſtrant par le viſage troublée, reprint aſſez rudement Alterie, diſant que ce n'eſtoit point le lieu de raconter propos ſales

& deshonnestes entre Dames d'honneur ; & qu'elle se donnast bien garde une autre fois de faire le semblable. Mais Alterie estant un peu rougie au visage, se tourna vers Madame, & luy dit: Madame, l'Enigme que j'ay proposé n'est point sale, comme vous estimez, & de fait la noble compagnie en rendra bon tesmoignage, quand le sujet sera bien entendu : parce que mon Enigme ne signifie autre chose, sinon le faucon, qui est un oyseau gentil & hardy, & vient volontiers au fauconnier. Il porte brayes, & les sonnettes aux pieds, donnant grand plaisir & passe-temps à ceux qui prennent plaisir à la chasse. Quand la vraye interpretation de cest Enigme fut entenduë, qui avoit esté estimé auparavant deshonneste, fut loüé d'un chacun. Et Madame (ayant osté toute mauvaise opinion qu'elle pouvoit avoir conceu à l'encontre d'Alterie) dressa sa veuë vers Laurette, en luy faisant signe qu'elle s'approchast, ce qu'elle fit en toute diligence. Et pour autant que c'estoit en son rang de raconter sa Fable, elle luy dit : Je veux que vous imposiez silence à vostre bouche pour le present, & que prestiez seulement l'oreille à escouter ce qu'on dira, non point que je fasse peu d'estime de vous, & que je vous estime moindre que vos compagnes à deviser; mais c'est afin d'avoir ce soir plus grand plaisir & passetemps. Laurette respondit: Madame, tou-

tes vos paroles me sont exprès commandemens : & ayant fait une grande reverence, s'en alla seoir en son lieu. Puis Madame regarda au visage de Moulin, en luy faisant signe de la main qu'il s'approchast d'elle : & luy se leva incontinent, & luy alla faire la reverence. Alors Madame luy dit : Seigneur Anthoine, ce dernier soir de la semaine a grand privilege, & est licite à un chacun de dire ce qu'il veut : tellement que pour nostre contentement, & de ceste honorable compagnie, nous voudrions que vous nous racontissiez une fable Bergamasque, d'une telle bonne grace que vous sçavez bien faire : en ce faisant nous serons perpetuellement tenus à vous. Le Seigneur Moulin ayant entendu ceste conclusion, ne sceut que dire du commencement; puis voyant de ne pouvoir eviter l'assaut, luy respondit ainsi : Madame, c'est à vous à commander & à nous d'obeyr; mais n'attendez point de moy chose de plaisir, parce que nos Damoiselles ont si bien fait leur devoir à raconter leurs fables que rien plus. Toutesfois tel que je suis, je m'efforceray de satisfaire à vostre demande, non pas comme vous desirez & comme je voudrois bien, mais selon mon petit pouvoir, & & s'estant retiré à sa place, commença ainsi sa Fable :

FABLE III.

Berthaud de Valsable eut trois enfans tous bossus, & d'une mesme façon : l'un desquels s'appelle Jambon,& va par le monde cherchant sa bonne fortune ; & estant arrivé à Rome, il fut tué & jetté dedans le Tibre avec deux autres siens freres.



'EST chose que, mes Dames, je vous dis bien griefve & mal-aisée à regimber contre l'aiguillon, qui vaut autant à dire, que c'est une mauvaise chose que le coup de pied d'un asne, encore est-il plus aspre d'un cheval. Or puisque la fortune a voulu que je vienne à ceste entreprinse de deviser, patience & obeyssance vaut mieux que sacrifice ; car il n'y a damné que les obstinez. Et si je disois chose qui ne fust selon vostre contentement, ce n'est pas ma faute, mais de Madame, qui l'a voulu ainsi. Vous sçavez bien que le plus souvent l'homme va cherchaant plus qu'il ne doit & luy advient, ou trouve ce qu'il ne croit pas ; tellement qu'il se trou-

ve à la fin deceu, comme fit depuis quelque temps en ça Jambon, fils de Berthaud de Valſable, qui cuidoit abuſer ſes freres, & luy-meſme à la fin demeura prins. Vray eſt qu'ils moururent à la fin tous trois malheureuſement, comme vous entendrez, ſi vous me donnez un peu d'audience, ce que je vous raconteray maintenant.

Il faut donc que vous entendiez que Berthaud de Valſable, au pays de Bergame avoit trois enfans maſles, tous trois boſſus, & qui ſe reſſembloient ſi bien qu'il eſtoit impoſſible de les cognoiſtre l'un d'avec l'autre. L'un ſe nommoit Jambon, l'autre Breton, & le troiſiéme Santon. Jambon qui eſtoit le plus aagé, ne paſſoit point ſeize ans. Ce galand fut adverty que ſon pere Berthaud (à cauſe de la famine qui eſtoit au pays, & generalement par tout) vouloit vendre ce peu de bien qu'il avoit de patrimoine (car il y avoit bien peu de gens en ce pays là qui n'euſt quelque choſe de propre) pour ſubſtanter ſa famille, s'adreſſa, comme l'aiſné, vers ſes freres, Breton & Santon, les plus jeunes, & leur dit : Mes freres, je ſerois d'advis, afin que noſtre pere ne vendiſt ce peu de bien que nous avons, & que nous euſſions après ſa mort dequoy nous ſurvenir, que vous alliſſiez par le monde, afin de gaigner quelque choſe pour maintenir noſtre maiſon, & je demeureray à la maiſon avec le vieillard pour le gouver-

ner : en ce faisant nous sauverons les despens, & cependant le mauvais temps se passera. Breton & Santon, qui n'estoient pas moins rusez que Jambon, luy respondirent : Très-cher frere Jambon, vous nous prenez icy tant au despourveu, que nous ne sçavons que respondre ; mais donnez-nous terme ceste nuict pour y penser, & demain nous vous respondrons. Les deux freres, Breton & Santon, estoient d'une ventrée, & s'accordoient mieux ensemble qu'avec Jambon : & si Jambon avoit une once de mechancheté, les deux autres en avoient bien deux livres : car on voit communement que l'esprit & la malice recompense où nature deffaut. Le jour ensuivant, Breton, suivant la charge & commission que son frere Santon luy avoit donnée, s'en alla trouver Jambon, & luy commença ainsi à dire : Mon très-cher frere Jambon, nous avons bien pensé & consideré à tout ce que vous avez dit, & cognoissant que vous estes le plus grand de nous autres, nous estimons qu'il vaudra mieux que vous alliez le premier par le monde, & que nous autres qui sommes encore petits, demeurions à la maison pour gouverner nostre pere. Et si vous trouvez cependant quelque bonne fortune pour vous & pour nous, escrivez-nous, & nous vous irons trouver incontinent. Jambon qui pensoit donner la trousse à ses freres, ayant entendu la responce, fut bien

camus, & en barbotant entre ses dents, disoit en soy-mesme : Par mon serment ces gens icy sont plus malicieux que moy. Car il disoit cela pour faire aller ses freres par le monde, afin qu'ils mourussent de faim, du temps de la cherté, & qu'il demeurast maistre de tout : veu mesmement que le pere estoit sur le bord de sa fosse ; mais son entreprinse n'alla pas comme il pensoit. Ayant donc entendu la responsе de ses deux freres, il commença à faire son paquet de quelques pauvres habits qu'il avoit ; & ayant prins un bissac, avec du pain & du fromage, & une bouteille de vin ; portant aussi en ses pieds une paire de souliers rompus de cuir de porceau, se partit de sa maison, & print son chemin vers Bresse ; & ne trouvant là aucun party pour luy, passa plus outre, & s'en alla à Veronne, où il trouva un bonnetier qui luy demanda s'il sçavoit point travailler de son mestier, & il respondit que non. Voyant qu'il n'y avoit rien pour luy, il laissa Veronne & Vincence, & s'en vint à Padouë : & si-tost qu'il fut veu de certains Medecins, on luy demanda s'il sçavoit point panser les mules, & il respondit que non, mais qu'il sçavoit bien labourer la terre, & tailler les vignes ; & ne se pouvant accorder avec eux, il se partit de là pour aller à Venise. Après que Jambon eut long-temps cheminé sans trouver aucun party, ne se trouvant plus

denier ny maille, se trouvoit mal content. Mais après long chemin, quand ce fut le plaisir de Dieu, il arriva au port, & pour autant qu'il estoit sans argent, on ne le vouloit pas recevoir; tellement que le pauvre diable ne sçavoit plus de quel bois faire flesches, & voyant que les bateliers qui tiroient les barques, gaignoient quelques deniers à cest estat, il commença pareillement à s'y employer : mais la fortune qui persecute tousjours les pauvres gens & malheureux, voulut, qu'en remuant quelque baston, la corde se vint à rompre, & en se detournant il luy tomba un gros baston sur l'estomach, qui le fit tomber esvanouy en terre, & fut quelque espace de temps qu'on ne sçavoit s'il estoit vif ou mort, & si ce n'eust esté quelques gens de bien qui le firent porter sur le bateau à Venise, je ne crois point qu'il ne fut mort. Quand il fut guary, il se partit avec ces gens de bien, & s'en alla par la ville chercher quelque party. En passant par les espiceries, il fut veu par un espicier qui piloit des amendes pour faire du marsepain, & luy demanda s'il vouloit demeurer avec luy, & il respondit que ouy. Estant entré en la boutique, le maistre luy bailla quelques confitures à nettoyer, & luy enseigna à partir les noires d'avec les blanches, & le mit en compagnie d'un autre valet de boutique pour travailler ensemble. En nettoyant ces confitures

tures avec ce valet, le bon compagnon les accoustroit & nettoyoit si bien, qu'il ostoit l'escorce & la couverture de dessus, parce qu'il les sentoit douces, & laissoit le dedans. Le maistre qui cogneut le mystre, print un baston en sa main, & luy donna de bons coups, en disant: Vous faites icy des gallands, gentils gourmands & belistres que vous estes, en maniant tousjours un baston sur leurs espaules, & sur le champ les envoya en la malheure. Quand Jambon se fut party d'avec l'espicier ainsi bien froté & estrillé, il s'en alla à sainct Marc, & de bonne fortune en passant par le marché des herbes & salades, il fut appellé par un jardinier de Quioge, qui s'appelloit Vivian Viannel, qui luy demanda s'il vouloit demeurer avec luy, & qu'il le nourriroit bien, & luy feroit bonne compagnie. Jambon qui portoit sur soy la devise & l'enseigne de Siene, c'est à sçavoir le Loup affamé, luy respondit qu'il en estoit content; & ayant vendu quelque peu d'herbes qu'il avoit, il monta en barque, & s'en alla à Quioge, & Vivian le mit à travailler au jardin & accoustrer les vignes. Or Jambon estoit desja tout stilé pour aller haut & bas par Quioge, & cognoissant beaucoup d'amis de son maistre. Et pour autant que c'estoit sur la saison des premieres figues, Vivian en print trois des plus belles, & les mit dedans un plat pour les envoyer, ou donner à un sien amy,

de Quioge, nommé ſire Pierre. Et ayant appellé Jambon, luy bailla les trois figues, & luy dit: Jambon, prens ces trois figues & les porte à mon compere ſire Pierre, & luy dis qu'il les reçoive pour l'amour de moy. Jambon obeyſſant à ſon maiſtre, dit: Volontiers, maiſtre. Et ayant prins les trois figues, ſe partit joyeuſement. Quand Jambon fut par chemin pour faire ſon meſſage, eſtant aſſailly par la gourmandiſe, le traiſtre regardoit & guignoit ces figues, & dit à ſa gueulle: Que dois-je faire? en dois-je manger, ou non? Sa gueulle luy reſpondit: Mange, mange, pauvre homme; un affamé ne regarde à rien. Et pour autant qu'il eſtoit aſſez gourmand par nature, joint qu'il eſtoit affamé comme un loup, il print le conſeil de la gorge, & empoigna une de ces figues, & luy commença à eſtreindre le cul, taſter & retaſter, en diſant. Elle eſt bonne, elle n'eſt pas bonne, ſi eſt, non eſt: qu'il l'entama juſques au milieu; tellement qu'il n'y demeura que la peau. Aprés l'avoir mangée, il luy ſembla d'avoir mal fait; mais parce que la faim le preſſoit, il n'en fit pas grand' eſtime, car il print la ſeconde figue, & en fit autant que de la premiere. Jambon voyant d'avoir fait un tel deſordre ne ſçavoit quelle contenance tenir, ou s'il devoit aller faire ſon meſſage, ou s'en retourner vers ſon maiſtre; & eſtant en ceſte diſpute, il print un peu de courage, &

delibera d'aller plus outre. Quand il fut arrivé vers le compere ſire Pierre, il batit à la porte ; & pour autant qu'il eſtoit desja cogneu, on luy ouvrit incontinent, & s'eſtant preſenté au ſire Pierre, qui ſe pourmenoit par ſa maiſon, luy dit : Que dis-tu de bon, mon fils Jambon ? Dieu te gard'. Bonadies, reſpondit Jambon, mon maiſtre vous envoye icy trois figues ; mais le diantre m'emporte ſi je n'en ay mangé deux. Comment as-tu donc faict, mon fils ? par mon ame je fis ainſi, reſpondit Jambon. Et en prenant la troiſiéme la mit en ſa bouche & la croqua comme les autres, & ainſi Jambon les mangea toutes trois. Le ſire Pierre, voyant un ſi gentil tour, dit à Jambon : Mon fils, dis à ton maiſtre que grand mercy, & qu'il ne ſe mette point en peine de me faire tels preſens. A quoy Jambon reſpondit : Non, non, ſire, ne vous chaille, je le feray très-volontiers, & luy tournant les eſpaules, s'en retourna au logis. Vivian ayant eſté adverty des bonnes vertus de Jambon qui eſtoit ainſi gourmand, & le voyant manger outre meſure, à cauſe qu'il eſtoit affamé, joint qu'il ne luy revenoit point en ſon ouvrage, le chaſſa hors de ſon logis. Le pauvre diable de Jambon ſe voyant ſans maiſtre & ne ſçachant où aller, delibera d'aller à Rome, & eſſayer s'il pourroit trouver meilleure fortune qu'il n'avoit fait auparavant, ce qu'il mit en execution. Eſtant

arrivé à Rome, cherchant & recherchant maistre, il tomba par fortune entre les mains d'un marchand, nommé sire Ambroise du Mulet, qui tenoit une grosse boutique de draps; & s'estant accordé avec luy, il commença à garder la boutique: & pour autant qu'il avoit desja enduré beaucoup de pauvreté, il delibera d'apprendre ce mestier & se faire homme de bien. Or estoit-il assez fin & rusé, nonobstant qu'il fust bossu, laid & contrefaict, si est-ce qu'il se fit si expert & vaillant au mestier en peu de temps, que le maistre ne se mesloit plus de vendre ny d'acheter, & se fioit grandement à luy, & s'en servoit à sa necessité. Advint que le sire Ambroise estoit contraint d'aller à la foire de Recanat, avec draps & marchandise, & voyant Jambon assez suffisant pour telle entreprinse, & qu'il estoit assez fidele, l'envoya avec sa marchandise à la foire, & le sire Ambroise demeura pour garder sa boutique. Si-tost que Jambon fut party, la fortune voulut que le sire Ambroise tomba en une si grosse maladie, qu'en peu de temps il rendit l'esprit. Ce voyant la femme, qui s'appelloit Dame Felicette, peu s'en fallut qu'elle n'allast après, pour la grande perte qu'elle avoit fait, & de la desbauche de sa boutique.

Jambon ayant esté adverty des piteuses nouvelles de son maistre, s'en retourna au

logis, & commença à gouverner les affaires de la maison. Dame Felicette voyant que Jambon estoit gentil compagnon, & qu'il y avoit desja un an passé que son mary estoit mort, craignant de ne perdre Jambon, avec les memoires & papiers de la boutique, se conseilla à quelques siennes commeres, si elle se devoit marier ou non, & en se mariant, si elle devoit prendre Jambon, facteur de la boutique, veu mesmement qu'il avoit esté longuement avec son premier mary, & qu'il sçavoit desja tout le train de la boutique. Les bonnes commeres pensans que cela feroit bien fait, luy conseillerent de le faire, & tout incontinent les nopces furent faites, tellement que Dame Felicette fut mariée à sire Jambon, & le sire Jambon fut mary de Dame Felicette. Se voyant le sire Jambon eslevé en si grand credit, estant marié & maistre d'une si belle boutique de draps, avec grand trafic, advertit incontinent son pere qu'il estoit à Rome, & le bon party qu'il avoit trouvé. Le pauvre pere qui n'en avoit entendu aucunes nouvelles depuis l'heure qu'il estoit party en mourut de joye; mais Breton & Santon en eurent grande consolation. L'occasion advint que Dame Felicette eut besoin d'une paire de chausses, à cause que les siennes estoient rompuës & gastées, & dit à son mary Jambon, qu'il luy en fit faire une paire. Jambon luy respondit, qu'il avoit bien d'au-

tres affaires, & que si elles estoient rompuës qu'elle les racoustrast à son plaisir. Felicette qui se souloit tenir propre au temps de son feu mary, luy dit, qu'elle n'estoit pas accoustumée de porter les chausses piecetées, & qu'il luy en falloit de bonnes. Sire Jambon luy respondit, que la coustume estoit telle en son pays, & qu'il ne luy en feroit point d'autres. Et ainsi debatant d'un propos en l'autre, il commença à entrer en colere, & ayant haussé sa main, il luy donna un si beau soufflet, qu'il la jetta à ses pieds. Dame Felicette voyant que c'estoit à bon escient, le commença à outrager de grosses paroles, tellement que le sire Jambon se sentant interessé en son honneur, la commença à toucher à beaux coups de point, tellement que la pauvre femme fust contrainte d'avoir patience. Quand le temps chaud fut passé, & que le froid fut venu, Dame Felicette demanda à sire Jambon, une doubleure de sarge pour couvrir son pelisson qui estoit en mauvais poincts, & afin qu'il ne pensast point que ce fust un mensonge, elle le luy monstra. Sire Jambon ne se soucia point de le voir, mais luy respondit qu'elle le racoustrast & qu'elle le portast ainsi : car la coustume n'estoit pas en son pays de porter si gros estat, & maintenir telles pompes. Madame Felicette entendant tels propos se mit en colere, & dit qu'elle en vouloit, quoy qu'il

en fuſt : mais ſire Jambon luy reſpondit, qu'elle ſe deuſt taire, & qu'elle ne le fit point monter en colere, & qu'il n'en feroit rien : & Dame Felicette le commença à irrriter, diſant qu'elle en vouloit avoir, tellement qu'ils entrerent l'un & l'autre en ſi grande colere que rien plus. Mais ſire Jambon, ſuivant ſa couſtume, la commença à frotter avec un baſton, & luy fit un tel peliſſon de coups, qu'il la laiſſa quaſi pour morte. Voyant (Dame Felicette) le courage de Jambon ainſi renverſé, commença à renier & maudire l'heure & le jour que jamais on en parla, & qui la conſeilla jamais de le prendre pour ſon mary, diſant : Eſt-ce ainſi que tu me traictes, poltron, ingrat, meſchant & malheureux que tu es ? Eſt-ce icy le guerdon que tu me rends des biens que je t'ay faict ? car d'un pauvre valet que tu eſtois, je t'ay fait maiſtre, non ſeulement des biens, mais auſſi de ma perſonne propre : me fais-tu ce tour icy, maſtin que tu es ? mais ne te ſoucie, traiſtre, larron, tu t'en repentiras. Sire Jambon voyant que ſa femme multiplioit en paroles, retouchoit & chargeoit deſſus qu'il n'y manquoit rien. Tant y a que la pauvre femme eſtoit venuë à telle extremité, que quand elle ſentoit parler, ou remuer ſon mary, elle trembloit comme la fueille & piſſoit d'angoiſſe. L'hyver eſtant paſſé, ſire Jambon delibera d'aller juſques à Bologne, pour

quelques affaires qu'il pouvoit avoir, & principalement pour recevoir quelques debtes de la boutique, & luy falloit sejourner quelque temps; tellement qu'il dit à sa femme: Sçais-tu qu'il y a, Felicette, j'ay deux freres bossus comme moy, & ne nous pourroit-on bonnement cognoistre les uns d'avec les autres, & qui nous verroit tous trois ensemble, ne mettroit point de difference entre nous trois. Donne-toy bien garde, que s'ils arrivoient par cas d'aventure en ceste ville, cependant que je n'y suis pas, ils voulussent loger ceans, que tu ne les reçoives aucunement: car ils sont meschans tout outre, & te pourroient bien donner quelque trousse, puis s'en aller au diable, & demeurerois cependant avec les mains pleines de mouches, & si je sçay une fois que tu les loges ceans, je te feray la plus malheureuse femme de ce monde. Ayant dit ces paroles, il se partit. Devant qu'il fust dix jours de là, Breton & Santon arriverent à Rome, & s'en alloient cherchant & demandant de tous costez le logis de Jambon, jusques à ce qu'on leur enseigna la boutique. Voyant Breton & Santon, la belle & honorable boutique de Jambon, & si bien garnie de draps, ils furent grandement estonnez, ne pouvans imaginer comment il estoit possible qu'il eust amassé tant de biens en si peu de temps. Estans en cest esbahissement, ils s'approcherent de la boutique,

& dirent qu'ils vouloient parler au sire Jambon; mais on leur respondit qu'il n'estoit pas au pays, & que s'ils vouloient quelque chose qu'ils ne fissent que commander. Breton respondit, qu'il parleroit volontiers à luy, & s'il n'y estoit pas, qu'il voudroit bien dire un mot à sa femme. Et ayant fait appeller Dame Felicette, elle descendit en la boutique, & si-tost qu'elle eut apperceu Breton & Santon, le cœur luy dit que c'estoient ses beaux-freres. Breton ayant veu la femme de son frere, luy dit: Dame, est-ce vous qui estes la femme de Jambon? & elle respondit que ouy. Touchez-nous donc la main, dit Breton, car nous sommes freres de vostre mary Jambon, & vos beaux-freres. Dame Felicette qui se souvenoit encore des paroles de son mary Jambon & des coups qu'il luy avoit autrefois donné, ne leur vouloit pas toucher la main; si est-ce qu'ils sceurent si bien caqueter, qu'elle leur toucha leur main. Si-tost qu'elle eut touché la main à l'un & à l'autre, Breton luy dit: Ma sœur, m'amie, donnez-nous un peu à desjeuner, car nous mourons de faim, mais elle n'en voulut rien faire. Toutesfois ils la sceurent si bien flatter & prier, que Dame Felicette en eut pitié, & les mena en la maison, & leur donna fort bien à boire & à manger, joint qu'elle leur donna logis pour dormir. Devant qu'il fust trois jours de là, ainsi que Breton & San-

ton devisoient avec leur belle-sœur, voicy arriver Jambon; tellement que Dame Felicette (sçachant que c'estoit son mary) fut grandement troublée; & pour la crainte qu'elle avoit, elle ne sçavoit que faire, de peur que Jambon n'apperceust ses freres. Et ne pouvant trouver plus beau moyen pour lors, elle les fit retirer secrettement en la cuisine, où il y avoit un auge pour eschauder & plumer les pourceaux, & les fit cacher là dessous, leur commandant de ne dire mot. Si-tost que Jambon fut entré, voyant sa femme toute esmeuë & changée par le visage, luy dit: Qu'as-tu, que tu es si troublée? Il y a quelque chose: aurois-tu point quelque mignon ceans? Mais elle respondit doucement, qu'il n'y avoit rien. Cependant neantmoins Jambon la regardoit, & disoit: Par mon serment, tu as faict quelque chose. Aurois-tu point caché mes freres ceans? Elle luy respondit franchement que non. Alors il commença à manier & faire trotter le baston, comme de coustume. Breton & Santon, qui estoient dessous cest auge aux pourceaux, avoient si grand' peur qu'ils pissoient de rage, & ne s'osoient remuer ny toussir aucunement. Jambon ayant posé le baston, se mit à chercher par tout pour voir s'il trouveroit point quelqu'un: & voyant qu'il ne trouvoit personne, il s'appaisa quelque peu, & se mit après quelques affaires de la maison, & y fut assez

longuement : tellement que de la peur & de la chaleur de la puanteur excessive que rendoit l'auge à pourceaux, ces deux pauvres malheureux, Breton & Santon, rendirent l'esprit là dessous d'angoisse. Quand l'heure fut venuë que le sire Jambon souloit aller en place pour trafiquer avec les marchands, il se partit du logis. Tout incontinent après, Dame Felicette s'en alla vers l'auge pour mettre hors du logis les beaux-freres, de peur que Jambon ne les trouvast en la maison : & ayant descouvert l'auge, elle les trouva tous roides morts, comme beaux pourceaux. La pauvre femme voyant un tel inconvenient, fut grandement faschée: & afin que cela ne vint aux oreilles de Jambon, elle cherche incontinent moyen de les jetter hors du logis, sans que personne s'en apperceust. Et selon que j'ay autrefois ouy dire, il y a une coustume à Rome, que si on trouve quelque pelerin ou estranger mort par les ruës, ou en la maison d'autruy, il y a quelques gens deputez à cest office, qui les portent aux murailles de la ville, & les jettent dedans le Tibre; tellement qu'on n'en entend jamais vent ny fumée. S'estant Dame Felicette par fortune mise à la fenestre pour voir s'il passoit point quelqu'un de ses amis, pour faire oster ces corps morts, voilà passer un des ces porte morts, auquel elle fit signe qu'il vint un peu parler à elle, & luy fit entendre qu'il y avoit

un trespassé en sa maison, & qu'il l'emportast dedans la riviere du Tibre, suivant la coustume. Or Dame Felicette avoit desja tiré un de ces corps de dessous l'auge, & l'avoit laissé en terre : quand le porte-mort fut monté, elle luy ayda à charger ce corps sur ses espaules, & luy dit qu'il retournast après pour recevoir son payement. Ce galand l'ayant porté vers les murailles, le jetta dedans le Tibre, puis retourna vers la Dame, luy demander un florin, & qu'il luy en appartenoit autant pour son salaire ordinaire. Cependant que ce compagnon portoit ce mort à la riviere, Dame Felicette (qui estoit assez rusée) avoit osté de dessous l'auge l'autre corps mort, & l'avoit mis contre l'auge, tout ainsi que le premier. Estant de retour vers Dame Feliçette pour avoir son payement, elle luy dit : As-tu porté ce corps mort dedans la riviere ? Ouy Madame, respondit le bon compagnon. L'as-tu jetté dedans ? dit la Dame. Comment, si je l'ay jetté ? respondit-il. Et de quelle sorte ? Or regarde si tu l'as jetté, dit-elle, voy le là encores. Et en regardant ce corps mort, il pensoit pour tout certain que ce fust cestuy là mesme : tellement qu'il fut tout estonné & honteux, en grondant & maudissant, le chargea sur ses espaules, & l'alla jetter dedans le Tibre, en le regardant descendre contre bas par longue espace de temps. En retournant vers Da-

me Felicette pour avoir ſon payement, il vint à rencontrer ſire Jambon, qui reſſembloit du tout à ceux qu'il avoit jetté dedans la riviere; en le voyant il entra en ſi grande colere, qu'il jettoit feu de tous coſtez, & ne pouvant plus endurer telle faſcherie, & croyant pour certain que c'eſtoit celuy qu'il avoit desja jetté par deux fois en la riviere, & que ce fuſt un mauvais eſprit qui retournoit, il le commença à pourſuivre avec une petite cognée qu'il portoit en ſa main, & en donna tout droit à la teſte de ſire Jambon, en diſant: Ah! poltron, meſchant, ne feray-je autre choſe pour tout aujourd'huy que de te porter dedans le Tibre? Et cependant il le coignoit en telle ſorte, que le pauvre Jambon s'en alla pareillement parler à Pilate; puis le leva ſur ſes eſpaules, & le jetta dedans le Tibre. Voilà comment Jambon, Breton & Santon, finirent miſerablement leur vie. Et Dame Felicette entendant ces nouvelles, fut fort joyeuſe, eſtant delivrée de telle tempeſte.

Ceſte plaiſante Fable fut tant agreable aux Dames, qu'elles ne ſe pouvoient tenir de rire & deviſer. Et combien que Madame leur impoſaſt ſouventesfois ſilence, ſi eſt-ce qu'elles ne ſe pouvoient abſtenir de rire; mais le bruit ceſſé, elle commanda à Moulin de propoſer ſon Enigme, ce qu'il fit en la maniere qui s'enſuit.

Les os de mort venans de tombe obſcure,
A tierce & ſexte y ſont tous demenez:
Monſtrans par points quelque groſſe adventure,
Dont bien ſouvent les gens ſont forcenez;
Et blaſphemant l'autre lors ſe parjure,
Ce que ſouvent font cerveaux obſtinez:
Barbe de chair chantant de ſon bec d'os,
Dit qu'en bonne-oye il faut poſer le dos.

Si la Fable racontée par le Moulin, pleut generalement à tous, l'ingenieux Enigme fut beaucoup plus agreable, & quaſi eſpouventable. Et pour autant que perſonne ne l'entendoit, les Dames le prierent d'une voix que ce fuſt ſon plaiſir d'en lire l'interpretation. Le Seigneur Moulin voyant que tel eſtoit le deſir de tous, afin de ne ſembler point ingrat de ſon ſçavoir, vint à interpreter ainſi ſon Enigme: Mes très-cheres Dames, mon Enigme ne ſignifie autre choſe que le jeu du tablier; car les os de mort, qui ſont hors de la ſepulture, ſont les dez qu'on tire hors de la gibeſſiere, & quand on fait venir trois, deux & as, ce ſont les points qui monſtrent l'adventure: & tels points mettent le feu aux oreilles en joüant au tablier; auſſi en la bourſe, en gaignant bien ſouvant le jeu, il ne ceſſe pas d'aller quand il perd, pour la variation & changement des coups. Le joüeur avaricieux ſe vient

après à esmouvoir, quand il tasche de gaigner, avec blasphemes & maledictions si grandes, que je ne sçay comment la terre ne l'engloutit point. Après qu'ils ont bien joué, le coq se leve, qui a barbe de chair & le bec d'os, puis chante & admoneste qu'il est desja minuict, & qu'il se faut aller coucher dedans un lict, qui est de plume d'oye, & quand on est entré dedans, on diroit qu'on est dedans un fossé : que vous en semble donc ?

Ceste subtile interpretation fut attentivement escoutée d'un chacun, & n'y eut celuy qui ne se couchast sur la selle, pour les ris excessifs. Mais après que Madame eut commandé que chacun se teust, elle se tourna vers Moulin, & luy dit : Seigneur Antoine, tout ainsi que l'estoille Diane reluit entre toutes les autres, aussi la Fable que vous avez racontée, a le prix par dessus les autres, que nous avons entendu jusques à present. Moulin respondit : Madame, la loüange que vous me baillez ne vient point de mon sçavoir, mais plustost de la grande courtoisie & gentillesse qui regne tousjours en vous ; mais si c'estoit vostre plaisir que le Trevisan en racontast une en bon villageois, je suis asseuré que vous la trouveriez meilleure que la mienne. Madame qui desiroit grandement de l'ouyr, luy va ainsi dire : Seigneur Benoist, n'entendez-vous pas ce que dit icy le Moulin vostre amy ? certes

il m'est advis que vous luy feriez grand tort si vous le faisiez trouver menteur : mettez donc la main à vostre gibeciere, & en tirez une Fable villageoise, de laquelle vous resjouirez la noble compagnie. Le Trevisan qui ne trouvoit point convenable d'usurper l'office d'Ariane, qui venoit pour lors en son rang, s'excusa premierement : puis voyant de ne pouvoir eviter ce passage, commença ainsi sa Fable, en disant :

FABLE IV.

Marcel Verselois, fut amoureux d'Estienette, femme de François Rabot; laquelle le fit venir en sa maison pour jouyr de luy à son plaisir : cependant qu'elle conjuroit son mary, il se sauva secretement.



UE vous en semble, Madame, & vous noble assistance, le Seigneur Antoine ne s'est il pas bien porté ? ne vous a-t'il pas raconté une belle histoire ? Si m'efforceray-je de me faire honneur. Nous autres bonnes gens de village avons tousjours ouy dire que les hommes

mes de ce monde ſe gouvernent en diverſes manieres : mais moy, qui ne ſuis aucunement lettré, comme j'ay tousjours ouy dire à nos anciens, qui mal danſe, bien triomphe, patience, il me faudra faire ainſi. Mais ne penſez point que je vueille dire cela pour fuyr la peine de vous raconter une nouvelle ; car je n'ay pas peur de ne la dire bien, d'autant que celle que vous a raconté le Seigneur Antoine, m'a ſi fort animé, que je ne vois jamais l'heure de commencer ; & peut-eſtre qu'elle ne ſera pas moins plaiſante que la ſienne, veu qu'il eſt queſtion de la fineſſe d'une femme de village, qui trompa ſon mary, comme vous entendrez.

Il y a au deſſous de Piove de Sac, au pays de Padouë, comme il vous eſt à tous notoire, un village nommé Salmace, où ſouloit demeurer, n'y a pas long-temps, un payſan nommé François Rabot, lequel eſtoit aſſez pauvre, au reſte bien loyal, nonobſtant qu'il euſt gros eſprit. Il avoit eſpouſé une fille, yſſuë d'une famille qui s'appelloit les Gaillards, du village de Champ-Long, laquelle eſtoit jeune, ruſée & eſveillée, & ſe nommoit Eſtiennette, & outre ce qu'elle eſtoit bien adroite de ſa perſonne, elle avoit un fort beau viſage, tellement qu'il n'y avoit aucune payſanne aux environs qui fuſt ſa pareille : & pour autant qu'elle avoit bonne grace à

baller, tous ceux qui la regardoient en devenoient amoureux. Au moyen dequoy il y eut un jeune compagnon aſſez beau & de bonne maiſon de la ville de Padouë, nommé Marcel Verſelois, lequel en fut ſi amoureux, qu'il ſe trouvoit à toutes les feſtes où il penſoit qu'elle deuſt aller, & la faiſoit danſſer ordinairement. Et combien qu'il fuſt grandement amoureux d'elle, ſi tenoit-il ſon amour ſecret, de peur de faire parler les gens. Or Marcel ſçachant que François ſon mary eſtoit aſſez pauvre, & qu'il vivoit du travail de ſon corps, & que depuis le matin juſques à la nuict, il travailloit pour les uns & pour les autres; il commença à hanter vers la maiſon d'Eſtiennette; & après s'eſtre petit à petit apprivoiſé, il ſe mit à deviſer avec elle. Et combien que Marcel euſt deliberé en ſon cœur de luy manifeſter l'amour qu'il luy portoit, ſi craignoit-il toutefois qu'elle ne ſe courrouçaſt, & qu'elle ne le vouluſt plus voir, parce qu'il luy ſembloit qu'elle ne luy faiſoit point ſi bonne chere comme ſon amour meritoit; joint qu'il craignoit d'eſtre decelé par quelqu'un qui en advertiſt François ſon mary, & qu'il ne luy en fiſt après quelque deſplaiſir: car combien qu'il fuſt aſſez lourdaut, ſi ne laiſſoit-il pas d'eſtre jaloux. Cependant que Marcel hantoit vers ce quartier là où ſe tenoit Eſtiennette, en la regardant de près, il fit tant qu'elle apperceut qu'il eſ-

toit amoureux d'elle. Et pour autant qu'elle ne luy pouvoit faire bonne chere, pour beaucoup de respects, ny monstrer qu'elle fust amoureuse de luy, elle se plaignoit & tourmentoit en soy-mesme. Estant un jour Estiennette assise sur une busche qui estoit hors de la maison; & ayant sa quenoüille garnie d'estoupes, qu'elle filoit pour sa maistresse, voicy venir Marcel, qui avoit prins un peu de bon courage, & dit à Estiennette: Dieu vous gard', m'amie Estiennette. Et vous aussi, le jeune fils, respondit Estiennette. Helas! dit Marcel, je meurs & languis pour l'amour de vous, & vous n'en faites conte, & ne vous souciez aucunement de moy. Estiennette luy respondit: Que sçay-je si vous m'aymez? Si vous ne le sçavez, dit Marcel, je le vous dis maintenant, avec grande douleur & passion. Je le sçay bien maintenant respondit Estiennette. Alors Marcel luy dit: Dites-moy par vostre foy si vous m'aymez? Et quoy donc? respondit Estiennette. Si vous m'aymiez comme vous dites, dit Marcel, vous le me monstreriez par quelque signe; mais vous ne m'aymez point. Comment donc voudriez-vous que je le vous monstrasse? respondit Estiennette. O! Estiennette, dit Marcel, vous le sçavez bien sans que je vous le die. Je ne le sçay pas, respondit Estiennette, si vous ne me le dites. Je le vous diray bien, dit Marcel, si vous me voulez es-

couter, & que ne le preniez point à mal. Estiennette luy respondit : Dites hardiment sire, car je vous promets sur mon ame, que si c'est chose bonne & pour mon honneur, je ne le prendray point à mal. Quand voulez-vous, dit Marcel, que je jouïsse de vostre personne tant desirée ? Je voy bien maintenant, respondit Estiennette, que vous estes moqueur, & que vous vous gaudissez de moy : je ne suis pas vostre pareille, vous estes citoyen de Padouë, & je suis paysanne des champs : vous estes riche, & je suis pauvre : vous estes grand Seigneur, & je suis de travail : vous voudriez de grosses Dames, & je suis de basse condition : vous estes brave, avec le pourpoint ouvré, & les chausses decoupées, bordées de velours & de soye, & j'ay une pauvre cotte rompuë & piecetée ; & n'ay autre chose en ce monde que ceste robbe que vous voyez sur moy, quand je vay danser aux festes : vous mangez le pain de froment, & moy de mil, de feves, encore n'en ay-je pas mon saoul ; je suis aussi sans pelisson pour cest hyver, pauvre femme que je suis, & si ne sçay plus que faire, car je n'ay argent, ny marchandise à vendre, pour acheter ce qui m'est necessaire. Nous n'avons pas du bled jusques à Pasques, je ne sçay comment nous ferons en si grand' cherté, & mille tailles qu'il nous faut payer tous les jours à Padouë. Las ! pauvres gens de village, il y

a grande pitié en nous. Nous endurons à labourer les terres & semer le froment, que vous autres mangez, & nous mangeons le seigle & autres pauvres semences. Nous taillons les vignes & faisons le vin, & beuvons la despense, & bien souvent de l'eau. Ne vous chaille, dit Marcel, si vous me voulez contenter, vous n'avez faute de tout ce que vous sçauriez souhaiter. Vous dites bien tousjours ainsi entre vous autres hommes (respondit Estiennette) jusques à ce que vous ayez obtenu vos intentions; mais après que vous avez fait, vous vous en allez, & ne vous revoit-on jamais, & cependant les pauvres femmes sont abusées & deshonorées du monde, & (qui plus est) vous vous en vantez & lavez vostre bouche de nous, comme de vieilles charognes trouvées sur les fumiers: je sçay bien la maniere faire de vous autres citoyens de Padouë. Or sus, c'est assez, dit Marcel, laissons les paroles, & retournons aux faits, voulez-vous faire ce que je vous ay dit? Estiennette respondit: Allez-vous-en, je vous supplie, devant que mon mary vienne, car il s'en va tard, & n'arrestera gueres à venir: retournez demain sur le jour, & deviserons tant qu'il nous plaira, je vous ayme bien par mon serment. Mais parce qu'il avoit grand desir de parler à elle, il ne se vouloit point partir; tellement qu'elle luy dit derechef; Allez-vous-en, s'il vous

plaiſt, & ne tardez plus. Marcel voyant qu'Eſtiennette ſe courrouſſoit quaſi, dit : Adieu vous dy, ma douce amie, je vous recommande mon pauvre cœur, lequel vous avez entre vos mains. Et vous auſſi mon eſperance, reſpondit Eſtiennette, il eſt bien pour recommandé. Juſques à demain, ſi Dieu plaiſt, dit Marcel. C'eſt aſſez dit, reſpondit Eſtiennette. Quand ce vint au lendemain, Marcel attendoit d'un grand deſir le temps pour retourner voir Eſtiennette ; & quand il creut cognoiſtre que l'heure d'y aller eſtoit venuë, il s'en alla vers ſon logis, & la trouva en ſon jardin feſtoyant quelques treilles. Et ſitoſt qu'ils ſe furent veus, ils s'entre-ſaluerent & ſe mirent à deviſer ; & après qu'ils eurent long-tems deviſé, Eſtiennette luy va dire : Mon amy, vous devez ſçavoir que mon mary s'en ira demain matin au moulin, & ne ſera point de retour que le lendemain enſuivant, & s'il vous plaiſt vous viendrez au ſoir ſur le tard, & je vous contenteray ; mais ne faillez pas, & donnez-vous garde de me tromper. Quand Marcel eut entendu ces bonnes nouvelles, il s'eſtime le plus heureux perſonnage de ce monde ; & ayant fait un ſaut de la joye qu'il avoit, il ſe partit d'avec elle. Si-toſt que François fut de retour au logis, la bonne commere s'en alla au devant de luy, & luy dit : Sçavez-vous qu'il y a, François, il faut aller au moulin : car nous

n'avons plus que manger. Il y faut aller, respondit François. Je dy demain de grand matin, dit Estiennette. Demain soit, je m'en iray devant jour emprunter une charette avec les bœufs, à ceux pour qui je travaille, puis je viendray charger, & m'y en iray. Cependant Estiennette s'en alla apprester le bled, & l'ensacha, afin qu'il n'eust point autre affaire que de le charger sur la charette, & s'en aller chantant. Quand ce vint le lendemain, François chargea le bled que sa femme avoit ensaché le soir precedent, & s'en alla au moulin. Et pour autant que c'estoit aux jours cours, & que les nuicts estoient longues, joint que les chemins estoient rompus par les pluyes, & fanges & glaces, avec le froid merveilleux, le pauvre François fut contraint de demeurer toute la nuict au moulin, ce que Marcel desiroit, & Estiennette pareillement. La nuict venuë (suivant l'assignation donnée) Marcel print une couple de bonnes poules bien grasses, & toutes cuites, avec du pain blanc & du vin sans eau, qu'il avoit apresté devant que se partir du logis, & s'en alla secrettement au travers des champs au logis d'Estiennette. Estant arrivé, il la trouva près du feu, qui devuidoit du filet. Alors ils commencerent à banqueter, & après qu'ils eurent bien repeu, ils s'en allerent tous deux coucher dedans le lict. Et cependant que le pauvre niais de François

faisoit moudre son bled au moulin, Marcel blutoit la farine dedans le lict avec sa femme. Quand ce vint sur le poinct du jour, les deux amans se leverent, de peur que François ne les surprint dedans le lict ; & ainsi qu'ils devisoient ensemble, voicy arriver François qui commença à siffler devant le logis, & commença à appeller Estiennette pour luy allumer du feu, à cause qu'il mouroit de froid. Or Estiennette (qui estoit rusée & cauteleuse) ayant entendu la voix de son mary, de peur qu'il n'advint quelque mal à Marcel, & que le dommage & la honte ne tombast sur elle, s'en alla incontinent ouvrir l'huis, & fit cacher Marcel derriere la porte ; puis s'en alla au devant de son mary, & le commença à caresser. Après que François fut entré dedans la court, il dit à Estiennette : Fay-moy du feu si tu veux, belle Dame, car je suis transi de froid ; par le sang de saint Quentin, je me suis gelé de froid, tellement que je n'ay jamais peu dormir. Estiennette s'en alla incontinent au bucher, & print une bonne brassée de fagots, & luy alluma le feu, se tenant tousjours près du feu, de peur que François n'apperceust Marcel. Et en devisant avec luy de plusieurs propos, elle luy va dire entre autres : Je vous veux faire un beau compte, mon mary. Qu'y a-t'il donc ? respondit François. Il est arrivé icy (dit-elle) cependant que vous estiez au moulin un
pauvre

pauvre vieillard qui m'a demandé l'aumosne pour l'honneur de Dieu, & pour autant que je luy ay donné du pain & une escuelle de vin, il m'a enseigné une belle oraison pour conjurer le milan; laquelle j'ay apprins incontinent. Est-il possible? respondit François. Ouy foy de compere, dit Estiennette, & si en suis fort joyeuse. Je te prie que je la sçache, respondit François. Il faut que vous la sçachiez, mon amy, dit-elle. En quelle maniere? respondit François. Je le vous diray (dit-elle) si vous me voulez escouter. Comment donc? dit François; ne me tiens plus en attente; je te prie. Il faut donc, dit-elle, que vous vous estendiez de toute vostre longueur, comme si vous estiez mort, ce que je ne voudrois pas par mon serment, & que vous tourniez la teste & les espaules vers la porte, aussi les genoux & les pieds contre l'ayvier. Puis je vous mettray un linge blanc sur le visage, avec nostre boisseau que je vous mettray en la teste. Voire, mais il n'y pourra pas entrer, dit François. Si fera dea, respondit Estiennette, vous le verrez tantost. Alors elle print le boisseau, & le luy ayant mis sur la teste, luy dit: Il ne pourroit estre mieux en ce monde. Cela fait, dit Estiennette: Ne vous remuez point & ne dites mot, autrement nous ne ferions rien, car je prendray nostre sas, & commenceray à sasser. Cependant vous direz l'orai-

son, & en ce faisant nostre conjuration sera faite : mais donnez-vous de garde sur tout de vous remuer, jusques à tant que je l'aye dite par trois fois ; puis vous verrez si le hua fera plus rien aux poulets. Pleust à Dieu (respondit François) que ce que tu dis, fust vray : ne vois-tu pas que nous ne pouvons nourrir aucuns poulets, que ce diable de hua ne les mange tous, & n'en pouvons tant edifier que nous puissions payer nos maistres, & les grosses tailles, & pour acheter de l'huile, du sel & autres choses pour le mesnage ? Par ce moyen donc, dit Estiennette, nous nous ayderons du nostre. Puis dit à François : Or sus couchez vous. Ce qu'il fit. Estendez-vous bien, dit-elle. Et il taschoit de s'allonger tant qu'il pouvoit. Voilà qui va bien, dit Estiennette. Alors elle print un linge fort blanc & net, & luy couvrit le visage ; puis print le boisseau qui estoit assez long, & luy fourra en la teste. Cela fait, elle print le sas, commença à sasser & dire l'oraison qu'elle avoit appris ; laquelle commençoit en la maniere qui s'ensuit :

Tu es coquu avecque ta grimace,
Coquu te fais, & dans mon sas te sasse :
Fay mes poucins, qui sont bien vingt & quatre,
Que le larron par mort ne puisse abattre ;
Que le regnard malin ne les devore,
Et le gros rat ne les moleste encore ;
Que mes petits la belette n'approche,

Et le milan glouton ne les accroche.
Toy qui te tiens derriere ceste porte,
Entends ce fait, de cela je t'enhorte;
Ou autrement je conclus & arreste
Notoirement, que tu es une beste.

Après que Estiennette eut dit son oraison en sassant continuellement, elle tenoit tousjours la veuë tournée vers l'huys, en faisant signe à Marcel, qui estoit derriere l'huys, qu'il s'enfuist. Mais luy qui n'entendoit pas encore ceste pratique, ne sçachant à quelle fin Estiennette faisoit ce mystere, ne se remuoit aucunement; mais pour autant que François se vouloit lever, il dit : Est-ce fait. Estiennette, qui voyoit Marcel ne s'oster point de là, respondit : Ne vous bougez de par Dieu, ne ay-je pas dit qu'il me faut faire cela par trois fois ? Vous verrez que nous gasterons tout, puisque ne voulez pas demeurer en une place. Point, point, dit-il, ce ne sera rien. Tant y a qu'elle le fit coucher derechef, & commença la conjuration comme la premiere fois. Quand Marcel eut compris ce qu'elle avoit fait, sans que François s'en doutast aucunement, s'enfuit incontinent. Voyant Estiennette que Marcel s'estoit retiré, elle paracheva son oraison pour maudire & conjurer le hua. Puis fit lever son coquu de mary, & luy alla ayder à descharger la farine qu'il avoit amenée du moulin. Estant Estiennette en-

sa cour, & voyant Marcel de loin qui s'en alloit hastivement, se mit à crier à haute voix. Ah! le meschant oiseau! hay! hay! si tu y viens, si tu y retournes, en bonne foy, je t'en feray aller queuë basse. Vous semble-t'il qu'il soit gourmand? ceste meschante beste y retournoit encore. Dieu te donne le mal an. Ainsi toutesfois & quantes que le hua venoit, & qu'il descendoit en la court pour emporter les poulets, il se frottoit premierement à la poule qui faisoit sa conjuration: puis on ne sçavoit qu'il devenoit, & s'en alloit la queuë basse, & ne nuisoit plus aux poulets de François & de Estiennette.

La Fable du Trevisan fit tant rire les Dames, qu'elles crevoient quasi, n'y avoit celuy en la compagnie qui ne l'eust estimé vray paysan, tant il le contrefaisoit bien. Mais après que chacun cessa de rire, Madame tourna sa veuë gracieuse vers le Trevisan, & luy dit: Vrayement Seigneur Benoist, vous nous avez si bien consolées ce soir icy, que nous pouvons bien dire tous d'une voix, que vostre Fable n'a point esté moindre que celle de Moulin. Mais pour vostre contentement & de l'honorable compagnie, proposez, s'il vous plaist, un Enigme qui ne soit pas moins delectable que beau. Le Trevisan voyant le desir de Madame, ne luy voulut pas contredire; mais se leva & commença ainsi à dire:

Le Sire Jou en avant & arriere,
S'en va branlant & chacun le peut voir;
L'un d'un costé l'autre bien près se tire;
Bien-tost après un se vient esmouvoir,
Qui va frappant sur quatre par derriere:
Si du premier tu le pourras sçavoir,
Pour mon amy tousjours je te retien:
C'est Jou, te dis-je, & tel te le maintien.

Après que le Trevisan eut avec ses contenances de paysan, recité son Enigme, qui ne fut aucunement entendu; afin que chacun le peust facilement entendre, il l'exposa ainsi en son langage. Afin de ne retarder la compagnie, sçavez-vous que signifie mon Enigme? Je vous le diray, si vous ne le sçavez. Va sire Jou derriere & devant, signifie le Jou qui tient les bœufs liez ensemble à la charruë, & qui va haut & bas par les terres, & par les chemins, estant veu de tous. Et ceux qui sont deçà & delà, ce sont bœufs qui sont couplez. Et celuy qui donne à quatre sur l'eschine, est le bouvier qui va après avec son esguillon, piquant les bœufs qui ont quatre pieds. L'exposition du rustique Enigme pleut generalement à un chacun, non pas sans grandes risées. Mais le Trevisan qui sçavoit que c'estoit à la gracieuse Catherine de raconter sa Fable ce soir, il se tourna vers Madame, & luy dit d'une contenance affable: Madame (non point pour

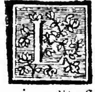
troubler le bon ordre commencé, ny pour vous remonstrer, veu que vous estes ma maistresse & singuliere Dame, mais pour satisfaire à l'honneste desir de l'amiable compagnie) je trouverois bon que ce fust vostre plaisir de nous faire participans de vos biens, en nous racontant de vostre grace accoustumée quelque Fable de plaisir & recreation. Et si j'ay prins plus grande hardiesse qu'il ne m'appartient, ce que à Dieu ne plaise, je vous supplie m'avoir pour excusé, parce que l'amitié que je porte à ceste honorable compagnie, est la cause principale de telle requeste. Madame ayant entendu l'honneste & courtoise demande du Trevisan, baissa premierement les yeux en terre, non point par crainte, ny par honte qu'elle eust; mais pour autant qu'elle pensoit, que c'estoit plustost son office d'escouter, pour diverses raisons, que de raconter. Puis d'une contenance gracieuse & honneste, jetta sa veuë vers le Trevisan, & luy dit : Seigneur Benoist, combien que vostre requeste soit pertinente & hõneste, si ne devez-vous pas pour cela estre si prompt à demander : pour autant que l'office de Fabloyer appartient plustost à nos Damoiselles, qu'à moy. Au moyen dequoy il vous plaira m'avoir pour excusée, si je ne satisfais pour le present à vos honnestes desirs, & que Catherine doit ce soir avoir le cinquiesme rang pour raconter la Fable, veu que le lieu luy est

eſcheu par le ſort. Alors toute la joyeuſe compagnie qui deſiroit grandement de la ouyr, ſe leva, & commença à favoriſer le Treviſan, en la priant humblement qu'elle ne deuſt point avoir eſgard à la qualité de ſa dignité, veu que le temps & le lieu permettent à un chacun, de quelque qualité & condition qu'il ſoit, de pouvoir raconter tout ce que bon luy ſemble. Madame ſe voyant ſi doucement priée, afin de ne ſembler point ingrate, reſpondit en ſouſriant: Puiſque c'eſt voſtre plaiſir, & que chacun ſe contente que je finiſſe ce ſoir avec une mienne Fable, je le feray volontiers, & ſans plus faire aucune reſiſtance, je la vais ainſi commencer.



FABLE V.

Madame Modeste, femme du sire Tristan Sanquet, en sa jeunesse acquiert avec ses mignons & amoureux, une grande quantité de souliers, qu'elle bailla en sa vieillesse à valets & autres personnes de basse condition.



ES richesses & biens mal acquis, le plus souvent perissent en bref espace de temps : car le vouloir divin permet qu'ils retournent par le mesme chemin qu'ils sont venus : ce qui advint à une femme de Pistoye, de laquelle on ne parleroit pas comme on fait à present, si elle eust esté autant sage & honneste, comme elle estoit folle & dissoluë. Et combien que la Fable que je vous veux raconter, ne soit gueres convenable à nous, veu qu'il n'en sort que honte & deshonneur, qui obscurcit & soüille l'honneur & la gloire de celles qui vivent honnestement; si vous la diray-je toutesfois, veu que ce sera une leçon & instruction pour suivre les bonnes & fuir les mauvaises, comme vous entendrez.

Vous devez donc entendre (très-honorables Dames) qu'en l'ancienne cité de Piſtoye en Tuſcane, y avoit de noſtre temps une jeune femme nommée Modeſte, lequel nom n'eſtoit gueres convenable à ſa perſonne, attendu ſa mauvaiſe vie. Elle eſtoit aſſez belle & de bonne grace, au reſte de baſſe condition, & avoit un mary qui ſe nommoit ſire Triſtan Sanquet, homme de bien & compagnable, eſtant du tout adonné à traffiquer, & toutes ſes affaires luy proſperoient aſſez bien. Or Dame Modeſte, qui eſtoit amoureuſe tout outre, ne veillant continuellement en autre choſe, voyant ſon mary eſtre du tout adonné à la marchandiſe & à ſolliciter ſes affaires; voulut de ſon coſté commencer un autre train de marchandiſe, ſans le ſceu de ſon mary. Et ſe mettant tous les jours par maniere de paſſe-temps, tantoſt à une feneſtre, & tantoſt ſur une gallerie, regardoit tous ceux qui paſſoient par la rue; & tous les jeunes gens qu'elle voyoit paſſer, elle les incitoit par œillades, & autres contenances amoureuſes à l'aymer. Tant y a qu'elle mit ſi bonne diligence à mettre en avant ſa marchandiſe, & y eſtoit ſi ſoygneuſe, qu'il n'y avoit celuy en toute la cité, fuſt-il riche ou pauvre, gentilhomme ou roturier, qui ne vouluſt prendre & gouſter de ſa marchandiſe. Eſtant à la fin Madame Modeſte parvenuë en grand eſtat & reputation, delibera de com-

plaire à un chacun qui viendroit vers elle, & pour peu de cas : & de fait pour toute recompense & salaire, elle ne demandoit autre chose qu'une paire de souliers, qui fussent selon l'estat de ceux qui se donnoient plaisir avec elle : car si le mignon qui prenoit son passe-temps avec elle, estoit gentilhomme, elle demandoit les souliers de velours : s'il estoit artisan, de drap fin : & s'il estoit mecanique, de cuir simple : tellement que la bonne Dame avoit si grand apport, que sa boutique n'estoit jamais vuide. Et pour autant qu'elle estoit belle, jeune & de belle apparence, & que sa demande estoit petite, tous ceux de Pistoye la visitoient volontiers, passans le temps avec elle, & recueillans les derniers fruicts d'amour. Somme Dame Modeste avoit desja remply un plein magasin de souliers, pour recompense de ses labeurs, & y en avoit un si grand nombre de toutes sortes, que qui eust esté à Venise, & visité toutes les boutiques, il n'en eust point trouvé la tierce partie, au regard de ceux qui estoient en sa maison. Advint que le sire Tristan son mary eut affaire de ce magasin pour mettre quelque marchandise qui luy estoit arrivée de divers lieux ; & ayant appellé Dame Modeste sa bien aymée, luy demanda les clefs de son magasin, lesquelles elle luy presenta sans faire aucune excuse. Le mary ouvrit le magasin, & cuidant le trouver

vuide, le trouva plein de ſouliers de diverſes façons & qualitez, comme nous avons desja dit, dont il fut tout eſtonné, ne ſe pouvant imaginer d'où procedoit une ſi grande abondance de ſouliers; & ayant appellé ſa femme, luy demanda que ſignifioit un ſi grand nombre de ſouliers qui eſtoient en ſon magaſin. La bonne Dame qui eſtoit du tout reſoluë, luy va reſpondre : Que vous en ſemble, mon mary Triſtan ? Eſtimez-vous eſtre ſeul marchand en ceſte ville ? Vous eſtes bien abuſé, car les femmes entendent bien la marchandiſe. Et ſi vous eſtes gros marchand & maniez beaucoup d'affaires & de groſſe importance, je me contente de ce petit train, & ay mis ceſte marchandiſe dedans le magaſin, afin qu'elle fuſt plus aſſeurée. Ne laiſſez pas de pourſuivre vos trafiques avec toute diligence, de mon coſté je feray fort bien mon devoir de ſolliciter les miennes. Le ſire Triſtan qui ne penſoit point plus outre, trouva bon l'eſprit & induſtrie de ſa prudente femme, luy conſeillant de continuer telle magnanime entreprinſe. Continuant ainſi Dame Modeſte ſecrettement ce train amoureux, ayant bon revenu de l'exercice de ſa douce marchandiſe, devint ſi riche en ſouliers, que non ſeulement Piſtoye, mais auſſi toute grande cité en euſt eſté fournie plus qu'à ſuffiſance.

Cependant qu'elle fut jeune, belle & de bonne grace, la marchandiſe ne luy

failloit jamais; mais parce que le leger temps ſurmonte toutes choſes, donnant le commencement, le milieu & la fin à tout, Dame Modeſte qui avoit eſté autrefois freſche, ronde, belle & en bon point, changea de viſage, & non pas de vouloir; elle changea auſſi ſon poil & ſes plumes en rides eſpouventables, ayant le viſage contrefaict, les yeux plorans, les tetons vuides, tout ainſi qu'une veſſie deſenflée, & quand elle venoit à rire, elle monſtroit des rides ſi hideuſes, que chacun qui la regardoit en eſtoit tout eſtonné & ſe mettoit à rire. Eſtant donc devenuë vieille contre ſon vouloir, ne trouvant plus perſonne qui l'aymaſt & luy fit la court comme auparavant, & voyant que la marchandiſe des ſouliers ceſſoit, ſe tourmentoit en elle-meſme. Et pour autant que depuis le commencement de ſa jeuneſſe juſques à l'heure preſente, elle s'eſtoit adonnée à la paillardiſe & avarice, en quoy elle s'eſtoit tant accouſtumée & nourrie, que fit oncques femmes de ce monde, encore ne trouvoit-elle aucun moyen de ſe pouvoir abſtenir de tel vice. Et combien que de jour en jour l'humide radical (par lequel toutes plantes prennent vigueur, croiſſent & augmentent) vint à deffaillir, ſi ne laiſſoit-elle pas de continuer ſon mauvais & deſordonné appetit. Se voyant donc privée de toute beauté de jeuneſſe, n'eſtant plus careſſée ny,

mignardée par les muguets, comme elle souloit, elle print nouvelle deliberation. Et de fait, s'estant mise sur une galerie de son logis assez eminente, elle commença à faire l'amour avec tous les valets, porte-fais, ramonneurs de cheminées & autres canailles qui passoient par la ruë, & tant qu'elle en pouvoit recouvrer, autant en tiroit elle à sa devotion; prenant avec eux son plaisir accoustumé : & tout ainsi qu'elle avoit taxé ses amoureux du temps passé en une paire de souliers (selon leur qualité & condition) pour le salaire de son insatiable luxure, aussi au contraire elle en donnoit une paire pour recompense de celuy qui estoit le plus mastin, & luy rembourroit mieux son pelisson. Tant y a que Dame Modeste estoit venuë en telle extremité, que tous les belistres & canailles de Pistoye couroient vers elle, les uns pour en prendre plaisir, aucuns pour s'en mocquer, & les autres pour recevoir le gentil salaire qu'elle donnoit. Somme devant qu'il passast peu de jours, le magasin qui avoit esté plein de souliers, fut en peu de temps vuide. Advint que le sire Tristan vouloit voir secrettement comment se portoit la marchandise de sa femme; & ayant prins les clefs du magasin sans le sceu de sa femme, le vint à ouvrir, & y estant entré, trouva que tous les souliers estoient esvanoüis; tellement que le sire Tristan en fut tout estonné, ne se

pouvant imaginer comment sa femme avoit peu depescher tant de souliers qui souloient estre dedans le magasin. Et estimant que sa femme fust toute d'or & d'argent pour le grand train & distribution qu'elle en avoit faict, se commença à consoler en soy-mesme, esperant de s'en ayder quand il en pourroit avoir besoing. Et l'ayant appellée à soy, luy dit tels propos : Escoutez, ma femme, m'amie & sage, j'ay cejourd'huy ouvert vostre magasin, & ay voulu voir comment se portoit vostre loyale marchandise, & pensant que les souliers fussent multipliez depuis l'heure que je les vis jusques à present, j'ay trouvé qu'ils sont diminuez, dont j'ay esté tout estonné. Puis j'ay pensé en moymesme, que vous les pouvez avoir vendus, & que vous en avez tiré un grand denier, tellement que j'en ay esté tout consolé : & si ainsi estoit, ce nous seroit un grand avancement. Alors Dame Modeste luy respondit, avec un grand soupir qui se partit du plus profond du cœur : Sire Tristan, mon mary, ne vous esbahissez point de cela ; car les souliers que vous vistes en si grande abondance, s'en sont allez par mesme chemin qu'ils estoient venus ; & soyez asseuré que les choses mal acquises s'en vont en briefve espace de temps & perissent ; parquoy ne vous en estonnez point. Le bon sire Tristan qui n'entendoit pas le mystere, ne sceut que

dire, & craignant que ne luy en advint autant en sa marchandise, ne voulut point passer outre, mais commença à avoir l'œil de plus près à sa marchandise, craignant qu'elle ne declinast comme celle de sa femme. Se voyant Dame Modeste abandonnée de tous hommes, & privée des souliers qu'elle avoit gaigné avec si grande douceur, elle tomba en une grande maladie, pour la douleur & passion qu'elle sentoit, & estant devenuë en peu de temps étique, finit miserablement ses jours. Voilà donc comment Dame Modeste, bien depourveuë d'esprit, finit sa marchandise, avec la vie, à son grand deshonneur & vitupere.

Estant la briefve Fable de Madame finie, chacun commença à rire d'un grand courage, en blasmant grandement Dame Modeste, qui vivoit modestement en toutes autres choses, excepté en sa luxure. Outre plus, ils ne se pouvoient tenir de rire quand ils venoient à considerer que les souliers avoient esté acquis doucement, & perdus par un mesme moyen. Mais parce que Catherine avoit esté cause d'esmouvoir le Trevisan pour faire que Madame racontast sa Fable, elle la vint à piquer & larder, avec quelques douces paroles, Puis pour punition de telle faute commise, luy commanda expressement qu'elle recitast un Enigme qui ne fust point impertinent à la Fable qu'elle venoit de ra-

conter. Alors Catherine entendant le commandement de Madame, ſe leva incontinent, & ſe tournant vers elle, luy tint tels propos : Madame, les broquards que vous m'avez maintenant donné, ne me ſont point odieux, ouy bien de m'avoir donné la charge de raconter choſe qui ne ſe parte point du ſujeſt de la Fable par vous racontée, cela certainement m'eſt grief; car je ne pourray pas dire choſe qui vous ſoit agreable, puiſque je ſuis ainſi prinſe au dépourveu. Toutesfois puiſqu'il vous plaiſt que je faſſe reparation de ma faute, je le feray comme voſtre obeyſſante fille & humble ſervante, & diray ainſi :

S'eſtant ſoudain la belle Dame aſſiſe,
De luy lever ſa cotte je m'aviſe ;
Et deſirant la rendre bien contente,
Mon cas en main alors je luy preſente ;
Puis luy hauſſant ſa belle jambe nette :
Tout beau (dit-elle) la choſe eſt trop eſtroitte.
Donc pour luy faire un plaiſir plus avant,
Je le retire & le remets ſouvent.

Le plaiſant Enigme raconté par Catherine, ne fit pas moins rire la compagnie, que la joyeuſe Fable de Madame. Et pour autant qu'il fuſt ſalement interpreté par pluſieurs, elle voulut monſtrer ſon honneſteté par beau moyen, en diſant : Mes très-honorées Dames, la vraye expoſition de noſtre Enigme recité ne ſignifie autre

autre chose, que le soulier estroit : car quand la femme veut essayer ses souliers, elle s'assied, & le cordonnier tenant le soulier en sa main, luy vient hausser la jambe, & la femme luy dit : Faites, tout beau, car le soulier est trop estroit & me blesse. Alors le cordonnier l'oste & le remet par plusieurs fois, jusques à tant que la femme se porte contente de luy.

Après que l'Enigme de Catherine fut raconté & resolu, estant grandement loüé de toute l'honnorable compagnie, Madame cognoissant qu'il estoit desja tard, commanda, soubs peine d'encourir sa mal grace, que nul se partit ; & ayant fait appeller le sage maistre d'hostel, luy commanda de faire dresser les tables en la grande salle, & cependant que le souper s'apprestoit, on feroit quelques dansses. Le bal finy, & les deux belles chansons doucement chantées, Madame se leva & print par la main le Seigneur Ambassadeur, avec le Seigneur Pierre Bembe, & tous les autres, & les mena en la chambre preparée, où estant baillée l'eau aux mains, chacun s'assist, selon son degré & dignité : puis on commença à banqueter avecques bonnes & delicates viandes, vins frais & exquis. Le festin finy, avec propos amoureux, estant un chacun devenu plus joyeux qu'auparavant, on commença à desservir, puis on se mit à dansser. Mais pour autant que l'aube fresche & rougissante commen-

çoit desja à apparoiſtre, Madame fit allumer les torches, & accompagna le Seigneur Ambaſſadeur juſques aux degrez, en le priant de ſe trouver à l'aſſemblée, ſuivant l'ordre accouſtumé, ce qu'il fit avec tous les autres.

Fin du premier Volume.

TABLE

Du premier Volume.

PREMIERE NUICT.

SECONDE NUICT.

TROISIESME NUICT.

QUATRIEME NUICT.

CINQUIEME NUICT.

Fin de la Table.

